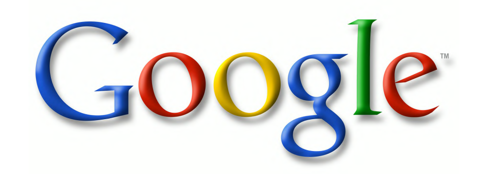
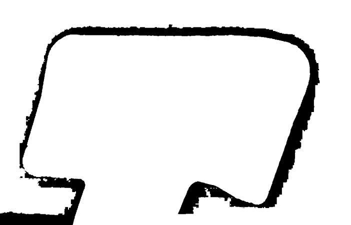








FRÉDÉRICK WHYMPER

VOYAGES ET AVENTURES

DANS

L'ALASKA

(ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE)

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR ÉMILE JONVEAUX

ILLUSTRÉ DE 37 GRAVURES SUR BOIS
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1871



VOYAGES ET AVENTURES

DANS

L'ALASKA

(ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE)

11422. — PARIS. TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

FRÉDÉRICK WHYMPER

VOYAGES ET AVENTURES
DANS
L'ALASKA

(ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE)

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR ÉMILE JONVEAUX

ILLUSTRÉ DE 37 GRAVURES SUR BOIS
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1871

PRÉFACE.

L'Amérique russe est en général si peu connue, que le récit d'un voyage dans ce pays m'a paru devoir, si imparfait qu'il soit, offrir quelque intérêt au lecteur. La région que je me propose principalement de décrire est le bassin de l'Youkon, fleuve dont l'existence est presque ignorée, bien qu'il soit l'une des principales artères de l'Amérique septentrionale. A la vérité, sir John Richardson recueillit dans ses voyages quelques renseignements au sujet de cet important cours d'eau, mais il ne le visita point ; quant aux explorations que Zagoskin, officier de la marine russe, a faites dans l'Alaska, jamais elles n'ont eu de publicité.

L'acquisition de ce vaste territoire par les États-Unis l'a récemment fait sortir de l'obscurité qui l'enveloppait ; on peut prévoir dès à présent que, grâce à l'activité américaine, il attirera bientôt l'attention de l'Europe. Il est cependant curieux de l'étudier avant que la civilisation en ait changé le caractère, car les indigènes, grâce à l'isolement complet où ils sont demeurés, offrent le type le plus pur de la race peau-rouge, le seul peut-être du Nouveau-Monde qui n'ait subi aucune altération.

Depuis qu'elle a passé en de nouvelles mains, l'Amérique russe est appelée « Territoire d'Alaska, » et quoique ce nom en vaille un autre, il a, selon toute apparence, été donné par erreur : on a étendu au pays entier le terme qui désignait

seulement la péninsule étroite et longue située à l'extrémité occidentale, l'Aliaska des cartes géographiques.

J'ai sous les yeux un rapport publié l'année dernière par le ministère d'État de Washington sur les ressources de l'Islande et du Groënland. Cette étude, faite par B. M. Peirce, esq., d'après la demande expresse de l'honorable W. H. Seward, me donne lieu de penser que le gouvernement américain, loin de regretter l'acquisition de l'Alaska, serait fort disposé à ouvrir des négociations semblables afin de s'annexer de nouvelles terres arctiques. La passion de M. Seward pour les champs de neige et les montagnes de glace paraît véritablement insatiable.

Dans la relation que j'offre au public, j'ai rapporté des souvenirs et des légendes, retracé l'ancienne physionomie de la Colombie anglaise et de l'île de Vancouver; j'ai montré aussi la Californie telle qu'elle est devenue sous l'influence américaine. Enfin j'y ai joint le court récit de mes excursions sur la côte orientale de la Sibérie et du Kamtchatka.

Deux fois j'ai eu l'honneur de faire partie d'expéditions scientifiques, et c'est à elles que j'ai dû quelques-unes des heures les plus douces de ma vie; beaucoup de mes compagnons de voyage sont devenus pour moi des amis dont la pensée me sera toujours chère. J'ai reçu du colonel Bulkley, ingénieur en chef de la commission, du capitaine Scammon, de MM. Wright, Chapel, Levis et de plusieurs autres Américains avec lesquels ma bonne fortune m'a mis en rapport, des marques de sympathie si nombreuses que je pourrais difficilement trouver des expressions assez vives pour exprimer toute ma reconnaissance.

CHAPITRE PREMIER

DÉPART

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART.

Nous quittons Darmouth. — Nos compagnons de voyage. Le vieux Moïse. — Marchandise matrimoniale. — Tempête intérieure. — Révolte de notre équipage. — On demande des volontaires. — Iles Malouines. — Port Stanley. — Le cap Horn. — Nous manquons de charbon. — San Francisco. — Le détroit de Fuca. — Cook. — Vancouver. — Juan de Fuca. — Victoria. — Les mines de Caribon. — Le drame de William's Creek.

En 1862, les côtes du Pacifique, et particulièrement la Colombie anglaise, étaient à Londres l'objet d'une vive attention. Ayant, grâce à Dieu, comme la plupart de mes compatriotes, une exubérance d'énergie et d'activité à dépenser, je formai le projet de visiter ce pays, et sans plus de retard, je fis mes dispositions pour le voyage. Inutile de dire que j'entassai dans mes malles une foule d'objets regardés comme peu embarrassants et absolument indispensables, mais qui, en réalité, se trouvèrent incommodes autant que superflus.

Tel est, je suppose, le cas de tous les voyageurs inexpérimentés. Donc, nous quittâmes le 6 juin, non pas, je dois l'avouer, sans un sentiment de tristesse, les bords de notre chère Tamise; et le 9, après une courte station dans la baie

de Darmouth, nous vîmes disparaître à l'horizon les côtes de la vieille Angleterre. Notre vie était maintenant abandonnée au caprice des vagues; quelques heures plus tard, elles semblèrent prendre un malicieux plaisir à nous montrer leur puissance. « Les vents sont rudes dans la baie toujours agitée de Biscaye. » Du moins nous en jugeâmes ainsi; car la brise qui poussait le vaisseau se changea en un formidable ouragan. Le bâtiment à bord duquel nous nous trouvions était un steamer en fer, *le Tynemouth*, et, pour ranimer notre confiance, les marins nous racontèrent les exploits accomplis par leur navire. Pendant la guerre de Crimée, il avait résisté bravement, sans éprouver d'avarie, à la tempête qui avait englouti dans la mer Noire une partie de la flotte anglaise.

Nous nous rendions à l'île Vancouver, par la voie du cap Horn, et nous devions faire relâche en deux ou trois endroits. Trois cents passagers environ étaient à bord; sur ce nombre, plus des deux tiers perdirent pendant les premiers jours tout sentiment du décorum et des convenances, de sorte que le navire fut transformé en un véritable hôpital flottant. Heureusement, tout en ce monde a une fin. Quand nous fûmes arrivés aux tropiques, nos compagnons avaient recouvré l'appétit; vêtus d'habits légers et de couleur claire, ils mangeaient, fumaient, flânaient, causaient gaiement ensemble, ou lisaient sous des tentes; l'hôpital était devenu salle de fête. Quelques-uns de ces passagers offraient des types curieux. Il y avait des jeunes gens qui ne semblaient avoir ni profession, ni but déterminé, tristes auspices pour tenter la fortune dans un nouveau pays. D'autres étaient des cultivateurs, des ouvriers, des artistes, des hommes de lettres, des marchands, etc. Parmi eux se faisait remarquer un israélite, connu sous le nom de *Vieux-Mô*. Juif dans toute la force du terme, il ne négligeait aucune occasion de gagner un sou soit en vendant aux voyageurs des citrons gâtés ou de mauvais cigares, soit en accaparant divers objets qu'il mettait ensuite à l'enchère. Vers la fin de la traversée, il acheta

presque pour rien une multitude de bimbelots, bijoux passés de mode, colifichets de femme, habits râpés, souliers hors d'usage, etc. « C'était, disait-il, tout brofit pour le fendeur de les céder au brix qu'il en tonnait, puisque ces fieilleries n'avaient aucune faleur. » La pacotille ainsi réunie lui servit pourtant à monter une petite boutique dans la ville de Victoria. Comme Shylock, Moïse se trouvait en butte à d'impitoyables sarcasmes, à des railleries incessantes; comme Shylock aussi, ce sage n'y répondait que par un mouvement d'épaules plein d'indifférence.

Mais notre cargaison la plus intéressante était un assortiment de soixante jeunes filles destinées au marché matrimonial des colonies. Envoyées par une société anglaise, elles étaient placées sous la garde vigilante d'un clergyman et d'une matrone, et ces trois mois de traversée doivent compter sans doute parmi les plus ennuyeux de leur existence, car elles étaient tenues dans une reclusion rigoureuse; c'était seulement de loin qu'elles pouvaient assister aux plaisirs des autres voyageurs, il leur était sévèrement défendu d'y prendre part. Toute intention philanthropique est digne de respect; mais, d'après mes observations personnelles, je ne saurais en conscience recommander ce moyen expéditif de répondre aux besoins d'une colonie. Dix ou douze de ces jeunes filles se marièrent peu de temps après leur arrivée; d'autres se mirent en service; la plupart tournèrent mal, et très-probablement elles étaient déjà fort compromises dans leur pays lorsqu'elles l'avaient quitté. Admettons cependant que presque toutes fussent irréprochables au départ : cinq ou six Madeleines non repentantes, mêlées pendant de longs mois à une société d'honnêtes filles, suffisent pour répandre autour d'elles la contagion. La vérité me force aussi à dire, quoique cette remarque soit peu galante, que beaucoup n'étaient ni jeunes ni belles. A cela on répondra qu'il y avait de la charité à donner aux pauvres créatures une chance de trouver un mari, mais il n'en demeure pas moins indubitable qu'en

laissant les choses suivre leur cours naturel, la colonie s'approvisionnerait beaucoup mieux de l'élément féminin. Le settler dont les affaires auraient prospéré ferait venir la fiancée de son choix, ou bien il irait la chercher lui-même dans la mère patrie ; quant aux domestiques, ses amis d'Europe lui en enverraient ; il n'aurait qu'à les recevoir au port de débarquement. Il faut se rappeler aussi qu'un pays nouveau renferme toujours une nombreuse population flottante ; si les uns sont parvenus, grâce au hasard ou à leur propre travail, à économiser une petite fortune qui les rend désireux d'avoir une famille, les autres, aventuriers sans aveu, ne songent qu'à s'amuser aux dépens des pauvres filles attirées par d'imprudents conseils.

Nous commencions cependant à trouver notre existence passablement monotone, quand survint à bord un incident qui nous tira de l'engourdissement où nous étions plongés. Notre bâtiment avait cela de commun avec beaucoup d'autres, que le nombre des matelots était insuffisant, si bien qu'un beau jour, l'équipage, surmené, se révolta. Une scène violente eut lieu, et les propos les plus malsonnants, les plus grossières injures furent adressés au capitaine. Excité par la chaleur de la dispute, un des mutins assena sur le visage de l'officier un coup de poing qui fit jaillir un flot de sang. « Qu'on jette ces brigands au cachot, » cria le blessé furieux; mais il était plus facile de donner l'ordre que de l'exécuter. Enfin le lieutenant, secondé par quelques passagers, réussit à mettre les menottes aux rebelles, qui furent arrimés tous ensemble non loin de la machine, et laissés à leurs réflexions en attendant que l'influence salutaire d'un bain de vapeur prolongé eût calmé ces esprits irritables.

Le capitaine se trouvait dans un embarras extrême; pas un souffle d'air ne se faisait sentir, les voiles retombaient paresseuses le long des vergues, et le navire était disposé de telle sorte qu'il fallait beaucoup de bras pour fournir à la machine le combustible dont elle avait besoin. Le charbon,

renfermé dans une des soutes de l'avant, devait être monté, puis traîné dans une brouette sur toute la longueur du pont, enfin déposé près de l'appareil.

Deux jours s'écoulèrent, il fallait prendre un parti. On convoqua les passagers et l'on demanda s'il n'y avait point parmi eux des hommes de bonne volonté pour remplacer l'équipage rebelle. Tous les jeunes gens s'offrirent avec empressement, joyeux d'un incident qui rompait l'uniformité du voyage. Nous voilà donc remplissant les sacs de houille, manœuvrant les poulies, lavant les ponts, en un mot faisant l'apprentissage du métier de matelot à bord d'un navire à vapeur. Il est douteux qu'aucun de nous partageât le sentiment du poëte lorsque, par la bouche d'un de ses héros, il dit :

« Du fond du cœur, Bill, remercions la Providence
Qui tous deux nous a faits marins. »

La profession nautique n'avait pas à nos yeux autant de charmes, mais l'exercice nous sembla chose agréable et nous travaillâmes à l'envi. Un autre motif encore stimulait notre zèle ; les regards de soixante jeunes filles étaient fixés sur nous ; nous y lisions clairement une vive approbation, car nos efforts les rapprochaient de la terre promise où elles devaient trouver l'accomplissement de leurs plus chers souhaits. Ainsi encouragés, nous ne ménagions pas nos peines ; le clergyman lui-même paya de sa personne, et donna des preuves non équivoques de la force de ses muscles autant que de l'ardeur de sa charité ; il est vrai que ce fut aux dépens de son irréprochable tenue : en un clin d'œil, il se trouva souillé des pieds à la tête. Quand le travail desséchait nos gosiers, nous avions pour nous rafraîchir des pintes de bière et des baquets entiers de limonade : plus favorisés en cela que l'équipage régulier, qui ne connaissait guère de pareilles délicatesses. A la fin cependant, la chaleur des tropiques se joignant à celle de la chaudière, les rebelles trouvèrent que leur position n'était plus tenable ; ils aimè-

rent mieux reprendre leur labeur accoutumé que de cuire auprès de la machine. Trois seulement des plus mutins furent laissés aux fers.

Après avoir essuyé, à l'entrée du Rio de la Plata, une bourrasque qui brisa nos lisses d'appui et nous enleva une chaloupe, nous atteignîmes les Malouines, et le capitaine fit jeter l'ancre dans le port Stanley. C'est un bassin situé sur les côtes de Soledad, l'île orientale, et profondément encaissé dans les terres; il a une longueur de deux lieues environ sur une largeur d'à peine un quart de lieue. Nous arrivâmes en août, c'est-à-dire au commencement du printemps de l'hémisphère austral. La neige ne couvrait plus les basses terres, mais l'humidité qu'elle avait laissée en fondant n'avait pas encore disparu; les plaines offraient l'aspect d'un vaste marécage. L'île renferme un grand nombre de tourbières: circonstance fort heureuse pour les habitants, car ils n'ont pas d'autre combustible; le sol ne produit d'arbres d'aucune espèce, et les tentatives faites pour en acclimater n'ont jusqu'à ce jour amené aucun résultat.

Les Malouines ont, tour à tour, appartenu à la France et à l'Espagne avant de devenir colonie anglaise, mais on ne croyait pas alors qu'elles dussent jamais acquérir de l'importance. Stanley est une jolie petite ville de 7 à 800 âmes; elle a une église, une école, et des bâtiments fort convenables où sont installés le gouverneur et les hauts employés de l'administration. Ces îles se trouvant sur la route de la Chine, de l'Australie et de la Californie, les vaisseaux s'y arrêtent souvent pour se radouber, faire de l'eau, du charbon, ou s'approvisionner de vivres. On y trouve en abondance des légumes, la viande se vend à très-bas prix, 20 ou 30 centimes la livre. Les bestiaux sont fort nombreux; ils ont été apportés par les Espagnols, mais la plupart vivent à l'état sauvage. A l'époque de notre arrivée, Stanley était un port libre; plusieurs de nos compagnons en profitèrent pour acheter du genièvre et de l'eau-de-vie: procédé qui exaspéra notre commis aux vivres

le digne homme étant fermement convaincu qu'il devait avoir le monopole de toutes les substances alimentaires.

L'unique vache que nous eussions à bord était morte quelques jours auparavant; la pauvre bête avait éprouvé une si grande frayeur lors de la tempête qui nous avait assaillis au Rio de la Plata, qu'elle n'avait pu survivre à cette émotion; quant à nos poules, il n'en était plus question depuis longtemps; c'était donc pour nous une véritable fête de descendre à terre, de nous régaler de lait, d'œufs, de provisions fraîches, sans compter le plaisir de pouvoir reprendre, en marchant, notre allure habituelle. Une compagnie anglaise a créé en cet endroit un entrepôt de fourrures et de cuirs. Elle emploie cent cinquante personnes dans ses magasins, et un nombre encore plus considérable au dehors. Notre navire vint se pourvoir de charbon dans cet établissement.

Plusieurs jours se passèrent en excursions dans l'île; nous nous amusions à tirer les oies et les canards sauvages, à observer les pingouins, qui sont très-abondants sur ces côtes. Que de fois il nous arriva de rire aux éclats quand nous les voyions fuir à notre approche, se bousculant les uns les autres, et rappelant de la façon la plus bizarre la démarche d'une vieille femme qui glisse et tombe à chaque pas sur des galets humides. Nous visitâmes le beau phare du cap Pembroke, à la pointe orientale de l'île Soledad. Là vivait, dans une solitude profonde, une famille composée du gardien, de sa femme et de plusieurs enfants; les plus jeunes n'avaient même pas vu les splendeurs de Port Stanley, pourtant tous semblaient heureux. Le phare, haut de 110 pieds, s'élève à l'extrémité d'une longue plaine; rien de plus triste que le paysage, une épaisse couche de soude a stérilisé le sol; la seule végétation que l'œil fatigué puisse apercevoir, ce sont les algues, d'une grosseur prodigieuse, qui couvrent la plage voisine, on dirait des arbres.

Nos rebelles, jugés en bonne forme, furent condamnés aux travaux forcés, peine qui dans les Malouines consiste simple-

ment à cultiver le jardin du gouverneur, et à répandre du sable sur le plancher de son appartement. Ils ne paraissaient pas fort tristes de passer quelques mois dans un lieu où ils étaient assurés de trouver toujours une nourriture bien préférable à celle du bord; d'ailleurs, ils savaient qu'un jour ou l'autre arriverait un navire qui, manquant de bras, les enrôlerait à des conditions avantageuses.

Le mauvais temps nous retint une douzaine de jours à Port Stanley; enfin, le ciel s'étant éclairci, nous partîmes à toute vapeur. Le soir même, nous laissions derrière nous l'île des États, dont les plages couvertes de rochers disparaissaient à demi dans les teintes vaporeuses du brouillard qui les enveloppait. La neige, suspendue encore aux flancs des vallées, formait çà et là de capricieuses arabesques. Le lendemain matin, à notre réveil, nous étions entrés dans le Pacifique; devant nous se dressait la côte abrupte et sombre du célèbre cap Horn. Il faisait un temps superbe; la mer, paisible comme un lac, nous berçait doucement; nulle part nous n'apercevions la moindre trace des terreurs proverbiales de ce passage redouté. Je le regrette fort pour le lecteur, mais nous éprouvâmes tous, je l'avoue à notre honte, une joie inexprimable d'échapper aux dangers qu'on nous avait prédits. Bientôt nous nous trouvâmes dans le courant des vents alisés; toutes voiles furent mises dehors, et la machine se reposa de son laborieux service.

Par malheur, le vent ne tarda pas à tomber; nous n'avions pas encore atteint les côtes de Californie qu'il nous fallut de nouveau appeler la vapeur à notre aide. Cependant le charbon s'épuisait; on enleva du pont tout le bois inutile, et l'on brisa même des espars pour alimenter la machine. Si notre arrivée à San Francisco avait été retardée seulement d'un jour, nous nous serions vus réduits à dépouiller les cabines de leurs boiseries et de leurs meubles.

Notre séjour aux Malouines avait été pour nous une véritable joie; ce fut bien autre chose quand, débarqués à San

Francisco, nous pûmes nous promener dans ses rues magnifiques et jouir de tous les raffinements de la civilisation. Quelques passagers en ressentirent un ravissement tel qu'ils renoncèrent à pousser plus loin leur voyage; d'autres, qui n'imaginaient pas que notre capitaine quitterait aussi vite ce lieu de délices, manquèrent à l'appel au moment du départ et furent laissés à terre. Je me réserve de donner plus loin l'histoire de San Francisco avec les développements que mérite son importance. J'ai pu étudier attentivement cette ville, et je suis convaincu qu'elle l'emporte sur toutes les cités nouvelles de l'Amérique autant par la rapidité incroyable de son accroissement, que par l'avenir qui s'ouvre devant elle.

Poursuivant notre route, nous arrivâmes enfin au cap Flattery, et, du détroit de Fuca, nous pûmes jeter un regard sur les interminables forêts de l'île Vancouver, où devaient s'arrêter plusieurs d'entre nous. Jusqu'à la fin du siècle dernier, on avait cru que cette terre faisait partie du continent américain; les cartes jointes aux relations du capitaine Cook ne la figurent pas autrement. Le détroit où nous allions nous engager fut découvert par un vieux marin grec, Juan de Fuca, dont les géographes récusèrent longtemps le témoignage; ce fut seulement en 1792 que Vancouver lui donna, pour honorer la mémoire du premier explorateur, le nom de Fuca qu'il porte aujourd'hui. Quelques années auparavant, le capitaine Cook, relevant la côte qui est maintenant devenue le territoire d'Orégon, doubla le promontoire Flattery. « Les géographes, écrit-il alors, avaient placé sous la latitude même où nous nous trouvions, le prétendu détroit de Juan de Fuca; mais nous ne vîmes rien de semblable, et nul indice n'annonce qu'un passage de ce genre ait jamais existé. »

Voilà, certes, un langage affirmatif, et qui a lieu d'étonner lorsqu'on apprend dans quelles circonstances Cook accomplit cette partie de son voyage. Le capitaine James Bur-

ney, qui était attaché à l'expédition, s'exprime ainsi[1] : « A peine avions-nous aperçu la terre que des vents violents nous contraignirent de redescendre vers le sud jusqu'au 43°; quand il nous fut possible de reprendre la route du nord, le gros temps et les brouillards nous empêchèrent encore de reconnaître la côte, de sorte que, entre le cap Foulweather, situé sur le 44° 55′ latitude N., et la pointe de terre que le capitaine Cook appela Flattery, nous ne découvrîmes le rivage que vaguement et par intervalles. Le 22 mars (1778), un peu avant sept heures, nous nous trouvions près de ce dernier promontoire; comme il faisait déjà sombre, le capitaine Cook donna l'ordre de louvoyer en cet endroit jusqu'au jour, afin d'obtenir un relevé plus exact. Mais, avant l'aube, une bourrasque mêlée de grêle et de pluie nous obligea de nous éloigner. Cependant, il nous fallait trouver un port, car nos navires avaient éprouvé des avaries, et, de plus, nous manquions d'eau. Le 29, dans la matinée, nous nous rapprochâmes une fois encore de la côte; à midi, nous étions sous le 49° 28′ N. »

Ainsi donc le capitaine Cook n'avait pu faire qu'une exploration incomplète. La chose n'a rien d'étonnant, elle ne mériterait pas d'être signalée sans la conclusion au moins hasardée qu'il tire de ses observations.

De 1787 à 1789, trois voyageurs anglais, Berkeley, Duncan, Meares, et un explorateur américain, Kendrick, visitèrent différents points du détroit, et confirmèrent la découverte de Fuca; l'un des buts principaux des voyages de Vancouver fut de vérifier l'exactitude de leurs assertions. Il arriva au cap Flattery le dimanche 29 avril 1792, et ce jour-là même il commença le relevé qui devait rendre son nom célèbre. Le lendemain matin, il rencontra le capitaine américain Grey, qui venait de faire une excursion dans le détroit.

La justice nous oblige maintenant à dire quelques mots de

1. *A Chronological History of North Eastern Voyages of Discovery*, chap. XIX.

Juan de Fuca, le marin grec, dédaigné pendant sa vie, voué à l'oubli après sa mort. Tout ce que nous savons de son histoire se trouve dans l'excellent ouvrage publié par Purchas, en 1625. Un chapitre du livre des *Pilgrimes* porte ce titre : « Notes réunies par moi, Michaël Lok, l'aîné, *sur le détroit généralement appelé Fretum Anian,* qui de la mer du Sud conduit au nord-ouest vers des terres inconnues. »

Le récit de cet ancien auteur peut être résumé de la manière suivante. Lok, se trouvant à Venise en 1596, fut mis en relation avec un pilote grec, vieillard de quatre-vingt-trois ans, que ses compagnons appelaient Juan de Fuca, quoique son vrai nom fût Apostolus Valerianos. Il avait servi pendant quarante ans dans la marine espagnole, et, lors de son premier voyage, le galion sur lequel il se trouvait avait été capturé par un navire anglais près du cap California (peut-être désigne-t-il ainsi le cap Saint-Lucas). Dans cette fâcheuse occurrence, lui Fuca perdit soixante mille ducats qui composaient toute sa fortune.

En 1592, le vice-roi de Mexico le chargea d'explorer le nord du pays. Juan longea la Californie, l'Orégon, et arriva ainsi sous le 47° de latitude. Là, voyant un bras de mer s'enfoncer dans la côte et diviser les terres, il s'y engagea, navigua plus de vingt jours, tantôt suivant la direction de l'est, tantôt celle du sud, du nord-ouest, puis du nord. Le passage, disait-il, s'élargit en plusieurs endroits et forme de petits archipels. A l'entrée du détroit s'étend une grande île, sur laquelle on aperçoit un pic fort élevé.

Juan de Fuca raconte aussi qu'ayant débarqué sur différents points de la côte, il vit des indigènes à l'aspect farouche, vêtus de peaux et la tête ornée de plumes. Le pays semblait fertile et, comme la Nouvelle-Espagne, riche en or, en argent, en perles et autres produits précieux.

Après avoir parcouru le détroit dans toute sa longueur, Fuca jugea que sa mission était remplie ; d'ailleurs, il ne disposait pas d'une force suffisante pour résister aux sauvages

qui s'assemblaient sur la côte d'un air menaçant. Il mit donc à la voile pour retourner dans la Nouvelle-Espagne; vers la fin de l'année il entrait dans Acapulco.

Le vice-roi le combla d'éloges, l'accabla de ces protestations banales qui sont la monnaie des gens de cour, puis il le congédia en lui conseillant d'aller en Espagne, où certainement Philippe II le récompenserait selon ses mérites. Sur cette assurance, Fuca se rendit à Madrid. Le roi le reçut avec de grands égards, mais ne fit rien pour lui. Perdant alors tout espoir, le malheureux explorateur se retira en Italie où, comme nous l'avons vu, il rencontra Michaël Lok. Il témoigna le désir d'entrer au service de l'Angleterre, espérant sans doute qu'il lui serait alors possible de rentrer en possession d'une partie de la somme dont il avait été dépouillé par un navire de la marine britannique. Lok écrivit aussitôt à lord Cecil, grand trésorier de la couronne, à sir Walter Raleigh et au géographe Richard Hakluit, pour leur exposer le dénûment dans lequel se trouvait Fuca et leur demander l'argent nécessaire à son voyage. Il lui fut répondu qu'on approuvait fort l'idée d'amener en Angleterre le navigateur qui avait enrichi la science d'une découverte importante; mais comme les fonds sans lesquels la réalisation du projet devenait impossible ne furent jamais envoyés, l'affaire en resta là. Lok cependant continua d'entretenir des relations avec Fuca; il lui écrivit d'Alep, où il résidait en qualité de consul, et, quelques années plus tard, il résolut même de le conduire à ses frais en Angleterre. Mais la fortune semblait lui sourire enfin, au moment où le vieux pilote rendait le dernier soupir. La géographie dut attendre deux siècles encore avant de réaliser le progrès qu'elle eût pu faire immédiatement, si les circonstances eussent mieux servi Juan de Fuca.

Le détroit qui sépare Vancouver de la terre ferme a été l'objet de descriptions si nombreuses que le lecteur, sans doute, me dispensera d'en donner une nouvelle. Le paysage, beau et imposant partout, revêt en certains endroits un ca-

ractère véritablement grandiose; toutefois il est empreint de la monotonie qui accompagne toujours les sites où l'on n'aperçoit autre chose que des forêts de pins, des rochers et des îles. Sans nous laisser arrêter par le majestueux panorama qui se présentait à nos regards, nous nous dirigeâmes rapidement vers Esquimalt, où nous demandâmes un pilote afin d'entrer dans la baie qui est aujourd'hui l'une des stations navales les plus importantes et les plus salubres que possède l'Angleterre sur les côtes du Pacifique. Esquimalt est, à proprement parler, le port de Victoria, car le havre de cette dernière ville, étant fermé par une barre, ne peut recevoir que des navires d'un faible tonnage.

Je n'ai que fort peu de chose à dire de Victoria, bien que j'y aie passé trois hivers. Comme toutes les cités qui ont eu un développement trop hâtif, elle porte les traces d'une décrépitude précoce. La découverte des mines de la Colombie anglaise lui avait donné une impulsion puissante; et si ses ressources agricoles avaient égalé ses richesses minières, la colonie eût sans doute atteint une haute prospérité. Mais il n'en fut pas ainsi, et quoique Victoria réunisse de grands avantages, un climat sain, des approvisionnement faciles, des communications nombreuses avec les contrées environnantes, elle a bien perdu aujourd'hui de l'éclat passager qu'elle dut à ses gisements aurifères. En effet, les gens qui avaient réalisé des fortunes considérables dans l'exploitation des mines ont presque tous quitté Victoria aussitôt après s'être enrichis. Personne ne songe à s'installer d'une manière permanente dans cette contrée, tandis qu'en Australie et en Californie, les chercheurs d'or finissent, leur récolte faite, par s'attacher au sol. Ils trouvent dans l'agriculture l'emploi profitable de leurs capitaux, et deviennent des citoyens paisibles et satisfaits. Cette différence est essentielle. La découverte des métaux précieux peut profiter aux individus, elle ne crée pas un pays, les richesses agricoles ont seules ce bienfaisant pouvoir.

Mon séjour à Victoria, où je m'arrêtai au retour de plusieurs excursions, fut extrêmement agréable; la ville bien bâtie, propre, coquette avait pour moi beaucoup de charmes. On y trouve des églises de différents cultes; catholique, épiscopalien dissident peuvent y servir Dieu à leur manière. Victoria possède également une école industrielle, un théâtre, une usine à gaz, des sociétés maçonniques ou charitables. Tout voyageur muni de recommandations suffisantes est sûr d'y recevoir la plus cordiale hospitalité. Les officiers de marine d'Esquimalt donnent à la ville une certaine animation, aussi sont-ils fort recherchés, on les considère comme les arbitres suprêmes de l'élégance et du goût. Quant à la population sédentaire, elle se compose presque exclusivement des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les uns retraités, les autres en activité de service. Cette grande société commerciale a établi dans Victoria d'immenses magasins, elle a fait construire des quais superbes, et se livre non-seulement au commerce des fourrures, mais encore aux spéculations les plus diverses.

Nos compagnons de voyage, venus pour la plupart avec la flatteuse espérance de gagner, par l'exploitation des mines, de rapides et gigantesques fortunes, eurent à Victoria le désappointement d'apprendre que les gisements aurifères de Caribou se trouvent à cent cinquante lieues dans l'intérieur du continent. A cette nouvelle, beaucoup d'entre eux renoncèrent à leur projet; de sorte que, sur les trois cents passagers que l'attrait de l'or avait poussés dans ces lointaines régions, vingt-cinq seulement atteignirent l'Eldorado du Nord. Lorsque, l'année suivante, je fis une excursion pédestre dans le district de Caribou, j'en rencontrai quelques-uns qui étaient déjà désillusionnés et fort abattus. Ils ne connaissaient rien au travail des mines, et n'avaient d'autre moyen de participer aux bénéfices de l'exploitation que de devenir actionnaires d'une compagnie; mais pour cela il leur eût fallu l'argent qu'ils avaient compté gagner. Du reste, c'était de toutes façons

une entreprise dangereuse, qui ne pouvait réussir entre des mains novices. Même en achetant sur place le gisement que l'on comptait faire valoir, on courait de grands risques; car il se trouvait presque toujours que le terrain avait été *salé*, expression pittoresque par laquelle on désigne la ruse qui consiste à cacher sous le sable quelques onces d'or; le vendeur conduit sa dupe sur les lieux, et là, se livre à des fouilles qui amènent la *découverte* du précieux métal. Le malheureux acheteur n'a même pas toujours cette mince satisfaction; des fragments de chandelier de cuivre remplacent quelquefois l'or, dont le propriétaire économe n'a pas voulu faire la dépense; les mineurs chinois excellent, dit-on, à fabriquer des pépites artificielles et des morceaux de quartz imitant la nature au point de tromper le plus fin connaisseur. Les spéculateurs se donnent bien autrement carrière quand on n'est pas sur les lieux. Un de mes amis avait acheté à Victoria un terrain aurifère; arrivé à Caribou, il voulut prendre possession de son immeuble, mais nulle part il ne put en découvrir la moindre trace, la propriété n'existait que dans l'imagination fertile du vendeur.

Le Caribou cependant possède des richesses minières considérables. On cite telle société qui, en un seul jour, a extrait 2800 onces d'or[1]; j'ai moi-même tenu dans mes mains 200 onces d'or qu'on m'assura être le produit de huit heures de travail. De pareils faits, présentés au public sans autre explication, sont de nature à séduire les esprits aventureux; mais quand on examine les choses de près, on ne tarde pas à s'apercevoir que bien des ombres se mêlent à ces brillantes perspectives. Les dépenses d'exploitation sont d'ordinaire fort lourdes, c'est seulement après un travail prolongé pendant deux ou trois

1. Pendant la première semaine de juillet 1865, la compagnie Ericson retira 1400 onces; les huit jours suivants furent encore plus productifs, l'extraction atteignit 1926 onces représentant une valeur de 6000 liv. ster. (150 000 fr.). Le fait fut d'autant plus remarqué que jusqu'alors on regardait cette localité comme complétement dépourvue de minerai aurifère.

saisons que la mine commence à donner quelque profit. En attendant, il faut vivre. Les denrées les plus indispensables, la viande et le pain, par exemple, se vendent un dollar la livre; quant à la main-d'œuvre, à laquelle on doit nécessairement recourir, elle est d'un prix exorbitant. La journée d'un homme se paye dix dollars. Les pionniers les plus hardis, ceux-mêmes qui se sont endurcis à la fatigue dans les gisements californiens, ne parviennent pas tous, tant s'en faut, à faire fortune. La fin déplorable des mineurs qui ont découvert William's Creek, la plus riche vallée du Caribou, montre combien il est difficile, même dans les circonstances les plus favorables, de réussir en ce pays. L'un d'eux, Allemand nommé Wilhelm Dietz, brisé par le travail et les privations, fut réduit à vivre de la charité publique; un autre, Écossais de naissance, mourut de faim dans les bois. Son cadavre, découvert quelques jours après par ses camarades, portait la trace des convulsions d'une horrible agonie. Sa main crispée serrait encore la gourde d'étain sur laquelle le malheureux avait essayé de graver avec un couteau le triste récit de ses souffrances.

Avant de quitter le Caribou, je devrais parler de sa grande rivière, de ses lacs, de ses forêts, de ses torrents, des auberges et des maisons de pionniers éparses le long des chemins; je devrais décrire surtout sa route principale, œuvre de géant qui traverse les gorges des montagnes, coupe la vallée profonde du Fraser, et relie entre elles toutes les localités importantes de la Colombie anglaise. Toutefois, je n'en dirai rien par l'excellente raison que Lord Milton et le docteur Cheadle ont admirablement traité ce sujet dans leur *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*[1]. Ils ont parcouru exactement les mêmes districts que j'ai visités, et je dois leur rendre le témoignage qu'ils n'ont rien omis de ce qui pouvait offrir quelque intérêt. C'est donc à leur curieuse relation que je renvoie le lecteur;

1. Traduit par M. Belin Delaunay et publié par la maison Hachette.

s'il éprouve le désir d'avoir de plus amples informations sur le pays et sur les mœurs de ses habitants. Pour moi, je lui demande la permission de le conduire au nord, dans des contrées sauvages ou moins connues.

CHAPITRE II

LES GLACIERS DU CANAL DE BUTE

CHAPITRE II.

LES GLACIERS DU CANAL DE BUTE.

Les montagnes de la Colombie anglaise et les côtes voisines. — Le canal de Bute. — Les Indiens Tchilicotes. — Une poudrière. — Route à travers les forêts. — Un guide indien. — Le jargon chinouk. — Un homme perdu dans les bois. — La mer de glaces. — Retour au campement. — Un second glacier.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de la Colombie anglaise pour reconnaître que les côtes de cette colonie offrent les découpures les plus capricieuses; la mer s'enfonce dans les terres, s'y attarde paresseusement, ou en ressort soudain, formant une multitude de baies de toutes dimensions, dans chacune desquelles vient se déverser une rivière. Ces cours d'eau, alimentés par des tributaires nombreux, traversent les vallées de la Cascade et les chaînes de montagnes qui bordent le golfe de Géorgie, le détroit de Fuca et les côtes voisines. Les sommets des sierras ressemblent à ceux des Alpes; ils sont couverts de neiges éternelles, et les vallées elles-mêmes renferment des glaciers que ne fond jamais aucun soleil. Tels sont ceux que l'on rencontre sur les bords de la rivière Stekine.

Une route directe, conduisant de la côte de Bute aux mines

du Caribou, était depuis longtemps projetée; elle avait même reçu, lors de mon passage en 1864, un commencement d'exécution qui me permit de visiter un pays jusqu'alors inaccessible. Un schooner partant de Victoria le 16 mars de cette année, je profitai de l'offre gracieuse de l'ingénieur qui dirigeait les travaux de la route, M. Alfred Waddington, pour visiter les glaciers, qu'on me disait être splendides.

Après une ennuyeuse traversée, nous arrivâmes au canal de Bute; poussés par une jolie brise, nous atteignîmes bientôt après l'embouchure de la rivière Homattico. Le paysage avait complétement changé d'aspect; les îles basses et rocheuses du golfe de Géorgie avaient disparu, devant nous s'élevaient les montagnes escarpées de la côte de Bute; le patron du schooner, qui avait visité la Norvége, s'écria que ce site sauvage rappelaît d'une manière frappante les *fiords* du nord de l'Europe. La neige commençait à fondre au souffle du printemps; elle formait mille ruisseaux qui coulaient doucement à travers les arbres des forêts, et mainte cataracte retentissante rejaillissait en flots d'écume sur les rochers abrupts. Le 22 mars vers midi, comme nous étions encore à une assez grande distance de l'Homattico, plusieurs Indiens Tchilicotes, montés sur leurs barques, s'étaient approchés de nous, désireux d'être reçus à bord et de faire une partie du voyage sans se donner la peine de ramer. Ils étaient couverts de peintures bizarres, des anneaux pendaient à leur nez, l'inévitable couverture de laine blanche était drapée autour de leur taille; leur costume, du reste, n'avait rien de bien caractéristique; les uns portaient une chemise et point de culotte, les autres une culotte et point de chemise. Deux seulement étaient vêtus de peaux de loup, dont le poil était tourné en dedans; des queues de martre et d'écureuil, attachées tout autour de cette espèce de tunique, formaient une frange d'un effet assez pittoresque. Une vieille femme à l'aspect repoussant, véritable sorcière, était au milieu d'eux, fumant une pipe courte et noircie.

Comme nous approchions du petit quai qui venait d'être construit à l'embouchure de la rivière, nous vîmes paraître un Européen, M. C., qui s'avança vers nous avec les marques de la plus vive satisfaction. On l'avait établi en cet endroit pour garder les mules et les provisions laissées par les ouvriers, quand la mauvaise saison les avait contraints de suspendre le travail; le poste était solitaire, et à l'ennui d'une telle situation venaient encore se joindre de sérieux périls; les jours de M. C. avaient plus d'une fois été menacés par les Indiens.

Un incident assez comique venait cependant d'inspirer aux indigènes une terreur salutaire. Différents objets avaient disparu de la maisonnette de bois qu'il habitait; jamais il n'avait pu surprendre le voleur, mais certains indices lui faisaient supposer que l'on avait dû s'introduire par l'ouverture de la cheminée. Résolu à en avoir le cœur net, il fit venir secrètement un de ses amis, le plaça en sentinelle près du foyer avec un paquet de poudre; puis il ferma bruyamment la porte et s'éloigna. Au bout de quelques minutes, il revint sur ses pas pour observer ce qui allait se passer. Bientôt un Indien s'approcha furtivement de la maison, déposa sur le sol la couverture qui formait son unique vêtement, et libre de toute entrave, s'élança sur le toit. Déjà il avait disparu dans la cheminée, quand une détonation se fit entendre; le large tuyau vomit un torrent de poussière et de fumée, au milieu duquel M. C. ne tarda pas à distinguer une forme humaine. C'était son voleur. L'ami placé en embuscade avait jeté la poudre sur les cendres fumantes, et le tout, violemment projeté en l'air, était venu frapper l'Indien, qui avait dû remonter plus vite qu'il n'était descendu. Quelle piteuse figure il faisait, grand Dieu! Il poussait des hurlements de douleur et d'effroi; nous craindrions d'alarmer la délicatesse de nos lectrices en décrivant son état, nous tirerons donc un voile discret sur son infortune. Nous nous contenterons d'ajouter que son exemple fut pour les hommes de sa tribu un aver-

tissement, car il demeura, pendant plusieurs jours, également incapable de s'asseoir et de se coucher.

Les Peaux Rouges que nous rencontrions semblaient en proie au dénûment le plus complet; ils se pressaient autour de nous quand ils nous voyaient prendre un repas, et disputaient à leurs chiens, avec une avidité qui attestait de longues privations, les débris de notre table, os, couennes de lard, feuilles de thé, croûtes de pain, etc. Nous en employâmes plusieurs en qualité de porteurs; ces hommes avaient une singulière façon de charger les bagages; ils les plaçaient sur leur dos, mais au lieu de les fixer aux épaules, ils les assujettissaient à leur front à l'aide d'une courroie. Comme ils ne craignaient pas de prendre de la sorte des fardeaux de cinquante livres et plus, on peut affirmer, sans craindre de leur faire tort, qu'ils doivent avoir la tête passablement dure. Quelques Indiens travaillaient aussi à la construction de la route; c'étaient, me dit-on, d'assez bons ouvriers.

Le chemin que nous suivions traversait une magnifique forêt de cèdres, de sapins, de pins Douglas[1], dont plusieurs pouvaient rivaliser avec les arbres géants de la Californie. Je mesurai l'un des cèdres; il avait quarante-cinq pieds de circonférence. Le sol était couvert d'une couche de neige si épaisse, que nos mules, lourdement chargées comme elles l'étaient, enfonçaient à mi-jambes, et que plus d'une fois il fallut déblayer le chemin pour leur livrer passage. Malgré le froid, les moustiques nous faisaient déjà beaucoup souffrir. Ils nous attaquaient par myriades; j'en tuai un jour d'un seul coup neuf sur le dos de ma main; ils étaient si acharnés que leurs piqûres pénétraient à travers tous les vêtements, depuis les couvertures de laine jusqu'aux pantalons de velours à côtes; le cuir seul pouvait protéger contre leurs attaques.

1. L'arbre que l'on appelle *cèdre* sur ces côtes est le *thuya gigantea* des botanistes. Le pin Douglas (*abies Douglasii*), le sapin (*abies Bridgei*), l'érable (*acer macrophyllum*), l'aulne (*alnus oregana*), le pin blanc, sont également très-communs sur les plages de la Colombie anglaise.

Le grand glacier, sur la côte de Bute.

La vue était assez bornée, car nons nous trouvions au fond de la vallée de l'Homathco, mais bientôt la scène changea. Après avoir traversé la rivière dans un bac, nous prîmes un sentier qui gravissait la montagne en formant mille détours afin d'adoucir l'escarpement et d'éviter les défilés dangereux. Un panorama splendide s'ouvrit alors devant nous. Des rochers d'une riche couleur pourpre, couverts de pins gigantesques, étageaient au-dessus de nos têtes leurs masses imposantes; à nos pieds, l'Homathco roulait ses eaux limpides et argentées au milieu d'un lit de sombre granit; à l'horizon, s'étendaient à perte de vue des pics couronnés de neige et des vallées que l'éloignement revêtait d'une vaporeuse teinte bleuâtre.

Le 19 avril, nous avions parcouru toute la route déjà construite; les travaux n'allant pas plus loin, je pris pour guide un Peau Rouge afin de me rendre au Grand Glacier. Le dialecte *chinouk*[1], le seul que comprissent les Indiens, n'a pas d'équivalent pour rendre le sens de glacier; je crus y suppléer en employant les mots *hyou-ice*, *hyou-snow* (amas de glace, de neige), c'était une vaine espérance. Ma situation ressemblait beaucoup à celle de ce dignitaire de l'église épiscopalienne qui, voulant un jour annoncer l'Évangile aux Indiens, commença son discours par ces mots: « Enfants de la forêt ». Malheureusement son interprète ne trouva pas les paroles nécessaires, et le clergyman eut la mortification de l'entendre traduire ainsi sa pompeuse apostrophe : *Hyou tenas man copa stick* (Nombreux petits hommes au milieu des troncs d'arbres). Je ne réussis pas mieux à me faire comprendre de mon guide; après avoir erré deux jours à l'aventure, il devint évident que nous ne nous entendrions jamais; en conséquence je retournai à la ville chercher un Indien plus versé dans la linguistique. J'en découvris un en effet qui me parut

1. Le chinouk est un mélange do français, d'anglais et d'idiome indigène; les Européens l'emploient dans leurs relations avec les Peaux Rouges.

deviner à peu près ce que je voulais dire; c'était un vieux chef nommé Tellot; je partis avec lui le lendemain.

Il est difficile, quand on ne les a pas vues de ses yeux, de se faire une idée juste des antiques forêts que nous parcourions. La vie s'y mêle à la mort, la végétation la plus majestueuse surgit du sein de la destruction amenée par le temps. Ici nous étions obligés d'escalader un énorme tronc brisé qui barrait le passage; là, nous devions ramper sous un autre, qu'un obstacle avait arrêté dans sa chute; plus loin, nous trouvions un amas d'arbres renversés sans doute par la tempête. Ils peuvent demeurer pendant des siècles à l'endroit où ils sont tombés sans que la main de l'homme essaye de troubler leur repos. La mousse les recouvre et cache sous un manteau de verdure l'action lente de la décomposition; souvent, au moment où nous y posions le pied, ils cédaient sous notre poids, et nous étions ensevelis au milieu des débris du tronc vermoulu.

On raconte une foule de drames lugubres dont les forêts de Vancouver et de la Colombie anglaise ont été le théâtre. Des malheureux perdus au fond de ces solitudes, incapables de retrouver leur route, ont péri lentement de froid et de faim.

En 1865, un marchand d'Esquimalt, voulant fêter l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria, résolut de faire une joyeuse excursion avec quelques-uns de ses amis. Ils débarquèrent à *Souke Harbour*, petit port éloigné d'environ cinq lieues, et où, comme il arrive souvent dans l'île Vancouver, la forêt a une épaisseur prodigieuse. Notre homme avait les yeux mauvais et la mémoire courte, il commit l'imprudence de se séparer de ses compagnons et s'égara.

Cependant on s'inquiétait à la ville de sa disparition. Plusieurs personnes, au nombre desquelles je me trouvais, offrirent d'aller à sa recherche. Marchant avec autant de précautions que des éclaireurs qui font une reconnaissance, nous interrogeâmes chaque buisson; non contents de parcourir la

forêt, nous poussions de temps à autre de grands cris, car, malgré nos efforts, nous pouvions passer sans le voir près du malheureux; les arbres et les broussailles étaient si pressés qu'on n'apercevait rien à dix pas devant soi. Nous continuâmes pendant plusieurs jours notre battue, mais sans aucun résultat. Ce fut le hasard qui vint en aide à celui que nous cherchions si vainement. Sa course errante le ramena, sans qu'il en eût conscience, vers le chemin tracé au milieu de la forêt; des chasseurs qui passaient le recueillirent. Depuis six jours, il n'avait eu d'autre nourriture que des fruits sauvages, et l'on devine à quel état d'épuisement il était réduit. Il avait entendu nos cris et le son de nos cors de chasse, mais il était trop faible pour y répondre. Se croyant condamné à mourir dans ce lieu, il avait fait son testament, et faute de papier, il l'avait tracé sur son mouchoir avec un crayon.

Peu de temps après, un voyageur attaché comme moi à la commission du télégraphe russo-américain, M. Buttler, disparut pendant plus de quinze jours. Nous chassions le daim près du haut Fraser, au nord de la Colombie anglaise. La poursuite du gibier entraîna loin de nous notre infortuné compagnon; il monta sur un arbre pour essayer de reconnaître où il se trouvait; mais la branche cassa, et il tomba d'une grande hauteur. Étourdi par la violence du choc, il demeura deux jours étendu presque sans connaissance sur le sol. Enfin, rassemblant son courage, il réussit à gagner le bord de la rivière; là, il se construisit un radeau avec quelques morceaux de bois qu'il attacha tant bien que mal; mais il n'avait pas assez de force pour le manœuvrer au milieu du courant rapide du Fraser. Après bien des tentatives, il dut abandonner le canot fait avec tant de peine. Il traversa la rivière à la nage et se mit à longer ses bords; de la sorte, il ne risquait pas de s'égarer, mais les buissons et les fourrés retardaient à chaque instant sa marche. Épuisé de fatigue, se soutenant à peine, il atteignit une petite clairière, où habitaient quelques Chinois; ces hommes le traitèrent avec bonté, lui firent par-

tager leurs misérables provisions, puis le conduisirent à « la ville », comme ils appelaient la chétive baraque construite au confluent de la Quesnelle. Pendant quinze jours entiers, le malheureux Butler n'avait vécu que de fougères, de racines et de baies.

Avec un guide indigène, de pareils accidents ne sont pas à craindre. Mon excursion en compagnie de Tellot ne laissa pourtant pas d'être assez pénible; il nous fallait, pesamment chargés comme nous l'étions, car nous portions nous-mêmes nos vivres et nos bagages, nous frayer un chemin au milieu de la couche de neige, épaisse de plusieurs pieds, et amollie déjà, qui ensevelissait sous un blanc linceul le sol et les troncs d'arbres renversés. Voyager dans de pareilles conditions est, on en conviendra, un plaisir fort problématique. Cependant nous continuâmes à marcher avec ardeur pendant tout le jour, en suivant les bords de la rivière Homathco. Vers le soir, nous arrivâmes au premier glacier; cette vue redoubla notre courage; bientôt après, nous apercevions de loin le « Grand Torrent » et les imposants pics de neige qui l'entourent.

Ce courant n'est pas le seul qui jaillisse du sein des montagnes d'Homathco; nous fûmes obligés d'en passer à gué plusieurs qui se précipitaient sur les rocs avec une fureur telle que, sans le poids de cinquante livres dont j'étais chargé, j'aurais été, je crois, entraîné facilement.

Plusieurs Indiens nous avaient accompagnés; je ne fus pas fâché de les voir en cet endroit se séparer de nous et prendre un chemin différent le long des rives du fleuve; ils se rendaient au lac Tatla. Ils me demandèrent un *polatch*, c'est-à-dire un cadeau; désireux de ne pas retarder leur départ, je m'empressai de leur distribuer du tabac, de la farine et autres menus présents. Je donnai à l'un des enfants une pièce de six pence, en lui expliquant, dans un chinouk passablement fantaisiste, quoique j'y eusse mis toute ma science, que l'image gravée sur cette monnaie représentait Victoria, *Klout-*

chman tyhi copa king George illi-he, c'est-à-dire, *la femme chef de la terre du roi George*, ainsi que les Peaux Rouges de ce pays appellent l'Angleterre. L'enfant me regarda d'un air émerveillé, puis, frappé d'une idée subite, il me fit entendre par une pantomime expressive qu'il allait suspendre à son nez la précieuse médaille.

Nous dressâmes nos tentes sur un plateau situé au-dessous du glacier. Le lendemain matin, 22 avril, après avoir pris un modeste repas et fumé une pipe, je laissai Tellot surveiller les piéges qu'il avait tendus près du campement, et je me dirigeai seul vers la montagne. J'avais une lieue à faire à travers la neige presque fondante; mais comme je ne courais pas risque de m'égarer, mon guide, en véritable fils du désert, n'avait pas cru devoir m'accompagner jusque-là, préférant de beaucoup son repos à toutes les splendeurs de la nature. La plaine était semée de bois mort et de pierres rondes, polies, glissantes; çà et là, s'étendait une bande de sable; le tout était recouvert d'une neige fine et molle, sur laquelle il était très-difficile de tenir pied; aussi m'arriva-t-il plus d'une fois d'enfoncer jusqu'aux épaules dans des fentes de rochers, ou de tomber au milieu d'un ruisseau qui coulait sournoisement sous une couche de glace. Des courants larges et rapides, trop profonds pour être passés à gué, sillonnaient le sol; des bois de pins et d'aulnes fermaient de tous côtés cette vaste clairière.

A mesure que j'avançais, des craquements répétés, le déplacement des pierres annonçaient le voisinage immédiat du glacier. Le bruit et le mouvement étaient continuels. Tantôt une pluie de cailloux descendait des flancs de la montagne, tantôt de lourds galets se frayaient lentement un passage au milieu des rochers; parfois c'était seulement une poignée de sable qui se trouvait entraînée par les eaux; mais toujours on voyait quelque chose s'agiter: cette froide nature semblait prendre vie. La glace revêtait presque partout l'apparence d'un roc grisâtre, tant les années avaient accumulé à sa sur-

face de poussière et de boue. On ne pouvait cependant se méprendre sur la nature véritable de ces masses énormes; car de profondes crevasses montraient par endroits leur éclatante blancheur; des franges de stalactites pendaient capricieusement à chaque bloc. Le glacier avait à sa base environ un quart de lieue, mais il s'élargissait considérablement par le haut. Pendant que je m'arrêtais pour en prendre une esquisse, le silence solennel qui enveloppait les montagnes rendait plus sensible le mouvement des glaces. Rochers et cailloux se précipitèrent un moment avec une si grande violence qu'ils auraient pu écraser un observateur trop absorbé par la contemplation de ce magnifique spectacle. La neige couvrait le glacier, mais elle fondait rapidement et formait des ruisseaux qui étincelaient au soleil; enfin, des fentes caverneuses qui séparaient les blocs, jaillissaient des torrents, limpides comme le cristal. Une extrême chaleur imprimait au travail des eaux un redoublement d'activité. Au loin, les derniers rayons du jour doraient les pics majestueux dont les neiges alimentent le glacier.

Les moraines placées à la base formaient des pyramides ou des îles entre lesquelles couraient de larges ruisseaux; quelques-unes projetaient leurs masses de cailloux sur le plateau, à trois ou quatre cents mètres en avant des autres roches. Le glacier touchait en certains endroits à la verte forêt de pins; sa surface était semée de galets, les moraines latérales et médianes étaient fortement accusées. Çà et là, un jeune arbre, détaché sans doute du bord d'un ravin, ou né sur une roche flottante, s'acheminait, debout encore, vers l'abîme qui devait l'engloutir. Partout s'ouvraient de béantes crevasses; d'autres s'étaient refermées, et les blocs qu'elles avaient brisés ou rejetés dans ce mouvement gisaient encore à la surface. Les glaces prenaient à l'ouest les formes les plus fantastiques: dôme, tourelle, pyramide, aiguille, etc.

Les montagnes qui fermaient l'horizon s'élèvent à une grande hauteur; le sommet de l'une d'elles est légèrement

recourbé en forme de corne; d'énormes rochers noirs se détachent sur le fond lumineux des neiges et des glaces.

Après avoir passé la journée entière à observer ces curieux phénomènes, je revins fort tard dans la soirée à mon campement, où je retrouvai Tellot. Il m'accueillit avec un sourire qui signifiait clairement qu'à son avis c'était folie pure de prendre tant de peines pour aller voir de la neige et des pierres. Cependant il eut la condescendance d'examiner mes dessins avec un certain intérêt.

Nous rejoignîmes le campement où nous avions laissé M. Waddington et les ouvriers qui construisaient la route; j'y passai quelques heures, puis je me dirigeai vers la côte, m'amusant à esquisser les points de vue qui s'offraient à moi le long du chemin.

A la station du Bac, je profitai d'un train de marchandises qui retournait au détroit de Bute; mais je m'en séparai au bout de deux jours pour visiter un second glacier situé à quatre lieues environ de la côte. L'accès n'en était pas très-difficile, si ce n'est qu'une multitude de ruisseaux coupaient le passage et qu'il me fallut en franchir à gué une douzaine. Souvent le bois amoncelé sur la barre de quelque cours d'eau me permettait de traverser sans me mouiller beaucoup; mais le torrent principal m'opposa une barrière infranchissable, il était si impétueux qu'il avait emporté un pont fort solide, construit à l'endroit où la route croise la rivière.

La glace, et l'eau qui en découlait, avaient une pureté qui ajoutait grandement à la beauté de la scène. Les montagnes que l'on aperçoit à l'arrière-plan ne sont pas très-hautes, leurs sommets arrondis présentent un aspect moins sauvage que les pics de la mer de Glace, mais les pentes des collines sont plus escarpées et la blancheur éclatante de leurs versants a quelque chose de magique. Des troncs d'arbres, apportés sans doute par les eaux pendant le débordement des rivières, jonchaient le plateau qui conduit au glacier. Les pierres, assez petites, laissaient voir de vastes espaces de sable.

Comme un canot devait le jour suivant partir du canal de Bute[1], et qu'il commençait à se faire tard, je dus, non sans regret, me résigner à reprendre ma route, après avoir esquissé rapidement le glacier.

1. Un mémoire lu à la Société géographique de Londres, pendant la session de 1866, propose de prendre la passe de Bute pour point de départ d'une ligne qui, moitié par eau, moitié par terre, relierait au Pacifique l'océan Atlantique au moyen d'une voie ferrée.

CHAPITRE III

UNE TRAGÉDIE DANS LES GLACIERS

vraisemblable. En effet, nous savions que l'homme en question, M. S., habitait à peu de distance du lieu où les ouvriers qui construisaient la route étaient occupés à établir des ponts, à faire sauter des quartiers de roche, à niveler le sol, etc. Des communications constantes existaient entre eux et la station du bac, qui leur servait de dépôt; en outre, un convoi de marchandises passait régulièrement chaque semaine, et nous ne doutions pas que le gardien ne fût, ainsi que les ouvriers, bien pourvu d'armes à feu. Les assertions de nos Indiens nous trouvèrent donc fort incrédules.

M. Waddington m'avait remis plusieurs dépêches importantes, qu'il voulait faire parvenir promptement à Victoria. Ce jour même, 30 avril, je m'embarquai en compagnie de deux ouvriers et d'un Indien Clayouche, à qui appartenait le canot sur lequel nous allions affronter la mer. Cet homme, en sa qualité de patron, se croyait le droit d'agir d'une façon tout à fait tyrannique. Il nous fit ramer pendant trois jours, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Malgré l'apparence fragile de ces embarcations construites en bois de cèdre et que l'on appelle *kanims*, nous traversâmes sans accident le détroit, puis le golfe de Géorgie, jusqu'à Manaimo, dans l'île de Vancouver; là, une bonne brise vint aider à la manœuvre, et notre canot fit avec la légèreté de l'hirondelle le reste du voyage.

Les Indiens de la côte ont un procédé assez ingénieux pour transporter d'un village à l'autre leur attirail domestique. Ils disposent parallèlement deux pirogues, qu'ils maintiennent à une petite distance l'une de l'autre; le tout est joint par des planches, et ils placent sur cette espèce de pont leurs fétiches, leurs appareils de chasse et de pêche, leur poisson séché, en un mot toute la richesse de la famille. Un seul homme assis dans l'un des canots suffit à diriger les deux barques, d'autant plus qu'une petite voile ajoute la force du vent à celle du rameur.

C'est par un temps calme une chose délicieuse de s'étendre au fond d'une pirogue, pour sommeiller ou fumer, tandis que

l'embarcation glisse doucement sur les vagues. Mais, lorsque la mer est soulevée par la tempête, le voyage est loin de présenter un tel agrément; chacun est occupé sans relâche à vider l'eau qui menace de faire sombrer le frêle esquif, le chef de la famille se tient au gouvernail, anxieux et plein d'attention, car le salut de tous dépend de sa vigilance.

Nous campâmes sur une des îles du golfe de Géorgie, où nous fûmes retenus tout un jour par une forte bourrasque. Le lendemain, comme nous nous engagions dans le canal de Dodd, nous eûmes avec le vieux Neptune un démêlé qui faillit nous devenir fatal. Les vagues, chassées tantôt par le flux, tantôt par le reflux, se précipitaient furieuses en formant des tourbillons et des rapides à travers un étroit passage semé de rochers. Il fallait diriger le canot entre deux gouffres qui s'ouvraient menaçants à quelques pieds de nous ; en cet instant critique, je vis la figure, d'ordinaire si impassible, de notre patron indien exprimer une vive inquiétude, mais il garda le silence et nous n'osâmes l'interroger. Nous ramions avec l'énergie de gens qui disputent leur vie à la mort, enfin le dangereux passage fut franchi. Le Peau Rouge nous dit plus tard en montrant du doigt les tourbillons qui allaient disparaître dans l'éloignement : « *Hyou si wash hyack clattawa kikwoully ya wa.* » (Beaucoup d'Indiens ont été engloutis en cet endroit.)

Dans l'après-midi, ayant fait halte pour prendre le thé, nous fûmes témoin d'un gigantesque incendie, dont involontairement nous avions été cause. On avait disposé le feu de notre campement au pied d'un rocher qui surplombait au-dessus de nos têtes ; quelques étincelles allumèrent la mousse sèche, qui à son tour embrasa les broussailles placées pr de là ; en un clin d'œil la forêt tout entière était en flammes. Nous avions repris la mer, et poussés par un vent favorable, nous nous éloignions rapidement de l'île ; pendant plusieurs heures nous vîmes des gerbes brillantes s'élancer vers le ciel, puis un nuage de fumée ferma l'horizon du côté du rivage. Ces

incendies, qui durent quelquefois deux ou trois semaines, forment un magnifique spectacle ; mais souvent ils ont ruiné des colonies naissantes. La ville de New-Westminster, sur le fleuve Fraser, fut, il y a quelques années, presque totalement détruite par un accident de ce genre.

Nul autre fait digne d'être raconté ne signala notre voyage; la traversée du canal de Bute à Victoria nous avait pris seulement cinq jours, encore avions-nous campé chaque nuit. Des juges compétents nous félicitèrent de notre vitesse et de la vigueur de poignets dont nous avions fait preuve, car la distance franchie était de 65 lieues.

Une semaine après notre arrivée à Victoria, le matin du 12 mai, je fus, ainsi que toute la ville, douloureusement impressionné par d'affreuses nouvelles arrivées du détroit de Bute. Quatorze des ouvriers employés aux travaux de la route avaient péri sous le couteau des Tchilicotes, le jour même (30 avril) où les Indiens étaient venus nous réveiller à la station en nous annonçant le meurtre du gardien du bac. Le malheureux avait, en effet, été assassiné, mais son sang n'avait pas suffi aux Peaux Rouges. Le lendemain, lorsque tous les ouvriers dormaient encore d'un profond sommeil, les Indiens avaient cerné le campement, abattu les piquets des tentes, puis armés de fusils, étaient tombés sur leurs victimes, surprises à l'improviste et incapables de se défendre. Plusieurs Européens avaient été frappés de balles, d'autres égorgés à coups de couteau, trois seulement sur dix-sept avaient échappé au massacre.

Un Danois nommé Petersen me raconta qu'au moment où il avait entendu la détonation des armes à feu, il s'était d'un bond dégagé des couvertures qui l'enveloppaient. Mais déjà de hideuses figures avaient envahi la chambre, une hache allait s'abattre sur sa tête ; il n'eut que le temps de se jeter de côté, l'arme retomba lourdement et s'enfonça dans le sol L'instant d'après, il était atteint au bras et à l'épaule; des



Incendie de forêt dans une ile (golfe de Géorgie).

flots de sang coulaient de ses blessures, les assassins crurent l'avoir frappé mortellement et s'éloignèrent. Malgré sa faiblesse, il put se traîner jusqu'à une rivière peu éloigné; et le courant rapide l'emporta en quelques minutes, non sans le meurtrir contre les pierres et les troncs d'arbres, à une distance d'un quart de lieue.

Parvenu enfin à gagner la berge, il avait été rejoint par un de ses compagnons, nommé Mosley. Cet homme, plus heureux que Petersen, s'était échappé sain et sauf, après avoir vu, pendant qu'il cherchait à se dégager de la tente renversée, vingt couteaux percer autour de lui ses malheureux camarades.

Quelques heures plus tard, arriva un autre Européen, le terrassier Buckley, qui, frappé de plusieurs coups à la tête, était cependant parvenu à s'échapper des mains de ses ennemis. Un long évanouissement avait fait croire à sa mort. Lorsqu'il avait repris ses sens, il était étendu au milieu des cadavres sanglants de ses compagnons; un lugubre silence régnait partout; les Tchilicotes, gorgés de butin, avaient repris le chemin de leurs demeures.

Les infortunés, affaiblis et l'âme abattue, se dirigèrent vers le bac. Une cruelle déception les y attendait. On avait coupé l'amarre et le bateau avait été entraîné par le courant. L'épuisement où ils étaient ne leur permettait pas de traverser à la nage, et Dieu sait ce qui serait advenu si Buckley, qui était un ancien marin, n'avait réussi à fabriquer un cordage avec des lianes et des joncs; en s'appuyant sur ce flotteur improvisé, il avait gagné l'autre rive, bien que la largeur du fleuve en cet endroit fût d'environ 200 mètres. De là, il aida ses compagnons qui passèrent chacun à son tour au moyen du cable. Tous trois purent gagner la côte; s'étant procuré une barque, ils arrivèrent à Manaimo, d'où le paquebot des dépêches les conduisit à Victoria.

Le jour même de l'attaque, M. Waddington campait avec deux de ses agents à peu de distance du lieu où travaillaient les

ouvriers. S'étant levés de bonne heure, tous trois marquaient avec la hache les arbres qui devaient être abattus pour faire place à la route que l'on ouvrait, quand ils furent cernés et massacrés sans avoir pu se défendre. On dit, chose horrible, que les Indiens se gorgèrent du sang des victimes, qu'ils arrachèrent le cœur de l'une d'elles et le mangèrent! Ces affreux détails avaient bien de quoi me faire frissonner, moi qui m'étais trouvé en compagnie de ces malheureux, qui avais reposé sous le même toit, et qui ne les avais quittés que le 28 avril, deux jours avant le sauvage attentat! L'âme pleine d'émotion, je remerciai la Providence de m'avoir si visiblement protégé.

Les Tchilicotes étaient pourvus d'armes à feu. Comment avaient-ils pu se les procurer? Je sus plus tard que des fusils expédiés pour la défense du campement avaient été remis aux indigènes en récompense de divers offices; ainsi, les Européens avaient été tués avec leurs propres armes. En outre, quoique la station fût abondamment munie de carabines, les ouvriers n'avaient en ce moment sous la main que deux revolvers. Mais il ne leur eût servi à rien d'être mieux pourvus, l'attaque avait été si soudaine qu'ils n'auraient pu opposer aucune résistance. L'apparente sincérité des indigènes, leurs démonstrations d'amitié avaient fait naître une sécurité fatale; nul œil, si soupçonneux qu'il fût, n'aurait découvert dans leur conduite le moindre motif d'alarme; je voyageais moi-même au milieu d'eux complétement désarmé; mais le massacre de Bute fut une leçon dont je gardai le souvenir. Depuis ce temps, je ne me suis jamais séparé de mon fidèle revolver, et j'ai reconnu que cette arme inspirait presque toujours aux Indiens un salutaire respect.

Là cependant ne devait point s'arrêter la sanglante tragédie. Trois semaines plus tard, les mêmes atrocités se renouvelaient non loin du Bentinck, sur la côte nord de la Colombie anglaise. Le 17 mai, un convoi protégé par une escorte nombreuse partait de New-Aberdeen sous la conduite d'un colon nommé Mac-

Donald, pour se rendre au fort Alexandria, près du fleuve Fraser. Quarante-deux mules, dont vingt-huit étaient chargées de vivres et de vêtements destinés aux mineurs du Caribou, portaient des marchandises évaluées ensemble à quatre ou cinq mille dollars. Le train était arrivé déjà au lac Nancoutioum, à vingt-cinq lieues de la rivière Bentinck, lorsqu'il fut attaqué par une troupe de Tchilicotes et de Tatlas, parmi lesquels se trouvaient deux des meurtriers de Bute. L'un des hommes de l'escorte avait épousé la fille d'un indigène, jeune Indienne qui faisait également partie du convoi. Ayant appris le complot formé par les gens de sa tribu, elle vint avertir les Européens, qui, d'après les renseignements qu'elle leur donna sur le nombre des agresseurs, jugèrent prudent de rebrousser chemin. Mais les Peaux Rouges ne leur en laissèrent pas le temps; ils fondirent sur eux, armés de fusils et de tomahawks. Deux hommes tombèrent, mortellement blessés; le cheval de Mac-Donald fut tué sous lui; il monta sur un autre qui, au même instant, reçut un coup de feu et l'entraîna dans sa chute. Décidé à vendre chèrement sa vie, il se traîna derrière un arbre d'où il tira sur les Indiens et en abattit plusieurs; mais, assailli de toutes part, il ne tarda pas à succomber. Presque toute l'escorte périt sous les coups des Peaux Rouges; un seul homme échappa sans blessure, quoique son cheval eût été tué. Il se cacha au milieu d'épaisses broussailles qui se trouvaient à peu de distance, et demeura quatre jours dans les bois, n'ayant pour toute nourriture que des baies sauvages, car il n'osait, de crainte de rencontrer les Indiens, se rapprocher du sentier. Un autre, qui avait reçu plusieurs coups de feu, se traîna vers un *ranch*[1] situé près de la source du Bentinck; il se précipita dans la maison, couvert de sang, et raconta le massacre aux habitants terrifiés. A cette nouvelle, la famille réunit précipitamment ce qu'elle avait de

1. Nom que l'on donne en Amérique aux demeures solitaires des pionniers; il vient de l'espagnol *rancho*.

plus précieux, se munit d'armes et de poudre, puis se rendit avec le blessé au bord de la rivière, où tous s'embarquèrent dans un canot. Il était temps. A peine avaient-ils donné le premier coup de rame que les Peaux Rouges apparaissaient sur le rivage. Par bonheur, avides de piller la maison, ils ne cherchèrent pas à poursuivre les fugitifs, qui arrivèrent bientôt en lieu de sûreté.

Ces événements produisirent à Victoria une émotion profonde; beaucoup de colons avaient des parents ou des amis qui vivaient dans des habitations isolées au milieu des bois, et qui pouvaient être victimes de semblables attaques. Chacun déplorait la fin lamentable de M. Waddington et regardait sa mort comme une calamité publique. Il méritait bien les regrets donnés à sa mémoire, car c'était à ses frais, et dans le but d'activer la colonisation, qu'il avait entrepris la route dont il conduisait les travaux avec une rare habileté. En de pareilles circonstances, le gouverneur devait prendre des mesures énergiques. Un corps de soldats de marine, renforcé par des volontaires enrôlés dans le voisinage, fut envoyé pour venger les victimes; des Indiens, chez qui les carnages de Bute et de Bentinck avaient excité une généreuse indignation, se joignirent aux Européens. Plusieurs compagnies partirent, les unes de la côte, les autres de l'intérieur, pour cerner les coupables; le gouverneur dirigea lui-même les recherches; mais la nature du sol montueux et couvert de forêts opposait aux soldats d'insurmontables difficultés; une partie seulement des Indiens qui avaient trempé dans les massacres furent arrêtés par les troupes, encore leur capture coûta-t-elle la vie à l'un des officiers les plus éminents de la compagnie de la Baie d'Hudson, le capitaine Mac-Lean. Les Peaux Rouges furent peu après jugés en bonne forme, et pendus. Parmi eux se trouvait le vieux Tellot, qui m'avait servi de guide pendant mon excursion au Grand Glacier.

Mais, demandera sans doute le lecteur, quels motifs avaient pu pousser les indigènes à commettre de pareils crimes? La

réponse est simple, c'était l'amour du pillage, joint à l'espoir de l'impunité. Les blancs ne leur avaient donné aucun grief, M. Waddington, au contraire, était connu pour sa sympathie envers les naturels.

On se fait généralement en Europe des idées très-fausses sur le caractère de l'Indien; les uns le représentent comme une bête sauvage, les autres comme un héros de légende. Le Peau Rouge des romans, dont le visage est couvert de peintures belliqueuses, le cœur plein des sentiments les plus nobles, est devenu fort rare aujourd'hui, du moins autant que j'en ai pu juger; je doute même qu'il ait existé à une époque quelconque. J'ai rencontré des créatures moitié intelligence, moitié instinct, qui offrent un singulier mélange de simplicité enfantine et de férocité; un vernis de civilisation cache parfois leur véritable nature, mais il faut gratter bien peu pour trouver le sauvage. Lorsque je regardais les Indiens, si calmes en apparence, si passionnés au fond, je songeais à ces montagnes volcaniques dont une neige immaculée couvre les sommets, tandis qu'à l'intérieur bouillonne une lave dévorante.

Un grand nombre d'indigènes ont abandonné le costume traditionnel, et même la couverture dans laquelle ils avaient coutume de se draper, pour adopter à peu de chose près la mode européenne; ils peuvent jurer en mauvais anglais, chanter des refrains licencieux, s'enivrer d'alcool; il est rare que leur commerce avec les blancs ait fait autre chose que leur inoculer des vices.

L'importation de « l'eau de feu » ne fut pas le seul mal qui résulta pour les Peaux Rouges de l'immigration européenne. Des maladies inconnues jusqu'alors parmi eux leur ont été apportées; partout enfin le simple fait de la présence de l'homme blanc au milieu des tribus indiennes présage le prochain anéantissement de la race. Cette question, trop négligée jusqu'ici, vient d'être étudiée avec soin par un écrivain distingué, M. Sproat, dans son ouvrage intitulé : *Scènes de*

la vie sauvage. Il avait pu, pendant de longues années, observer les effets de la colonisation sur les Indiens, car il avait fondé une scierie mécanique près d'Alberni, à l'entrée de la passe de Barclay, dans l'île de Vancouver. Il employait un grand nombre d'indigènes et de blancs, et il a fort judicieusement apprécié l'influence des deux races l'une sur l'autre.

L'usine était administrée avec autant de fermeté que d'intelligence; on avait proscrit l'usage des liqueurs alcooliques, tout mauvais traitement à l'égard des naturels était sévèrement réprimé. Ils étaient mieux nourris, mieux vêtus qu'ils ne l'avaient peut-être jamais été auparavant; la plupart se montraient dociles, l'entreprise commençait donc sous les auspices les plus favorables. « Ce fut seulement plusieurs années après, dit M. Sproat, que je remarquai le changement qui s'était opéré parmi les indigènes des villages voisins. Absorbé par mes affaires, je n'avais pas suivi les progrès lents et presque insensibles de cette transformation, mais alors elle était trop visible pour échapper à l'observateur le moins attentif. A l'exception de quelques jeunes gens, dont la vive intelligence avait promptement adopté les idées européennes, tous les hommes de la tribu semblaient accablés sous le poids d'un mal indéfinissable; au lieu de venir, comme autrefois, chaque jour à la manufacture, ils se tenaient renfermés dans leurs villages, et paraissaient en proie aux plus sombres pensées. » Surpris d'abord de l'industrie des blancs, émerveillés à la vue des machines et des bateaux à vapeur, ils ne se lassaient pas d'examiner ces choses prodigieuses; mais leur curiosité satisfaite, un sentiment plein d'amertume était entré dans leur âme; ils avaient senti le découragement les gagner, car ils avaient mesuré la distance qui les séparait des Européens, et désespéré de leur propre race. Peu à peu, ils avaient abandonné les coutumes de leurs ancêtres, les cérémonies et les rites de leur tribu. « Bientôt, continue M. Sproat, les cas de maladie devinrent beaucoup

plus fréquents qu'à l'ordinaire. Pendant les cinq dernières années de mon séjour à Alberni, la mort exerça parmi les Indiens d'effroyables ravages.... Personne ne les inquiétait, ils avaient des vivres, nulle épidémie ne sévissait dans l'île; cependant ils dépérissaient. Le flambeau de vie des tribus sauvages semblait pâlir et s'effacer devant la lumière de la civilisation, comme la flamme vacillante de nos foyers devant les rayons du soleil de midi. »

Supposons maintenant que ces faits soient certains, et que les Peaux Rouges en aient connaissance, comme cela ne peut manquer d'avoir lieu s'ils voient leur bourgades dépeuplées, devra-t on s'étonner beaucoup qu'ils cherchent, par tous les moyens, à expulser les dangereux envahisseurs de leur sol natal ?

Peu d'endroits offraient des conditions aussi favorables qu'Alberni pour tenter d'amener les sauvages à la vie civilisée; enfermé dans un bras de mer, ce village se trouve à l'abri de toute influence malsaine venue du dehors; si le voisinage des Européens ne laissa pourtant pas que d'être fatal aux indigènes, combien il doit être plus funeste encore dans les contrées ouvertes à tous les aventuriers, dans ces colonies naissantes où la loi est presque toujours impuissante à réprimer les abus. De grandes compagnies comme celles de la baie d'Hudson ou de l'Amérique russe ne vendent pas d'ordinaire d'alcool aux naturels, mais une foule de marchands, alléchés par l'espoir de profits considérables, le font sans scrupule; ils ont même la barbarie de mêler à la liqueur, trop coûteuse au gré de leur avarice, des substances corrosives qui tueraient infailliblement un Européen, et qui souvent tuent les indigènes. Catlin a résumé en quelques mots malheureusement trop vrais dans leur effrayante concision, l'histoire de nos relations avec les Indiens : « Whiskey, tomahawk, couteau à scalper, fusils, poudre, petite vérole, démoralisation, enfin extinction totale de la race rouge. »

Une situation aussi triste est bien propre à suggérer de sé-

rieuses réflexions; mais quel moyen de remédier au mal? Les missionnaires eux-mêmes voient leurs efforts paralysés par l'influence désastreuse de leurs compatriotes. M. Sproat cependant ne regarde pas comme impossible de réconcilier les Peaux Rouges avec la civilisation, et, pour atteindre ce résultat si souhaitable, il propose d'établir des stations, moitié religieuses, moitié laïques, dans les villages indigènes éloignés des établissements européens. Selon lui, cinq hommes blancs, pourvu qu'ils eussent du courage, du dévouement, de la persévérance, suffiraient à diriger cette espèce de mission ; mais il faudrait que deux d'entre eux au moins fussent capables d'exercer un métier.

Le succès dépendrait uniquement des efforts sérieux, désintéressés, chrétiens en un mot, des personnes employées à cette œuvre. Aux États-Unis, les *Agences indiennes*, dont le but ne s'éloignait pas beaucoup en théorie de celui que propose M. Sproat, n'ont pas produit d'effets bien satisfaisants, à cause de l'avidité des personnes choisies qui usaient de leur influence dans un interêt tout personnel et ne s'occupaient nullement des malheureux Peaux Rouges confiés à leurs soins.

Le missionnaire Duncan a entrepris avec plus de succès une œuvre de ce genre au village de Metlakahtla, sur les côtes de la Colombie anglaise. Grâce à lui, on trouve maintenant parmi les indigènes des charpentiers, des maçons, des jardiniers, des terrassiers. Quelques-uns d'entre eux ont formé une sorte d'association et construit un petit bâtiment à voiles qui transporte à Victoria les produits sur lesquels ils spéculent, huile, fourrures, articles manufacturés. Ils ont nommé leur embarcation *Ahah* (l'esclave), indiquant par là qu'elle travaille sans relâche et que ce sont eux qui recueillent les bénéfices. Après chacun des voyages périodiques du cabotier, on procède à la répartition des dividendes. L'isolement de la station a sans doute contribué au succès de l'entreprise, mais M. Duncan l'a dirigée avec un zèle

admirable, et l'on ne saurait donner trop d'éloges à sa conduite.

Cet homme, qui a heureusement accompli une tâche dans laquelle tant d'autres ont échoué, n'a cependant pas échappé à la critique. On lui a reproché « de ressembler plus à un industriel qu'à un missionnaire. » Je ne sais pas bien jusqu'à quel point cette assertion peut être fondée; mais alors même que la considération d'avantages pécuniaires l'amènerait à prolonger son séjour parmi les Indiens, personne n'aurait droit de le condamner. Il est incontestable, et chacun le reconnaît, que la plupart de nos missionnaires anglicans restent trop peu de temps dans la même localité pour acquérir une connaissance approfondie des dialectes indigènes; aussi leurs efforts sont-ils loin de porter tous les fruits désirables. Si donc, en consacrant une partie de sa vie à l'amélioration du sort des sauvages, M. Duncan trouve moyen de s'enrichir, je fais des vœux sincères pour le succès de son entreprise.

CHAPITRE IV

L'INTÉRIEUR DE L'ILE VANCOUVER

CHAPITRE IV.

L'INTÉRIEUR DE L'ILE VANCOUVER.

L'expédition s'organise. — La civière Cowitchan. — Le village de Somenos. — Kakalatza et son chapeau. — Récits de la veillée. — Variante indienne du livre de Jonas. — Le lac Cowitchan. — Mésaventures nautiques. — Excentricités de notre radeau. — Campement de Brown. — Prise de possession d'une barque indigène.

Les voyages dans l'intérieur de l'île Vancouver ne varient guère que par des nuances plus ou moins accusées de monotonie, en sorte que le récit de trois semaines d'impressions est aussi bon, sinon meilleur, que les détails de six mois. Cette observation ne m'empêche pas de mettre au nombre des heures les plus douces de ma vie quelques-unes de celles que j'ai passées en ce lieu. Quand un homme peut se soumettre joyeusement à un régime digne des anachorètes, se contenter de fèves qu'en Europe on voudrait à peine donner aux chevaux; quand il regarde le thé comme la meilleure et la plus rafraîchissante des boissons, c'est un signe évident qu'il a une santé robuste, un bon sommeil, et que le fardeau de l'existence lui semble léger. Tels nous étions pendant ce voyage pédestre où nous portions sur le dos des charges de quatre-vingts à cent livres, cheminant, le soleil au cœur, le rire aux lèvres, à travers un pays raboteux dont toutes les

rivières sont des torrents, les bois, des jungles, dont le climat est si humide que les couvertures qui nous servaient de lit se trouvaient chaque soir trempées comme si elles eussent été plongées dans l'eau.

Peu de colons avaient encore pénétré à trois lieues au delà des établissements de la côte orientale; le capitaine Richards, actuellement hydrographe de la marine, le capitaine Mayne, MM. Pemberton et Pearce avaient bien, il est vrai, fait d'intéressantes excursions dans l'intérieur, mais leurs explorations étaient peu connues. La prospérité de Victoria reposant sur les mines de la Colombie anglaise, les regards de la population étaient bien plutôt fixés sur le continent que sur son propre territoire. Ce fut seulement au printemps de 1864 que les colons s'avisèrent de l'anomalie d'une situation pareille et voulurent connaître l'île qu'ils habitaient. En conséquence, une expédition, organisée par les citoyens, encouragée par le gouverneur, partit de Victoria au commencement de l'été. Un naturaliste, M. Robert Brown, d'Édimbourg, avait été choisi pour chef; M. P. Leech, ingénieur de l'État, faisait l'office d'astronome, et mon humble personne était attachée à l'exploration en qualité d'artiste. Nous étions au nombre de neuf[1], sans compter les Indiens; chacun de nous avait sa tâche spéciale; quelques-uns étaient mineurs de profession, d'autres naturalistes ou chasseurs; l'île de Vancouver n'avait pas à rougir de ses représentants.

Le 7 juin, après une allocution chaleureuse du gouverneur Kennedy, qui le premier avait conçu le projet de l'expédition, nous montâmes à bord du *Grappler*, bâtiment canonnier avec lequel nous devions nous rendre à la colonie de Cowitchan, située sur la côte orientale de Vancouver, à douze lieues de

1. Outre les personnes ci-dessus nommées, nous avions parmi nous M John Buttle, aide naturaliste, MM. Barnston, Mac-Donald, Lewis, Meade et Foley, pionniers et mineurs, enfin deux métis, Thomas Antoine et Lazare de Buscay. Plus tard, Foley se sépara de l'expédition, mais il fut remplacé par MM. Drew et Hooper.

Victoria. Notre navire avait pour commandant le capitaine Verney, un des plus zélés promoteurs de l'exploration et qui, pendant toute la traversée, me témoigna une bienveillance particulière.

Nous débarquâmes dans la baie de Cowitchan, près de Comiaken, jolie bourgade qui s'enorgueillit de posséder une mission catholique, de riches fermes et des maisons confortables. Nous y reçûmes une hospitalité si cordiale que plusieurs d'entre nous mirent sérieusement en question s'ils ne s'arrêteraient pas dans cette Capoue nouvelle, laissant l'expédition devenir ce qu'elle pourrait.

Notre chef vit qu'il fallait nous arracher promptement aux séductions de Comiaken; le 9 juin, après avoir longuement parlementé avec les Peaux Rouges, il réussit à se procurer un canot dans lequel furent déposés nos bagages, sous la garde de l'un de nous et de quelques Indiens. La petite embarcation devait remonter la rivière Cowitchan, tandis que nous gagnerions à pied le village de Somenos. Quand nous arrivâmes, les indigènes étaient occupés à faire sécher le poisson qu'ils suspendaient à des cordes attachées aux poutrelles de leurs cabanes; absorbés par cette besogne, ils n'étaient nullement curieux d'entrer à notre service. Ayant d'ailleurs en abondance des saumons, des loutres et du gibier, ils eussent de tout temps été fort peu disposés à quitter leur territoire pour s'aventurer au milieu des tribus occidentales qui, belliqueuses et hostiles, font souvent des razzias aux environs et réduisent en esclavage tous leurs prisonniers. L'appât de très-hauts salaires pouvait seul les décider à nous accompagner.

Enfin un *tyhi* ou chef, Kakalatza, consentit à nous servir de guide; c'était un vieillard au maintien grave et imposant, malgré le chapeau en forme de long tuyau de poêle, et horriblement bossué, dont il persistait à couvrir sa tête vénérable. Ce chapeau, présent sans doute de quelque settler, était l'orgueil, la préoccupation constante de notre Indien;

il stipula expressément qu'il pourrait emporter l'énorme boîte où chaque soir, avant de se livrer au repos, il déposait soigneusement la précieuse parure. On eût plus facilement séparé l'ombre du corps que Kakalatza de son chapeau.

Ce fut aussi à Somenos que le métis Thomas Antoine, ou Tomo, comme on l'appelait familièrement, se joignit à notre expédition. Cet homme était pour nous une acquisition fort utile, car il parlait plusieurs dialectes indiens, avait la réputation d'habile chasseur, bien qu'il eût perdu un bras, excellait à disposer les bagages de la façon la moins embarrassante, enfin méritait en toutes choses une confiance absolue, excepté lorsqu'il avait bu du whiskey; malheureusement, il avait un penchant très-vif pour cette liqueur, qui le transformait en véritable forcené. Les spiritueux exercent en général une attraction plus grande sur les métis que sur les Indiens pur sang, et ils ont sur eux une influence plus délétère.

Les jours se suivaient et ressemblaient beaucoup les uns aux autres. La plus grande partie d'entre nous, bien que chargés d'assez lourds fardeaux, se frayaient un passage au milieu des forêts, tandis que le canot poussé à l'aviron remontait le courant impétueux, car il ne fallait songer à se servir ni de la pagaie ni de la rame. La rivière forme une succession de rapides petits ou grands, qui alternent avec des passages relativement tranquilles. Parfois nous devions haler la pirogue, parfois la charger sur nos épaules; souvent le lit du Cowitchan était si encombré de rochers, qu'il nous fallait porter les bagages jusqu'à un endroit plus praticable. Presque partout une épaisse végétation couvrait les rives; c'était un fouillis de broussailles, s'enchevêtrant au milieu de troncs d'arbres, les uns dans la vigueur d'une sève généreuse, les autres renversés par le temps ou les orages, et offrant l'image de tous les degrés de la destruction. Seuls, le pin Douglas, le sapin noir, le sapin du Canada laissent à leur ombre des espaces libres; quand ils se sont développés dans des condi-



Intérieur de forêt.

tions favorables, le pays ressemble à un beau parc. Mais si les fatigues du voyage étaient grandes, comme elles étaient vite oubliées, quand le soir nous rassemblait causant ou fumant autour d'un bon feu, et qu'ensuite, étendus sur un lit de fougères, nous goûtions un délicieux sommeil sous le ciel du bon Dieu! Il n'y a pas de pays au monde, sans en excepter la Californie, qui jouisse d'un climat meilleur que l'île de Vancouver. Nous avions en outre la bonne fortune d'abattre presque chaque jour des coqs de bruyère, des oies sauvages, voire même un daim. Affamés comme des chasseurs, nous avions en deux repas fait raison d'une respectable pièce de gibier; l'abondance d'ailleurs nous avait rendus délicats; nous prenions les morceaux les plus succulents, et nous abandonnions le reste, nous souciant peu d'ajouter à la charge déjà très-lourde de denrées et de bagages qui pesait sur nos épaules, des quartiers de venaison qu'il nous était si facile de nous procurer.

Puis, nous avions les joyeuses veillées autour des feux du campement. Le plus souvent, Mac-Donald en faisait les frais; sa vie aventureuse était un texte inépuisable de récits que nous ne nous lassions jamais d'entendre. Fils d'un trafiquant de la Baie d'Hudson, il était né sur les bords du Fraser, mais le commerce paternel avait eu peu d'attraits pour lui; il s'était vite lassé d'acheter des pelleteries aux Indiens, et, fort jeune encore, il s'était embarqué; sa première traversée n'avait pas été heureuse: il avait fait naufrage sur les côtes du Japon, où il avait été retenu prisonnier. La vigilance de ses gardiens ne lui laissait aucun espoir de s'enfuir; depuis plusieurs années il languissait dans ce pays, quand il fut délivré par le commodore Perry, lors de l'expédition bien connue que cet officier avait entreprise par ordre du gouvernement américain. Après avoir vagué au hasard en différentes contrées, Mac-Donald aborda en Australie, se fit mineur, gagna promptement une fortune qu'il dissipa encore plus vite. Pour rétablir ses finances, il ouvrit une maison de jeu, et installa près des

exploitations aurifères une baraque où les ouvriers pouvaient avec les filles suspectes du pays se livrer au plaisir de la danse. Plus tard, la découverte des gisements de la Colombie anglaise l'avait ramené dans sa première patrie; il avait été patron d'un bac sur le Fraser, puis débitant de liqueurs à Lilloc, enfin mineur à Caribou. Et maintenant, plus robuste, plus jovial, plus aventureux que jamais, il faisait partie de notre petite expédition.

Parfois aussi, Tomo nous racontait des légendes; quelques-unes étaient des contes fabuleux à peu près dépourvus de sens, et bons, tout au plus, à endormir les enfants; mais plusieurs, pleines de veine et d'humour, témoignaient des facultés inventives des sauvages. J'en citerai une qui semble être la version indienne de l'histoire de Jonas:

« Un Peau Rouge s'était risqué sur son frêle *kanim* au milieu de la vaste mer. Mal lui prit de cette témérité. Homme, canot, pagaie, tout fut englouti par un énorme poisson. L'Indien, enseveli au fond des entrailles du monstre, songeait tristement que sa dernière heure était venue, que jamais il ne reverrait son peuple. Tout à coup, une pensée traversa son esprit, un espoir vint adoucir l'amertume de son affliction. La vengeance, si douce au cœur du sauvage, brillait à ses yeux, et, sans tarder, il commença d'exécuter le projet qu'il avait conçu. Il réduisit sa pagaie en copeaux, mit son canot en pièces et alluma un grand feu sur le sol de sa prison, c'est-à-dire l'estomac de l'amphibie. L'animal ne tarda pas à montrer, par de violents soubresauts, que cette expérience n'était nullement de son goût; puis il essaya, en avalant vagues sur vagues, de calmer la douleur qui le dévorait, mais il ne parvint pas à l'éteindre. Notre héros, comme on le pense, n'était guère plus à son aise; il tira son couteau, fendit les parois du compartiment où il était captif, et mit ainsi dans un état déplorable l'appareil digestif de son ennemi. L'animal blessé à mort vint s'échouer sur le rivage. Pendant qu'il se débattait dans les tortures de l'agonie, le Peau Rouge se glissa

dans sa gorge avec précaution, et profitant d'un instant où la gueule était entr'ouverte, il en sortit juste à temps pour éviter le choc des mâchoires, qui claquaient avec un bruit formidable; quelques minutes plus tard, le monstre marin expirait. » Ce brillant exploit n'était qu'un des nombreux épisodes de l'interminable histoire dont nous régala notre compagnon.

Le Cowitchan a une longueur d'environ quinze lieues, mais il existe une route beaucoup plus courte qui conduit par terre au grand lac où il prend sa source. En plusieurs endroits, cette rivière traverse des *cañons*, petites gorges rocheuses, où l'eau, frappant contre des rochers, bouillonne et forme des rapides. Des sites charmants, qui tous ont reçu des indigènes des noms pittoresques, bordent ses rives solitaires. Un frais bocage, où se trouve une hutte abandonnée, est appelé *saatham* (verte feuillée); une prairie au milieu des bois *qualis* (le champ plein de chaud soleil).

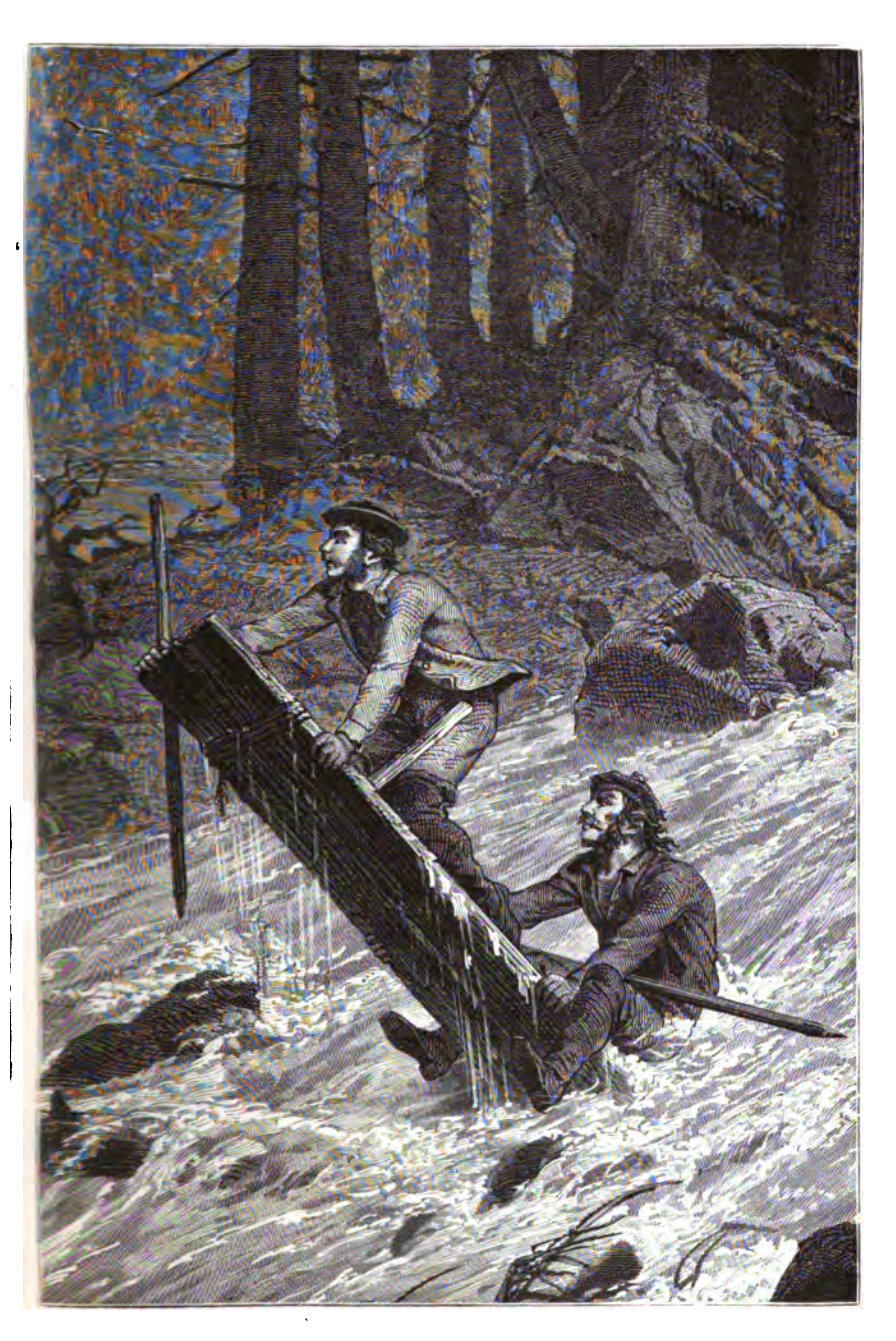
Le 15 juin, la forêt nous apparut plus épaisse, les arbres plus grands, le sol plus riche; évidemment nous approchions du lac; ce jour-là même, nous campâmes près de ses eaux calmes. A peu de distance s'élevait un cèdre qui avait dix mètres et demi de circonférence. Les bois de construction ou d'ébénisterie n'ont pas été encore exploités, faute de moyens de transport, car les rivières ont en général un cours tortueux, et elles sont obstruées par des amas de bois. Une seule industrie serait aujourd'hui praticable dans l'intérieur de ces forêts, c'est l'exploitation de la térébenthine; cependant il ne semble pas qu'on y ait songé. Les bois de l'Orégon, composés des mêmes essences, fournissent en quantité considérable cet utile produit, qui donne lieu à un commerce d'exportation considérable.

Le lac Cowitchan, nappe d'eau fort belle et fort paisible, s'appelle *Kaatza* en langue indigène; la longue péninsule qui s'étend à son extrémité, s'élargit à sa pointe et forme un tertre couvert de gazon, a reçu le nom de *Kanatze*, « l'île amar-

rée au rivage.. » Un cours d'eau fort large et plusieurs ruisseaux viennent se jeter dans cette petite mer intérieure.

Après avoir fait ensemble diverses explorations, nous nous partageâmes en deux troupes : l'une, sous la conduite de Leech, devait se rendre à Port San Juan par la ligne la plus courte; l'autre, qui se composait de Brown, de moi, et de quatre de nos compagnons, se dirigea vers la rivière Nittinaht.

Kakalatza ne nous accompagnait pas dans cette excursion; nous dîmes adieu au vieux chef et à son majestueux chapeau, puis, chargeant nos bagages sur nos épaules, nous nous engageâmes dans la forêt; bientôt, nous aperçûmes un cours d'eau qui coulait vers l'ouest, et qui nous sembla être celui que nous cherchions. Nos provisions s'épuisaient, la famine était sur nos talons, nous fîmes diligence pour construire un radeau capable de nous conduire dans un endroit plus hospitalier. Le 26 juin, notre chef-d'œuvre nautique était terminé, nous le lançâmes sur la rivière. La descente fut assez douce, mais en certains endroits nous étions arrêtés par des bas-fonds. Alors nous quittions le batelet, toutes les mains se mettaient à l'œuvre pour le soulever, le dégager des cailloux; de cette façon, nous franchîmes heureusement plus d'un passage difficile. Mais voilà que le sourd grondement d'une chute retentit à nos oreilles; impossible de continuer notre voyage par eau, il faut reprendre la route de terre. Nous avions, par bonheur, été avertis à temps, car le saut était fort dangereux, et si nous nous y étions aventurés, il est douteux qu'un seul de nous eût survécu pour raconter l'aventure. Nous reprîmes nos bagages, et suivîmes un chemin frayé par les indigènes; à la tombée de la nuit, nous campâmes près d'une hutte abandonnée. Un canot de cèdre se trouvait sur la rive à peu de distance, nous nous mîmes à l'œuvre pour le calfater de notre mieux. Brown, qui avait recueilli une foule de renseignements topographiques et dressé une carte des routes de Vancouver, savait que la rivière Nittinaht forme à



En descendant les rapides, sur la rivière Nittinaht (île Vancouver).

son embouchure un étroit goulet; mais nous n'étions pas sûrs que le cours d'eau dont nous suivions les bords fût bien celui-là, et l'état inquiétant de nos provisions nous obligeait à ne pas perdre une minute pour nous en assurer.

Dans la matinée du 27, Brown et Barnston montèrent sur le vieux canot délabré, qui prenait l'eau comme un crible; quant à Mac Donald et à moi, nous les suivîmes sur un radeau de notre façon; nous l'avions improvisé à l'aide de planches et de poteaux enlevés à la hutte indienne, et maintenus ensemble par les cordes qui nous avaient servi à lier nos couvertures; à défaut de tarières, nous avions percé les trous indispensables pour placer les chevilles en tirant sur la pièce de bois avec nos pistolets chargés à balles. Nos compagnons, Buttle et Lewis, préféraient prendre la route de terre dans l'espérance, plus vive que fondée, de couper au court. Nous leur souhaitâmes bonne chance, et nous partîmes joyeusement, après nous être armés de deux perches en guise d'aviron.

Mais la rivière n'était qu'une suite de rapides, séparés les uns des autres par des nappes d'eau stagnante qui mirent à une rude épreuve notre patience et nos muscles. Nous ne pouvions presque nulle part toucher le fond avec nos perches, et nous éprouvions une difficulté non moins grande à maintenir le radeau près du rivage. Quand nous arrivions aux courants, notre excursion nautique, bien qu'elle ne fût pas exempte de péril, prenait une tournure des plus risibles. Mac Donald, sorte d'hercule aux membres trapus, et qui ne pesait guère moins de trois cents livres, faisait l'office de timonier; or, le courant ajoutait sa force à la charge déjà trop lourde qui dérangeait l'équilibre de notre frêle esquif; il en résultait que l'arrière s'enfonçait sous l'eau à une profondeur de plusieurs pieds, tandis que l'avant se dressait d'une façon tout à fait extravagante. Un spectateur placé sur la rive eût été plusieurs fois témoin d'un spectacle curieux, celui d'un radeau emporté par le courant à raison de deux à

trois lieues par heure, et se tenant presque debout sur les eaux, tandis que deux explorateurs s'accrochaient à ses flancs, l'un à demi noyé, l'autre suspendu en l'air, tous deux s'évertuant, avec un désespoir comique, à reprendre une position plus rationnelle. Pas n'est besoin de dire qu'à chaque minute notre radeau tournoyait dans les tourbillons, de sorte que l'avant devenait l'arrière, *et vice versa*. Nous fûmes, à deux reprises, violemment jetés sous l'eau; une fois même nous nous sentîmes entraînés sous un immense amas de bois mort dont nous ne pûmes nous dégager sans quelques meurtrissures. Rendus prudents par cette fâcheuse expérience, nous mîmes tous nos soins à éviter de semblables chocs, dont le danger se présentait fréquemment, car la rivière était encombrée de troncs d'arbres.

Souvent aussi nous allions donner sur des bas-fonds pleins de cailloux ; nous étions alors obligés de descendre pour alléger le canot, puis, comme le courant était fort rapide, nous devions nous élancer, avec l'agilité de chats sauvages, sur la capricieuse embarcation qui s'en allait bondissant au milieu des eaux sans nous attendre. A chaque minute retentissait sur notre bord ce cri d'avertissement : « Baissez la tête, » ce qui ne nous empêchait pas d'avoir le visage égratigné par les branches qui s'avançaient indiscrètement, comme pour nous saisir au passage. Cette course folle me rappelait d'enfantines promenades à âne, alors que le patient, mais vicieux animal, avait fourré dans sa cervelle de meurtrir mes jambes à tous les murs et de s'élancer sous des arbres qui lui permettaient bien de passer, mais qui m'obligeaient à me coller contre son dos, sous peine d'être jeté par terre. Notre radeau semblait animé du même esprit de contradiction; ses incartades ne réussissaient cependant à troubler ni la bonne humeur de Mac Donald ni la mienne; elles eurent même pour effet de changer en amitié véritable la sympathie qui déjà existait entre nous. Deux ou trois fois nous allâmes à terre pour prendre nos repas; la chère que nous avions à notre dispo-

sition était, à vrai dire, plus délicate que substantielle, car elle se composait uniquement de saumon mal cuit et de quelques baies.

Nous désespérions d'arriver ce jour-là au campement de Brown, quand le vent nous apporta la fumée d'un feu qui devait être à peu de distance. Jamais parfum ne caressa plus agréablement nos narines; quelques minutes plus tard, nous tournions un coude de la rivière, et nous apercevions nos amis installés sur un promontoire uni, d'abordage facile. D'après les difficultés qu'ils avaient éprouvées eux-mêmes à manœuvrer leur barque, ils furent surpris de nous voir si tôt; quant à Buttle et à Lewis, ils ne nous rejoignirent que le lendemain dans l'après-midi. Les malheureux s'étaient à leurs dépens convaincus que, dans un pays pareil, les chemins de traverse sont une illusion et un piége. Lorsqu'ils avaient reconnu leur faute, ils avaient essayé de construire un radeau, mais ils n'avaient pu parvenir à le diriger.

Près de là se trouvaient une hutte déserte et un canot dont Brown, comme il le dit dans son rapport, « prit possession au nom de Sa Très-Gracieuse Majesté la reine Victoria, et de son fidèle représentant, sir Arthur Edward Kennedy. » La barque n'était pourtant qu'une méchante pirogue avariée, dont il nous fallut boucher les trous avec des sacs et de la résine, avant de nous remettre en route.

CHAPITRE V

INTÉRIEUR DE L'ILE VANCOUVER

CHAPITRE V.

INTÉRIEUR DE L'ILE VANCOUVER.

(SUITE.)

Le goulet de Nittinhat. — Le village de Whyack. — Les Peaux Rouges. — Les brisants. — Tableaux de la vie indienne. — La rivière Souke. — Nous découvrons une mine d'or. – L'Ile de la Reine-Charlotte. — Nanaimo. — Gisements de houille à Comox. — Exploitation de la rivière Puntledge. — Naufrage. — Lacs intérieurs. — Le détroit de Barclay. — Gibier.

Le lendemain, une brise légère gonflait mollement la couverture placée sur notre mât en guise de voile ; nous partîmes dès l'aube, et nous eûmes le plaisir de voir le canot suivre, fringant et alerte, le fil de la rivière. Même au point où nous étions arrivés, nous n'avions pas encore la certitude d'être sur la rivière de Nittinaht, quoique toutes les apparences nous donnassent lieu de le croire. Nous laissâmes derrière nous plusieurs villages inhabités, et, vers le soir, nous arrivâmes à l'étroite passe qui, suivant les indications de Brown, distingue l'embouchure de la rivière. La marée s'y précipitait en formant de nombreux tourbillons, et déjà nous pouvions entendre le bruit des brisants, preuve certaine que nous étions à peu de distance de la côte. Après

avoir laborieusement ramé pendant quelques minutes, nous parvînmes à gagner une baie tranquille située non loin de Whyack, village indien qui n'était pas désert comme les autres, car les habitants s'étaient réunis sur le rivage et guettaient tous nos mouvements avec une évidente surprise.

Le chef était parti pour je ne sais quelle expédition avec les meilleurs guerriers de la tribu, mais les indigènes restés dans la bourgade se montrèrent hospitaliers; ils nous indiquèrent une place favorable pour établir notre campement, et nous vendirent à un prix raisonnable de magnifiques flétans et d'autres provisions. Nos emplettes achevées, les Indiens firent cercle autour de nous afin d'examiner comment nous allions cuire le poisson, peut-être aussi voulaient-ils saisir l'occasion de dérober ce qui serait à leur convenance; leurs vêtements étaient fort commodes pour ce genre d'exploits, les amples couvertures dans lesquelles ils se drapaient pouvant cacher les objets les plus volumineux; après leur départ, nous eûmes à constater la disparition de deux haches et d'une tarière.

Les naturels de cette côte reproduisent tous à peu près le type que nous mettons sous les yeux du lecteur, et qui n'est point un portrait de fantaisie, mais la copie d'une esquisse faite d'après nature. Une chevelure en désordre, une couronne de feuillage placée sur la tête, autant comme parure que comme préservatif contre les moustiques, un costume des plus élémentaires, car il ne se compose d'autre chose que de l'inévitable couverture, voilà les traits caractéristiques des sauvages de la côte occidentale. L'épingle fichée sur une des ailes du nez a été mise là simplement pour la commodité du propriétaire, qui en orne son visage quand il ne s'en sert pas pour fixer son vêtement sur sa large poitrine. Beaucoup d'indigènes pratiquent aussi de petits trous dans la cloison nasale afin d'y introduire des anneaux, et souvent, faute d'une place meilleure, ils y mettent leur précieuse épingle.

C'est pour les danses et les festins qu'ils réservent leur goût inventif. Comme s'ils trouvaient que la nature ne



Aht, indigène de l'île Vancouver.

leur a pas octroyé une laideur suffisante, ils couvrent leur visage de masques de bois, d'un effet grotesque, et d'une longueur qui dépasse souvent deux pieds. Tout chef qui se pique d'élégance en possède un assortiment complet. Ces affreux engins sont fort ingénieusement disposés; des cordes permettent d'en faire jouer les ressorts, ils remuent les yeux, ouvrent la bouche ou plutôt le bec, car ils ont en général une lointaine ressemblance avec une tête d'oiseau, enfin ils exécutent différentes grimaces plus disgracieuses les unes que les autres. L'usage de ces masques est répandu parmi toutes les tribus de l'île Vancouver.

Les indigènes de la rivière Nittinaht ont la réputation d'être féroces et pillards, aussi inspirent-ils aux autres insu-



Masque des indigènes de l'île Vancouver.

laires une haine mêlée de crainte. Du reste, ils redoutent peu les représailles; leur territoire est, grâce aux brisants, inaccessible du côté de la mer, et leur village a été si fortement palissadé qu'il défie toute attaque venue de l'intérieur. Ils ont souvent soutenu de longues guerres contre les tribus voisines; leurs incursions se sont même étendues, paraît-il, jusque sur les côtes de l'État de Washington. Nous n'eûmes toutefois pas à nous plaindre de ces sauvages; il est vrai que nous avions encore présent à l'esprit le massacre de Bute, et que, chaque nuit, nous faisions bonne garde; ce fut peut-être notre vigilance qui éloigna de nous le péril.

Les habitants de Whyack excellent à construire des canots de bois de cèdre; nous en vîmes plusieurs d'une seule pièce et d'un très-bon modèle; aucune tribu de l'île Vancouver ne dépasse sous ce rapport les Nittinahts.

Le jour suivant, après avoir marchandé pendant une couple d'heures, nous louâmes une grande pirogue avec trois

Indiens chargés de la diriger. L'embarcation fut d'abord halée du rivage, mais bientôt nous pûmes y prendre place, et nous nous mîmes à pagayer avec vigueur jusqu'à ce que nous eussions dépassé les brisants. Nous fîmes alors déployer la voile, puis, laissant la manœuvre aux Indiens, nous nous étendîmes au fond du canot pour fumer une pipe et jouir des douceurs du *far-niente*.

Nous doublâmes la pointe sud de l'île Vancouver afin de gagner le port San-Juan, ou Patchenah. M. Lawton, négociant dont le nom est bien connu dans les affaires, nous accueillit avec cordialité ; il nous fit aussitôt servir un repas, qui nous parut un festin de princes, après les privations que nous avions endurées. Quelques jours plus tard, nous fûmes rejoints par Leech et ses compagnons. Dans quel équipage, grand Dieu, nous retrouvâmes nos malheureux amis ! Ils étaient épuisés de fatigue, à demi morts de faim, couverts de sueur et de poussière, leurs vêtements tombaient en lambeaux. Un trajet qui, d'après une ancienne carte de l'Amirauté, n'était que de six lieues, leur avait demandé dix longs jours de marche incessante; aussi ne trouvaient-ils pas de termes assez énergiques pour qualifier le papier menteur qui leur avait été remis au départ, et sur lequel le territoire qu'ils avaient parcouru était désigné par ces seuls mots : « Plaines unies. » Leur voyage, à travers une suite non interrompue de montagnes et d'épaisses forêts, avait été semé de difficultés de toutes sortes. Pour avancer d'une lieue, il avait fallu en parcourir cinq, et quand enfin ils eurent atteint le San-Juan, ils reconnurent que cette prétendue rivière n'était, en réalité, qu'un torrent impétueux, encaissé presque toujours au fond de gorges inaccessibles. Parmi les échantillons minéralogiques que Leech avait recueillis, se trouvait un fragment de plombagine. Nous découvrîmes aussi de la houille dans le voisinage, mais seulement en couches fort minces.

M. Lawton, qui depuis fort longtemps habitait le pays,

avait en réserve une provision inépuisable de récits de toutes sortes, légendes indigènes, scènes de la vie sauvage, aventures personnelles, etc.; mais il n'existait pas dans le pays un seul blanc avec lequel il pût s'entretenir; aussi était-il enchanté de nous avoir pour auditeurs. Parmi les souvenirs qu'il rappelait avec le plus de complaisance, figure le fait suivant, qui montre combien est périlleuse la situation des colons perdus dans ces solitudes. Pendant qu'il était sur les bords du Patchenah, les Nittinahts avaient fait une razzia chez les sauvages de la côte de Washington, et emporté comme dépouilles opimes vingt-six scalps d'hommes, qu'ils avaient étalés devant leurs huttes avec une joie féroce. Bientôt après ils désertèrent leur village. Lawton savait que les guerriers de la tribu offensée chercheraient à exercer des représailles, et qu'à défaut de leurs ennemis, ils assouviraient leur vengeance sur les blancs. Il s'occupa donc, sans retard, de barricader les portes et les fenêtres de sa maison; puis, ces précautions prises, lui et ses gens firent bonne garde. Ayant chez lui un dépôt de carabines destinées à la vente, il était en mesure de recevoir les assaillants. La nuit suivante, on entendit dans la baie un clapotement de rames. C'étaient les Indiens. Ils arrêtèrent leurs pirogues devant le village, dont ils trouvèrent toutes les huttes désertes. Exaspérés de voir que les Nittinahts s'étaient dérobés à leur vengeance, et voulant à tout prix satisfaire leur rage, ils se dirigèrent vers la demeure de Lawton. Mais les défenseurs ne leur laissèrent pas le temps d'approcher. Ils ouvrirent un feu si bien nourri que les assaillants crurent l'habitation gardée par une garnison nombreuse. Saisis d'une panique irrésistible, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre en poussant d'affreux hurlements, et jamais depuis lors on ne les revit.

Ayant été ravitaillés par un sloup envoyé de Victoria, nous partîmes, montés sur deux canots, pour le bassin ou havre de Souke. Dans le détroit de Fuca, nous fûmes favorisés d'a-

bord par une bonne brise, mais bientôt vint une bourrasque qui nous enleva une de nos voiles. Nous y suppléâmes à l'aide de notre tente et nous continuâmes notre marche. Dans cette excursion, nous vîmes de beaux affleurements de houille sur la côte voisine de Souke. C'est sans doute un prolongement des gîtes déjà en exploitation, sur le rivage opposé, dans la baie de Challam, territoire de Washington.

Le 13 juillet, nous commençâmes à remonter la rivière Souke, ou plutôt Sôk, orthographe qui rend mieux la prononciation indienne; ce cours d'eau ressemble au Cowitchan, à cela près qu'il est encore moins navigable. Nous fîmes sur ses bords une grande découverte, la plus importante de notre expédition, si importante même qu'elle révolutionna toute la colonie. On a deviné déjà que c'était une mine d'or. Aussitôt que nous en eûmes apporté la nouvelle à Victoria, ce fut à qui se précipiterait vers la Souke; avant la fin de la saison, 100000 dollars du précieux métal avaient été tirés du sein de la terre. A la vérité, peu de personnes avaient eu la bonne fortune de mettre la main sur des lingots d'un grand prix; mais comme les salaires étaient montés à des taux extravagants, beaucoup de gens réalisèrent d'amples bénéfices. Auberges, tavernes, boutiques de toutes sortes furent établies pour subvenir aux besoins de la population. Par malheur, on ne tarda pas à s'apercevoir que, pour extraire la valeur d'un dollar, il fallait presque toujours en dépenser deux.

Les Chinois sont souvent employés à l'exploitation des mines; leur travail étant moins cher que celui des Européens, on en fit venir un grand nombre au gisement de Souke; des chemins, qui ne tardèrent pas à rattacher la colonie naissante aux grandes routes de l'île Vancouver, rendirent aussi les approvisionnements moins coûteux. Bref, le gouvernement colonial jugea que notre découverte devait profiter au pays, et il voulut reconnaître, en espèces sonnantes, le service que nous avions rendu. La récompense devait d'abord être partagée

entre nous, mais d'un commun accord nous désignâmes Leech, notre astronome, à la libéralité de sir Kennedy.

Quoique ce gisement soit jusqu'ici le seul dont l'existence ait été constatée à Vancouver, des observations faites sur plusieurs points[1] ne nous permettent pas de douter qu'il ne s'y trouve d'autres mines, tout aussi abondantes. On sait aussi que l'île de la Reine-Charlotte renferme des dépôts aurifères, mais on n'a pu encore préciser d'une manière satisfaisante l'endroit où ils sont placés. Le fait pourtant est certain. Un employé de la compagnie de la Baie d'Hudson a vu l'une des tribus indigènes, celle des Haidahs, employer l'or au lieu de plomb pour les balles de ses fusils[2].

Le minerai de l'île Vancouver se présente d'ordinaire sous forme de poussière; mais on a extrait parfois des morceaux de six à huit onces. Le mal est qu'il y a plus de rocs et de cailloux que de terres mélangées de la précieuse poudre. Parfois cependant on a trouvé dans de gros blocs crevassés de jolies cachettes pleines de pépites d'une dimension fort satisfaisante.

Je ne puis parler des mines aurifères découvertes par notre expédition, sans rendre justice à l'expérience et au savoir pratique de l'un de nos compagnons, M. Foley; c'était un ouvrier qui avait travaillé à l'exploitation de plusieurs gisements de ce genre; à lui seul, il connaissait mieux tout ce qui se rapporte à l'or et à son extraction que bien des membres de sociétés savantes.

La Souke abonde en gibier, les daims surtout y sont nombreux; quand nous arrivâmes au lac qui porte le même nom et qui forme l'une des sources de cette rivière, nous restâmes

1. Notamment près des bords de trois rivières : l'une qui se jette dans le lac Cowitchan, l'autre au nord du détroit de Barclay, la dernière dans le lac de Pountledge, près de Comox.

2. Le capitaine Mayne a publié récemment une relation fort intéressante des explorations accomplies dans l'île de la Reine-Charlotte, par le capitaine Torrens et le major Dawnie, voyageurs fort distingués, que j'ai eu l'avantage de connaître particulièrement.

plusieurs jours dans les environs, faisant une chère aussi abondante que délicate, car nous joignions souvent à notre venaison une truite pêchée dans les eaux limpides. La sécheresse de l'air était si grande à cette époque de l'année que plus d'une fois le feu de notre petit campement allûma autour de nous des incendies considérables. Pareil accident nous arriva au bord du lac Souke; pour ne pas être grillés comme les pièces de gibier que nous faisions cuire, nous dûmes gagner en toute hâte une petite île, d'où nous considérâmes avec le plaisir que donne la sécurité, les progrès de l'élément destructeur.

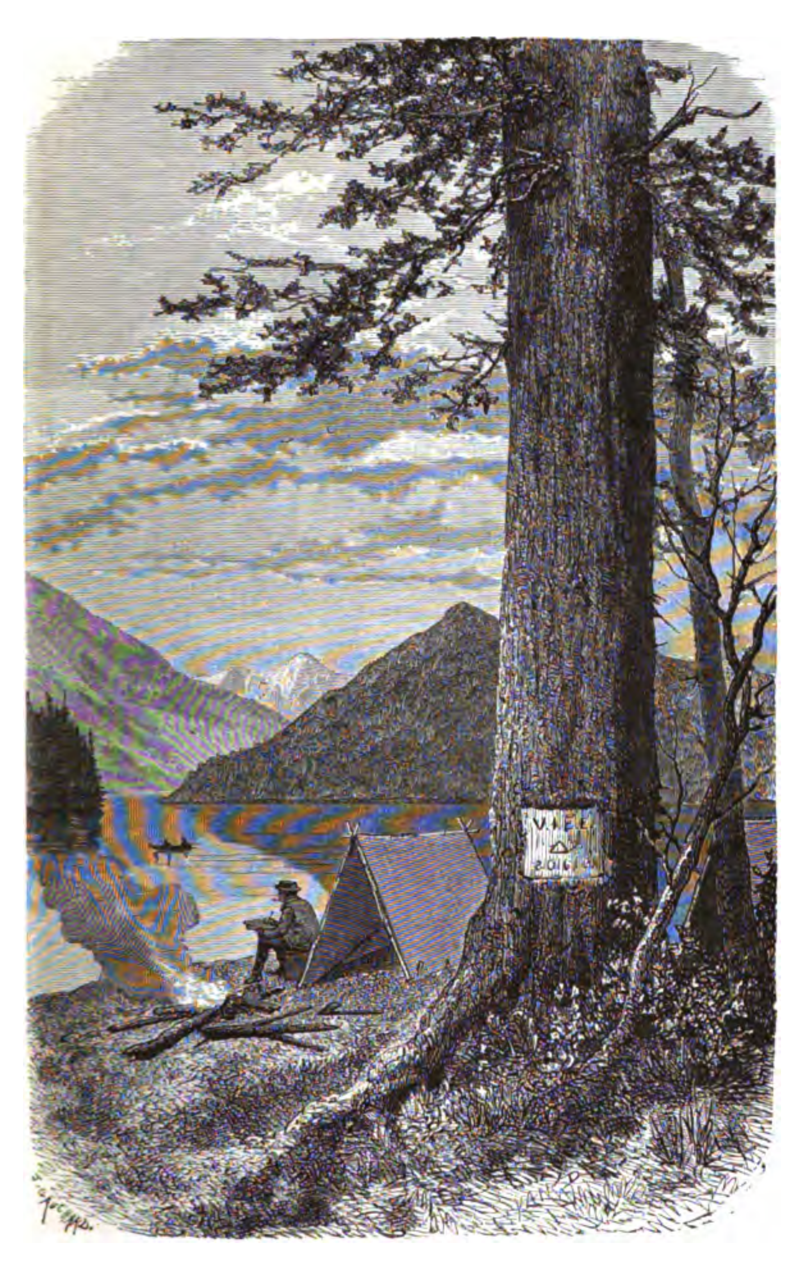
Notre sort, en somme, eût été digne d'envie sans la persécution des moustiques. Certains voyageurs ont prétendu que cette engeance incommode n'existe point dans l'île Vancouver; je puis affirmer par expérience qu'elle y fourmille au contraire, quoique peut-être elle ne soit pas aussi venimeuse que sur les côtes de la Colombie anglaise. En vain, pour éloigner les insectes obstinés, placions-nous toujours à l'entrée de notre campement un monceau de cendres fumantes; cette précaution ne nous empêcha pas de passer bien des nuits sans sommeil.

De la rivière Souke, nous nous rendîmes par les lacs Schawnigan et Cowitchan à Nanaimo, où la difficulté de nous procurer des guides indigènes nous retint quelque temps. Cette bourgade, que vingt-quatre lieues séparent de Victoria, est la seconde cité de l'île sous le rapport de l'étendue; la liste des villes finissant ici, le troisième rang est encore à donner. Elle doit principalement son existence à ses précieuses mines de houille, qui sont maintenant exploitées par une compagnie anglaise, en sorte que sa croissance a été plus régulière et plus saine que celle de Victoria. Nanaimo est blottie au fond d'une baie pittoresque que protége une série d'îles, et dont la profondeur suffit pour les navires d'un fort tonnage. Cette petite ville exporte du charbon de terre à San Francisco, à Victoria, et sur les rives du Fraser; de plus, on

est persuadé que la récente annexion de l'Alaska offrira un nouveau débouché au combustible minéral pour la navigation à vapeur. Le gisement le plus considérable se trouve à cinq mètres environ de la ville; un chemin de fer apporte le charbon au quai d'embarquement. Le puits principal d'extraction a 100 pieds, et comme la houille est amenée sur un plan incliné de 170 pieds, il en résulte que la profondeur de la mine est en réalité de 270 pieds. L'épaisseur de la couche a beaucoup varié, on le conçoit, depuis le commencement de l'exploitation; en 1867, elle était d'environ 5 pieds. On extrait chaque jour, en moyenne, de 150 à 300 tonnes; le charbon rendu à bord des navires vaut environ six dollars la tonne, mais à San Francisco on le vend au détail douze dollars. La compagnie de la Baie d'Hudson, qui possédait depuis longues années un fort à Nanaimo, a été la première à exploiter ce gisement à l'aide des Peaux Rouges, dont elle payait le travail en nature, c'est-à-dire qu'elle leur donnait une couverture pour huit barils de minerai.

La houille est incontestablement le produit le plus important de l'île Vancouver, et les dépôts sont immenses. Après notre départ de Nanaimo, nous découvrîmes sur les bords d'un courant qui se jette dans le Pountledge, près de l'établissement Comox, une mine fort importante. La couche a de deux à huit pieds d'épaisseur; tantôt elle affleure le sol, tantôt elle disparaît aux regards; d'après nos observations, elle s'étend sur une longueur d'une demi-lieue, au fond d'une gorge étroite. Elle est à deux lieues d'une rivière navigable, mais la construction d'un chemin de fer à travers les bois pourrait en rendre l'exploitation fructueuse. Notre campement ayant été établi près du principal filon, nous allumâmes un gigantesque feu de houille, ce qui nous permit de constater l'excellente qualité du combustible. Le cours d'eau près duquel nous découvrîmes ce gisement fut nommé Brown, en l'honneur de notre chef.

Notre route pour nous rendre de cet endroit au lac Pount-



Campement et inscription (île Vancouver).

ledge, en passant par la rivière de même nom, fut extrêmement laborieuse. Nous avions cru diminuer nos fatigues en prenant un canot, il fallut presque constamment le porter ou le touer. Des piles de bois mort obstruaient la rivière, et son lit était formé par des cailloux de toutes les dimensions. Nous passions dans l'eau la plus grande partie du temps; plus d'une fois, quand nous nous efforcions de diriger la barque au milieu du courant bas et rapide, nous glissâmes au fond de trous de quatre ou cinq pieds d'où nous eûmes ensuite une peine infinie à sortir. Deux chutes tapageuses et d'un effet très-pittoresque coupent le lit de la rivière; l'une d'elles porte le nom de Ski-ep (le tourbillon des eaux). Enfin nous atteignîmes le lac. Notre canot, qui n'avait guère été jusque-là qu'une charge incommode, nous devint véritablement utile. Hélas! ce ne fut pas pour longtemps. L'expédition, qui avait traversé sans encombre tant de passes difficiles, devait avoir sa part de revers. Comme nous descendions le cours d'un des affluents du lac, une manœuvre maladroite du timonier nous jeta contre un tronc d'arbre; en une seconde la frêle embarcation fut mise en pièces, ni plus ni moins que si c'eût été une coquille de noix, et nous fûmes tous lancés dans le courant, la tête la première. Nous nous accrochâmes aux débris flottants et nous réussîmes ainsi à gagner la rive. Le reste du jour fut employé à rassembler les morceaux de notre malheureuse embarcation, à les fixer l'un à l'autre, à organiser un nouveau gréement. Vains efforts! nous n'eûmes plus désormais qu'un canot écloppé dont nous dûmes sortir à tous les rapides, à tous les bas-fonds, et qu'il nous fallut porter délicatement sur nos épaules. A force de sollicitude, nous le ramenâmes enfin au lac près duquel nous avions établi notre campement; il s'y trouve sans doute encore, un peu plus délabré qu'à notre départ.

Entre la côte de Comox, à l'orient de Vancouver, et le golfe de Barclay à l'occidental, nous explorâmes une série de lacs. Ils sont au nombre de sept et occupent presque toute

la largeur de l'île. L'un deux, celui du centre, est long d'environ six lieues et large de trois; il nous fallait, dans cette région accidentée, aller par bonds et saccades, ici faire halte, là construire un radeau que nous étions un peu plus loin obligés d'abandonner. Ces opérations, quand elles se multiplient par trop, cessent d'avoir du charme ; en outre, nous ne tardâmes pas à être réduits à une ration de farine fort insuffisante pour des estomacs affamés, d'autant plus que nous n'avions rien autre chose à mettre sous la dent, ni thé, ni fèves, ni lard. Pour varier ce régime, nous prenions notre pitance, tantôt sous forme de pain, tantôt sous forme de potage ou de bouillie ; quel que fût le mode de préparation, notre cuisine restait d'une désespérante frugalité. Bientôt un fait inquiétant sauta aux yeux de tous ; si notre excursion se prolongeait seulement de quelques jours, nous serions réduits à la famine. Et pas le moindre gibier dans ce maudit pays, nul moyen de se procurer des provisions d'aucune sorte; aussi, grande fut notre joie quand, le 23 septembre, nous arrivâmes à un campement européen, groupe de maisonnettes en planches situé près du village indigène d'Opitchesaht, sur la rivière Somass. Des ouvriers, envoyés là pour nous attendre, avaient préparé un repas qui nous parut délicieux et qui fut dévoré en un clin d'œil. Le même jour, nous descendîmes la rivière jusqu'au golfe de Barclay, à la scierie d'Alberni, dont les gérants, MM. Johnston et Raymur, nous firent un excellent accueil. Deux cents hommes, représentant une douzaine de nationalités différentes, Kanakas des îles Sandwich, Indiens et métis des tribus de l'île Vancouver, étaient employés, les uns à débiter les troncs d'arbres dans l'établissement, les autres à les abattre dans la forêt voisine ; sept bâtiments à l'ancre dans le port attendaient le chargement de bois de charpente qu'ils devaient conduire en Angleterre, en Californie, au Chili, en Australie, en Chine; tout était vie et mouvement dans la petite colonie.

Nous fîmes encore d'autres excursions dans le golfe de

Barclay, nous remontâmes des cours d'eau sur les bords desquels s'apercevaient des traces de gisements aurifères, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur de l'île jusqu'à Qualicum, puis nous revînmes en pirogue à Nanaimo; mais le récit de ces explorations n'amènerait qu'une répétition fatigante des incidents que j'ai déjà racontés, je me garderai donc d'infliger cet ennui au lecteur; il me suffira de dire que nous parcourûmes Vancouver dans sept directions différentes.

Le gibier abonde presque partout dans les forêts de l'intérieur. Trois élans, vingt-quatre daims, deux castors figuraient, dès le commencement de l'expédition, sur la liste de nos exploits. Le bruit que nous faisions en marchant à travers les fourrés chassait les animaux sauvages, l'épaisseur de la forêt nous empêchait aussi de les apercevoir. Nous vîmes cependant par-ci, par-là la queue d'une panthère, d'un ours, d'une martre que notre approche avait mis en fuite.

Les explorateurs futurs n'auront pas de peine à retrouver nos traces, car, à chacune de nos haltes, ils verront un arbre dont l'écorce a été enlevée avec une hache, et dont le bois porte une inscription semblable à celle que reproduit notre gravure.

CHAPITRE VI

LE TERRITOIRE D'ALASKA

CHAPITRE VI.

LE TERRITOIRE D'ALASKA.

Acquisition de l'Amérique russe par les États-Unis. — Découvertes d'or et de houille. — Lettre moqueuse de félicitation adressée à M. Seward. — L'Amérique pour les Américains. — Acte de vente. — Expédition de la Compagnie du Télégraphe occidental. — Son organisation. — Préférence donnée aux jeunes gens.

La récente acquisition de l'Amérique russe par les États-Unis est un des événements de notre époque. Quarante-cinq mille lieues carrées ont, sous le nom de territoire d'Alaska, été ajoutées au vaste *domaine de l'oncle Sam*, et la Russie s'est débarrassée d'une possession isolée, dont la valeur pour elle était au moins douteuse.

Les négociations relatives à cette affaire avaient vivement préoccupé l'opinion publique aux États-Unis. Les Américains n'étaient pas préparés à cet agrandissement nouveau, beaucoup n'en voyaient pas l'avantage ; l'acquisition souleva des critiques amères, une opposition acharnée. Aujourd'hui que ces préventions sont en partie détruites, l'esprit d'entreprise développe activement les ressources du pays [1]. Mais pendant

1. Des mines de houille ont été découvertes près du détroit de Cook, et des nouvelles en date du 30 juillet 1868 nous apprennent que des explorateurs, partis de l'Orégon, viennent de constater l'existence de riches gisements d'or

quelque temps, la position de M. Seward, que l'on considérait comme le promoteur du projet, ne fut rien moins qu'enviable. On l'accusait d'entraîner le gouvernement de Washington à une spéculation désastreuse; on donnait par moquerie le nom de *Walrus-Sia* (territoire des phoques) à la possession convoitée par l'infortuné secrétaire d'État. Des annonces railleuses paraissaient chaque matin dans les journaux de New-York et de toutes les grandes villes; offraient d'immenses avantages aux hommes qui seraient tentés d'exploiter une colonie déserte et abandonnée, des îles inconnues, des banquises, des volcans, des pays enfin exposés à toutes les rigueurs de la nature et fréquemment soulevés par des tremblements de terre : inconvénients légers qui ne devaient effrayer personne, puisqu'ils n'ébranlaient pas la « sereine confiance du ministre d'État ». Le projet d'achat devint au Congrès une question de parti, et, tandis que les uns dépeignaient l'Alaska comme le rebut de la création, les autres en parlaient comme d'un véritable paradis terrestre. En réalité, on ne savait alors, on ne sait même encore maintenant que bien peu de chose sur ce pays; les pages suivantes n'ont pas la prétention de le faire entièrement connaître, elles ne sont qu'un modeste acheminement vers une étude plus approfondie.

Il se trouve en Angleterre et en Amérique nombre de personnes qui voient dans l'acquisition de l'Alaska un signe précurseur de l'occupation complète du continent septentrional par les États-Unis; devant l'accroissement rapide de cette infatigable puissance, il est permis, en effet, de se de-

non loin de la rivière Taquo; ils auraient, assure-t-on, trouvé des lingots énormes. Dès que ce bruit se fut répandu dans Sitka, toutes les embarcations du voisinage furent mises en réquisition pour transporter des troupes d'aventuriers au nouveau placer. On a découvert aussi des gîtes d'or sur la rivière Stekine, large cours d'eau qui baigne l'Amérique anglaise, l'Amérique russe.

Enfin, une compagnie offre une somme de 10 000 000 de dollars au gouvernement de Washington (3 000 000 de dollars de plus que le prix payé à la Russie) pour obtenir la concession du territoire d'Alaska, où elle se propose d'établir un commerce de fourrures et une exploitation minière. Bien entendu, le pays continuerait à être partie intégrante de l'Union Américaine.

mander si tôt ou tard le pavillon étoilé ne flottera pas sur le Canada et la Nouvelle-Bretagne. Quant à moi, mettant de côté l'amour-propre national, je déclare qu'un tel changement serait un incontestable bienfait pour ces colonies.

Libres des craintes d'invasion qui troublent périodiquement leur sécurité, fortes du sentiment de leur indépendance, elles atteindraient un degré de prospérité auquel nous ne saurions jamais les faire parvenir. L'Angleterre elle-même trouverait avantage à voir passer en d'autres mains des possessions qui sont pour elle une source de faiblesse et d'appauvrissement, et qui, devenues de riches États, ouvriraient à son commerce d'importants débouchés. Personne aujourd'hui ne met en doute que si l'Union Américaine fût restée colonie anglaise, elle aurait été loin d'acquérir le prodigieux développement dont nous sommes témoins; or, n'est-il pas clair comme le jour que nos transactions eussent été réduites dans une proportion égale? Je suis profondément convaincu que les États-Unis sont appelés à étendre leur action vivifiante sur toute l'Amérique du Nord.

Les côtes de l'océan Pacifique ont été souvent visitées et décrites avec soin, mais peu de voyageurs ont poussé leurs recherches jusqu'à l'Alaska. Le plus ancien et le plus remarquable ouvrage qui ait été publié sur ces régions est celui où Muller [1] raconte l'émouvante exploration de Behring. Le grand navigateur avait révélé l'Amérique russe; son nom, ainsi que celui de Tschirikoff, est inséparablement lié à celui des plages septentrionales du Pacifique. La voie était ouverte, le commerce ne tarda pas à la suivre; des marchands russes envoyèrent, d'Okhotsk et des ports voisins, des vaisseaux qui allèrent trafiquer dans les îles Aléoutes. « Pendant dix ans, dit Coxe [2], de simples particuliers accomplirent à leurs frais et par leur propre initiative, des voyages de découvertes plus

1. *Voyages en Asie et en Amérique.*
2. *Découvertes russes.*

abondants en utiles résultats que ne l'avaient jamais été les expéditions coûteuses organisées par le gouvernement. » Puis vinrent Byron, Carteret, Wallis, Cook. Ces intrépides navigateurs visitèrent tour à tour le nord du Pacifique, s'attachant à dissiper les ombres qui enveloppaient les côtes, et que des observations incomplètes n'avaient pu faire disparaître. Ounalaska, le canal de Norton, le détroit de Behring furent relevés avec une extrême précision.

Vers le même temps, l'illustre La Pérouse explorait les plages nord-ouest, près du mont Saint-Élias; plusieurs commandants espagnols visitèrent aussi, mais d'une façon très-superficielle, les côtes de l'Amérique russe; enfin Vancouver remonta l'océan Pacifique, de San Francisco jusqu'au détroit de Cook, et donna au public le résumé de ses laborieuses expéditions dans un ouvrage qui aurait mérité plus de faveur qu'il n'en a obtenu.

La Russie avait naturellement étudié sa colonie nouvelle avec un soin particulier; plusieurs des officiers de la marine moscovite, Lisiansky, Kotzebue, Lütke, prennent rang parmi les meilleurs géographes dont se glorifie notre époque. Un certain nombre d'Anglais, Moore, Kellet, Collinson, Mac Clure, ont aussi, pendant les expéditions qu'ils entreprirent à la recherche de sir John Franklin, exploré différentes parties des côtes de l'Alaska. Toutefois, à l'exception d'un Russe nommé Yagoskin, aucun voyageur n'avait encore pénétré dans l'intérieur du pays. Quelques marchands s'étaient seuls avancés dans ces régions inconnues pour y faire le commerce des fourrures, mais ils n'avaient pas cru devoir publier le récit de leurs découvertes. Aujourd'hui, tous les documents relatifs à l'Alaska ont été remis aux mains du gouvernement de Washington, et l'on peut espérer que des explorations nouvelles ne tarderont pas à combler les lacunes qui existent encore dans la géographie de cette contrée.

Le traité conclu entre les États-Unis et le cabinet de Saint-Pétersbourg adopte, à l'est et au sud, les frontières qui

avaient été fixées par la Grande-Bretagne et la Russie, lors de la Convention de 1825. Le territoire concédé comprend, à l'ouest, toutes les Aléoutes; au nord, il n'y a d'autres limites que les neiges et les glaces.

Une vaste compagnie s'était déjà formée pour rattacher le Nouveau-Monde à l'ancien, à l'aide d'un télégraphe de terre, qui devait être complété par un câble sous-marin, immergé dans le détroit de Behring. M. Collins, Américain tout rempli de l'esprit d'initiative, avait pris en main le projet. Après de persévérants efforts, il avait obtenu de l'Angleterre et de la Russie les autorisations nécessaires et le droit de passage. Les explorations furent commencées en 1865. Deux ans plus tard, l'entreprise, qui avait déjà coûté trois millions de dollars, et qui s'offrait sous les meilleurs auspices, fut subitement abandonnée; la pose du câble transatlantique l'avait rendue inutile. Mais, à l'époque où les premiers travaux eurent lieu, peu de personnes, surtout parmi les ingénieurs, croyaient à la réalisation du grand télégraphe sous-marin[1].

Il serait superflu de faire remarquer qu'une expédition, qui a employé des centaines d'explorateurs, et accompli deux mille lieues d'excursions sur les plages du Pacifique, depuis le Fraser jusqu'au détroit de Behring et au fleuve Amour, qu'une telle expédition, dis-je, a dû nécessairement ajouter beaucoup de notions nouvelles aux données que nous avions déjà sur ces régions.

Il n'y aurait pas d'exagération à dire que cinq volumes comme celui-ci seraient à peine suffisants pour donner une idée de l'ensemble de nos voyages. Une partie des renseignements recueillis pendant cette exploration se trouve dans les archives

1. Bien que la construction et l'entretien de la ligne par la voie de terre doivent entraîner des dépenses considérables, il se pourrait que l'on revînt à ce projet, s'il arrivait que le câble transatlantique se rompît ou fonctionnât mal. La possibilité du projet de M. Collins ne laisse aucun doute. L'expérience est là pour le prouver. Des portions de la ligne qui devait rattacher New-Westminster au confluent de la Quesnelle servent depuis quelque temps à la transmission des dépêches.

de la *Telegraph Company;* d'autres, qui sont restés entre les mains d'individus isolés, sont perdus pour la science. Pour moi, j'ai borné ma tâche au récit de mes impressions personnelles, qui comprennent un espace de près de deux années.

Au printemps de 1865, le colonel Bulkley, ingénieur en chef de la ligne projetée, partit de San-Francisco, qui était le quartier général de l'entreprise, et fit une excursion préparatoire a Sydney. Il y laissa le docteur Fisher, pour recueillir des informations de toutes sortes, et revint en Californie organiser l'expédition. J'eus l'avantage de rencontrer à Victoria, dans l'île Vancouver, le colonel Bulkley auquel je m'empressai d'offrir mes services. L'idée d'être accompagné par un artiste parut lui sourire, et dès ce moment commença entre nous une amitié dont le temps ne fit que consolider les liens. Cet excellent homme inspirait à tous ceux qui étaient en rapport avec lui une profonde estime, une affection sincère.

L'expédition était organisée militairement, et l'on avait assigné à chacun des fonctions spéciales. Voici les noms des principaux membres de la première expédition, celle qui fut accomplie en 1865 :

Le colonel Bulkley, officier en congé de l'armée américaine. ingénieur en chef;

Le capitaine Scammon, chef du département naval;

Le major Wright, adjudant;

Le major Chappel, quartier maître;

M. Lewis, sous-ingénieur;

Le docteur Fisher, chirurgien-major;

Le major Kennicott, chef de l'exploration dans l'Youkon;

Le lieutenant Mac-Crea, chef de l'exploration dans l'Anadyr;

Le major Abasa, chef de l'exploration en Sibérie;

Le major Pope, chargé de visiter la Colombie anglaise;

Le capitaine Conway, architecte de l'expédition;

E. K. Laborne, interprète;

Frédérick Whymper, artiste.

Il serait trop long d'énumérer les membres de chacune des

explorations particulières, j'ajouterai seulement que nous avions parmi nous plusieurs collectionneurs de l'Institut smithsonien, entre autres MM. Dall, Rothrok, Bannister et Elliot. Le major Kennicott, qui, déjà auparavant, avait fait un voyage dans le pays que nous allions parcourir, fut nommé directeur de la commission scientifique.

Les membres de l'expédition étaient presque tous jeunes; quelques-uns sortaient à peine de l'adolescence. Le colonel Bulkley avait à cet égard des opinions arrêtées; il avait toujours dit que jamais un homme âgé ne ferait partie de l'exploration, car il n'est, pas plus qu'une vieille femme, capable de rendre des services. San-Francisco est l'endroit du monde qui offre le plus de facilités pour réunir une troupe de gens résolus; presque tous les habitants sont de hardis voyageurs, d'intrépides pionniers, qui possèdent toutes les qualités requises dans une contrée nouvelle.

La haute estime du colonel Bulkley pour la jeunesse, pour l'activité, l'audace que rien n'arrête, est un sentiment commun à la plupart des Américains. Il n'en va pas ainsi chez nous; pour paraître bon à quelque chose, il faut, comme le vin vieux, être demeuré inutile pendant de longues années.

CHAPITRE VII

VISITE A LA CAPITALE DE L'ALASKA

existe, comme le savent tous les marins, un passage à travers l'archipel situé au-dessus de Vancouver; cette route est peut-être favorable en hiver, mais elle est difficile, longue et tortueuse.

Le 8 août, nous atteignîmes enfin les plages rocheuses, escarpées, peu hospitalières de Sitka; bientôt après, nous jetions l'ancre devant la ville, dans un petit port sûr et commode, dont les eaux sont aussi tranquilles que celles d'un réservoir de moulin. Nous nous trouvions alors par le 59°2'45" latitude nord et sur le 113° longitude ouest.

Sitka ou Nouvelle-Arkhangel est jusqu'à ce jour la seule cité qui existe dans le pays, elle mérite par conséquent une attention particulière. Autrefois elle servait simplement de dépôt à la Compagnie russo-américaine, mais elle est devenue peu à peu une ville assez commerçante, et, sans doute, elle est appelée à prendre un rapide développement.

L'île sur laquelle s'élève Sitka fait partie d'un archipel découvert en 1741 par Tschirikoff, compagnon de Behring, qui, plus heureux que son illustre commandant, revint sain et sauf de la périlleuse expédition. On a donné à l'île le nom de Baranoff, en mémoire d'un trafiquant qui dirigea les affaires de la Compagnie russo-américaine aux premiers jours de sa fondation, époque agitée s'il en fut. Baranoff appartenait à une bonne famille, il avait fait des études solides, possédait de rares facultés intellectuelles et une énergie trempée encore par un séjour de plusieurs années en Sibérie. Dès que les Russes eurent établi le poste qui devait plus tard devenir la ville de Sitka, une tribu voisine, celle des Indiens Kaluches, causa de grands troubles dans la colonie naissante. En 1804, profitant de l'absence du gouverneur, les indigènes surprirent la garnison, massacrèrent une partie des soldats, pillèrent le campement. Deux hommes seulement parvinrent à s'enfuir dans l'île de Kodiak. A son retour, Baranoff ne trouva plus que des ruines. Résolu à venger la colonie, il demande à l'amiral Krusenstern, qui explorait alors l'océan

Pacifique, de lui prêter main-forte; tous deux assiégent le territoire des Kaluches, les naturels opposent une résistance acharnée, mais enfin, décimés et vaincus, ils sont obligés de demander merci. Après avoir égorgé les vieillards et les malades qui eussent gêné leur marche, ils abandonnèrent le champ de bataille aux vainqueurs.

Cette rude leçon ne les empêcha pas toutefois de revenir souvent attaquer la ville, et leur nom encore aujourd'hui inspire aux colons une défiance voisine de la frayeur. Une forte palissade sépare l'établissement russe des habitations indiennes; nul Peau Rouge, à moins qu'il ne soit employé à un travail quelconque dans une maison européenne, ne doit rester dans la ville après la tombée de la nuit.

La guerre de Crimée n'arrêta pas le développement de Sitka; les amiraux français et anglais firent une croisière sur les côtes; mais aucun vaisseau n'entra dans le port, à l'exception d'un steamer, *le Brisk*, et l'on s'empressa de déclarer que cette visite avait simplement pour but de s'assurer s'il n'y avait pas, dans la baie ou aux environs, de navire appartenant au czar.

Une convention passée entre l'Angleterre et le gouvernement de Saint-Pétersbourg stipulait que les biens de la Compagnie de la Baie d'Hudson et ceux de la Compagnie russo-américaine seraient respectés pendant la guerre; on avait réservé le droit de blocus, mais on ne l'exerça point. Les amiraux ayant constaté que le port ne renfermait ni vaisseaux, ni munitions navales, s'éloignèrent sans avoir fait la moindre démonstration hostile. Les habitants, du reste, n'avaient pas cru devoir se mettre en défense.

Sitka est situé sur une bande de terre fort basse; seule l'habitation du gouverneur s'élève majestueusement au sommet d'une colline rocheuse, et domine d'une centaine de pieds au moins les maisons voisines, comme il convient à la demeure d'un haut fonctionnaire.

Des montagnes, coiffées de neige et entourées d'une cein-

ture de forêts, des collines boisées, s'étagent non loin de la ville; le mont Edgcumbe dresse dans l'île Crouze sa tête orgueilleuse; volcan éteint, haut de huit mille pieds, il forme le trait caractéristique du paysage et annonce de loin aux voyageurs l'approche de Sitka. La cité a un aspect riant, les alentours sont pittoresques. Les maisons avec leurs toits de tôle peints en rouge, l'église grecque avec sa flèche et son dôme d'un vert éclatant, les vieux pontons transformés en magasins qui sont échoués sur les rocs, près des anciens bâtiments que la Compagnie russe avait créés pour le commerce des pelleteries, tout donne à Sitka une apparence exotique singulière, antique même, malgré sa fondation récente.

Au moment où, débarquant sur le quai, nous passons devant une batterie endommagée par le temps, nous apercevons les entrepôts de la Compagnie; autrefois ils renfermaient des quantités de fourrures dont la valeur ne s'élevait pas à moins de 20000 livres sterl. Ce n'est pas que Sitka fît avec les Peaux Rouges un trafic considérable, mais elle était le centre vers lequel affluaient les produits de vingt et une stations.

Nous avons laissé sur notre route la maison du gouverneur où l'on monte par un escalier à pic, et nous arrivons aux ateliers de la Compagnie, à côté desquels s'élèvent les maisons assez confortables des employés. A gauche de la rue, un verger, le *Club-Garden*, étale gaiement ses villas, ses restaurants, ses cafés, ses balançoires, ses jeux pour l'amusement des enfants; un peu plus loin, l'église grecque projette l'ombre de sa coupole au style oriental jusque sur un temple luthérien d'architecture simple et sévère. Puis viennent le *Club-House*, où s'assemblent les célibataires; l'école, dont les élèves les plus distingués étaient envoyés à Saint-Pétersbourg aux frais de la Compagnie; enfin l'hôpital, bâtiment bien construit et dirigé avec intelligence. Au delà, on aperçoit une douzaine de cottages, puis.... l'interminable forêt à l'entrée de laquelle les habitants ont ménagé une promenade fort agréable.



Sitka ou Nouvelle-Arkhangel, capitale de l'Alaska.

Sitka est incontestablement la ville du monde où il tombe le plus d'eau; les pluies cessent seulement à l'approche de la neige, et si par grand hasard on a pendant l'été quelques semaines de beau temps, la fièvre et les affections de poitrine font payer cher aux colons cet avantage passager. Quant aux rhumatismes, nous n'en parlons pas. Il va sans dire qu'un séjour prolongé dans un climat pareil les amène en foule à sa suite. Les miasmes qui s'élèvent de l'humide végétation sont la principale cause de l'insalubrité de Sitka pendant la saison chaude, c'est du moins l'opinion unanime des habitants. L'hiver n'est nullement rigoureux, le thermomètre ne descend guère au-dessous de 7° centigrades.

Beaucoup de fables ont été publiées par les feuilles américaines au sujet des ressources agricoles du territoire nouveau; en réalité, il n'y a dans tout le pays — le lecteur peut m'en croire sur parole — que de maigres champs où l'on se borne à récolter des pommes de terre et quelques autres légumes; les acres d'orge ou de blé dont on a entretenu le public n'existent que dans la fertile imagination des faiseurs de nouvelles.

Pendant plus d'un quart de siècle, la Compagnie russo-américaine eut des établissements dans la Californie, à Ross, à Bodega, et dans plusieurs autres villes; ce fut seulement en 1841 qu'un Américain, le capitaine Sutter, lui acheta, moyennant 30 000 dollars, toutes les possessions échelonnées sur ses côtes. La Compagnie n'avait organisé ces postes que pour appprovisionner les colonies de l'Amérique russe; elle les abandonna aussitôt qu'il fut possible de faire venir de Victoria les marchandises et les denrées qui lui étaient nécessaires.

La population de Sitka se compose partie de blancs, partie de métis; elle n'était que de huit cents âmes il y a quelques années; grâce à l'occupation américaine elle dépasse déjà deux mille. Un corps d'infanterie formait la garnison; les soldats étaient libres d'employer leurs loisirs au service de

la Compagnie, dont ils recevaient alors une paye supplémentaire.

La vaste entreprise commerciale qui exploitait l'Amérique russe avait organisé ses établissements sur le modèle de ceux de la baie d'Hudson; la charte qui lui donna une existence régulière ne date que de 1799, mais longtemps avant cette époque une association de marchands se partageait le trafic des fourrures. La station la plus importante de ces régions était sans contredit l'île Saint-Paul, dans la mer de Behring; là se trouvent en abondance les loutres qui forment la richesse du pays.

Il y avait dans le voisinage de Sitka des pêcheries considérables qui exportaient de 100 000 à 150 000 saumons chaque année. Le soin de préparer les salaisons était laissé aux femmes les plus pauvres de la colonie; dès que le bateau arrivait avec sa charge, elles accouraient sur le rivage, se formaient en deux lignes, vidaient le poisson avec une grande prestesse, puis le portaient aux cuves et y versaient la saumure. Chacune d'elles recevait pour sa part un saumon de 20 à 30 livres et d'une valeur.... absolument nulle. Si l'on en croit les gens du pays, ces animaux abondent tellement au mois de mai dans les rivières qu'ils entravent la marche des bateaux, et que, quand il survient un fort coup de vent du sud-est, ils sont jetés par couches épaisses sur la rive où ils se putréfient.

On rencontre à Sitka beaucoup d'Indiens Kaluches, tribu disséminée sur la côte entre les rivières Stekine et Tchilcat. Ces sauvages dont le nombre, aux environs de la colonie européenne, ne s'élève pas à moins de 2500, habitent en dehors de la ville. Leurs huttes sont assez vastes, de forme circulaire, percées d'une porte basse, et au sommet, d'une ouverture qui donne passage à la fumée. L'idée de ces constructions doit avoir été empruntée aux Russes. Quelques-unes renferment deux pièces, la salle où se réunit la famille et une chambre à coucher, mais c'est là un luxe rare. Le vête-

ment des Kaluches consiste en une simple couverture, au moins pendant l'été; en hiver, ils portent un costume moins flottant. Ils se noircissent fréquemment tout le visage, ou bien ils y tracent des bandes bleues et rouges. Une épingle d'os ou de métal est fixée à leur lèvre inférieure; c'est probablement l'insigne de l'âge mûr, car on ne voit pas les jeunes gens s'en parer.

Les indigènes paraissent plus avides de *far niente* que les sauvages ne le sont d'habitude; la trop grande libéralité de la nature envers leur pays a sans doute développé en eux la paresse : partout le saumon abonde, le chasseur se procure sans peine la chair du daim et de l'ours; enfin la terre produit une quantité innombrable de baies excellentes. Ainsi favorisés, les habitants sont très-peu industrieux. Leurs canots ou kayaks sont bien inférieurs à ceux des sauvages du golfe de Norton et de la côte septentrionale.

Leurs tombes seules témoignent d'un certain sentiment artistique; ce sont de petits cercueils ou plutôt des boîtes dans



Cercueil indien kaluche.

lesquelles on dépose les cendres des défunts; car l'usage invariable de la tribu est de brûler les morts. Sur l'un de ces coffrets funéraires, j'ai vu peintes nombre de figures auxquelles pendaient de longues tresses de cheveux, non pas reproduites par le pinceau, mais véritables. Chaque tête re-

présentait une des victimes tombées sous le tomahawk du guerrier. Tous les tombeaux son ornés de dessins et d'emblèmes.

Le gouverneur de Sitka était absent, mais les colons tinrent à honneur de le remplacer. Ils rivalisèrent d'empressement pour nous faire accueil. L'hospitalité des Russes, qui est proverbiale, nous fut néanmoins quelque peu incommode en cette circonstance. La première phrase de leur langue qui se grava dans notre esprit fut *Petnachit copla* (quinze gouttes). Ces mots, d'une si modeste apparence, sont ordinairement employés pour désigner un plein verre de quelque liqueur brûlante, depuis le cognac jusqu'au *vodka*, espèce de spiritueux qui produit sur tout le tube digestif l'agréable sensation d'un fer rouge : ce que les Californiens expriment d'une façon pittoresque en appelant *chain lightning* (foudre continue) cette diabolique boisson. Or, partout, et à tout propos, on nous en offrait des rasades; refuser, c'était insulter l'hôte; on juge de notre supplice. Quant au thé, j'épouvanterais le lecteur si je lui disais combien d'énormes jattes je dus avaler, non sans maudire mon sort. Dans tous les ménages, le classique samovar brillait à la place d'honneur et ver-



Cercueil indien kaluche.

sait sans relâche ses flots brûlants. Plusieurs fêtes — bals, soupers, concerts — furent organisées à notre intention; chaque jour un nombre considérable de curieux venait contempler les quatre vaisseaux que nous appelions pompeusement notre flotte; cette vue paraissait émerveiller les habitants, quoique un tel spectacle ne fût pas bien nouveau pour eux, la Compagnie possédant des navires à voiles et des steamers. Mais ce qui nous recommandait à l'attention de ces Américains de fraîche date, c'était le pavillon étoilé qui flottait sur nos mâts.

Dans nos visites aux colons, une chose choquait singulièrement mes oreilles anglaises; je ne pouvais comprendre la familiarité que les Russes tolèrent chez leurs domestiques; partout j'entendais les valets appeler leurs maîtres et leurs maîtresses par leurs noms de baptême, souvent même ils employaient les abréviations que se permettent seuls d'ordinaire les parents ou les amis intimes. Ainsi M. Ivan Sabanoff est pour ses domestiques Ivan tout court; une jeune femme nommée Maria ou Hélène ne sera jamais appelée par ses serviteurs que Molly ou Nell, s''il arrive que son mari emploie ces diminutifs familiers.

Sitka, territoire américain, avait déjà un tout autre aspect que Sitka, colonie moscovite; un journal anglo-russe, imprimé dans les deux langues, devait paraître au printemps de 1868. En même temps que la vie politique s'organise, que l'industrie prend de l'essor, le prix de toutes choses s'élève d'une façon prodigieuse. Les terrains centuplent de valeur, des chalets modestes sont mis en vente au prix énorme de 10 000 dollars; je ne serais même pas étonné d'apprendre qu'aujourd'hui le saumon se paye un dollar la livre, qu'une douzaine d'auberges, de tavernes, de boutiques de barbier se sont ouvertes, qu'enfin les rues et les maisons sont abondamment pourvues d'eau, ce qui serait une amélioration fort souhaitable.

Dans le bon vieux temps de la possession russe, il y avait,

dit-on, cent quatre-vingts fêtes chômées par an; le nombre n'en est plus que de quatre : Noël, le 1er janvier, le jour de la naissance de Washington, et le 4 juillet, anniversaire de la Proclamation de l'indépendance. Ceux qui regretteraient l'ancien état de choses pourraient se dédommager de la réduction des jours fériés, en célébrant deux dimanches par semaine. En effet, pour se rencontrer à Sitka, les Russes et les Américains partis tous d'Europe, ont marché, les premiers dans la direction de l'est, les seconds dans celle de l'ouest; il en résulte vingt-quatre heures de différence entre leurs calendriers respectifs; le dimanche des uns est le samedi des autres. L'habitant de San Francisco, qui, d'après sa manière de calculer, arrive à la Nouvelle-Arkhangel le vendredi soir, n'est pas médiocrement surpris de trouver à son réveil toutes les boutiques closes et les affaires suspendues; force lui est de perdre non-seulement ce jour-là, mais encore le suivant, s'il a une conscience rigide et des habitudes enracinées. Le dévot marchand d'Alaska, élevé dans les rites de l'Église grecque, ne peut, de son côté, considérer sans une pieuse horreur l'étranger qui cherche à poursuivre le dimanche son trafic ordinaire, vient offrir ses marchandises, et propose d'échanger contre des fourrures les menues bagatelles de sa pacotille; il hausse les épaules lorsqu'il voit le lundi matin ce même trafiquant revêtir un habit noir sous lequel s'étale une chemise d'une irréprochable blancheur, et prendre du même coup le ton nasillard, la démarche compassée, l'air d'intime satifaction personnelle qui, selon les idées yankees, sont la manifestation extérieure du véritable sentiment religieux

Comme je l'ai dit déjà, Sitka ne livre au commerce qu'une faible quantité de pelleteries, c'est un dépôt plutôt qu'un pays producteur; les juifs et autres marchands qui, en 1867, y vinrent pour acheter des fourrures, croyant les avoir à bas prix, firent donc une lourde méprise. On ne les paye pas aujourd'hui beaucoup moins cher à la Nouvelle-Arkhangel

qu'à San Francisco, et l'on sait que cette dernière ville n'a pas la réputation de vendre à bon marché. En conséquence, quelques mois plus tard, les navires regorgeaient de spéculateurs désappointés qui revenaient en Californie après avoir fait inutilement un coûteux voyage. Le nord de l'Alaska cependant offre encore au commerce un champ vaste et fécond, et l'on peut compter sur l'énergie du peuple américain pour en exploiter les ressources, si les difficultés de transport ne sont pas insurmontables.

Une compagnie de San Francisco vient d'acheter aux Russes le privilége de tirer de la glace de Saint-Paul, dans l'île Kodiak. Les Américains, comme on sait, font de ce réfrigérant



Sculpture indienne représentant un soldat russe à Sitka.

un usage considérable; les États de l'Atlantique s'en procurent facilement, grâce au voisinage des grands lacs, mais la Californie, le plus chaud des territoires de l'Union, se trouve

dans des conditions beaucoup moins favorables, et doit s'approvisionner au dehors. Les hommes employés à extraire la glace dans l'île Kodiak sont presque tous natifs des îles Aléoutes; on les engage pour trois ou quatre mois à l'entrée de chaque hiver; la récolte faite, de nombreux navires vont porter à San Francisco, dans les ports du Mexique et des États du Sud, la denrée si chère aux Américains.

Ce fut le 18 octobre 1867 que l'Alaska passa officiellement des mains du gouvernement russe à celles des autorités américaines. On dit que le drapeau moscovite montra une grande répugnance à quitter le poste d'honneur qu'il occupait; il se tenait obstinément fixé au mât qui l'élevait dans les airs et servait à soutenir la hampe. Il lui fallut pourtant céder la place à son rival, il tomba, enveloppant de ses plis les soldats russes, ses défenseurs légitimes, qui s'étaient placés au-dessous pour le recevoir.

Le dessin ci-contre est la reproduction d'une pierre sculptée par les Indiens et qui représente l'un des braves de la garnison de Sitka. Bien qu'on soit peut-être tenté d'abord de le prendre pour une caricature, je puis donner au lecteur l'assurance que c'est la copie exacte des traits rudes et de l'antique uniforme des guerriers qui protégeaient encore récemment l'Amérique russe.

CHAPITRE VIII

VOYAGE AU NORD DU PACIFIQUE (1865)

CHAPITRE X

VOYAGE AU NORD DU PACIFIQUE (1866)

CHAPITRE X.

VOYAGE AU NORD DU PACIFIQUE (1866).

Un chirurgien altéré. — Notre flotte. — Retour à Pétropaulovski. — Un mariage russe. — Un pique-nique international. — Excursion au Nord. — Exploration de Behring. — Sa mort. — Golfe d'Anadyr. — Les Tchouktchis nomades.

Nous passâmes à San Francisco l'hiver de 1865-66, et ce temps ne fut pas trop long pour permettre au capitaine Bulkley de préparer les explorations de la saison suivante. Il fallait organiser sur nouveaux frais le personnel de l'expédition, un grand nombre de nos hommes se souciant peu d'entreprendre un nouveau voyage, d'autres ayant donné de graves sujets de plaintes.

A cette occasion, je me rappelle une aventure assez plaisante. Un de nos aide-chirurgiens avait pour les liqueurs fortes une insurmontable passion. Dépenser sa solde fut pour lui l'affaire d'un instant; après quoi, la bourse vide, il chercha dans sa tête les moyens de satisfaire son désastreux penchant. Chacune des caisses pharmaceutiques renfermait des flacons de vin et d'eau-de-vie destinés à des usages médicaux; en s'acquittant de ses fonctions, il les découvrit et les emporta pour faire avec elles ample connaissance. Sa soif

cependant n'était pas calmée. Notre héros de la bouteille dénicha un petit bidon d'esprit-de-vin, qui, légèrement, très-légèrement étendu d'eau, devint à peu près potable. Le lecteur suppose sans doute que, ces provisions épuisées, l'apprenti chirurgien dut se résigner à laisser son gosier à sec. Il n'en fut rien. Les caisses ne contenaient-elles pas de l'éther, des teintures, des solutions de toutes sortes? Essences de lavande, de vulnéraire, de menthe poivrée allèrent rejoindre, flacon après flacon, fiole après fiole, le bidon d'esprit-de-vin. Restaient encore le camphre, les teintures de myrrhe, de rhubarbe, d'aloès, mais tout cela ne dura pas longtemps; notre homme aux abois finit par s'attaquer au laudanum, qui lui procura un sommeil insolite dont le chirurgien en chef dut rechercher la cause. Ses méfaits furent découverts et on le congédia.

Le colonel Bulkley avait engagé un nombre considérable d'ouvriers. Cinq cents hommes, sans compter les bandes de Cosaques de la Sibérie orientale, les Chinois de la Colombie anglaise, les Indiens de toutes les tribus, furent employés, pendant la campagne de 1866, à construire le télégraphe, à explorer les routes ou à transporter les bagages.

Un commissaire du gouvernement russe, M. Paul Anasoff, et un correspondant bien connu d'un journal de New-York, M. Knox, arrivèrent en Californie à la fin de mai. Tous deux se joignirent à nous pendant notre seconde expédition.

Le 23 juin 1866, nous quittâmes San Francisco pour nous rendre une fois encore à Pétropaulovski. La traversée dura trente et un jours, durant lesquels l'Océan sembla tenir à honneur de justifier son nom de *Pacifique*. Notre steamer, réparé, pourvu d'espars solides et d'une voilure neuve, avait l'allure coquette d'un yacht à vapeur; de plus, nous étions en agréable compagnie, de sorte que le voyage, au rebours de celui que nous avions fait pour revenir à San Francisco, fut une véritable partie de plaisir.

Notre flotte présentait un aspect imposant; nous avions

sept vaisseaux parmi lesquels figurait un clipper magnifiqne, *le Nightingale;* trois bateaux, destinés à faire le service des rivières, avaient été construits spécialement pour notre usage; enfin nous possédions encore cinq grandes barques. Quand, le 25 juillet, nous arrivâmes, en ce pompeux appareil, devant le port de Pétropaulovski, nous y trouvâmes une corvette russe, *la Variag*, venue là pour nous attendre. C'était un beau navire à vapeur de 2156 tonneaux, commandé par le capitaine Lund; cet officier, se conformant à ses instructions, s'empressa de faire son rapport au colonel Bulkley.

La société russe de Pétropaulovski était en grand émoi; deux mariages se célébraient le lendemain; en conséquence, une invitation pressante, à laquelle nous ne fîmes aucune difficulté de nous rendre, nous fut aussitôt adressée. La cérémonie devait avoir lieu dans la vieille église grecque; elle commença seulement à cinq heures de l'après-midi, ce qui ne l'empêcha pas d'être démesurément longue. Tous les assistants se tenaient debout; il n'y avait d'ailleurs nul moyen de faire autrement, car le temple ne renfermait pas une seule chaise. Nous restions là, ennuyés et fatigués, serrés dans des uniformes trop étroits, mais éclatants de broderies, que l'étiquette nous avait obligés de revêtir. Cependant nous n'étions pas les plus à plaindre. C'est l'usage en ce pays de couronner les futurs époux. Or, l'édifice de la coiffure des deux belles fiancées se trouvait être ce jour-là si compliqué, si fragile, qu'on n'y pouvait rien poser sans risquer de le compromettre; il fallut donc que, pendant trois grands quarts d'heure, deux des amis de la famille tinssent les guirlandes suspendues sur la tête des jeunes filles; j'imagine qu'ils ne furent pas médiocrement satisfaits quand les heureux couples se trouvèrent, devant Dieu et les hommes, indissolublement unis.

Les mariages sont toujours accompagnés de repas fort coûteux. Si les fiancés ne peuvent en faire la dépense, ils demandent à quelque riche habitant de les aider à organiser la

fête, et il demeure bien entendu que le complaisant ami supportera tous les frais. M. Philipeus, négociant qui envoie chaque année des vaisseaux à Hong-Kong, avait, dans l'occasion présente, accepté ce rôle onéreux. Toute la ville était invitée au festin; les officiers de *la Variag*, ceux de notre petite flotte, les capitaines de plusieurs baleiniers, vinrent encore augmenter le chiffre des convives. Nous finîmes par être si nombreux que pas une maison ne fut assez grande pour nous recevoir, il fallut nous répartir dans deux habitations de la principale rue. Un messager, courant sans cesse d'une demeure à l'autre, tenait la bande joyeuse au courant de tous les toasts qui étaient portés. Jamais, dans la silencieuse petite ville, on n'avait entendu des acclamations si formidables.

Après le repas, nous nous rendîmes à la résidence du capitaine du port, où l'on valsa jusqu'au jour. Les nouvelles épouses devaient danser avec tous les invités; c'était un spectacle amusant que de les voir passer des bras d'un cavalier à ceux d'un autre; pendant une seule polka elles changeaient dix ou douze fois de valseur. Pétropaulovski possédant fort peu de dames, on avait complété la réunion à l'aide de robustes paysannes kamtchadales. Nos efforts pour entamer la conversation avec ces rustiques beautés n'aboutirent qu'à donner lieu aux quiproquo les plus risibles. Heureusement nous avions pour nous dédommager nos amis de *la Variag*, charmants compagnons dont l'entretien fit couler rapidement les heures[1]. Dès le lendemain, les mariés rendirent leur visite de noce.

Nous trouvâmes Pétropaulovski dans sa fugitive parure d'été de fleurs sauvages, gazon épais, moustiques à foison. Le

1. Tous parlaient couramment le français et l'anglais, ou plutôt l'*américain*. A la fin de la guerre de Crimée, le français, qui était en Russie la langue aristocratique, fut proscrit à la cour; quant à l'anglais, qui avait également mérité la défaveur du tzar, il disparut du programme des écoles; on le remplaça par l'*américain*. Bien entendu, ce fut toujours la vieille langue de Shakespeare, la rancune moscovite n'avait chargé que le nom.

thermomètre montait à 27° centigrades à l'ombre; il m'arriva même de m'endormir à l'air libre en prenant une esquisse. fait qui s'explique aussi par la fatigue des fêtes ininterrompues auxquelles nous avions assisté. Trois mois d'hospitalité russe tueraient beaucoup d'hommes vigoureux. Je regarde les quinze jours que j'ai passés à Pétropaulovski comme les plus laborieux de mon existence. Ajoutez à cela que la chaleur était excessive, que tous ceux qui le pouvaient portaient des vêtements de soie, de toile ou de mousseline, comme si l'on eût été sous les tropiques. Toutes les idées que nous nous étions faites du Kamtchatka étaient bouleversées.

Je n'oublierai jamais un pique-nique international qui eut lieu pendant notre séjour, et dont les convives appartenaient à six ou sept pays différents. Il y avait des Russes d'Europe et d'Asie, — depuis le Finlandais jusqu'au Kamtchadale; des Américains du nord et du sud; des Anglais, des Français, des Allemands et un Italien.

Après avoir suivi, tout en devisant joyeusement dans notre Babel de langues, un sentier qui domine la charmante baie d'Avatcha, nous arrivâmes sur une verte pelouse, où les domestiques et les matelots déballèrent les provisions. Le temps était à souhait, il y avait à peine une ride sur les belles eaux bleues qui s'étendaient à nos pieds, les fleurs embaumaient l'air, nous aurions pu nous croire transportés dans un monde exempt des misères humaines, si de temps à autre un moustique ne fût venu nous rappeler notre condition terrestre. Nous nous installâmes confortablement, et des cigares furent apportés. Alors, joie ineffable! nous pûmes non-seulement animer de notre souffle de jolis petits nuages parfumés, mais nous y fûmes encouragés par les femmes de nos amis. Dans toutes les parties de plaisir et même dans les paisibles réunions de famille, on fumait en prenant le thé ou le café; les dames, loin de s'enfuir, nous présentaient de leurs blanches mains cigarettes et cigares. Plût à Dieu, pensais-je, que cette mode régnât dans notre pays! Après nous être livrés à différents

jeux, avoir porté des toasts et chanté de joyeux refrains, nous dînâmes sur le gazon. Les étoiles brillaient déjà au ciel que nous n'avions pas encore terminé notre festin champêtre.

Le 6 août, nous partîmes de Pétropaulovski; pendant plusieurs jours nous longeâmes les côtes, d'un caractère grandiose et accidenté, de la péninsule Kamtchadale; les pics volcaniques dont elle est semée lui donnent surtout un charme et un intérêt étranges.

Plusieurs de ces montagnes étaient alors complétement dépouillées de neiges. Le volcan de Koriatski, que nous avions vu pendant l'automne de l'année précédente étincelant d'une blancheur immaculée, n'étalait plus aujourd'hui aux regards que ses vastes flancs stériles et rocheux.

Nous redoublâmes deux jours après le promontoire qui se bifurque pour former deux caps, le Kamtchatka et le Stolbovoy. Il semblerait, tant le pays intermédiaire est bas, que ce soient deux îles séparées de la terre ferme. Pareil phénomène peut s'observer sur toutes les côtes, mais il est plus frappant encore sur celles du Kamtchatka. La vue d'un rivage qui semble s'exhausser graduellement, à mesure que l'on en approche par mer, m'a toujours semblé une preuve plus décisive de la forme ronde de notre globe, que la démonstration tirée, du navire qui apparaît par degrés à l'observateur, depuis la grande voile jusqu'à la carène. Il faut que l'atmosphère soit d'une extrême transparence pour qu'on puisse apercevoir, à l'extrémité de l'horizon, le hunier d'un navire; tandis que les sombres contours d'une côte abrupte se distinguent aisément. On découvre d'abord un pic qui, dans sa solitaire élévation, domine toute la côte, puis les plateaux et les montagnes, ensuite les rochers, les basses terres, enfin les grèves et les dépressions du sol.

Au pied du cap Kamtchatka se trouve l'embouchure du fleuve de même nom. C'est de ce point que Behring commença son premier voyage dans la mer et le détroit auquel son souvenir reste indissolublement uni. Ce grand homme

mérite une place glorieuse parmi les explorateurs du siècle dernier, il a péri victime de son dévouement à la science, cependant ses travaux sont peu connus. Danois d'origine, il fut attiré en Russie par la renommée de Pierre Ier qui, désireux d'illustrer son règne par d'importantes découvertes maritimes, conçut lui-même le plan des expéditions de Behring, mais ne vécut pas assez pour en voir le résultat. Le but principal que se proposait le prince était de savoir si l'Asie et l'Amérique ne formaient qu'un seul continent ou si elles étaient séparées par l'Océan. On lit dans la relation de Muller, biographe de Behring, et son compagnon dans ses voyages sur la terre ferme, le passage suivant : « L'impératrice catherine, qui s'était donné la pieuse tâche d'accomplir en tout les desseins du mari qu'elle avait perdu, inaugura son règne en organisant l'exploration du Kamtchatka. » Vitus Behring en eut le commandement, Martin Spanberg et Alexis Tschirikoff devaient lui servir de lieutenants. Ils partirent de Saint-Pétersbourg le 5 février 1725, et traversèrent la Sibérie pour gagner la mer d'Okhotsk. Les deux années qu'ils mirent à transporter jusque-là le matériel de l'expédition peuvent donner une idée des difficultés que présentaient alors les voyages en ce pays. Ils trouvèrent à Okhostk un navire construit pour eux, qui les transporta jusqu'à Boltcheretsk; l'hiver suivant, ils se rendirent à Nijni-Kamtchatka. Suivant la côte orientale de la Sibérie et du Kamtchatka, Behring découvrit l'île Sainte-Laurence. Il parvint jusqu'au 67°18′ de latitude, reconnut que la côte fuyait à l'ouest; et de cette simple donnée, il paraît avoir tiré la conclusion qu'il avait atteint l'extrémité de l'Asie et que les continents sont séparés l'un de l'autre. Après cette exploration, il revint au Kamtchatka, sans que son navire eût éprouvé aucune avarie. Un second voyage fut moins heureux. Assailli par des vents contraires, Behring dut renoncer à visiter, ainsi qu'il en avait l'intention, les côtes septentrionales de l'Amérique.

L'expédition entreprise en 1740 fut également remarquable

par l'importance des découvertes et par l'intérêt dramatique des aventures. Ce fut Behring qui, avec deux fidèles lieutenants, en eut l'initiative. Leurs plans furent agréés, et l'impératrice plaça sous leurs ordres un corps nombreux d'officiers de marine. Il ne s'agissait plus cette fois de s'assurer si l'Asie et l'Amérique étaient séparées l'une de l'autre par l'Océan, on regardait cette question comme définitivement résolue. Un projet plus vaste enflammait l'imagination de Behring : il voulait découvrir, à travers la mer Glaciale, ce fameux passage nord qui a tant de fois été cherché par les Anglais et les Hollandais. Le Sénat, l'Amirauté, l'Académie des sciences s'intéressèrent à l'entreprise et en facilitèrent l'exécution. Plusieurs savants, entre autres Delisle de la Croyère, John George Gmelin, Muller et un étudiant nommé Steller, voulurent accompagner l'illustre voyageur; les deux derniers pourtant se bornèrent à explorer la Sibérie, et ne quittèrent jamais la terre ferme.

Nous passons sous silence les fatigues et les épreuves de tous genres que Behring eut à supporter pour transporter de Saint-Pétersbourg à Pétropaulovski, à travers les glaces sibériennes, et dans des pays où nul chemin frayé n'existait encore, les immenses approvisionnements que nécessitait une pareille expédition. Le 4 juillet 1741, les vaisseaux mirent à la voile dans le port de Pétropaulovski; mais quelques jours après, la petite flotte fut séparée par la tempête en deux parties, dont chacune dut accomplir seule son exploration. Ce fut durant ce voyage que Behring découvrit l'archipel des Aléoutes et plusieurs îles de la côte américaine. Il fit des reconnaissances dans l'intérieur des pays nouveaux, et entretint de fréquents rapports avec les naturels; parfois les tribus sauvages lui faisaient un accueil plein d'enthousiasme; parfois aussi peu s'en fallut qu'un coup de tomahawk mît fin à sa carrière aventureuse. Un ennemi plus redoutable que les peuplades indigènes eut cependant raison de l'énergie et de la persévérance de Behring; le scorbut éclata parmi ses

hommes, on résolut de retourner à la côte du Kamtchatka. La plupart des malheureux marins n'y devaient jamais atteindre. Pas un n'avait échappé à l'épidémie; celui qui dirigeait le gouvernail était obligé de s'appuyer sur deux de ses camarades, à peine capables eux-mêmes de se tenir debout. Quand il était épuisé, un autre, des moins malades, venait reprendre sa place. La manœuvre des voiles était devenue impossible, personne n'ayant assez de force pour monter aux mâts. Un morne désespoir se lisait sur tous les visages; seul, Behring s'efforçait, par son exemple et ses exhortations, de relever les courages abattus. Enfin le cri « terre » retentit, comme une promesse de délivrance. Les officiers tinrent aussitôt conseil, et il fut décidé que l'on aborderait sur la côte inconnue qui venait d'être signalée. Mais un surcroît d'infortune les attendait. Une violente tempête poussa le navire contre les rochers; on jeta aussitôt une seconde ancre, le câble se rompit; les marins, battus par les rafales, faillirent cent fois être brisés sur les écueils; la fureur du vent finit néanmoins par se calmer, on mit les chaloupes à l'eau, et quelques hommes gagnèrent le rivage. L'île ne renfermait aucun arbre, il était donc impossible de construire des cabanes; les matelots furent réduits à s'abriter du mieux qu'ils purent dans de petits ravins situés à peu de distance de la mer. Le 8 novembre, on essaya de transporter les malades dans ce misérable campement. Hélas! le nombre ne tarda pas à en être bien réduit. Quelques-uns, trop faibles pour supporter l'air libre, moururent dès qu'ils furent amenés sur le pont; d'autres expirèrent pendant la courte traversée; beaucoup rendirent le dernier soupir en débarquant sur la plage.

Cependant Behring était lui-même atteint du terrible fléau; il fut placé sur une civière et conduit à la terre ferme le lendemain 9 novembre. Il languit pendant un mois, supportant avec une héroïque fermeté les plus vives souffrances; exposé au froid, manquant de tout, et cependant plus oc-

cupé du sort de ses hommes que du sien propre. Mais sa robuste organisation était depuis longtemps minée par les fatigues, l'île où Behring avait abordé lui servit de tombeau. On peut même dire qu'il fut presque enseveli vivant, car le sable, chassé par le vent et la marée, s'amoncelait dans le fossé où il gisait, couvrait ses pieds et menaçait de l'engloutir. Plusieurs fois on avait voulu l'enlever; Behring s'y opposa toujours, l'épaisse couche le préservait un peu du froid glacial de ces régions désolées. Quand il mourut, le lourd linceul s'élevait jusqu'à sa poitrine; on dut creuser pour retirer son corps afin de lui rendre les honneurs funèbres.

Le vaisseau, abandonné sur la plage, ne tarda pas à être brisé dans une tempête, et les survivants se virent privés des provisions qui formaient leur seule ressource; pendant les rudes mois d'hiver, ils n'eurent pour nourriture que des baleines mortes rejetées par les vagues. Enfin, au printemps, ils construisirent avec les débris du navire échoué une petite chaloupe qui leur permit de quitter la funèbre plage où ils laissaient leur infortuné commandant. Quelques jours plus tard, ils arrivaient sur la côte du Kamtchatka. Un des compagnons de Behring, le capitaine Tschirikoff, avait pu revenir à Pétropaulovski vers le milieu de l'automne précédent; son équipage avait cependant souffert aussi des ravages du scorbut, vingt et un matelots avaient péri; le professeur de la Croyère, atteint l'un des premiers, avait succombé la veille du jour où le vaisseau entrait dans le port.

Tels étaient les tristes souvenirs que réveillaient en nous les lieux que nous visitions. Le 13 août, fort tard dans la soirée, nous arrivâmes au golfe d'Anadyr, à l'entrée duquel nous jetâmes l'ancre. La plage était basse, et, malgré la chaleur de l'atmosphère, la neige et la glace couvraient le sol en maint endroit. Le lendemain, dès que les premières heures de l'aube nous permirent de nous diriger, nous remontâmes lentement le golfe; çà et là, nous voyions accou-

rir sur le rivage des Tchouktchis couverts de vêtements de peaux, et si semblables à des bêtes sauvages que nous ne savions d'abord à quoi nous en tenir au sujet de ces êtres bizarres. Ils ne tardèrent pas à établir d'une façon évidente leur qualité d'êtres humains, en nous demandant, d'une voix gutturale, si nous avions à leur donner du rhum ou du tabac. A l'embouchure de la rivière Anadyr, nous côtoyâmes une île à laquelle nous donnâmes le nom de *Sarcophage*, parce qu'elle ressemble exactement à un cercueil. La plage sibérienne, profondément découpée en cet endroit, forme une petite baie dont l'entrée n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur.

Nous mouillâmes devant un village tchouktchi, absolument semblable à celui de Plover Bay. De grands troupeaux de rennes paissaient tranquillement près de là ; il va sans dire que cette vue excita notre convoitise et que nous entrâmes aussitôt en marché pour en acheter quelques-uns. Ces animaux forment la principale richesse des Tchouktchis nomades ; certains chefs en possèdent plusieurs milliers, dont ils confient la garde aux plus pauvres de la tribu. Les indigènes vont d'un pâturage à l'autre, vivant du produit de leurs troupeaux, comme les patriarches des anciens âges.

CHAPITRE XI

LA RIVIÈRE ANADYR ET PLOVER BAY
SIBÉRIE ORIENTALE

CHAPITRE XI.

LA RIVIÈRE ANADYR ET PLOVER BAY
SIBÉRIE ORIENTALE.

Une singulière lettre de recommandation. — Excursion en bateau. — Nous retrouvons les explorateurs laissés l'année précédente. — Résultat de leurs observations. — Des voleurs bien punis. — Plover Bay. — Notre ami Nau-Koum. — Une entreprise d'affichage sous les glaces du pôle. — Station télégraphique. — Les inconvénients de la fraternité. — Scènes de pêche. — Mort du major Kennicott.

A peine étions-nous descendus à terre qu'un indigène accourut au-devant de nous, une lettre à la main. L'épître était envoyée par M. Mac-Crea, officier qui, on se le rappelle, explorait l'Anadyr, et elle nous avertissait que l'honorable personnage chargé de nous la remettre était un menteur fieffé, contre lequel il fallait nous tenir en garde. Il portait le nom harmonieux d'O-Cock-Cray.

On organisa aussitôt une excursion nautique qui devait remonter l'Anadyr; à mon extrême satisfaction, j'obtins d'en faire partie. La petite expédition se composait de six personnes : le second du steamer, l'interprète, M. Laborne, moi, et trois matelots. Nous n'avions pour nous guider qu'une carte fort incomplète, dressée l'année précédente par deux de nos collègues, que le colonel Bulkley avait envoyés dans ces ré-

gions. Quant à obtenir des renseignements des indigènes, nous n'y devions pas compter beaucoup, les Tchouktchis se faisant d'ordinaire une maligne joie de tromper les voyageurs. Le seul point de reconnaissance qui nous eût été signalé dans le district où nous nous trouvions était un mont peu élevé, le Dionysius, qui se dresse sur le bord oriental de la petite baie. D'épais nuages couvraient le ciel; nous avions à essuyer de fréquentes ondées, mais une brise favorable aidait à notre marche; nous cinglâmes vers l'ouest, et nous avions déjà navigué pendant plusieurs heures quand nous vîmes la côte s'ouvrir au sud-ouest. Nous étant dirigés de ce côté, nous rencontrâmes des bancs de sable placés tellement à fleur d'eau, que notre embarcartion touchait à chaque instant le fond vaseux, et laissait derrière elle une large traînée blanchâtre. Souvent nous étions engravés, il nous fallait alors descendre pour dégager le bateau. A chaque instant, nous étions obligés de virer de bord, ce qui nous faisait perdre un temps considérable. Le soir, nous nous réfugiâmes sur un petit promontoire situé vers le sud; la pluie tombait à flots; trempés jusqu'à la moelle, nous voulûmes au moins nous donner le luxe d'un peu de feu; mais comment y réussir dans une contrée qui ne produit point d'arbres? A la fin, nous découvrîmes de maigres broussailles et trois ou quatre morceaux de bois jetés là par la marée; le déluge continuait, nous eûmes grand'peine à faire jaillir de ces humides matériaux quelques étincelles. Pendant ce temps, les matelots improvisèrent, à l'aide des avirons, du mât et de la voile, une espèce de tente, qui nous parut la chose la plus confortable du monde. La pluie elle-même avait un avantage, elle diminuait la fureur des moustiques; quelques-uns nous donnèrent cependant des preuves irrécusables de leur existence, et nous dûmes, d'après la douleur causée par leurs morsures, nous féliciter de n'avoir pas eu affaire à un nombre plus considérable d'ennemis.

Ure seconde baie paraissait exister au delà du promon-

toire, et des branches, des troncs d'arbres épars sur le sable prouvaient qu'une rivière venait se décharger en cet endroit. Le lendemain, nous repartîmes à la pointe du jour. Notre collègue Laborne, qui, l'année précédente, avait fait une excursion en ces parages, se rappelait que l'Anadyr devait se trouver plus à l'ouest. Vers neuf heures du matin, en effet, nous le découvrîmes; le soir, nous avions rejoint le « campement Mac Crea », près de l'embouchure du fleuve.

Nous n'espérions pas être assez favorisés par le hasard pour rencontrer en cet endroit nos amis, aussi notre étonnement et notre joie furent-ils extrêmes d'en trouver quatre réunis dans la maisonnette de planches qu'ils avaient construite. Ils n'avaient d'autre aliment que du saumon, poisson qui foisonne dans l'Anadyr. Toute espérance de voir quelqu'un de l'expédition leur semblait perdue; et de notre côté, nous supposions qu'ils étaient sur les bords de la mer d'Okhotsk. Trois des collègues que nous venions de rencontrer, Mac-Crea, Harder et Smith, appartenaient à l'expédition de l'Anadyr; mais je fus bien surpris de trouver avec eux M. Bush, qui, l'hiver précédent, avait visité le fleuve Amour. Son voyage, qui n'embrassa pas moins de huit cents lieues, mérite d'être rangé parmi les plus remarquables qui aient été entrepris par les membres de l'exploration.

« Avez-vous apporté des vivres? » Telle fut l'une des premières questions que nous adressèrent nos amis.

A cela, nous nous empressâmes de faire la réponse la plus satisfaisante, c'est-à-dire d'aller chercher dans le bateau une provision de pain, de thé et des salaisons, et d'étaler un lunch splendide devant nos compagnons éblouis. Fatigués comme ils l'étaient de l'éternel saumon, ils trouvaient un goût délicieux à la chair de porc salé.

Comme nous tenions à regagner le steamer le soir même, nous ne nous arrêtâmes qu'une heure; mais lorsque nous repartîmes, nous emmenâmes avec nous nos amis, sauf Harder, qui voulut rester pour garder le campement. Malgré une pluie

battante, nous fîmes en ramant les dix lieues qui nous séparaient du navire; mais nous n'avions garde de penser au mauvais temps ni à la fatigue. Nos compagnons, qui pendant un an avaient vécu au fond des solitudes, étaient impatients d'avoir des nouvelles du monde civilisé; nous n'étions pas moins avides de les interroger sur leurs voyages. Comme cha cun de nous parlait de ce qui lui tenait le plus au cœur, notre entretien à bâtons rompus aurait fort amusé un étranger. Nou passions des attelages de chiens, et des excursions à dos de renne, aux considérations politiques les plus hautes, du nouvel Opéra aux sauvages de l'Anadyr, du message du Président aux bavardages des salons californiens. Des traits de mœurs indigènes se mêlaient au souvenir des amis absents, et les explosions de la nitroglycérine aux scandales du Kamtchatka.

L'Anadyr est sujet à d'énormes crues au printemps; souvent il s'élève de quinze à vingt pieds au-dessus de son niveau habituel, et inonde toutes les terres environnantes. Il est navigable sur un espace de cent lieues et n'offre pas de rapides capables d'arrêter la marche d'un bateau. On trouve sur ses bords une quantité considérable de menu bois. Le poisson fourmille dans ses eaux, et le gibier le long de ses rives; les indigènes ont une façon assez originale de prendre les rennes: ils ne les chassent pas, ils les pêchent. C'est au moment où ces animaux traversent le fleuve en bandes serrées que les Tchouktchis, montés sur de petits canots appelés *vetkas*, les poursuivent, puis les tuent à coups de lance et de harpon.

Les oies abondent sur tous les cours d'eau; les naturels ont coutume de les attaquer à l'époque de la mue; ils les poussent vers la rive, où d'autres chasseurs, placés en embuscade, les assomment d'un coup sur la tête. Le froid le plus rigoureux que nos amis eussent éprouvé pendant l'hiver précédent 1865-66, était 52° Fahrenheit (46° centigrades).

Les indigènes ne paraissent pas avoir des idées bien nettes au sujet de la propriété. Profitant de l'absence de Mac-Crea,

qui était en tournée d'exploration, ils pénétrèrent dans sa hutte et s'emparèrent d'un paquet d'arsenic en poudre destiné à la préparation de pièces d'histoire naturelle; ils avaient sans doute pris cette poussière blanche pour du sucre. Qu'arriva-t-il de leur méprise? Notre Européen ne le sut jamais. Les visiteurs peu scrupuleux emportèrent également une bouteille de liniment, qu'ils supposaient être du wiskey; par malheur, c'était un mélange d'essence de térébenthine, d'acétate de plomb et autres drogues non moins dangereuses. L'indigène qui goûta ce breuvage dut être guéri pour toujours de la passion du vol.

M. Bush nous apprit le véritable nom du fleuve que nous avions pris pour l'Anadyr; il est appelé par les naturels *Arnoura.*

Une troisième rivière porte à la petite baie son tribut, de sorte que cette masse liquide, se précipitant à la fois dans l'étroit bassin, change complétement la nature de ses eaux; bien loin d'être amères comme celles de l'Océan, elles sont douces et agréables à boire. Nous n'avions pas besoin d'aller à l'embouchure de l'un des fleuves pour nous approvisionner de boisson fraîche. En quelque lieu que nous fussions, nous n'avions qu'à faire passer le tuyau par-dessus le bord, et à manœuvrer les pompes pour remplir le réservoir.

Le 16, nous quittâmes l'Anadyr pour nous diriger en droite ligne vers Plover Bay, où nous retrouvâmes plusieurs de nos vaisseaux. Mon excellent ami le major Wright avait, quoique relevant à peine d'une maladie grave, fait une exploration très-fructueuse dans les régions voisines du golfe Pentigu. Nau-Koum, l'indigène dont j'ai parlé à l'occasion de notre première visite, l'avait accompagné. Rien de ce que font les blancs, disait M. Wright, en parlant de cette excursion, ne l'avait étonné, ni ne lui avait fait perdre sa gravité, si ce n'est l'assaisonnement de la sauce poivrade. Il s'en était passé une fois la fantaisie; mais sa curiosité satisfaite, rien ne put le résoudre à renouveler l'expérience. « Moi savoir beaucoup de

choses, disait-il, mais pas savoir que l'homme blanc mange du feu avec la viande. »

On lui avait donné un costume de drap complet : cadeau qui lui inspira un orgueil extrême ; il se pavanait avec dignité devant les naturels, essayait toutes les manières possibles de mettre ses habits, et variait les effets en roulant autour de son cou son pantalon en guise de cache-nez. Les voyageurs qui se rendront dans ce pays reconnaîtront facilement la hutte de notre Tchouktchi, car sur la porte on voit écrits en gros caractères les noms de Heuston et Hastings, et une affiche, placée un peu plus bas, engage le passant à se rendre chez Lamott pour se fournir de chapeaux, casquettes, etc.

Qu'est-ce que cela signifie? dira le lecteur. Voici tout simplement l'explication. Nous avions emporté, par pure plaisanterie, les adresses de plusieurs maisons de San Francisco, et nous nous amusions à les éparpiller le long de ces côtes sauvages, où peut-être quelque futur explorateur les lira un jour avec étonnement. Celles que nous avions placardées sur la cabane de Nau-Koum firent une grande sensation parmi les baleiniers qui fréquentent le port, et je parierais que plusieurs d'entre eux, s'il leur arriva de relâcher à San Francisco, cherchèrent les boutiques des marchands ainsi recommandés. Après un tel exploit, nous avions lieu d'être fiers ; qu'étaient, en comparaison d'afficheurs comme nous, les faiseurs de réclames qui couvrirent de leurs annonces le granit des Pyramides et les ruines de Palmyre? S'ils apprennent nos actions brillantes, ils baisseront, j'imagine, devant nous leur tête humiliée.

Par les soins du colonel Bulkley, une petite maisonnette de bois, propre et confortable, fut construite pour Nau-Koum. Chacun de nous le comblait de présents, aussi ne tarda-t-il pas à être regardé dans sa tribu comme un personnage. Un dessinateur attaché à l'expédition pour lever les plans, M. Grob, fit à son intention une esquisse aussi heureuse qu'originale. Il lui avait donné pour titre: *Un songe d'avenir ;* elle représen-

tait l'intérieur futur de l'habitation de Nau-Koum. Madame, assise sur un baril de wiskey, touchait du piano; monsieur jouait au billard dans une pièce voisine, tandis qu'un petit garçon, au visage bouffi, était occupé dans un coin à faire des cocottes. Des rames, des pelleteries, des boîtes de viande conservée, des chiens, des enfants formaient dans la chambre un pittoresque désordre, mais la civilisation triomphait.

Une Américaine, Mrs Scammon, qui avait accompagné son mari dans ce voyage, fit venir Nau-Koum dans sa cabine pour lui montrer quelques canaris qu'elle avait en grande affection. Elle pensait intéresser notre sauvage, car il n'avait jamais vu d'oiseaux semblables, mais il conserva la suprême indifférence qui convient à un gentleman, et ne condescendit à témoigner aucune surprise. Une jeune fille, piquée de son flegme, lui dit alors : « Vous ne savez peut-être pas, Nau-Koum, que ces jolies petites bêtes-là se payent dix dollars pièce à San Francisco. — Ah! répondit-il en haussant les épaules, c'est beaucoup trop cher. »

Nous séjournâmes près d'un mois à Plover Bay, où nos hommes construisaient une station télégraphique. Quand les fondations furent achevées, on dressa un poteau d'une grande hauteur sur lequel furent hissés le drapeau américain et celui de la Compagnie. Dès que leurs plis flottèrent triomphalement dans les airs, une bruyante salve d'artillerie fut tirée, puis on but avec enthousiasme à la santé du capitaine chargé de la direction des travaux. Quatorze hommes furent laissés dans le pays sous les ordres de cet officier pendant l'hiver de 1866-67, et, malgré les difficultés qu'opposait un sol inégal et rocailleux, l'érection de la ligne télégraphique fut poussée avec une activité admirable.

Quoique Plover Bay soit située bien près de la mer Glaciale, nous ne vîmes guère de neige que sur le sommet de montagnes éloignées, ou dans des ravins au fond desquels sans doute elle s'est amoncelée depuis des siècles. — Si cette neige-là n'a pas trois cents ans, me disait un de nos marins

en me montrant du doigt une de ces dépressions, elle n'a pas un jour, monsieur, croyez-moi. Regardez comme elle est fendue, elle a autant de rides que le visage d'une vieille femme.

On pense bien que souvent nos hommes, dans la précipitation du départ, oubliaient une foule de bagatelles, très-nécessaires cependant au confort, et dont ils regrettaient amèrement l'absence lorsqu'ils étaient arrivés à destination. J'entendis un officier prévoyant leur adresser un jour ce conseil humoristique : « Mes amis, je n'ai pas le temps d'énumérer en détail les objets dont vous aurez sans doute besoin plus tard, mais regardez bien autour de vous, et prenez tout ce que vous pourrez. » A vrai dire, il régnait entre nous une fraternité tout à fait édifiante, chacun s'empressait de venir en aide à son voisin dès qu'il le voyait dans l'embarras; mais il n'en était pas moins assez désagréable de s'apercevoir, quand on voulait mettre ses bottes ou son paletot, qu'une razzia venait d'être faite dans la cabine, et que les objets les plus indispensables avaient disparu. Plus d'un rusé camarade mit l'occasion à profit pour demander, emprunter ou voler ce qui était à sa convenance. Ainsi un ouvrier se trouva en possession de cinq casquettes, dont quatre au moins étaient le résultat de son audacieuse maraude. Plusieurs individus, partis avec un très-mince bagage, avaient, en arrivant dans la baie de Plover, une telle quantité de colis, que les indigènes les prirent pour de hauts personnages. Je crains même que plus d'un membre de l'expédition, trop peu soigneux de veiller sur sa bourse, ne soit revenu à San Francisco le gousset bien vide.

La baie de Plover est favorable aux baleiniers qui, souvent, peuvent capturer leur proie dans les eaux calmes du port. Nous voyions leurs barques poursuivre les blancs épaulards et autres monstres marins; chaque canot porte sur sa voile un signe distinctif, tantôt des bandes d'une couleur éclatante, tantôt une croix qui le fait reconnaître de loin du navire auquel il appartient. Quand la baleine vient d'être harponnée,

et qu'elle flotte sans vie sur les vagues, il est d'usage de planter dessus un petit drapeau. On tire au moyen de cordes l'énorme cétacé afin de l'amener auprès du navire; là, il est dépecé en larges tranches que l'on étale sur le pont; puis on hache la chair à l'aide de couperets ou même de machines, afin d'en extraire toute l'huile qu'elle renferme. Il faut ensuite faire bouillir le liquide graisseux; cette opération a lieu d'ordinaire à bord, et l'étranger qui, du rivage, voit des nuages de fumée s'élever du bâtiment pourrait croire qu'un formidable incendie vient de se déclarer. Mais si, détrompé de son erreur, il se rend un peu après sur le navire, il trouve tout l'équipage en fête. Des beignets de pâte crépitent dans la poêle pleine d'huile, des morceaux de cervelle et autres débris se changent, sous la main du cuisinier, en appétissantes fritures ; la baleine, sous toutes les formes culinaires qu'elle peut emprunter, figure au repas suivant. J'eus l'avantage d'assister à l'un de ces banquets, mais je dois avouer que le régal me parut médiocre et que je fis peu d'honneur aux mets servis en triomphe par les Vatels marins.

De Plover, nous nous rendîmes au golfe de Norton, dans l'Amérique russe, où nous mouillâmes le 25, après une traversée de quatre jours. La baie a si peu de profondeur que les vaisseaux engravent souvent à une demi-lieue de la côte; quand le vent souffle de terre, il devient encore plus difficile d'aborder; les bancs de sable sont alors mis complétement à nu. Dans la nuit du 28 au 29 août, le vent de nord-est amena une tempête; notre plus grand navire, *le Nigthingale*, qui tirait seize pieds d'eau, touchait le fond, de son arrière ou de son bossoir, à chaque mouvement de tangage. Les matelots étaient renversés ou précipités de leurs hamacs; sans le fond vaseux qui amortisait le choc, ils auraient pu être blessés grièvement.

Nous retrouvâmes à Saint-Michel les explorateurs que nous y avions laissés la saison précédente; leur barbe était inculte, leurs cheveux en désordre; mais, à une ou deux excep-

tions près, leur santé ne laissait rien à désirer. Une pensée douloureuse se mêlait cependant à la joie de les revoir. Le pauvre Kennicott était mort à Noulato sur l'Youkon, le 13 mai 1866. Sa bonté, son zèle, son obligeance l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connaissaient; on croyait même que sa sollicitude pour ses compagnons et le succès de l'entreprise avaient accéléré sa mort.

Le nom de Kennicott, qui n'est pas inconnu en Angleterre, avait une célébrité bien plus grande aux États-Unis. En 1859, ce savant et infatigable voyageur était parti pour une longue exploration du territoire de la baie d'Hudson, et avait consacré près de quatre années à ses recherches favorites d'histoire naturelle. Les fruits de son travail ont enrichi les collections de l'Institut smithsonien, à Washington, et l'Académie des sciences de Chicago. Le premier, fondation savante d'un Anglais, M. Smithson, distribua généreusement à d'autres musées plusieurs des échantillons qui lui avaient été remis. Les services de Kennicott ont du reste été justement appréciés, et la mémoire de l'éminent naturaliste est parmi ses compatriotes entourée du respect qu'elle mérite.

Le 1er octobre, la flotte de l'expédition mit à la voile. Nous, qui devions hiverner dans le pays, nous restâmes longtemps sur la côte, suivant des yeux les vaisseaux jusqu'à ce que la dernière pointe de leurs mâts eût disparu à l'horizon; alors un soupir involontaire nous échappa : nous savions qu'il se passerait près d'une année entière avant le retour de nos compagnons. Mais nous n'eûmes pas le temps d'approfondir ces tristes pensées; la saison s'avançait; nous devions gagner au plus vite nos quartiers d'Ounalatchlit, sous peine de subir un retard de plusieurs semaines, car vers la fin de l'automne le pays devient impraticable. C'est seulement lorsque le froid a durci la neige et glacé les eaux qu'il est possible de se remettre en voyage, mais nous ne voulions pas attendre jusque-là; en conséquence, nous hâtâmes nos préparatifs de départ.

CHAPITRE XII

ÉTABLISSEMENTS RUSSES ET VILLAGES INDIENS DU GOLFE DE NORTON

CHAPITRE XII.

ÉTABLISSEMENTS RUSSES ET VILLAGES INDIENS DU GOLFE DE NORTON.

Le fort Saint-Michel et ses habitants. — Le *Provalichik*. — Les bains russes. — Pieuse avidité des indigènes pour les purifications. — L'île Saint-Michel. — Un Indien foudroyé par le froid. — Excursion en bateau à vapeur. — Poste russe d'Ounalatchlit. — Les Malemoutes et les Kaviks. — Vêtements de fourrures. — Commerce indigène. — Maisons souterraines. — Manière de prendre le poisson sous la glace.

La redoute Saint-Michel ou Michaelovski, principale station de la Compagnie russe-américaine au nord de l'Alaska, mérite que nous en parlions avec quelque détail. Ce n'est pas seulement le meilleur point de débarquement[1] que puissent choisir, pour les marchandises destinées à l'intérieur, les vaisseaux qui naviguent sur ces côtes éloignées; Saint-Michel a encore l'avantage d'être le centre du commerce indigène, le grand dépôt où sont apportées toutes les pelleteries de la contrée. Depuis l'occupation américaine, on a proposé d'y établir un poste militaire, et, selon toute vraisemblance,

1. Ceci pourrait être quelque peu mis en doute, d'après ce que nous avons dit des bas-fonds du golfe; mais l'embouchure de l'Youkon et les côtes septentrionales sont encore d'un accès plus difficile.

nous ne tarderons pas à entendre parler d'une ville florissante, bâtie aux confins du monde habitable, à soixante-dix lieues du détroit de Behring.

D'après Zagoskin, Saint-Michel est sur le 63° 28' latitude nord, et sur le 159° 24' longitude ouest. Ce port, situé au sud-est de l'île du même nom, fut fondé en 1833 par un homme d'une trempe énergique, Michel Tebenkoff, employé de la Compagnie russe-américaine. Il est construit sur le modèle des forts de la baie d'Hudson; des bastions le défendent, des palissades ferment son enceinte. A l'intérieur, se trouvent les magasins, les habitations des commis et des ouvriers, la caserne, les bains, les cuisines; tous ces bâtiments, peints en jaune, surmontés de toits rouges, ont une apparence coquette et gaie.

Les habitants du poste forment une population des plus mélangées; on rencontre parmi eux des Russes et des Finlandais, des Sibériens d'Yakoutsk, des Aléoutes, et des créoles de tous les États d'Amérique. En somme, on ne peut dire que ce soit une société d'élite; quelques-uns sont des malfaiteurs condamnés par les tribunaux de Saint-Pétersbourg, et qui n'avaient d'autre alternative que d'aller en prison, ou d'entrer au service de la Compagnie russe-américaine. Il ne faut donc pas s'étonner que beaucoup de ces honorables *employés* fussent adonnés à la paresse et à l'ivrognerie. Heureusement, ils ont peu d'occasions de satisfaire leur goût pour les spiritueux; une fois seulement par année, à l'époque où le vaisseau russe chargé de l'approvisionnement du poste arrive de Sitka, on leur distribue quelques rations d'alcool. D'un autre côté, le *Provalichik*, ou commandant du fort, M. Stephanoff, s'entend à merveille à maintenir la discipline. Rien n'est plus convaincant que les arguments dont il se sert pour ramener à la raison ceux qui seraient tentés de se révolter. Je ne crois pas que le knout figure parmi ses moyens répressifs, mais il use de ses poings avec beaucoup de succès. Nous avons tous à ce digne homme de grandes



Fort Saint-Michel (Michaelowski), dans le golfe de Norton.

obligations pour avoir suivi scrupuleusement les instructions qui lui avaient été données en notre faveur, et qui plus d'une fois se trouvèrent au détriment de sa commodité personnelle. La Compagnie russe-américaine donne à ses employés un salaire proportionné à leurs services : ils ne reçoivent que soixante livres de farine par mois, et de 50 c. à 1 fr. par jour. Aussi le provalichik a-t-il dû faire à la plupart d'entre eux de fortes avances, qui probablement ne seront jamais remboursées. Leur modique solde suffit à peine à leur procurer des vêtements, du thé, du sucre, du tabac; ce dernier article est d'une qualité supérieure, mais il leur est vendu fort cher par la Compagnie (6 fr. 50 c. la livre).

Des bains de vapeur ont été organisés à Saint-Michel, comme dans les autres postes russes, et toujours il est facile de s'en procurer; aussi cette opération hygiénique était-elle très en vogue parmi nous. L'établissement se compose de deux pièces au moins. La première sert à se déshabiller. La seconde est pourvue d'un fourneau en pierre, chauffé au degré le plus élevé qu'il soit possible d'atteindre; on y tient toujours prêts des seaux d'eau chaude et d'eau glacée. De temps en temps on arrose les pierres brûlantes du poêle, afin que la chambre soit toujours chargée d'une vapeur épaisse; à l'entrée on jette un seau d'eau froide sur la tête du baigneur, on le fait étendre sur une couchette ou sur un banc, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement étuvé; puis on le plonge dans un bain d'eau chaude. Quand il sort de cette seconde pièce, on lui jette de nouveau de l'eau froide sur la tête et sur tout le corps, précaution indispensable, sans laquelle il serait exposé à ressentir un violent mal de tête.

La transition d'une salle à l'autre est fort brusque et même assez désagréable, car le baigneur passe subitement de la chaleur d'une fournaise à une température de douze ou quinze degrés au-dessous de zéro, mais des frictions immédiates empêchent le refroidissement. Les Russes se couchent

toujours après le bain. Les personnes d'un tempérament très-sanguin, ou celles qui sont faibles de la poitrine, ne se trouveraient probablement pas bien de cette médication.

En dehors du poste, s'élève une petite chapelle. Chaque dimanche et chaque *prasnik* (jour de fête) un service y est célébré. Le prêtre, qui réside à la *missie* (mission) sur l'Youkon inférieur, vient en outre assez souvent à Saint-Michel pour administrer le baptême aux indigènes. Le rite grec, on le sait, a conservé l'usage de l'immersion complète ; quand c'est un enfant, on le plonge entièrement dans l'eau sainte. S'agit-il d'Indiens adultes, on les conduit à la mer près du fort ; j'ai même entendu dire, qu'alléchés par l'appât des petites croix dorées et autres menus objets qui leur sont remis, un assez grand nombre ont reçu plusieurs années de suite ce sacrement.

Il est probable que, dans les rapports des missionnaires, ces zélés néophytes comptent chacun pour quatre ou pour cinq.

Saint-Michel pourrait être attaqué par de puissantes tribus indiennes, mais jusqu'à présent il n'y a pas eu d'agression sérieuse. Ces peuplades, du reste, sont assez éloignées. Un petit village de huttes souterraines ou creusées dans la colline existe seul près du fort.

L'île Saint-Michel est en grande partie composée d'une roche de lave poreuse, qui est criblée de trous innombrables. Dans le bassin de l'Youkon, notamment vers sa partie inférieure, à la mission, la lave est d'une nature encore plus friable. Suivant une tradition des Indiens, Saint-Michel a surgi du fond de la mer. Le fait est fort possible. Une grande île de la chaîne des Aléoutes, que les Russes désignent sous le nom de Bogoslov Volcano, a émergé de l'Océan en 1796. Dans son voyage de 1842-43, Zagoskin apprit des Peaux Rouges, qu'à une époque antérieure dont ils avaient gardé le souvenir, la mer couvrait encore le terrain où s'élève aujourd'hui le fort Saint-Michel. L'eau des étangs et des criques

de l'île est nauséabonde; nos hommes croyaient toujours y sentir une saveur sulfureuse, qui provient sans doute de la décomposition des roches éruptives. Toute l'eau consommée dans le fort pendant les chaleurs est apportée d'une source située sur la terre ferme. L'île est revêtue de mousses épaisses, qui recouvrent, en quelques endroits, un lit d'argile; les baies y sont abondantes en été, on peut même, en hiver, s'en procurer de fraîches en écartant l'épaisse couche de neige qui les cache. Il n'y croît aucun arbre, le fort est approvisionné par l'Youkon ou Kwich-Pak qui charrie et jette sur la côte voisine de son embouchure une quantité considérable de bois mort.

Un jardin du fort (de 10 pieds de long sur 3 de large) produit des radis et des turneps, ce qui montre clairement que le sol pourrait être cultivé avec succès.

Dans le golfe de Norton, la glace se forme dès le commencement d'octobre, mais elle ne prend de consistance que vers le milieu de l'hiver. La veille de Noël, plusieurs employés du télégraphe arrivèrent d'Ounalatchlit à Saint-Michel; ils avaient constamment voyagé sur la glace, bien qu'ils se fussent souvent éloignés de terre de plus d'une demi-lieue. En arrivant ils furent invités par les Russes à *chipit*, c'est-à-dire à boire le thé. Puis ils sortirent pour fumer, et donner un coup d'œil à leurs chiens. Quelle ne fut pas leur surprise de voir que la glace voisine du rivage s'était rompue et que le courant l'avait entraînée à une grande distance! S'ils se fussent mis en route une heure plus tard, ils auraient pu prendre, bien malgré eux, une direction tout opposée et flotter vers le détroit de Behring, portés par une banquise.

Bien que le thermomètre descende habituellement moins bas sur la côte que dans l'intérieur des terres, le climat est en réalité plus rigoureux. Plusieurs de nos hommes eurent des membres gelés pendant que nous explorions le golfe de Norton, et ces accidents furent extrêmement rares dans nos excursions loin du rivage. A l'âpreté de l'air se joint encore

une autre circonstance qui rend fort dangereux les voyages sur la côte. Tandis que la glace pure, c'est-à-dire celle qui n'est pas recouverte de neige, est rare sur les cours d'eau, si ce n'est au commencement de l'hiver, on la trouve en grande quantité le long de la plage. Lorsque le traîneau remonte ces surfaces polies, l'attelage, qui tout à l'heure s'avançait péniblement, part avec une grande vitesse. Incapable de le suivre plus longtemps à pied, le voyageur s'installe d'ordinaire au milieu des bagages, et ses coursiers de race canine l'emportent avec la rapidité de l'éclair. Mais il faut dans ce cas beaucoup de circonspection. Quelque chaleur que l'on puisse avoir acquise par la marche, on se refroidit très-promptement si le vent souffle avec force. Un jour, arriva au fort Saint-Michel un traîneau chargé de marchandises; un indigène, la tête droite, le bras armé du fouet, se tenait immobile au milieu des fourrures. Quand l'attelage se fut arrêté, les Russes, surpris de ne pas voir descendre l'Indien, s'approchèrent de lui. Il était mort. Le malheureux n'avait sans doute pu arrêter ses chiens pour descendre lorsqu'il s'était senti gagner par le froid; en quelques minutes, il avait été complétement gelé. De pareils malheurs sont rares; mais on rencontre souvent des Indiens au visage mutilé, les uns ont perdu leur nez, les autres leurs oreilles. Les voyageurs s'accordent sur ce point, qu'un froid relativement modéré, lorsqu'il est accompagné de vent, est plus dangereux qu'une température rigoureuse avec un air calme.

Le 2 octobre, à midi, notre petite troupe, repartie sur trois embarcations, un *baidarre* (canot indigène), un bateau baleinier et un petit vapeur, *le Wilder*, se mit en route pour Ounalatchlit, qui se trouve à une distance de vingt lieues.

Le steamer était déjà tellement encombré de passagers et de provisions qu'il semblait impossible d'y rien introduire de plus. Je réussis pourtant à y trouver place avec mes bagages. Il était long d'environ soixante pieds, mais il n'avait pas de profondeur et les cabines couvraient les deux tiers du pont.

Le thermomètre placé à l'extérieur marquait 12° centigrades au-dessous de zéro, tandis qu'à l'intérieur, serrés comme nous étions, nous avions aussi chaud que des gens brûlés par la fièvre. Le soir, nous jetâmes l'ancre près du village indien de Taupanica; le lendemain, après avoir marché quelques heures, nous arrivâmes devant les barres de sable de la rivière Ounalatchlit, vis-à-vis de l'île Besborough. Là, nous nous trouvâmes dans l'impossibilité d'aller plus avant; il fallut décharger le steamer en transportant sa cargaison sur des canots indiens; le soir, notre petit navire remontait sans obstacle le cours du fleuve, mais ce voyage devait être pour lui le dernier de la saison.

Le 7, nous fûmes obligés de lui faire prendre ses quartiers d'hiver. L'Ounalatchlit était complétement gelé; notre embarcation, de l'avant à l'arrière, adhérait si fortement à la glace, que ce ne fut pas une mince besogne de briser sa prison, et de lui frayer un passage vers la berge. Quatre-vingts ouvriers, Russes et Peaux Rouges, nous aidèrent à la tirer sur la rive pour la mettre en lieu de sûreté.

A l'embouchure de l'Ounalatchlit se trouve sur la rive droite un comptoir russe de même nom; cet établissement, fondé en 1840, est le plus septentrional de la côte. Il est situé sur le 63° 53′ latitude nord, et sur le 158° 10′ longitude occidentale. Comme le poste de Saint-Michel, une forte palissade l'entoure de tous côtés; mais c'est à peu près la seule analogie qu'il y ait entre eux, car Ounalatchlit est très-petit, très-pauvre, très-peu confortable. Le *bidarchik*, ou chef, n'a lui-même pour tout appartement qu'une chambre, où il doit loger sa nombreuse famille. Les ouvriers sont entassés, avec leurs femmes et leurs enfants, dans la caserne, dont l'étroit espace leur est disputé par des régiments de blattes, gent rapace et prolifique s'il en fût. Le *pitchka*, ou poêle, occupe naturellement la place d'honneur. Quant aux fenêtres, elles ne donnent qu'un jour triste et douteux, car les habitants, au lieu d'aspirer, comme ceux de Saint-Michel, au luxe des

vitres, se sont modestement contentés des membranes transparentes que leur fournissent les vessies des phoques.

Un village de Malemoutes et de Kaviks, Indiens qui ressembleraient beaucoup aux Esquimaux, s'ils n'étaient plus grands et plus forts, s'élève au nord-ouest du poste russe. Les



Indigène de l'Alaska (Malemoute).

hommes ont ordinairement le sommet de la tête rasé; ils portent, en guise de joyaux, des ornements appelés *to-touk:* ce sont de petits morceaux d'os taillés qu'ils introduisent dans des trous pratiqués de chaque côté de la bouche. Les femmes se tatouent le bas du visage, ornent leurs chevelures de verroteries, et leurs poignets de bracelets de plomb ou de fer. Les deux sexes sont également revêtus d'habits de peaux. Le vêtement malemoute est presque toujours muni d'un capuchon; il est court et coupé carrément par en bas pour les hommes; celui des femmes, plus long, a une forme arrondie à son ex-

trémité inférieure. Ces tuniques sont faites de plusieurs sortes de fourrures; le capuchon est presque toujours taillé dans une peau de loup, dont les longs poils abritent et couvrent à moitié le visage; on le double parfois à l'intérieur avec la robe soyeuse du lièvre blanc arctique. Le corps du vêtement est formé de peaux d'écureuil, de loutre, de martre, de phoque ou de renne, de renne surtout. Tantôt c'est la dépouille épaisse d'un vieux mâle, tantôt la fourrure d'un



Vêtement de femme malemoute.



Vêtement d'homme malemoute.

faon mort-né. Zagoskin nous apprend par quelle cruauté on se procure cette fine pelleterie. La pauvre femelle que l'on sait être pleine est chassée de place en place, poursuivie impitoyablement jusqu'à ce que, épuisée de fatigue, elle mette bas prématurément.

Les Tchouktchis de la côte asiatique font un commerce considérable de fourrures. Ils possèdent de grands troupeaux de rennes apprivoisés, tandis que dans l'Amérique russe on ne rencontre jamais ces ruminants qu'à l'état sauvage. Une pelleterie fort estimée sert à garnir le bord des tuniques et

le haut des bottes des riches indigènes : c'est la peau du glouton, animal qui ne se laisse prendre que difficilement ; aussi sa fourrure a-t-elle plus de valeur que toutes les autres aux yeux des naturels de la côte et de l'intérieur.

Les deux sexes portent des pantalons de phoque ou de renne ; les bottes varient de forme et de longueur, mais toutes sont garnies de semelles de *maclock*, c'est-à-dire d'une peau de phoque dont on a enlevé le poil.

Les Malemoutes ont aussi des chaussons de fourrure dont le poil est tourné en dedans. Leurs gants prennent parfois des dimensions démesurées. J'en possède une paire en peau de chien, qui a deux pieds de long et monte au-dessus du coude.

Les indigènes tannent et adoucissent les peaux destinées à leur servir de chaussures avec un liquide fort impur, que je n'ose nommer ; ils l'emploient aussi en guise de savon pour les usages domestiques.

Le phoque est peut-être l'animal qui leur rend le plus de services, car il leur fournit non-seulement de l'huile et de la graisse, mais encore la peau dont ils tirent canots, courroies, filets de pêche, semelles de bottes. Leurs *baidarres* ressemblent beaucoup aux *oumiaks* des Groënlandais ; quelques-uns peuvent recevoir de quinze à vingt personnes, mais ils sont d'ordinaire beaucoup plus petits. Montés sur ces chétives embarcations, les naturels se risquent sur mer et traversent même le détroit de Behring. Ils ont encore d'autres canots, les *baidarkes*, qui rappellent le *kyack* groënlandais. Les uns et les autres sont admirablement construits ; la structure en est à la fois légère et forte, les peaux qui les recouvrent sont assemblées à l'aide de tendons, les coutures rendues imperméables au moyen de la graisse dont on les frotte. On commence par étendre sur la fourrure dont on veut se servir une couche de frai de poisson qui commence à se décomposer. Au bout d'un certain temps, le poil se détache de lui-même. On étend alors la peau sur un châssis et on l'arrose abon-

damment avec le liquide dont nous avons parlé tout à l'heure. Quant à la graisse, elle est enlevée au moyen de couteaux d'os ou de pierre.

En dépit des postes établis sur les côtes du golfe de Norton, les baleiniers américains qui, chaque année, visitent Port-Clarence, le golfe de Kotzebue et les côtes adjacentes, avaient détourné à leur profit une partie considérable du commerce des fourrures; les indigènes leur donnaient la préférence, car ils en obtenaient des prix plus élevés que ceux de la Compagnie russe. Une autre portion du trafic est entre les mains des Tchouktchis, qui du point le plus rapproché de la côte sibérienne traversent le détroit de Behring et se rencontrent à Port-Clarence avec les Kaviks et les Malemoutes.

Les différentes peuplades ont les unes avec les autres des relations commerciales fort actives; il n'est pas rare de voir à une centaine de lieues dans l'intérieur des terres, des vêtements vendus par les Tchouktchis; les troupeaux de rennes de Plover Bay ont fourni la fourrure, et les peaux ont été cousues ensemble par les femmes des tribus de la côte, qui ont la réputation d'être plus habiles ouvrières que celles du haut Youkon. En échange des habits qu'ils apportent, les Tchouktchis reçoivent de l'huile, des os, des pelleteries. Je suis même parvenu à m'assurer d'un fait assez curieux : c'est que les martres appelées dans le commerce zibelines de la baie d'Hudson, les castors, les renards pris près des sources de l'Youkon, sont vendus par les tribus riveraines de ce fleuve aux naturels de la côte, qui à leur tour les cèdent aux Tchouktchis. Ces fourrures arrivent de la sorte à la rivière Anadyr, où elles sont achetées par des marchands russes; souvent aussi elles passent aux mains des baleiniers américains qui fréquentent la côte.

Un des buts de la mission de Zagoskin était d'établir près du détroit de Behring un nouveau fort destiné à empêcher un trafic aussi nuisible aux intérêts de la Compagnie russe-

américaine. On avait songé, paraît-il, à le placer sur les côtes du golfe de Kotzebue, mais le projet n'eût pas de suites, et j'appris, par les membres de notre expédition qui avaient passé l'hiver à Port-Clarence, que la plus grande partie des fourrures de l'Alaska continuent à suivre la même voie. Plusieurs centaines de naturels se rencontrent au printemps dans le détroit de Behring; selon toute apparence, les Américains ne tarderont pas à y fonder une station.

La plupart des indigènes sont pourvus de fusils à pierre ou à piston, qu'ils se sont procurés au moyen d'échanges. La compagnie de la Baie d'Hudson apporte ces armes jusqu'au poste qu'elle a établi au confluent de l'Youkon et de la Porcupine, elle les donne aux sauvages en payement de leurs fourrures; de là, les carabines européennes sont portées par les trafiquants indigènes aux tribus de la côte.

Les petits animaux tels que les lièvres, les martres, les coqs de bruyère, sont d'ordinaire pris au piége; ils forment l'une des principales ressources de ce pays pauvre et inculte. Quant aux productions végétales, on ne trouve guère que des baies. Les airelles et une sorte de petite framboise d'un goût assez agréable croissent en abondance; les indigènes s'en montrent très-friands; les ménagères de l'Alaska les mettent confire dans l'huile de phoque et en gardent pour l'hiver de grandes quantités. Il m'est souvent arrivé, en creusant sous la neige, de trouver de belles grappes de ces fruits, aussi fraîches que quand elles souriaient au soleil d'automne. Mais de tous les luxes gastronomiques, le plus estimé sans contredit par les naturels est la graisse de renne crue; un Indien ne peut donner à son hôte européen un plus évident témoignage de sa haute estime que de lui en offrir un morceau.

Les huttes sont ordinairement souterraines, la toiture seule s'élève au-dessus du niveau du sol; on y entre par une sorte de tunnel, un trou pratiqué au plafond laisse passer la fumée. Quand il n'y a pas de feu à l'intérieur, cette ouver-

ture est hermétiquement fermée à l'aide d'une peau. A côté de presque toutes les habitations s'élève une sorte d'estrade où l'on suspend les fourrures et le poisson; une petite cahute de bois, perchée en l'air sur quatre pieux, et à laquelle on monte par une planche entaillée en guise d'échelle, sert à emmagasiner les provisions, à les mettre hors de la portée des chiens et des bêtes fauves. Les canots, quand on n'en fait pas usage, sont ordinairement placés sur des tréteaux, pour les garantir de l'humidité du sol.

De la station d'Ounalatchlit nous voyions souvent les indigènes creuser des trous dans la glace et prendre d'énormes quantités de petits poissons blancs. Quand nous leur donnions des hameçons, ils en arrachaient aussitôt les barbes; en effet, ils n'en avaient pas besoin pour faire une récolte abondante. Je songeais involontairement aux patients pêcheurs à la ligne de mon pays qui attendent un jour entier sur le bord d'un ruisseau, pour avoir la dixième partie de ce qu'un Indien prend ici en une heure, et je me disais que le Malemoute a la meilleure part. Il est vrai que l'Européen est confortablement installé, tandis que l'indigène de l'Alaska brave l'intempérie des saisons. Ses vêtements de fourrure ne l'empêchent pas de sentir le froid, et le paravent qu'il se construit pour s'abriter, à l'aide de peaux tendues sur des pieux, est souvent renversé par la violence des rafales d'hiver.

CHAPITRE XIII

OUNALATCHLIT — LE GOLFE DE NORTON

CHAPITRE XIII.

OUNALATCHLIT. — LE GOLFE DE NORTON.

Hôtel de ville indien. — Les apprêts d'une fête. — Danse mimique. — Chœurs. — Les Malemoutes et les Kaviks. — La *Parkamanie*. — Je deviens maçon. — Voyage en traîneau.

Le village d'Ounalatchlit, comme la plupart de ceux de la côte, renferme deux ou trois huttes spacieuses destinées aux danses et aux réunions. Ces cabanes servent aussi d'ateliers communs pour les travaux qui exigent beaucoup de place, tels que la fabrication des traîneaux et des raquettes. Véritables hôtels de ville indigènes, elles jouent encore un rôle politique; c'est là que les orateurs de la tribu haranguent la foule, là que se prennent toutes les décisions importantes; là enfin que sont logés les étrangers auxquels on veut faire honneur. Aucune des habitations de la petite bourgade n'a donc de destinations plus variées, ni d'emplois plus utiles.

Les bals étant donnés principalement en hiver, j'ai assisté à plusieurs, et je ne pouvais m'étonner assez du plaisir toujours nouveau que les têtes blanches de la tribu semblent prendre à ces exercices monotones. Les exécutants s'amusent parfois à imiter les mouvements des oiseaux ou des quadru-

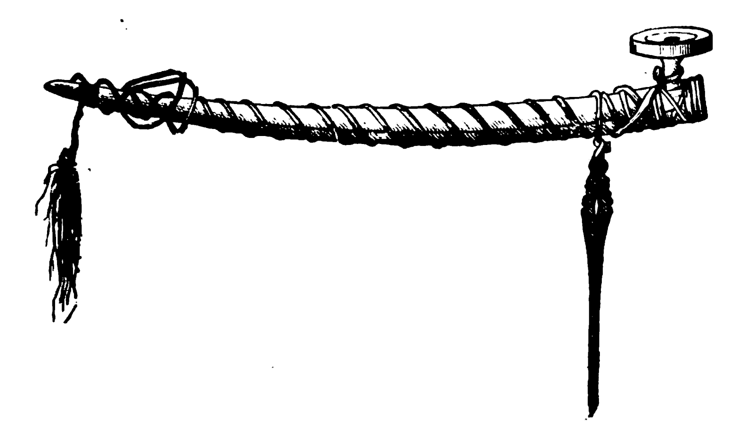
pèdes, ce qui provoque chez les spectateurs une formidable explosion d'hilarité. On dit que leurs chants ne sont pas dépourvus de finesse et parfois de poésie; malheureusement, comme je ne comprenais pas la langue, je n'en puis rien dire; la seule chose dont je me souvienne, c'est que des mots, forts piquants sans doute, sont répétés à satiété.

Nos amis indigènes croyaient nous causer une extrême satisfaction en nous invitant sans cesse à de nouvelles fêtes. Une fois pourtant je fis mine de refuser, mais touché du désappointement des Indiens, je n'eus pas le courage de persévérer dans ma résistance. Après avoir franchi la porte d'entrée, je m'engageai dans un étroit couloir, haut tout au plus de deux pieds et demi, le long duquel il me fallut ramper pour gagner l'unique chambre de l'habitation, située sous le sol et faiblement éclairée par des lampes à graisse de baleine.

Les Peaux Rouges qui devaient prendre part à la danse mimique étaient activement occupés à leur toilette, arrangeant leur chevelure et baignant leur visage dans le liquide nauséabond qui joue un si grand rôle chez les indigènes, comme je l'ai dit ailleurs. Tous étaient nus jusqu'à la ceinture ; ils avaient orné de queues de loups et de chiens leurs pantalons faits de peau de phoque; des plumes et des foulards de coton leur composaient une coiffure des plus fantaisistes. Les vieillards, assis sur des bancs autour de la salle, regardaient les préparatifs d'un œil approbateur, tandis qu'ils fumaient leurs longues pipes, dont la vapeur, avalée lentement à la façon des Tchouktchis, les faisait tomber peu à peu dans une profonde ivresse. Le fourneau de leurs pipes est cependant de dimensions tout à fait microscopiques, et les indigènes ont encore la précaution de mêler au tabac, pour en diminuer l'action, de la poudre de bois de saule.

Pendant ce temps, les femmes allaient et venaient, apportant d'énormes *contogs* ou vases de bois, pleins de baies et de poisson bouilli.

Bientôt un profond silence se fait dans la salle. Les acteurs se forment en carré, chacun d'eux élève successivement vers les quatre points cardinaux, puis vers le ciel, le vase qu'il tient à la main, et pousse un sifflement aigu, semblable à celui d'une balle qui fend les airs. Cette cérémonie figure sans doute une offrande propitiatoire aux saisons et au Grand-



Pipe indienne.

Esprit. Le rite religieux terminé, le banquet commence, accompagné d'un concert monotone de voix gutturales et de gongs, ou plutôt de tambours de basque, car les instruments de musique indigènes sont faits de membranes intestinales de phoque tendues sur un cercle de bois, et que l'on frappe avec un bâton plat. Quant aux paroles du chœur, je n'en pus rien distinguer que le refrain : *Yung i ya, i ya, i ya*, répété à chaque instant. Tout à coup, un jeune garçon sortit des rangs et s'élança en bondissant au milieu de la chambre ; un autre le suivit, puis un autre encore, jusqu'à ce que vingt à peu près fussent réunis en cercle ; tantôt ils s'embrassaient étroitement, comme poussés par une action magnétique, tantôt s'éloignaient avec des gestes furieux. Leurs poings serrés, leurs yeux étincelants exprimaient l'indignation la plus vive ; puis leur bouche contractée s'élargissait en un sourire, leurs

bras s'ouvraient, les ennemis de tout à l'heure étaient devenus des frères qui se félicitaient ensemble d'un bonheur domestique. Pendant les entr'actes de la fête, de petits présents étaient offerts à la ronde à tous les étrangers; j'eus, pour ma part, une paire de semelles en peau de phoque.

La chaleur était devenue intense; la réunion de tant d'êtres humains d'une propreté plus ou moins douteuse, l'odeur fade des plats de poisson, le tout réuni dans une salle hermétiquement close, rendirent bientôt l'atmosphère si suffocante que nous nous esquivâmes doucement l'un après l'autre; mais nos hôtes restèrent bien des heures encore à savourer les plaisirs de la fête.

Les Malemoutes et les Kaviks s'unissent fréquemment par le mariage, c'est pourquoi nous en avons parlé comme s'ils ne formaient qu'un seul peuple. Leurs usages, leurs mœurs sont les mêmes, mais ils ont des dialectes différents et habitent des parties distinctes du pays. Les premiers s'étendent depuis l'île Saint-Michel jusqu'au golfe Golovnin; les seconds occupent une région plus septentrionale, qui confine à Port-Clarence et au détroit de Behring.

Les uns et les autres appartiennent à une race grande et belle; il n'est pas rare de trouver parmi eux des hommes de six pieds, quelques-uns même ont une plus haute stature; presque toutes les femmes sont fort grasses, et paraissent jouir d'une santé robuste; la franchise et la gaieté se peignent sur leurs visages. Nous avons employé des Malemoutes et des Kaviks dans notre expédition, nous les avons trouvés, sous tous les rapports, bien supérieurs à la moyenne ordinaire des Peaux Rouges. Le chef, Aleuyanouk, était un vieillard de bonne mine, à l'air martial, se tenant parfaitement droit, portant la moustache et l'impériale; ses manières n'auraient choqué personne dans une assemblée d'Européens. Un autre chef, Komokin, rendit à notre expédition d'utiles services. Sa sympathie pour les blancs s'était manifestée déjà

en plusieurs circonstances, et surtout lors des expéditions qui furent envoyées à la recherche de sir John Franklin.

Dès notre arrivée à Ounalatchlit, nos hommes éprouvèrent, autant par curiosité que par besoin de se garantir du froid, un vif désir d'acheter des vêtements de peaux. La présence de ces enchérisseurs imprévus fit subitement hausser de 200 pour 100 le prix des pelleteries. Cette fièvre, à laquelle nous donnâmes plaisamment le nom de *parkamanie* (*parka* en russe signifie tunique de peau), fut une source de bénéfices considérables pour plusieurs trafiquants européens mariés à des femmes indigènes ; tandis que les doigts agiles de leurs ménagères confectionnaient du matin au soir, jaquettes, bottes, casquettes et chaussons, ils faisaient le commerce et récoltaient une ample moisson de dollars.

Nous ne tardâmes pas à connaître, aussi bien que les marchands, les noms et les qualités des différentes pelleteries ; le renne seul fournit trois variétés bien distinctes : celle du mâle, appelée en russe *alany scoura*[1], qui est garnie d'un poil épais ; celle du *vederist* ou jeune faon, plus fine et plus soyeuse, enfin le *vcperat*, petit mort avant que de naître, et dont la fourrure est fort estimée. En même temps que nous apprenions le catalogue des trafiquants, nous nous exercions aussi à écorcher le russe, ou plutôt le patois en usage dans la basse classe et parmi les métis de l'Alaska.

Nous avions trouvé en arrivant une construction grossière de bois et de pisé, bâtie l'année précédente pour les explorateurs de la Commission du télégraphe ; mais aujourd'hui que nous amenions avec nous quarante hommes pour commencer les travaux, il devenait indispensable d'élever une habitation plus grande que l'humble maisonnette. Tous les bras se mirent à l'œuvre ; chacun, depuis le commandant jusqu'au dernier terrassier, rivalisait de zèle ; toutefois, on avait beau

1. L'alphabet russe renfermant beaucoup de lettres qui n'existent pas dans le nôtre, il est bien entendu que nous reproduisons le son des mots, non leur orthographe.

se presser, l'entreprise exigeait du temps, et nous passâmes bien des nuits à grelotter sous des tentes. Quelques-uns d'entre nous avaient eu la bonne fortune de trouver asile dans le quartier des employés russes; ces derniers, logés déjà si à l'étroit, eurent la politesse de ne rien faire paraître de leur déplaisir, et prirent philosophiquement leur parti de ce surcroît de gêne.

Au bout de quelques jours, j'étais passé maître dans la construction des murs de pisé; on me laissa libre de suivre la pente naturelle de mon génie, car on avait décidé sagement que chacun serait chargé du travail pour lequel il montrerait le plus d'aptitude. Enfin nous eûmes la joie de terminer une confortable maison, bien abritée contre le froid du dehors, et composée de deux vastes pièces, dont l'une renfermait le foyer. Nous avions adopté l'usage indigène, qui consiste simplement à laisser la fumée s'échapper par un trou pratiqué dans la toiture. Notre habitation n'était pas enfouie sous le sol, mais, comme nous eûmes pendant tout l'hiver du bois en abondance, nous pûmes, même dans ce climat glacial, nous défendre contre les rigueurs de la saison. La seconde chambre nous servait de cuisine; elle était pourvue d'un de ces excellents fourneaux américains dans lesquels, à peu de frais, et de la meilleure façon possible, on fait cuire, bouillir, griller, frire toutes sortes d'aliments.

Les officiers ne vinrent pas habiter notre chef-d'œuvre d'architecture; ils continuèrent à occuper, en compagnie des blattes, tous les coins disponibles du fort; plusieurs petites chambres avaient, à leur intention, été tendues de peaux de rennes, ce qui les rendait plus chaudes et leur donnait un air tout à fait coquet.

Le temps fut très-mauvais pendant une grande partie de mon séjour à Ounalatchlit; le vent soufflait du nord, et la neige tombait avec abondance. Le thermomètre montait toujours au moment des tourmentes, je ne le vis jamais plus bas que 15°

centigrades au-dessus de zéro, quelquefois il n'y en avait que 2 ou 3.

Le colonel Bulkley m'avait gracieusement accordé le privilége de me joindre à l'expédition qu'il me plairait de choisir; l'année précédente, j'avais demandé à faire partie de celle du major Kennicott; mais elle était complétement organisée avant mon arrivée, il m'avait fallu renoncer à visiter les régions inconnues qui avoisinent l'Youkon. Je ne me tenais cependant pas pour battu, et cette fois je m'y pris à temps pour être agréé. Ketchum, qui venait d'accomplir son aventureux voyage, avait été chargé de compléter l'exploration de Kennicott; il promit de me faire recevoir dans sa petite troupe, de me donner toute facilité de visiter le pays, et il tint fidèlement parole.

Le commencement de l'hiver est une époque peu favorable aux voyages, la neige n'est pas encore durcie, les rivières ne sont pas complétement prises; nous le savions, mais, résolus à ne pas perdre de temps, nous n'en fîmes pas moins nos préparatifs de départ. Ils étaient assez compliqués, car nous devions nous pourvoir de traîneaux, de chiens, de harnais, acheter des vêtements de fourrures, nous partager enfin les provisions de bouche, farine, thé, sucre, lard, fèves, riz, etc. Le 26 octobre, nous avions terminé nos arrangements, et le lendemain, dans la matinée, nous quittions Ounalatchlit, pour nous diriger, par le chemin le plus court, vers le fleuve Youkon.

CHAPITRE XIV

EXPLORATION DU FLEUVE YOUKON — VOYAGE EN TRAINEAU SUR L'OUNALATCHLIT

CHAPITRE XIV.

EXPLORATION DU FLEUVE YOUKON. — VOYAGE EN TRAINEAU SUR L'OUNALATCHLIT.

Routes conduisant à l'Youkon. — Traîneaux et chiens. — La rivière Ounalatchlit. — Halte forcée. — Désertion des chiens. — Les Indiens Indgelètes. — Maisons souterraines. — Procès des haricots contre le riz. — Nous devenons médecins. — Ouloulouk. — Commerce avec les Peaux Rouges.

La partie de l'Youkon que nous nous proposions de reconnaître est située à deux cents lieues environ de son embouchure, mais, au lieu de remonter le fleuve dans toute sa longueur, les Russes prennent une route de traverse beaucoup plus courte; de Saint-Michel, la distance totale ne dépasse pas soixante-quinze lieues, elle n'est que de soixante quand on part d'Ounalatchlit.

Les traîneaux employés par les Russes et par les indigènes sont de construction fort légère; on les fabrique avec du bois de bouleau, les coudes seuls sont en sapin; deux barres, placées à l'arrière, servent à les diriger. Nous en avions aussi quelques-uns de façon purement indienne; ils sont bas et assez mal disposés, nous y mettions nos bagages les moins lourds.

Quoique notre expédition fût amplement pourvue de tous

les objets nécessaires à des voyageurs, nous n'avions cru devoir nous munir à l'avance ni de traîneaux ni de chiens, pensant, comme le lecteur l'eût fait sans doute à notre place, que nous trouverions les stations russes parfaitement approvisionnées des uns et des autres. Nous reconnûmes cependant, à notre grand déplaisir, que nos coursiers de race canine laissaient beaucoup à désirer. Ils étaient à peine au-dessus de la misérable espèce de l'Orégon et de la Colombie anglaise, aussi sournois et aussi hargneux. On avait une peine extrême à se les attacher, ce qui, pour moi, est une preuve qu'il y a en eux autant du loup que du chien. J'ai toujours réussi à me faire d'un bon dogue un ami; aussi étais-je contrarié de mon insuccès près de cette race rebelle. Les chiens malemoutes ont le poil fort long; leur robe présente une étrange bigarrure, où domine le gris de fer; ils ont de courtes jambes, mais leurs immenses queues buissonneuses l'emportent en laideur sur tout le reste. En somme, ils nous furent utiles pour transporter les bagages, et nous pûmes, grâce à eux, faire de longues excursions. Pendant l'hiver de 1866-67, le capitaine Ennis parcourut deux fois la distance qui sépare le golfe Norton de Port-Clarence dans le détroit de Behring; le trajet de Saint-Michel à Ounalatchlit fut franchi sur la glace vingt fois au moins, et celui de cette même île à Noulato le fut une douzaine de fois par nos compagnons.

Le matin du 27 octobre, nous dîmes adieu à nos amis, dont quelques-uns voulurent nous accompagner pendant un certain temps, tandis que les autres nous honoraient d'une salve générale, mais passablement fantaisiste, de revolvers, de mousquets et de vieux canons rouillés. Notre troupe comprenait, sans me compter, huit personnes: le capitaine Ketchum, joyeux Américain du Nouveau-Brunswick, le lieutenant Labarge, Canadien qui avait passé la plus grande partie de son existence aux États-Unis, mais qui gardait de son origine française une gaieté communicative, un irrésistible entrain; aussi était-il devenu bien vite notre favori à tous. Notre troisième

compagnon était un Bostonien, nommé Dale, collectionneur de l'Institut smithsonien, admirateur passionné de la nature, et — qualité que nous estimions bien davantage — le plus serviable des hommes; M. Francis, mécanicien de notre petit steamer, partit avec nous, charmé de faire cette excursion; un serviteur nommé Pickett et trois Peaux Rouges complétaient la liste. Nous avions quatre traîneaux attelés chacun de cinq chiens, et chargés de boîtes, de barils, d'instruments, de fourrures, de couvertures et de raquettes. Le poids de chaque véhicule ainsi garni dépassait trois quintaux.

La température au moment du départ était de 14° centigrades au-dessous de zéro, mais elle descendit beaucoup plus bas pendant la journée. Comme il fallait fréquemment courir le long du traîneau, je trouvai cependant que mes épaisses fourrures, si confortables tant que je restais immobile, devenaient fort incommodes quand je me livrais à un violent exercice; aussi je ne tardai pas à en ôter une bonne partie.

Les détails que je vais présenter au lecteur sur ce voyage sont extraits presque textuellement de mon journal. Nous suivions la rivière Ounalatchlit qui, sur ce point, était complétement prise. Pendant tout le jour, nous voyageâmes sur la glace couverte de neige. En quelques endroits, où le vent l'avait mise à nu, nous pouvions observer son aspect : tantôt elle était sombre, opaque, sans couleur; tantôt d'un vert vitreux et si transparent que nous distinguions les moindres objets de son fond bas et caillouteux. L'Ounalatchlit a une largeur médiocre, à peu près comme la Tamise à Hampton, et sa profondeur, sauf pendant les premières crues du printemps, ne dépasse pas une dizaine de pieds. A quelques milles de la station russe d'où nous étions partis le matin. nous trouvâmes beaucoup de sapins noirs et de bouleaux sur les bords de la rivière; en outre, lors de la débâcle, les eaux grossies apportent du bois mort, débris de grands arbres arrachés à la lisière des forêts par la violence du courant.

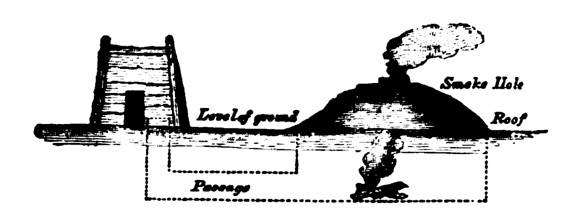
Quelques accidents rompaient la monotonié du voyage; le timon d'un de nos traîneaux se brisa, nos chiens eurent la fantaisie d'aller faire une excursion dans le bois. A quatre heures de l'après-midi, nous nous arrêtons, nous allumons un bon feu de broussailles à la surface de la glace, pour cuire un morceau de lard et préparer du thé. Nous reprenons notre course à la clarté des étoiles, espérant atteindre le soir même le village indigène d'Igtigalik. A six heures, halte forcée; la glace cesse de couvrir le fleuve et nous ne pouvons découvrir de passage. Nous nous efforçons de continuer notre route en nous tenant près de la rive, mais nos traîneaux sont à moitié enterrés dans la neige; la nuit est profonde, nous prenons la résolution de camper. Nous déchargeons les traîneaux, nous attachons les chiens, et nous allumons sur la berge un feu magnifique. Des broussailles nous servent de lit, nous nous endormons serrés les uns contre les autres et couverts d'une grande peau de renne.

Nous avions compté nous pourvoir dans le prochain village de provende pour les chiens. Le poste russe que nous avions quitté le matin est renommé pour la préparation de l'*oukali*, saumon séché qui forme la nourriture ordinairé des meutes; mais nos compagnons devant y passer tout l'hiver, nous n'avions pas voulu dégarnir la place d'approvisionnements qui pouvaient leur être utiles. On nous avait assuré d'ailleurs que nous n'aurions aucune peine à nous procurer en route l'indispensable denrée; nous nous étions d'autant plus volontiers laissé convaincre, que nos traîneaux regorgeaient déjà de bagages. Nous n'avions donc pas la moindre bouchée de nourriture à donner à nos chiens, et les pauvres bêtes hurlèrent toute la nuit de la façon la plus lamentable. N'ayant emporté pour nous-mêmes que juste ce qu'il nous fallait, nous ne pouvions céder une part de nos victuailles sans nous exposer à la disette; en conséquence nous fîmes bonne garde pour empêcher notre attelage de dévorer nos provisions. Ce n'était pas chose facile, et nous passâmes une

nuit des plus inquiètes, ayant à préserver de ces dents affamées, non-seulement notre lard, mais encore nos fourrures, nos bottes, et même les harnais des traîneaux.

28 *octobre.* — Ce matin, au lever du jour, nous constatons la disparition de quatre de nos chiens; dégoûtés de servir des maîtres qui ne les nourrissent pas, ils ont déserté dans la nuit, sans doute pour retourner au poste russe. Le temps est clair, le froid vif (20° centigrades), nous partons de bonne heure et nous atteignons le village, après avoir passé à distance respectueuse de la masse liquide qui nous avait arrêtés hier soir. Plus d'une fois nous entendons la mince couche de glace craquer sous le poids de nos traîneaux; nous craignons à chaque minute de faire un plongeon, mais nous redoublons de vitesse, et bientôt nous avons franchi le difficile passage.

Sur la rive droite du fleuve, nous apercevons un groupe de maisonnettes de bois, la plupart de forme ronde, avec une



Plan d'une hutte d'indigènes.

petite porte et un trou au toit pour le passage de la fumée; c'est un village d'été indien. Derrière chaque cabane, s'élève sur des poteaux la cage à poisson, telle que je l'ai déjà décrite.

La rive gauche avait été choisie par les indigènes pour leurs quartiers d'hiver; çà et là s'élevaient, pareils à des taupinières gigantesques, les dômes de quelques maisons souterraines. Ce sont tout simplement des caves, plafonnées en forme de voûte et couvertes de pisé. Une grossière hutte de planches

protége l'entrée de ces demeures, dans lesquelles on pénètre par une sorte de tunnel. Sur l'invitation d'un indigène nommé Amilka, nous nous aventurons dans l'étroit passage; par bonheur le temps est sec, mais la moindre humidité transforme le couloir en égout. Rampant sur les genoux et sur les mains, nous arrivons enfin dans la chambre; notre hôte en met courtoisement la moitié à notre disposition, et nous y étendons nos peaux de renne, non toutefois sans avoir préalablement purgé le sol de toutes les immondices qui le recouvraient.

2 *novembre*. — Plusieurs d'entre nous ont passé en cet endroit quelques jours pendant lesquels leur unique ressource contre l'ennui a été d'étudier les coutumes des habitants. Leur tenue n'était pas mauvaise, et leur humeur assez hospitalière, mais quelques-uns de leurs usages étaient d'une malpropreté à faire lever le cœur.

Ce village, appelé par les Indiens Igtigalik, est connu des Russes sous le nom de Nove-Ouloulouk; les indigènes qui l'occupent n'appartiennent pas à la même tribu que ceux d'Ounalatchlit, ce ne sont pas des Malemoutes, mais des Indgelètes. Bien qu'ils ne soient éloignés des côtes que de vingt-cinq milles, ils parlent un dialecte tout différent, et qui offre une grande analogie avec celui des Co-Youkons. Les femmes sont jolies, les hommes grands, bien faits, intelligents et pleins de bonne humeur. La polygamie est autorisée, mais la pauvreté des habitants leur permet rarement ce luxe; en revanche, il n'est pas rare de voir un mari répudier sa femme et en prendre une autre, si elle est demeurée stérile ou bien si elle a trompé ses espérances paternelles en lui donnant trop de filles, article fort déprécié dans le pays.

Une grande animation régnait dans toutes les demeures, car l'entrée de l'hiver est l'époque où l'on tresse les paniers destinés à recevoir le poisson, où l'on fabrique des piéges, des raquettes et des traîneaux.

Tous, très-occupés de leur besogne, sont donc réunis au-

tour du foyer. Une flamme claire et gaie s'en élève, mais bientôt il ne reste plus que quelques tisons fumants ; le chef de la famille quitte alors son ouvrage, prend le bois à demi éteint et le jette par l'ouverture du toit qu'il ferme ensuite à l'aide d'une peau de renne. Ce procédé conserve, il est vrai, la chaleur, mais les cendres dégagent encore de l'acide carbonique et de la fumée, qui se répandent dans la chambre ; pas un atome d'air ne nous arrive maintenant du dehors ; l'entrée du couloir souterrain est close elle-même par une épaisse fourrure ; je sens ma tête se serrer, mon cœur bondir sous l'influence combinée d'une foule d'odeurs nauséabondes : poisson à demi gâté, vieux vêtements de cuir, chiens, graisses, etc. Quelques heures plus tard, arrive le moment du repas. L'hôtesse rallume le feu pour procéder aux apprêts culinaires. Tout à coup, un grand bruit se fait entendre au dehors, des chiens se battent en aboyant avec fureur ; dans leur acharnement, ils n'aperçoivent pas l'ouverture béante qui laisse échapper la fumée ; deux ou trois tombent comme des avalanches sur le brasier ardent, renversent dans leur chute poêle et marmite. Voilà le dîner de la famille par terre, et une nouvelle odeur, celle du poil roussi, se mêle aux agréables émanations que je viens de décrire. Inutile d'ajouter que les auteurs du dégât s'enfuient de toute la vitesse de leurs quatre pattes, en hurlant d'une façon plus bruyante encore qu'au moment de leur apparition.

Des enfants gros et gras, qui jouaient dans un coin, ont ajouté au tintamarre le fausset aigu de leurs cris et de leurs rires. L'incident terminé, ils retournent à leurs places, où ils se mettent à sucer, en guise de sucre d'orge, de petits morceaux de glace. Je ne suis pas fâché de les perdre de vue, car ils ignorent complétement l'usage des mouchoirs de poche, et leurs visages barbouillés sont peu attrayants. Ils sont très-peureux, ce qui provient peut-être de l'éducation maternelle. Si l'un de ces jeunes drôles se laisse tomber, les femmes accourent auprès de lui, en poussant des lamentations. Quelques

gouttes de sang apparaissent-elles, les voilà qui se cachent la figure dans leurs mains, comme si elles ne pouvaient contempler un spectacle aussi terrible.

Hommes et femmes fument; ces dernières néanmoins ne le font qu'en certaines occasions. Beaucoup d'Indgelètes, comme les Tchouktchis et les Malemoutes, avalent la vapeur; ils prisent aussi le tabac, qu'ils réduisent en poudre à l'aide d'un pilon et d'un mortier de bois, ou pour parler plus exactement, d'une simple écuelle grossièrement taillée; ils la tiennent d'une main, tandis que de l'autre, armés d'un lourd bâton, dont le bout est rendu plus pesant encore par une pierre, ils frappent à coups redoublés sur les feuilles sèches de l'enivrant végétal. Leurs tabatières n'offrent rien de bien particulier, elles sont de forme ovale, en écorce de bouleau ou en os de renne; mais leur manière de priser est assez curieuse: au lieu de prendre la poudre entre le pouce et l'index, ils l'aspirent délicatement au moyen d'un petit tube de bois.

Dans tous les villages où nous nous arrêtions, nos bagages restaient la nuit à la belle étoile, sans autre garde que la probité des indigènes; jamais cependant nous n'eûmes à constater le moindre larcin; il est vrai que pour se dédommager de leur honnêteté, les habitants nous faisaient payer très-cher tout ce qu'ils nous vendaient. Nous achetions donc le moins possible; de temps à autre seulement, nous nous permettions l'emplette de quelques coqs de bruyère ou d'un quartier de renne séché. La plupart d'entre nous étaient devenus des cuisiniers si habiles qu'ils eussent fait pâlir Vatel de jalousie; je ne crois pas que l'épicurien le plus blasé fût capable, surtout après avoir voyagé tout un jour dans les régions polaires, de résister à l'appétissant fumet de nos ragoûts, cuits juste à point, et convenablement assaisonnés de sel, de poivre, de farine et autres ingrédients.

Ce fut à Igtigalik que Francis et moi engageâmes une dispute qui mériterait de figurer dans les causes célèbres, car il s'agissait d'un procès qui intéresse une grande partie de

l'humanité, celui des haricots contre le riz. Francis, qui arrivait de Pékin, soutenait que le riz est la base par excellence de l'alimentation; car, disait-il, des millions de Chinois ne mangent pas autre chose. De mon côté, je défendais avec ardeur les droits du haricot, plus nourrissant, plus tonique, et j'en appelais au témoignage de tous les ouvriers des mines et de tous les voyageurs des côtes du Pacifique. — Le riz est bien plus facile à cuire, ripostait Francis, sa préparation est aussi simple que rapide.

Oui, répondais-je, mais les haricots sont bien plus appétissants. Frits à *la mineur*, cuits à *la yankee*, bouillis et préparés à la maître d'hôtel, ils forment des mets succulents et variés, tandis que votre riz est tout simplement insipide.

Arguments sur arguments étaient réfutés tour à tour, nous devenions des foudres d'éloquence; mais, je le crains bien, tous nos frais de dissertation furent dépensés en pure perte; chacun de nous, orateurs et auditeurs, garda comme devant, ses opinions personnelles.

A nos talents de cuisiniers et d'avocats, nous joignions encore l'art médical, et nous acquîmes parmi les indigènes une immense réputation. Une anecdote mettra en relief notre habileté dans la science d'Esculape, et les habitudes hygiéniques des naturels. Un homme, qui se plaignait de vives douleurs de poitrine, vient nous demander un remède. Nous n'avions point avec nous de chirurgien; mais le cas semblait exiger un vésicatoire, nous en donnâmes à l'Indgelète un très-actif, en lui recommandant de le garder toute la nuit. Le lendemain, notre malade se présente de nouveau; nous pensons naturellement que la peau doit avoir levé sous l'influence du caustique. Le patient découvre sa poitrine et nous apercevons.... une place, grande comme la main, d'une irréprochable propreté. Le seul effet du vésicatoire avait été d'enlever l'épaisse couche de crasse qui recouvrait l'épiderme. Notre homme, du reste, se déclarait complétement guéri.

Le lendemain, un petit Peau Rouge, jouant avec d'autres

enfants, avait eu la joue balafrée d'un coup de couteau ; il eut recours à nos soins, un large emplâtre fut appliqué sur la blessure, et recommandation faite au malade qu'il eût à s'abstenir de pleurer, de parler ou de manger, afin de ne pas détruire le charme du remède. Il se soumit docilement, n'articula pas une parole, fit toute la semaine une diète sévère ; rien n'ayant troublé l'action réparatrice de la nature, la blessure guérit promptement ; notre réputation fut dès lors parfaitement établie.

Hier, 2 novembre, Dale et Francis nous ont quittés pour retourner à Ounalatchlit, dans l'espérance d'y retrouver nos chiens déserteurs. Plusieurs de ces animaux nous avaient été prêtés par les indigènes, et naturellement ils préféraient le *far niente* dont ils y jouissaient près de leurs maîtres au rude travail auquel nous les soumettions. Je n'ai vu dans l'Amérique russe rien de comparable aux excellents attelages de Pétropaulovski ; à la vérité, ils avaient été choisis dans les meilleures races de la péninsule.

Avant de nous remettre en route, Ketchum et moi, nous achetâmes à frais communs un petit canot indigène qui nous servit plus tard sur l'Youkon, et avec lequel nous fîmes quatre cents lieues. Son propriétaire ne nous avait demandé en payement que cinq dollars, et une hache valant deux dollars et demi ; ainsi l'embarcation ne nous revenait pas cher.

Le 3, nous partons avec nos quatre traîneaux pour le village d'Ouloukouk-le-Vieux, situé sur l'Ounalatchlit à une distance de cinq lieues et demie. Bientôt nous arrivons devant un *poronèse* (portage) et nous sommes obligés de faire à pied une grande partie du chemin sur un sol couvert d'une épaisse couche de neige molle, au milieu de laquelle disparaissent presque hommes, chiens et traîneaux. Plusieurs fois, il nous faut traverser de petits courants, qui ne sont gelés qu'à demi, et dont l'eau nous vient jusqu'à la ceinture. Nous avons grand soin alors de charger les bagages sur nos épaules, afin d'empêcher les provisions d'être mouillées. Sur quelques affluents

de l'Ounalatchlit, la glace a pris de la consistance; nous nous faisons voiturer dans les traîneaux, mais ce luxe ne nous est pas souvent permis. Enfin, nous arrivons à la rivière Ouloukouk. Elle n'est pas encore prise, car les rapides abondent sur son cours, et les sources thermales, qui sont nombreuses dans le voisinage, ne lui permettent pas de geler aisément. Cette circonstance, très-favorable à la pêche, a décidé les Indgelètes à s'établir près delà. Leur village est très-heureusement situé, dans une clairière au milieu des bois. La chaîne des monts Ouloukouk, que l'on aperçoit dans le lointain, ferme l'horizon. Le saumon, la truite, le renne font d'Ouloukouk un pays de Cocagne. Il n'y a pas de danger que nos chiens désertent dans un lieu pareil.

Les indigènes ont des procédés culinaires fort simples. Généralement ils se bornent à faire rôtir les mets devant un bon feu. Quelques-uns se servent cependant de marmites en fer, qu'ils ont achetées aux Russes. Le saumon est cuit sur une broche de bois, on l'expose à la flamme et on le tourne jusqu'à ce qu'il ait pris une belle teinte brune. Ainsi préparé, il est délicieux.

Le 4, survient une tempête de neige terrible. Nous sommes assez heureux pour nous trouver en ce moment dans une maison souterraine où nous faisons, devant une foule ébahie, l'exhibition de nos richesses, boussoles, pinceaux, albums, etc. Le voyageur ne perdrait ni son temps ni sa peine à se munir d'une petite pacotille de jouets et d'instruments élémentaires, au lieu de ces rebuts qu'il est d'usage de prendre pour trafiquer avec les Peaux Rouges. Les verroteries plaisent aux indigènes, mais des lentilles qui allument le feu, des loupes qui grossissent les objets, des kaléidoscopes, des sifflets, une foule de babioles en coutellerie les charment bien davantage. En général, ils préfèrent les articles utiles aux objets de pur ornement; les haches, les couteaux, la poudre, les capsules, les pierres à fusil et les balles forment les meilleurs objets d'échange. Cependant, lorsqu'ils se passion-

nent pour un produit, même sans valeur, il n'est pas de prix qu'ils refusent d'y mettre. Le voyageur qui, naturellement, recherche les marchandises d'un transport facile, peut, s'il réussit dans le choix de ces bagatelles, s'épargner le transport de colis embarrassants. Maintes fois il nous arriva d'émerveiller les naturels en allumant des *serpents de Pharaon*, qui étaient alors une nouveauté, même à San Francisco. De petits feux d'artifice, que l'on aurait soin d'emballer dans de l'étain ou du zinc, pour éviter les accidents, n'auraient pas moins de succès auprès des sauvages.

CHAPITRE XV

VOYAGE EN TRAINEAU DANS LE BASSIN DE L'YOUKON

CHAPITRE XV.

VOYAGE EN TRAINEAU DANS LE BASSIN DE L'YOUKON.

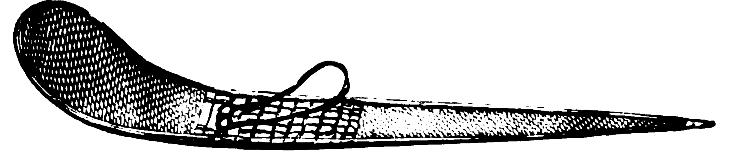
Nous traversons la rivière Ouloukouk. — Les raquettes. — Les monts Ouloukouk. — Route de terre. — Versola Sofka. — Nous campons à la belle étoile. — Masque de glace. — Probité des Indiens. — Sources thermales. — Aspect de l'Youkon. — Coltog. — Le vieux Starik. — Voyage sur l'Youkon. — La Barabba d'Alikoff. — Arrivée àNoulato.

Dans la matinée du 5, montés sur notre barque de peau, nous traversons la rivière Ouloulouk. En faisant plusieurs voyages, nous transportons sur la rive opposée nos traîneaux, nos chiens et nos provisions. Puis, j'essaye ma première paire de raquettes, à la grande joie des indigènes, qui se demandent comment un homme a pu passer sa vie sans que l'usage de ces chaussures lui soit devenu familier.

Le 6, nous partons avec un enfant indigène et un Indien que nous avons baptisé du nom de Tommy. Nous laissons près du bord de la rivière notre canot, qui doit nous être amené plus tard. La journée est belle, le thermomètre marque 4 degrés au-dessous de zéro ; mais la neige n'est pas encore durcie, ce qui nous oblige tous à porter des raquettes. Après un peu d'exercice, je deviens très-habile à m'en servir. Tout

le secret consiste à oublier qu'on les porte et à marcher exactement comme on ferait si on ne les avait pas. La raquette s'avance avec le pied, sans qu'on la lève beaucoup au-dessus de la neige.

Ces chaussures étant destinées à répartir tout le poids du corps sur une grande surface, elles ont une longueur consi-



Soulier de neige.

dérable, parfois cinq pieds et demi, et même davantage. La mesure moyenne est de quatre pieds et demi. Toutes celles dont se servent ici les indigènes sont relevées et arrondies par devant, elles se terminent en pointe par derrière. Les bords sont en bois, un réseau délicat de cordes de boyau forme le milieu, les attaches où le pied se fixe sont des lanières de peau.

Nous suivons la direction du N. N. E., côtoyant de fort près la base des monts Ouloukous, chaîne peu élevée dont les sommets dépassent rarement une hauteur de trois mille pieds; elles sont cependant pour le voyageur une indication utile dans un pays qui n'offre guère que des plaines; leur ligne se prolonge du sud au nord sur une longueur de cent milles et rompt heureusement la monotonie de la perspective; quelques-uns des pics, entre autres le Versola Sofka, ont une forme des plus pittoresques. Nous apercevons aussi, vers l'ouest, des montagnes qui paraissent avoir une altitude plus considérable que la chaîne des Ouloukouk.

De temps à autre, nous nous arrêtons pour boire. Notre guide indien creuse un trou dans la glace d'un petit cours d'eau, il y introduit en guise de filtre une poignée de neige, puis il se baisse sur ses genoux et ses mains pour aspirer le

liquide. Ces ruisseaux fourmillent de vers rouges, et sans la précaution qu'il a prise, il risquerait d'en avaler.

Après avoir franchi un portage, nous traversons un petit bois coupé de clairières. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivons au pied de la Versola Sofka. Nous campons près d'une grande rivière, qui est entièrement gelée; un feu splendide réchauffe nos membres, et un paravent de toile, attaché à des arbres derrière notre campement, nous protége contre le seul ennemi que nous craignions, le vent froid du nord.

L'expérience nous a convaincus d'un fait qui, tout d'abord, semble invraisemblable : c'est que, dans la saison où nous sommes, on est mieux pour dormir à ciel ouvert que sous une tente; en effet, on peut alors, sans crainte d'incendie, s'établir tout près du feu, tandis que sous un pavillon de toile goudronnée, il faut se passer de ce confort. Après avoir déchargé les traîneaux autant qu'il est nécessaire, et donné la pâture à nos chiens, nous nous dépouillons de nos chaussons de fourrures et de nos bottes de peaux, que nous mettons sécher devant la flamme, car l'humidité les a pénétrés. Pendant ce temps, le guide est allé creuser un trou dans la glace du ruisseau le plus voisin afin de remplir les gourdes ; un de nous coupe les tranches de lard, un autre prépare le thé, un troisième fait doucement mijoter un appétissant ragoût de renne séché, ou rôtir un coq de bruyère. Bientôt le festin est prêt, nous le dévorons à belles dents; puis nous fumons une pipe en action de grâces, et nous allons nous étendre près du foyer, enveloppés dans nos couvertures; quelques minutes après, nous nous endormons sous le calme regard des étoiles qui, du haut de la voûte éthérée, contemplent, faute d'un spectacle plus digne d'elles, notre modeste petit campement.

A notre réveil, nous trouvons notre haleine condensée en forme de petits glaçons sur nos moustaches et autres appendices chevelus; l'effet peut être pittoresque, mais ce masque rigide, qui nous empêche de remuer un muscle, est fort peu

commode : aussi plusieurs d'entre nous prennent-ils aussitôt le parti de se raser complétement. L'habitude de porter de la barbe est dans ce climat, non-seulement gênante, mais dangereuse. Un marchand que j'ai rencontré à Pétropaulovski l'année dernière a failli mourir étouffé par le plantureux ornement qui couvrait ses lèvres et son menton. S'étant égaré dans un bois, il avait passé toute la nuit au milieu des broussailles, sous une bise de décembre; le froid et la fatigue l'avaient engourdi, et le matin, quand ses amis inquiets étaient parvenus à le rejoindre, il avait la bouche et les narines presque entièrement fermées par la glace qui s'était attachée à sa barbe. Pour nous, le feu du campement nous préserve d'un pareil danger; après avoir brisé, non sans peine, les capricieuses arabesques qui s'enchevêtrent sur notre visage, nous procédons à notre toilette, opération fort simple, car elle consiste uniquement à prendre un peu de neige dans le creux de la main et à nous frotter la figure avec ce rafraîchissant cosmétique. Un déjeuner, rapidement préparé, avalé non moins rapidement, nous prépare aux fatigues du jour, puis nous nous remettons en route, reposés et de joyeuse humeur. Une fois ou deux, il nous est arrivé cependant de faire un repas du matin plus long et plus substantiel. Nous avions, la veille au soir, mis à l'étuvée un quartier de renne, il avait bouilli à petit feu toute la nuit; le lendemain, à notre réveil, il était cuit à point.

Nous quittons Versola Sofka dans la matinée du 7 novembre; au moment de recharger les traîneaux, nous nous apercevons que le poids des bagages sera trop lourd pour nos chiens, déjà très-fatigués; en conséquence, nous plantons en terre quelques pieux, auxquels nous suspendons les colis que nous sommes obligés de laisser en route. Souvent il nous est arrivé d'abandonner ainsi sur le chemin des sacs contenant de la farine, du thé, du lard et autres provisions, mais je dois le reconnaître, toujours nous les avons retrouvés intacts, quoique bien des Indiens fussent passés devant

ces dépôts. Quelle confiance robuste ne faudrait-il pas avoir dans la probité de l'espèce humaine pour faire la même expérience à Paris ou à Londres!

Notre route est aujourd'hui plus difficile et plus fatigante que jamais; une neige épaisse, tombée le matin même, couvre le sol, nos traîneaux enfoncent et se renversent. Afin de frayer la voie à nos malheureux attelages, nous marchons en tête avec le guide, nous revenons sur nos pas, puis nous repartons de nouveau, parcourant ainsi trois fois le chemin, dans l'espérance d'affermir la molle couche au milieu de laquelle chiens et bagages disparaissent presque tout entiers. Les courtes heures du jour se passent à cette tâche ingrate; la nuit vient; nous nous trouvons devant un ruisseau que le froid n'a pas encore congelé; nous le traversons, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et nous arrivons enfin à une masure indienne, ouverte à tous les vents, que les Russes appellent *Barabba* (maison) *d'Ivan*. Ce misérable réduit est momentanément occupé par une famille indigène; un regard jeté autour de nous suffit à nous convaincre qu'en fait de meubles et de provisions, les pauvres diables n'ont pas de quoi rendre jaloux le plus dénué des mendiants. En dépit de leur indigence, ils paraissent heureux; ne savent-ils pas que, le lendemain, ils pourront prendre au piége le lièvre et le ptarmigan (espèce de coq de bruyère), chasser le renne sauvage, et que, si la proie leur échappe, les habitants du prochain village ne leur refuseront pas un peu de nourriture. Nous leur faisons présent d'une petite quantité de tabac et de quelques bagatelles, puis nous leur achetons un traîneau, qui, à la vérité, n'est pas très-solide, mais qui nous sert à transporter nos couvertures et nos bagages les plus légers.

Le 8, la neige continue de tomber en grande abondance; la marche est si laborieuse que, malgré nos efforts, nous n'avons pas avancé de plus de trois lieues, quand le soir nous nous arrêtons, épuisés, pour la halte de nuit. Les raquettes sont une ingénieuse invention; grâce à elles, on n'enfonce

que de quelques pouces, au lieu d'être englouti à mi-corps; aussi rendent-elles les voyages possibles dans une saison où, autrement, on ne saurait faire un pas; mais elles deviennent à la longue très-fatigantes. Parfois aussi, elles se chargent de neige et de glace, en sorte que l'on porte à chaque pied un poids de douze à quinze livres; il faut constamment avoir le soin de les secouer, ou d'enlever, par un moyen quelconque, la couche qui les alourdit.

Le jour s'annonce brillant et froid, le 9 novembre. Le thermomètre marque — 15° cent.; nous avançons allègrement à travers une plaine, accidentée çà et là par de légères ondulations, du haut desquelles nous voyons l'aube poindre derrière les montagnes de l'Youkon. Notre Indien, qui marche le premier, tue trois ou quatre ptarmigans, destinés à notre repas du soir. Le froid cependant devient plus vif, le vent souffle du nord, nos vêtements nous protégent mal contre ses attaques; avec une subtilité infernale, il s'insinue par les coutures et les fentes de nos habits; nous frissonnons sous son souffle glacial, mais ce sont surtout les oreilles, le nez, les mains qui souffrent de ses morsures. Après avoir parcouru cinq à six lieues, nous arrivons dans une région montagneuse, dont les ravines et les vallées renferment des sources thermales. Je vais en examiner une; des bulles de gaz s'élèvent à sa surface et un thermomètre plongé dans la nappe liquide marque 1° au-dessus de zéro, tandis que dans l'air environnant, il descend à 12° au-dessous.

Nous continuons à marcher dans la direction de l'est-nord-est; le 11, vers midi, nous apercevons du sommet d'une petite colline une mince bande brillante qui se dessine au milieu d'une éclaircie de la forêt. Cette vue stimule notre courage, et nous redoublons de vitesse; avant le coucher du soleil, nous arrivons à la lisière des bois, nous descendons une rive escarpée; devant nous se déroule, pareil à un immense ruban d'une éblouissante blancheur, le magnifique Youkon. Un manteau de neige le recouvre, laissant à peine



Arrivée des voyageurs au fleuve Youkon gelé.

apercevoir en quelques endroits la glace étincelante. De larges blocs, charriés avant que la rivière fût prise, parsèment la surface; çà et là restent encore, malgré l'époque avancée de la saison, des espaces où la violence du courant a empêché les eaux de se congeler. Le fleuve a une largeur de douze cents mètres, son cours est parsemé d'îles nombreuses. Si le lecteur veut se représenter l'Youkon pendant l'hiver, qu'il s'imagine un fleuve long de sept cents lieues et formant comme une seule masse de glace couverte de neige, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La plume et le pinceau sont également impuissants à donner une idée du grandiose terrible, de la vaste monotonie, de l'étendue illimitée que nous avons devant nous[1].

Quoique les berges de l'Youkon soient d'une largeur considérable, elles offrent des pentes extrêmement rapides; nous nous asseyons confortablement sur nos raquettes, et nous nous laissons glisser avec une vitesse d'un demi-kilomètre à la minute; sur de pareilles rives, il n'est pas rare qu'un traîneau descende plus vite que les chiens, qui s'embarrassent dans leurs harnais et tombent les uns sur les autres. De son côté, le conducteur se jette à bas du véhicule, et s'y cramponne pour faire l'office de frein. En Sibérie, on a coutume de se servir en pareil cas d'un bâton ou d'un pieu que l'on enfonce à chaque pas dans la neige et qui ralentit la rapidité de la course.

Au bout d'un quart d'heure, nous arrivons au village Indgelète de Coltog. Nous y sommes reçus dans une habitation souterraine, la plus grande que nous ayons encore vue. Le propriétaire de cette demeure, le vieux Starik, s'empresse de nous offrir du ptarmigan et des baies. Malheureusement il

1. Les artistes me comprendront quand je dirai qu'il serait nécessaire, dans une esquisse de ce fleuve, d'en figurer la largeur hors de toute proportion avec la longueur; un dessin ne pourrait donner qu'une idée fort inexacte. Aussi n'ai-je reproduit dans cet ouvrage qu'un très-petit nombre des vues que j'ai rapportées de l'Youkon.

n'a pas ce qui nous serait le plus nécessaire, du saumon pour nos chiens. C'est le revers de médaille de ce mode de voyage. Les malheureux animaux s'affaiblissent promptement, faute de nourriture régulière, et ils rôdent partout, cherchant quelque chose qui puisse apaiser leur faim. Les provisions renfermées dans des bouteilles ou des barils ne sont pas même en sûreté. L'année précédente, nos chiens étaient parvenus à défoncer une caque d'huile; quand nous arrivâmes, il ne restait plus que des douves et des cercles épars; dans ce même voyage, l'un d'eux avait avalé un jambon presque entier, ce qui l'avait rendu fort malade.

Nous passons dans ce village les journées du 12 et du 13, qui, toutes deux, sont extrêmement maussades; le vent souffle avec rage et des rafales de neige obscurcissent l'atmosphère. Starik harangue pendant une heure ses voisins, fait appel à leur générosité; grâce à son éloquence, nous parvenons à réunir une quantité de provisions fort satisfaisante. Le bon vieillard, avec sa taille courbée, son visage couvert de rides, ses longs cheveux épars, sa barbe inculte, sa bouche veuve de dents, est un objet digne de pitié; mais nous avons la satisfaction d'amener un éclair de joie dans ses yeux éteints en lui offrant du coutil, de la poudre et des balles. Nous avons intérêt, du reste, à nous concilier le bon vouloir du patriarche indien; tous les convois de l'expédition doivent, à l'aller comme au retour, faire halte dans ce village.

Plusieurs indigènes dorment sur des bancs placés autour des murailles dans la maison du vieux Starik, dont l'unique chambre sert ainsi de demeure à quatre ou cinq familles. Nous avons donc autour de nous une société nombreuse, où nous ne tardons pas à être fort appréciés. Quand nous avons fini nos repas, nous remplissons le samovar, et chacun des Indiens qui nous ont rendu quelque petit service reçoit une tasse de thé avec un morceau de biscuit. Plusieurs d'entre eux ont appris des Européens à faire grand cas de la chaude liqueur, tous ont pour le sucre un goût prononcé; mais les

pauvres gens trouvent rarement l'occasion de se procurer un tel luxe, aucun de ces objets ne figurant parmi les articles de commerce de la Compagnie russe-américaine.

Nous continuons le 14 à remonter l'Youkon. De distance en distance, un espace libre de glace, où l'eau coule à raison de trois nœuds à l'heure, montre que nous avons sous les yeux une rivière, et nous rappelle qu'une couche peut-être assez mince nous sépare de la masse liquide; nous serions fort disposés à l'oublier, perdus comme nous le sommes au milieu de l'immense champ de neige qui prolonge jusqu'à l'horizon son éclatante monotonie. Le fleuve décrit un grand nombre de courbes, en sorte que notre chemin se trouve allongé de beaucoup; plusieurs fois nous traversons d'une rive à l'autre pour éviter des angles et des détours; nous rencontrons souvent aussi des blocs de glace de forme fantastique et bizarre qui se dressent devant nous et nous barrent le passage; malgré tous ces inconvénients, notre route actuelle est plus facile que celle de terre. Des rochers s'élèvent sur le bord du fleuve, des îles couvertes de forêts d'un vert sombre parsèment son lit de taches noirâtres. Après avoir fait un trajet d'environ huit lieues, nous nous arrêtons pour camper dans une hutte indigène inoccupée, mais en très-bon état, que les Russes appellent la *Barabba d'Alikoff*. La température, au coucher du soleil, est de 18° cent. au-dessous de zéro.

Le lendemain de bonne heure, nous nous mettons en route. Nos attelages marchent rapidement, et nous avons déjà parcouru trois lieues, quand, aux premières lueurs de l'aube, nous rencontrons un convoi de traîneaux, conduit par une troupe de Russes et d'Indiens. Ils sont, nous disent-ils, envoyés par le *bidarchik* (gouverneur) de Noulato pour nous venir en aide et en même temps rapporter les approvisionnements dont le poste a besoin pendant l'hiver. On ne nous croyait pas aussi près; mais comme plusieurs d'entre nous doivent repartir dans quelques jours pour Ounalatchlit, les Russes se décident à revenir au fort, se réservant d'escorter

plus tard nos compagnons et de se procurer à la côte les vivres qu'ils sont chargés d'amener. Vers midi, nous arrivons à Noulato, où nous faisons une entrée aussi pompeuse que bruyante; l'air retentit d'innombrables décharges, des hourras sont poussés en notre honneur, toutes les mains s'avancent pour aider les traîneaux à gravir la pente qui conduit à la station; quelques minutes plus tard, assis à la table du bidarchik, nous mangeons de grand appétit du poisson et du pain frais. Ai-je besoin de dire que l'inévitable samovar bout déjà? Le Russe le plus pauvre pratique en toute occasion les saints devoirs de l'hospitalité; en conséquence, des coupes massives, pleines d'un thé excessivement fort, sont mises devant nous, et nous buvons gáiement à la santé les uns des autres. Dans la soirée, on nous sert une liqueur plus capiteuse.

Nous avons mis beaucoup de temps pour nous rendre à Noulato. Le chemin se fait plus rapidement au milieu de l'hiver; la neige durcie facilite la marche, et l'on peut même se passer de raquettes pendant une partie du chemin.

Le commandant a fait préparer un logement pour nous recevoir; c'est un pavillon peu élevé, mais confortable et de grandeur suffisante, situé à l'extrémité de la cour. Un grand feu flambe dans le *pitchka* ou poêle; on a, en guise de tapis, étendu sur le plancher une couche de paille; notre hôte, en un mot, n'a rien omis de ce que ses modiques ressources lui permettent de faire. Avant de nous mettre au lit, nous prenons un délicieux bain de vapeur, et nous pensons, en nous endormant, qu'après tout, vivre dans l'Amérique russe a aussi ses charmes.

CHAPITRE XVI

SEJOUR A NOULATO

CHAPITRE XVI.

SÉJOUR A NOULATO.

Les premiers explorateurs de l'Youkon. — Noulato. — Notre logement. — Comment se fait notre approvisionnement de liquide. — Engins de pêche. — Manière de prendre des esquisses en hiver. — Gelées. — La journée la plus froide de l'année. — Fête de Noël. — Aurore boréale.

Les employés de la Compagnie russe-américaine peuvent certainement revendiquer l'honneur d'avoir, les premiers, exploré le bassin de l'Youkon. En 1838, Malakoff visita la région même où s'élève aujourd'hui Noulato; Derabin, quelques mois après, reconnut à son tour le pays, et commença, trois ans plus tard, la construction du fort; enfin, au printemps suivant (1843), Zagoskin, officier de la marine russe, s'y rendit par la route du golfe de Norton[1]

Noulato est, de tous les postes que possédait la Compagnie russe-américaine, le plus septentrional et le plus avancé dans l'intérieur des terres. Sa latitude, d'après Zagoskin, est 64° 42′, sa longitude, 155° 38′. Il est construit sur la rive nord de l'Youkon, au milieu d'une sorte de plaine que borne au

1. L'ouvrage de Zagoskin renferme presque tous les renseignements que nous possédons sur le bas Youkon. Il en a été publié une traduction allemande.

sud-ouest la rivière Noulato, un des affluents du grand fleuve.

Un courant plus petit forme la limite au nord-est. Des bois, qui renferment des arbres assez grands pour les besoins de la construction, se trouvent à peu de distance du fort; le sol, argileux au fond, recouvert à la surface d'une couche d'humus, est assez fertile; d'innombrables baies mûrissent pendant le court espace de l'été, un épais gazon réjouit partout le regard.

Le fort ressemble aux postes russes que j'ai déjà décrits; il a de plus deux tours de garde, une palissade l'entoure; la porte est toujours fermée à la nuit, et par surcroît de précaution, les Indiens ne peuvent, même le jour, pénétrer dans l'enceinte, s'ils sont en grand nombre. Le bâtiment de planches que nous occupions formait l'une des ailes du fort. Les fenêtres de notre chambre avaient, en guise de vitres, des vessies de phoques, et comme la durée des jours était maintenant de deux heures à peu près, on devine que la lumière dont nous jouissions n'était pas des plus splendides. Enveloppés dans nos couvertures fourrées et dans nos pelleteries, nous dormions sur une plate-forme élevée de deux pieds au-dessus du sol que nous avions recouverte de mousse, de paille et de peaux. Quoique la pièce fût assez bien chauffée, la partie la plus rapprochée de terre était parfois excessivement froide. Je suspendis au plafond des vêtements humides que je voulais faire sécher; il s'en échappa aussitôt une vapeur épaisse; je les ôtai pour les étendre à un mètre du sol; l'eau qu'ils renfermaient se congela, et tout autour, je vis se former une frange de glaçons. Surpris d'une telle différence de température, je renouvelai l'expérience avec un thermomètre; il marqua sur le plancher 15° cent. au-dessous de zéro, et près du plafond 18° cent. au-dessus.

Nous tirions chaque jour de l'Youkon notre provision d'eau; les Russes avaient pratiqué à cet effet dans la glace



Piéges à poisson sur l'Youkon.

un trou qu'ils maintenaient ouvert, autant du moins que le permettait la saison. Un traîneau, chargé d'un grand baril, s'en allait chercher l'indispensable liquide, puis revenait à la station, tiré tantôt par des hommes, tantôt par des femmes indiennes, car le poste ne possédait pas assez de chiens pour une charge aussi pesante. Mais, demandera le lecteur, ne doit-il pas arriver souvent, dans ce climat rigoureux, que le fleuve gèle jusqu'au fond, en sorte qu'il soit impossible de se procurer de l'eau, du moins sous une forme liquide? Ce fut la question qui nous vint naturellement à l'esprit; nous interrogeâmes à ce sujet les indigènes, et ils nous assurèrent que le cas ne s'était jamais présenté. La couche de glace n'acquiert pas, même au milieu de l'hiver, une épaisseur moyenne de plus de cinq pieds, sauf dans les endroits où les blocs ont été amoncelés avant que la rivière fût prise. La masse de neige qui se dépose sur la surface solidifiée tempère sans doute la rigueur du froid et empêche les eaux de se geler à une grande profondeur.

J'ai déjà parlé de l'adresse des Indiens pour pêcher, à travers des trous pratiqués dans la glace, une quantité prodigieuse de poissons; mais je ne m'attendais pas à voir cette industrie prendre les proportions qu'elle acquiert aux environs de Noulato. Dès le commencement de l'hiver, on place de distance en distance de gros pieux dont l'extrémité va jusqu'au fond de la rivière, et auxquels sont fixés des engins d'une construction fort simple, car ils se composent uniquement d'un entonnoir d'osier débouchant dans un panier, à peu près comme les nasses employées le long de la Tamise pour la pêche des anguilles, mais de dimensions plus grandes. Autour de chaque poteau, on maintient une ouverture oblongue en cassant la glace toutes les fois qu'elle tend à se former; chaque jour on retire les piéges qui, d'ordinaire, sont pleins de poissons blancs assez délicats. On trouve aussi dans l'Youkon une espèce fort grande, de couleur noire, que les Russes appellent *nalima*. Sa chair, de qualité médiocre, sert

habituellement à nourrir les chiens; mais les naturels apprécient beaucoup le foie, et nous finîmes, non sans un peu de peine, par nous ranger à leur avis.

Pendant les mois de novembre et de décembre, j'essayai de prendre quelques vues du fort et des environs; mais on comprendra que par une température de 34° au-dessous de zéro, ce n'était pas chose facile. Je dus quitter bien des fois mon travail avant de terminer la moindre esquisse; je n'avais pas donné cinq coups de pinceau, qu'il me fallait me livrer à un violent exercice pour rappeler la chaleur, ou courir me chauffer au poêle. Malgré ces précautions, mes pauvres mains se dépouillèrent plusieurs fois; un jour, je laissai geler mon oreille gauche, qui devint aussi grosse que ma tête; j'étais sans cesse tourmenté de la crainte que mon appareil olfactif fût mordu par le froid. On comprend que, dans une telle situation, je ne pouvais entreprendre aucune aquarelle; j'en fis pourtant l'essai; j'emportai avec moi un pot plein d'eau qui chauffait sur un petit réchaud, mais l'expérience ne réussit pas assez bien pour me donner le désir de recommencer. Même dans l'intérieur du logis, le thermomètre placé auprès de la fenêtre marquait toujours plusieurs degrés au-dessous de zéro. Une fois, oubliant le lieu où j'étais, je délayai des couleurs avec de l'eau qui se trouvait près du poêle; et mouillant une petite brosse, je voulus commencer de mémoire un croquis sur mon album. Avant que mon pinceau eût touché le papier, il s'était recouvert d'une couche de glace et ne fit que rayer la feuille sur laquelle je le passai. A quelque temps de là, un de nos hommes étant allé sous un hangar pour exécuter un petit travail de menuiserie, mit entre ses lèvres un grand clou, comme font d'habitude les ouvriers; un instant après, le froid l'avait collé tellement à sa bouche que, pour retirer le morceau de fer sans arracher la peau, il dut aller se faire dégeler auprès du feu.

Le froid produisait aussi sur nos provisions des effets curieux : toutes les pommes-tapées contenues dans un sac for-

maient une seule masse que la hache seule pouvait entamer; il en était de même de la mélasse; quant au jambon, il défiait le couteau le mieux affilé; pour en avoir une tranche, il fallait l'approcher du feu. Avec une pareille température, nos conserves de viande se seraient gardées indéfiniment; elles auraient même pu, en cas de siége, servir « de mitraille. » Les coqs de bruyère ou les lièvres que nous achetions aux Indiens seraient restés pendant un mois ou davantage aussi frais que le premier jour; on n'avait certes pas à craindre de les voir se faisander.

La journée la plus froide de toute la saison eut lieu en décembre. Le 26 novembre, le thermomètre qui, les jours précédents, accusait la température, relativement assez douce, de 16° cent. au-dessous de zéro, descendit tout à coup à 27°; puis il continua de s'abaisser, sans interruption, jusqu'au 5 décembre, où il descendit à 49°; mais le temps était magnifique, le vent ne soufflait pas, il ne tomba pas un flocon de neige; aussi nous souffrions beaucoup moins qu'il ne nous était arrivé par une température de 15 ou 20° seulement.

Le baromètre s'élevait avec une extrême rapidité; le jour où il fit le plus froid, il monta un peu au-dessus de trente pouces. Dans la matinée du 7 décembre, il redescendit subitement; le thermomètre marquait 30° au-dessous de zéro et la neige tombait avec abondance. J'avais acheté à San Francisco un instrument à esprit-de-vin; il se trouva constamment d'accord avec le thermomètre à mercure que l'Institut smithsonien nous avait donné, du moins jusqu'à la température de 35 à 40° au-dessous de zéro, car — le lecteur sans doute le sait aussi bien que moi — le mercure n'indique pas les froids excessifs; quand il gèle à 50°, il faut recourir à l'esprit-de-vin.

Quelques extraits que j'emprunte à mon journal feront connaître sous une forme peut-être plus concise et plus frappante les impressions que nous ressentîmes à cette époque :

18 *novembre*. — Température au lever du soleil, 26° au-dessous de zéro. Labarge prend avec lui deux Peaux Rouges et part pour aller chercher des provisions à Ounalatchlit. Les Russes l'accompagnent; dix traîneaux lui forment un pompeux équipage. La cour du fort présente une scène animée : les hommes causent bruyamment, disent adieu à leurs amis. crient, poussent les chiens vers le *narta* (traîneau); les attelages impatients veulent, avant d'en avoir reçu le signal, se précipiter vers le fleuve; d'autres refusent de partir; on les saisit par la peau du cou, et on les traîne vers les harnais qu'ils essayent de broyer dans leurs mâchoires. Enfin tout est prêt, la porte du fort s'ouvre, le train s'élance vers la tranchée pratiquée dans la berge, bientôt il a disparu. La légèreté de la cargaison permet aux conducteurs de monter souvent sur les véhicules et de gagner du temps; mais le retour ne sera pas si commode.

19 *novembre*. — Température, 35° au-dessous de zéro. Larrione, Indien Co-Youkon, arrive avec un de ses fils, enfant d'une dizaine d'années, qui tient un fusil deux fois grand comme lui; il nous apporte de la graisse fondue dans des boîtes d'écorce de bouleau, et du ptarmigan; nous lui donnons en payement des objets d'une valeur équivalente, puis nous lui offrons du pain et du thé.

Nous avons aujourd'hui invité Ivan, le bidarchik, et son lieutenant Sagor, à faire connaissance avec notre cuisine. Le commandant est un métis que ses aptitudes commerciales ont fait élever au rang qu'il occupe aujourd'hui; il n'a du reste aucune instruction, ne sait ni lire ni écrire, ce qui ne l'empêche pas d'être un agréable compagnon. Notre menu se compose de ptarmigan cuit au four, de jambon frit, ou, comme on l'appelle ici, cher lecteur, d'*oreilles de jeannot*, de café, de mélasse, baptisée par l'un de nous *sucre à longue queue*. Jamais nous n'avions mieux réussi un repas, nos hôtes se montrèrent émerveillés de nos talents culinaires; le thé, toutefois, n'obtint pas leur suffrage, car celui qu'ils consom-

ment est d'une qualité bien supérieure au nôtre. Les Russes sont très-difficiles sous ce rapport; un marchand de Pétropaulowski m'assura qu'ayant eu un jour la malencontreuse idée de faire venir du thé de second choix, il avait dû le réexpédier sans en avoir vendu seulement une livre; aucun Kamtchadale, même parmi les plus pauvres, ne voulait ni l'acheter, ni le recevoir en présent.

17 *décembre*. — Une première troupe d'Indiens est arrivée au fort. Parmi eux se trouve un vieux chef de Noucloukayette, village situé sur les bords de l'Youkon, à 80 lieues en amont de Noulato. Cet homme apporte huit manteaux de fourrures, faits chacun avec vingt-quatre peaux de martre cousues ensemble; aussi est-il considéré parmi les Russes comme un important personnage. Nous lui offrons quelques présents: un habit, une poire pleine de poudre, quelques balles, un canif et plusieurs autres menus objets. Incapable de contenir sa joie, et ne pouvant, faute de savoir notre langue, nous exprimer à nous-mêmes sa reconnaissance, il harangue longuement ses compatriotes dans le dialogue criard en usage parmi les Indiens du haut Youkon. Si nous ne savions pas que ce véhément discours célébrait nos louanges, nous pourrions, d'après la voix de l'orateur, supposer que nous entendons une philippique guerrière, destinée à éveiller dans le cœur des assistants la haine et la vengeance. L'Indien n'a cependant pas un extérieur farouche; son visage, au contraire, exprime la bonhomie; il est, dit-on, bien disposé pour les Européens, et les cadeaux que nous venons de lui faire ont pour but de nous concilier d'une façon toute spéciale son amitié, dont nous pensions avoir besoin au printemps, quand nous passerions dans son village. Je mets le comble à la jubilation du vieux chef, en lui glissant dans la main un paquet de tabac, au moment où il interrompit son discours pour étendre le bras vers moi d'une façon mélodramatique, comme s'il attendait une réponse. A en juger par l'expression de ses yeux, il trouve ma réplique fort satisfaisante.

21 *décembre.* — Nous voici au jour le plus court de l'année; le soleil ne s'est levé ce matin qu'à 10 heures 40 pour se coucher à midi 30. Comme nous n'avions aucun almanach de Greenwich, il est bien entendu que je n'indique pas l'heure astronomique; j'indique seulement, d'après mon chronomètre, la durée du temps pendant lequel une faible lueur de jour a pénétré dans notre logis.

25 *décembre.* — Salut à la joyeuse fête de Noel! Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de la passer loin de mon pays et de ma famille. Nous avons résolu de bannir toute pensée triste, mais nous ne pouvons y réussir qu'à demi; malgré nos efforts, des expressions de regret et de souvenir se trouvent sans cesse sur nos lèvres. Cependant, nous avons, en l'honneur de la solennité, décoré notre chambre de trophées de drapeaux; des fourrures tapissent les murailles, des branches de sapin remplacent le houx national. Notre plus belle vaisselle d'étain, assiettes, plats, timbales, reflètent comme un miroir la clarté de la lampe fumeuse; un grand feu petille dans le poêle, et dès le matin, Dall s'est mis à l'œuvre pour fabriquer des pains d'épices et des pâtés. Vains efforts! Nous ne pouvons chasser le souvenir des chers absents, nous empêcher de songer à la place que nous laissons vide à notre foyer. Notre ami Jager est venu prendre part à la fête; quant au bidarchik, parti depuis quelques jours pour un voyage aux environs, il ne doit être de retour que la semaine prochaine. Nous ne sommes donc en tout que cinq personnes: le lieutenant russe, Ketchum, Labarge, Dall et moi. Je devrais ajouter encore notre serviteur indien, qui, amené fort jeune à Noulato, parle le patois des employés mieux que sa propre langue et pourrait passer pour un Russe. C'est un robuste gaillard, haut de six pieds, d'un caractère très-calme, excellent cuisinier, bon tireur, auquel je ne connais qu'un défaut: il ne peut résister à la tentation de brûler sa poudre dès qu'il voit une occasion quelconque de signaler son adresse, fût-ce en tuant une mouette ou un corbeau. Nous sommes obligés de lui don-

ner une quantité prodigieuse de munitions, et, tant que l'approvisionnement n'est pas épuisé, il fait feu à tout propos; jamais, par exemple, nous ne rentrons au fort sans qu'il salue notre arrivée par trois ou quatre décharges de son fusil à pierre.

Mais revenons à la Noël. Vers cinq heures de l'après-midi, nous étendons sur la table un morceau de coutil pour figurer la nappe; puis nous disposons symétriquement la vaisselle plate fournie par la Compagnie, c'est-à-dire la soupière, les plats et les coupes d'étain, et nous prenons place au banquet.

CARTE DU MENU.

Potage à Youkon.
Ptarmigan rôti.
Ragoût de renne à l'Alaska.
Airelles à la sauce Noulato.
Conserves californiennes de pois et de tomates.
Poudding aux pommes tapées.
Pâté. — Pain d'épices Dall.
Fromage à la glace.
Café. — Thé. — Eau frappée.
Punch au rhum et pipes à discrétion.

Ce n'était pas, après tout, une mauvaise chère; je puis même recommander aux gourmets le fromage à la glace, simple chester recouvert par le froid d'une couche gelée; mais hélas! quelle triste figure aurait faite notre gâteau de pommes tapées auprès du poudding national avec ses raisins de Corinthe et sa graisse de bœuf!

La soirée se passe tout entière à causer gaiement, à chanter, à conter des histoires plus ou moins piquantes. Dall nous lit un poëme de sa composition; je produis à mon tour une nouvelle inédite — qui le sera longtemps, hélas! — à laquelle j'ai donné pour titre: « La momie volée. »

27 *décembre*. — Au moment où nous sommes sur le point de nous coucher, Jagor entre dans notre chambre en nous annonçant qu'une aurore boréale commence à paraître dans

la direction de l'ouest. Cette nouvelle chasse le sommeil; nous grimpons en toute hâte sur le toit du bâtiment le plus élevé du fort pour contempler le splendide phénomène. Ce n'est pas l'arc si souvent décrit, mais un serpent de lumière, souple, onduleux, variant sans cesse de forme et de couleur; tantôt il a la teinte douce et pâle des rayons de la lune; tantôt de longues bandes bleues, roses, violettes se roulent sur ce fond argenté; les scintillations vont de bas en haut et mêlent leur clarté à celle des étoiles brillantes, qu'on aperçoit à travers la vaporeuse spirale[1]. La nuit est calme et merveilleusement belle; le froid, bien qu'assez vif, nous permet cependant d'admirer à l'aise le spectacle magnifique dont nos yeux ne peuvent se détacher. Le thermomètre, en effet, marque seulement huit degrés au-dessous de zéro[2].

Le premier jour de l'année 1867 se lève clair et froid; janvier, d'ordinaire, est le mois le plus rigoureux de la saison; vers le quinze, le mercure de notre thermomètre se congèle, les instruments à esprit-de-vin marquent quarante-quatre degrés au-dessous de zéro. Cependant, quoique la température moyenne soit plus basse que celle de décembre, il y a eu, dans ce dernier mois, des jours où nous avons souffert davantage; six fois nous avons dépassé le point de congélation du mercure; ce froid extrême ne s'est renouvelé que trois fois en janvier, onze fois dans tout l'hiver.

Le pays n'est pas aussi dépourvu de ressources que pourrait le faire croire l'inclémence du climat; mais les approvisionnements nous arrivent de la façon la plus capricieuse: parfois nous sommes réduits aux fèves et à la farine, d'autres fois nous nageons dans l'abondance; d'ordinaire cependant, je dois le reconnaître, nous pouvons voir figurer sur notre table un coq de bruyère ou un plat de poisson; la chair de renne est

1. Voir le frontispice.
2. Le 13 janvier suivant, nous fûmes témoins d'une seconde aurore boréale, qui, cette fois, avait la forme d'un arc enflammé; à quelques jours de là, il y en eut encore une, mais ces lumineuses apparitions se produisent beaucoup moins souvent que nous ne nous y étions attendus.

plus rare, à peine si nous en avons goûté depuis plusieurs mois. Les Indiens nous apportent de temps en temps des lièvres, dont nous faisons d'excellents civets; la fourrure, blanche et douce, nous sert à doubler nos couvertures, et ce n'est pas un luxe inutile dans un pays comme l'Alaska. Il en faut quarante pour une courte-pointe ordinaire. Notre prévoyant quartier-maître, M. Dyer, fait, en vue sans doute des hivers qu'il compte passer ici, une provision énorme de ces peaux si chaudes et si utiles; je ne serais pas étonné qu'au printemps il en eût près d'un millier. Le lecteur, sans doute ne suppose pas que nous dévorions une telle quantité de lièvres; la plus grande partie de ces fourrures sont achetées aux Indiens, qui nous cèdent volontiers le poil, mais qui, en général, aiment beaucoup mieux manger la chair eux-mêmes que de nous la vendre.

Presque chaque jour, durant les courtes heures où le soleil se montre, nous faisons une promenade du côté de la rivière; nous examinons les pêcheries, ou bien encore nous allons visiter les piéges tendus dans les bois par les femmes indiennes du fort Noulato. L'Youkon a ici une largeur de *seize cents* mètres; une île s'élève au milieu de son lit à quelque distance de la station; nous nous y rendons souvent, soit pour chercher des échantillons d'histoire naturelle, soit pour nous approvisionner de poisson et de gibier, dessiner un point de vue, ou simplement pour satisfaire aux lois de l'hygiène en prenant de l'exercice. Une grande cabane de bois a été construite à un mille du fort; nous avons tous plus ou moins travaillé à la bâtir; ce devait être une stagion télégraphique, peut-être servira-t-elle un jour de logement à quelque futur voyageur.

Vers la fin de l'hiver, Ketchum et Labarge partent pour étudier l'intérieur du pays jusqu'au fort Youkon. Notre infatigable Canadien est arrivé d'Ounalatchlit le 2 mars, amenant avec lui vingt-deux chiens et une provision de saumon salé suffisante pour vingt-cinq ou trente jours. Le voyage qu'il se propose de faire durera au moins ce temps; il ne faut donc

pas, pendant leur courte station à Noulato, toucher à des denrées qui sont indispensables pour la route. Nous réunissons tout ce qui est mangeable, et suivant en cela l'exemple des Russes, nous fabriquons une soupe pour les bêtes de somme avec de l'huile, du poisson, des restes de viande, du riz et du son. Nous sacrifions même nos dernières fèves, que les chiens mangent parfaitement lorsqu'elles ont été bien amollies. On fait cuire lentement ce mélange sur un feu doux, on le laisse un peu refroidir, puis on le verse dans une auge de bois. Les bêtes affamées se pressent autour de cette bouillie, se la disputent avidement jusqu'à ce qu'elles aient avalé la dernière bribe, léché la dernière goutte.

Plusieurs Indgelètes avaient promis à Ketchum de l'accompagner, mais ils se dédisent au dernier moment, effrayés sans doute de s'éloigner autant de leur village; on les remplaça par quatre Co-Youkons, dont deux sortaient à peine de l'enfance; ce ne furent cependant pas les membres les moins utiles de la troupe. Le 11, tous les préparatifs sont terminés et nos amis partent en quatre traîneaux. Leur exploration, je le crains, a été entreprise trop tard; il est tombé récemment de la neige, de sorte que la surface du fleuve est aussi molle qu'au commencement de l'hiver. Nous accompagnons les voyageurs l'espace d'une ou deux lieues, pendant que Dyer ébranle l'une des vieilles tours de garde, en faisant partir une pièce d'artillerie hors de service qu'il a découverte dans un coin de ce bâtiment.

CHAPITRE XVII

LES INDIENS CO-YOUKONS

CHAPITRE XVII.

LES INDIENS CO-YOUKONS.

La tribu des Co-Youkons. — Massacre de Noulato. — Un meurtrier indien. — Veillée funèbre. — Cercueils aériens. — Superstitions.— Chasse aux rennes ; battues. — Transport des nouvelles. — Fourrures et commerce. — Bésicles indiennes. — Poupées.

Les Co-Youkons forment l'une des tribus les plus considérables de l'Alaska. Le pays qu'ils habitent s'étend le long de l'Youkon, depuis la rivière de Co-Youkouk jusqu'à la Tanana, qui se jette dans le grand fleuve près de Noukloukayette. Quelques tribus intermédiaires peuvent bien avoir des noms particuliers, mais toutes parlent le même dialecte, et l'on est fondé à ne voir en eux qu'un seul peuple. Les Co-Youkons offrent une certaine ressemblance avec les Indgelètes, mais ils ont dans les traits quelque chose de sauvage. Le vêtement distinctif de ces indigènes est une jaquette à double queue, dont une pointe descend par devant, l'autre par derrière. Grâce au commerce qui se fait entre les tribus, on voit fréquemment le costume malemoute sur l'Youkon; mais l'habit que je viens de décrire est co-youkon d'origine, sauf quelques modifications légères; il est adopté par toutes les tribus riveraines du fleuve, sur une étendue de trois à quatre cents lieues. Les femmes portent un costume coupé carrément par

en bas. Les plus coquettes ornent leur visage de coquilles d'*hy-a-qua* (*dentalium*) que leur fournissent les marchands européens. Cette parure s'accroche dans un trou pratiqué à travers le cartilage du nez.

L'humeur farouche des indigènes du haut Youkon a souvent inquiété les Russes. Des meurtres fréquents ont ensanglanté Noulato. Derrière le poste se trouve un petit cimetière où repose un brave Anglais, membre de l'expédition du capitaine Collinson, qui, allant à la recherche de sir John Franklin, trouva la mort sous le couteau des Indiens. Voici comment les Russes m'ont raconté ce triste événement :

« Le lieutenant Barnard avait débarqué à Saint-Michel le 12 octobre 1850, et il y était demeuré jusqu'à l'arrivée du commandant du fort de Noulato, c'est-à-dire jusqu'au commencement de l'hiver. Quelques jours plus tard, il était parti pour l'Youkon avec l'officier russe, suivant exactement la route que nous avions prise nous-mêmes. Le voyage s'était accompli paisiblement; les indigènes ne paraissaient avoir nul mauvais dessein; rien, en un mot, ne pouvait faire pressentir l'horrible drame qui se préparait. Dès qu'il fut à Noulato, le lieutenant Barnard envoya un des employés du fort, accompagné d'un serviteur indigène, chez les Co-Youkons, pour prendre quelques renseignements. Cet homme remonta le fleuve pendant plusieurs jours; arrivé sur le territoire de la tribu qu'il venait visiter, il fit halte, et, cédant à la fatigue, il s'endormit dans son traîneau. Son domestique indien était allé chercher de l'eau à quelque distance; les naturels qui, de loin, avaient observé le mouvement des deux voyageurs, profitèrent de ce moment pour se jeter sur le Russe. Le serviteur, à son retour, trouva son maître sans vie et couvert de blessures; il prit la fuite fort effrayé. Mais les Co-Youkons le rappelèrent; ils n'avaient, disaient-ils, aucune intention de s'attaquer à un Indien. Le malheureux crut à leurs paroles : il revint vers eux; à peine avait-il fait quelques pas, qu'il recevait plusieurs flèches en pleine poitrine et tombait mort sur le sol.

« Les meurtriers, au nombre de plus de cent, se mirent alors en marche vers le poste russe. Une quarantaine d'Indiens étaient réunis dans leurs habitations souterraines au confluent de l'Youkon et de la rivière Noulato, à une demi-lieue du fort. Les assaillants cernèrent le petit village, s'emparèrent des canots, les brisèrent, réunirent le bois et les raquettes qu'ils purent se procurer, placèrent le tout à l'entrée des maisons et au-dessus des trous destinés à livrer passage à la fumée, puis ils mirent le feu aux débris ainsi entassés. Les victimes qui se trouvaient dans les chambres souterraines périrent suffoquées ou furent tuées au moment où elles cherchaient à s'enfuir. Il ne reste plus aujourd'hui dans l'infortuné village que cinq ou six habitants.

« Dès le lendemain matin, les Co-Youkons, enivrés par le carnage, se précipitèrent dans la cour du fort, qui n'était protégée par aucune palissade. Une fatale sécurité régnait parmi les Russes; sûrs des dispositions pacifiques des indigènes du voisinage, ils n'avaient pas même pris le soin de fermer les portes. Une femme indienne, dit-on, avait eu connaissance de l'incendie et des meurtres de la nuit précédente, mais la terreur lui avait fermé la bouche. Le commandant, ce jour-là, était sorti de fort bonne heure; les Co-Youkons le rencontrèrent non loin du poste, s'approchèrent de lui en rampant à travers les ténèbres, et le percèrent de plusieurs coups de poignard. Blessé à mort, il trouva cependant la force de se traîner jusqu'au fort; il tomba, pour ne plus se relever, sur le seuil de sa propre chambre. Les Indiens se précipitèrent dans l'habitation, où ils trouvèrent Barnard et un autre Anglais, un interprète, encore couchés dans leurs lits. Les deux Européens furent debout en un instant, et saisissant leurs fusils, s'efforcèrent de tenir tête à la troupe menaçante. Mais leurs coups de feu, mal ajustés, ne firent que blesser légèrement les agresseurs. Un combat terrible s'engagea; Barnard, entouré, ne pouvait recharger son arme; il s'en servit comme d'une massue; plus tard, on la retrouva,

brisée, sanglante, sur le lieu de la lutte. Enfin le courageux Anglais fut écrasé par le nombre; les assaillants le jetèrent sur le lit, où ils l'achevèrent avec leurs poignards. L'interprète fut aussi grièvement blessé.

« Au moment où les assassins sortaient de la maison, cherchant de nouvelles victimes, un Russe, posté à l'une des fenêtres du bâtiment opposé, tira sur eux. Un Indien tomba, mais un autre banda aussitôt son arc, et le dirigea vers l'endroit d'où était parti le coup. Il n'eut pas le temps de lancer sa flèche, une balle l'étendit raide mort, tenant encore son arme dans sa main crispée. Les indigènes, frappés de terreur, se dispersèrent aussitôt.

« Un Indien Lofka fut aussitôt envoyé à Saint-Michel avec une lettre adressée à M. Adams, chirurgien de la petite colonie. A une lieue de Noulato, le messager fut arrêté par les Co-Youkons, qui le fouillèrent des pieds à la tête; l'indigène avait eu la précaution de cacher le billet compromettant sous la semelle de fourrure qui garnissait le fond de ses bottes, et sa ruse ne fut pas découverte. M. Adams, averti du malheureux événement qui venait d'avoir lieu, se mit aussitôt en route. Mais la distance était longue; quand il arriva au fort, les deux victimes avaient succombé à leurs blessures. Tout ce qu'il put faire, ce fut de leur rendre les derniers devoirs. »

Pendant mon séjour à Noulato, j'allai plusieurs fois visiter la tombe de mes infortunés compatriotes; une croix marque l'endroit où ils reposent, et une inscription rappelle la date et les circonstances de leur mort.

On prétendit que le commandant du fort avait provoqué, par ses mauvais traitements, les cruelles représailles des Indiens du haut Youkon, mais cette accusation ne fut pas prouvée; elle n'expliquerait pas d'ailleurs le massacre du village indigène situé près de Noulato; les véritables causes de ce conflit sont demeurées enveloppées de mystère.

Les scènes de violence et de meurtre se reproduisent au reste fort souvent parmi les naturels de cette tribu. Pendant

l'automne de 1865, un Co-Youkon partit avec deux indigènes, deux frères qui habitaient le même village que lui, pour aller chasser dans les montagnes. Le misérable avait son projet arrêté. Il trouva un prétexte pour séparer ses compagnons sans défiance, et les tua l'un après l'autre. De retour à la petite bourgade, il s'empara des biens des victimes, poissons séchés, fourrures, traîneaux; il poussa même l'audace jusqu'à contraindre l'une des deux veuves à vivre avec lui. Cependant la famille des défunts s'était émue; des parents, qui demeuraient dans un village éloigné, vinrent pour tirer vengeance du forfait; le meurtrier, averti de leur approche, s'enfuit dans les bois, emmenant avec lui la femme qu'il avait séduite. Quand nous quittâmes le pays, on n'était pas encore parvenu à le saisir, et plusieurs fois, dans mes promenades solitaires, je crus voir sa sinistre figure surgir derrière un rocher, ou bien errer à travers les arbres. Il n'échappera pas sans doute au châtiment qu'il mérite, car tous les Indiens du voisinage ont juré de le punir.

Les morts ne sont pas oubliés ici aussi vite qu'il arrive souvent parmi les sauvages : le deuil dure une année entière; pendant ce temps les femmes se réunissent plusieurs fois pour pleurer sur le défunt et rappeler ses vertus, réelles ou supposées. A l'anniversaire du décès, une fête termine les rites funèbres. Pendant mon séjour à Noulato, je fus témoin d'une de ces cérémonies; elle eut lieu dans la caserne du fort que le gouverneur, sur la demande des indigènes, avait mise à la disposition de la famille affligée. Un enfant était mort l'année précédente; le deuil finissait, un grand repas devait réunir les parents et les amis. D'abord, tous les visages furent tristes, des larmes mouillaient les yeux des femmes; peu à peu, la gaieté se fit jour parmi les convives; je ne vis jamais plus bizarre mélange de lamentations et de réjouissances.

La mère, entourée de quelques matrones, continuait à pleurer amèrement, pendant que les invités chantaient en chœur et dansaient avec un infatigable entrain autour d'un

mât peint de couleurs éclatantes, décoré de guirlandes de perles, de magnifiques peaux de loups, de fourrures de martres. Ils demeurèrent jusqu'au matin, n'interrompant leurs joyeux ébats que pour manger et boire. Le vacarme est impossible à décrire; un enfant surtout ne cessa de crier de toute la force de ses poumons, si bien que les jours sui-



Sépulture des Co-Youkons.

vants, le petit diable se trouva, par une juste compensation, complétement privé de la voix. Les objets qui garnissaient le mât furent, à la fin de la cérémonie, partagés entre les conviés. On peut juger de l'impétuosité des danseurs, du zèle qu'ils mettaient à leurs exercices chorégraphiques, par ce fait, que le poêle massif placé au milieu de la chambre fut ébranlé sur sa base et en partie démoli.

Au lieu d'enterrer les morts, les indigènes les placent dans

des boîtes oblongues, élevées sur des pieux qui les maintiennent à un ou deux mètres du sol; quelquefois on les décore de fourrures qui pendent au-dessus comme des bannières; le plus souvent, on les recouvre de tous les objets qui ont appartenu au défunt, tels que son canot, ses rames, ses raquettes. L'usage de ces cercueils aériens est aussi répandu parmi les tribus de la côte.

La dépouille des hommes ne jouit pas seule du privilége d'être religieusement conservée; les indigènes ont pour les ossements des animaux une sorte de respect surperstitieux; ils les amassent dans leurs maisons au lieu de les jeter au feu où de les donner aux chiens. C'était pour eux un véritable scandale lorsqu'ils nous voyaient laisser dévorer par les bêtes de notre attelage les débris d'un gigot de renne.

« Vous nous portez malheur, s'écriaient-ils, nos chasses seront infructueuses et nos piéges laisseront échapper le gibier. »

Une superstition semblable les empêche aussi de jeter les rognures de leurs ongles, les cheveux tombés de leur tête ou les poils de leur barbe; ils en font des paquets qu'ils suspendent aux arbres.

Outre leur talent pour la pêche, talent dont nous avons déjà parlé, les Indiens de ces tribus ont une manière ingénieuse de prendre les rennes. Ils tracent dans les endroits fréquentés par ces animaux, le plus souvent sur la lisière des bois, un enclos de forme elliptique, ouvert à l'une de ses extrémités. Une forte palissade ferme le bout opposé de l'enceinte; les deux côtés sont garnis de pieux placés à une petite distance les uns des autres et reliés par des nœuds coulants. Les indigènes font ensuite dans la forêt une battue qui pousse le gibier vers le piége. Une fois entrés, les rennes veulent passer entre les poteaux pour s'enfuir; ils introduisent leurs têtes dans les lacets, qui se serrent et les retiennent. D'autres, effrayés, courent çà et là, mais ils ne tardent pas à tomber sous les coups de leurs ennemis. La plupart des chas-

seurs sont embusqués derrière des monceaux de neige, amassés à dessein à l'entrée de l'enclos, et dans lesquels sont pratiquées des meurtrières qui permettent de tirer sur le troupeau en désordre.

Quand le gibier s'épuise, les indigènes vont chercher sur un autre territoire des moyens de subsistance plus abondants. Leurs habitudes nomades expliquent comment il se fait que, dans un pays aussi peu habité, les nouvelles se répandent avec une vitesse extrême. Qu'un vaisseau jette l'ancre à Saint-Michel, son arrivée sera, une ou deux semaines plus tard, connue de toutes les tribus de l'Youkon. Mais si les gazettes vivantes du pays voyagent vite, elles ne se font pas scrupule de répandre, à tort et à travers, tout comme les journaux des nations civilisées, les bruits les plus alarmants. Vers la fin de décembre, on vint dire à nos amis de la côte que nous avions été attaqués par les Indiens; aussitôt, le capitaine Ennis envoya quelques hommes pour s'assurer du fait et nous prêter main-forte. Nous n'avions pas besoin de leur assistance, mais nous fûmes satisfaits de les voir, car, de notre côté, nous avions reçu des nouvelles, heureusement tout aussi peu fondées, qui nous inspiraient des craintes fort vives au sujet de la petite colonie de Saint-Michel. Quelques légers désaccords entre les Russes et les indigènes avaient sans doute été la base sur laquelle l'imagination de nos messagers avait bâti ces lugubres échafaudages.

Il n'en faut quelquefois même pas autant pour donner lieu aux plus étranges rumeurs. Un jour que nous avions fait maigre chère, il nous arriva de menacer en riant les femmes indigènes de prendre leurs nourrissons joufflus pour les mettre en civet, si les approvisionnements n'étaient pas plus réguliers; quelques jours après, on se répétait avec frayeur à vingt lieues à la ronde, que nous étions des cannibales, très-friands de viande fraîche et que nous avions déjà mangé plusieurs enfants. En général, les Indiens aimaient à nous voir rire et plaisanter avec eux, mais nous devions peser avec



Chasse aux rennes chez les Co-Youkons.

soin nos paroles, surtout ne jamais rien avancer sans en être bien sûrs. Nous avions annoncé confidentiellement à quelques-uns d'entre eux l'arrivée du grand steamer, qui devait remonter l'Youkon; nous ne doutions pas alors que l'événement ne confirmât bientôt nos paroles; la nouvelle fit sensation dans le pays et nombre d'indigènes se rendirent à l'embouchure de l'Ounalatchlit pour voir le navire que nous y avions laissé. Par malheur, nos chefs changèrent d'avis : le steamer de l'Youkon fut attendu en vain; ce contre-temps suffit à nous valoir la réputation d'effrontés menteurs, dont aucune parole ne méritait la moindre créance.

Quoique grossiers et parfois cruels, les Co-Youkons ignorent l'usage de « l'eau de feu; » ils ne se sont pas encore laissé pervertir par le contact des trafiquants et des aventuriers; combien de temps durera cet état de choses? Mais s'ils s'abstiennent d'alcool, en revanche ils s'enivrent avec la fumée du tabac, comme les naturels de la côte; ils se servent même de pipes beaucoup plus grandes, introduites chez eux par la Compagnie des fourrures, et aussi, je dois l'avouer, par les membres de notre expédition.

Les femmes sont, en général, gracieuses et assez jolies; celles qui habitent les forts prennent facilement la manière de vivre des Européens; les bains de vapeur en particulier semblent être extrêmement de leur goût. Elles gardent, même mariées, une humeur joyeuse et presque enfantine, s'amusant à jouer ensemble, à se lancer des boules de neige, à glisser avec leurs raquettes sur les pentes les plus rapides. Presque toutes sont de bonnes mères; elles traitent leurs enfants avec douceur, n'épargnent ni les soins ni les veilles, et j'étais souvent touché de la vive tendresse qu'elles montrent pour leurs nourrissons.

Un soir d'été, Dall eut la galanterie d'offrir une rose sauvage à une jeune fille indienne. Elle l'accepta en souriant, puis la garda dans sa main, évidemment fort embarrassée de ce qu'elle en devait faire. Notre ami l'approcha des narines

17

de la demoiselle, mais grande fut sa surprise de la voir se détourner avec un geste de dégoût qu'Hamlet n'eût pas désavoué. Je cite le fait, sans prétendre cependant le donner comme un trait des mœurs nationales.

Les indigènes amassent pendant l'hiver une quantité considérable de fourrures, provenant d'animaux pris au piége; mais une partie seulement de ces pelleteries entre dans les forts russes; le reste est gardé jusqu'au printemps, pour être vendu, soit à la Compagnie de la Baie d'Hudson, soit aux trafiquants indigènes qui s'assemblent chaque année dans le village de Noucloukayette.

Malgré les débouchés nombreux que trouve le commerce des fourrures, en dehors des comptoirs russes, les employés de Noulato ont, dans une seule saison, acheté cinq mille martres, sans compter les peaux de castor, de renard noir ou gris d'argent. Ils se refusent cependant à vendre des fusils et des munitions, mesure qui excite parmi les indigènes un mécontentement universel. Aussi Ketchum se fit dans la tribu des amis nombreux en distribuant quelques balles et un peu de poudre.

Si l'on veut donner des verroteries en payement aux indigènes de l'Youkon, il faut qu'elles ne soient pas fragiles; les grosses perles de porcelaine sont celles qui conviennent le mieux; on les essaye en les choquant avec force contre une pièce de bois; si elles ne se brisent pas, elles sont reconnues de qualité satisfaisante. Les peignes, les miroirs, les cotonnades de toutes sortes sont fort appréciés, surtout par les femmes. Pierres à fusil, briquets, couteaux, ciseaux sont très-demandés; le savon et les allumettes jouissent d'une égale faveur. Nos achats se bornaient principalement aux vivres et aux fourrures, et nous payions avec ces petits objets, quand il s'agissait de services exceptionnels, nous donnions des fusils, des couvertures ou des tissus.

Le dialecte co-youkon a une étroite affinité avec l'idiome indgelète, mais il paraît différer complétement de celui des

autres peuplades de la côte. Les indigènes du littoral de l'Alaska septentrional sont, à n'en pas douter, des Tchouktchis d'Asie modifiés par l'influence américaine; mais de quelle souche proviennent les Indiens Youkons? Ils semblent avoir beaucoup de rapports avec le type peau rouge, si bien décrit par Catlin et d'autres voyageurs. A chaque instant, je reconnaissais des coutumes, des traits de caractère; je ne croyais pas être au milieu d'étrangers.

Comme toutes les tribus environnantes, les Co-Youkons se servent au printemps de besicles en bois; sans cette précau-



Lunettes des Co-Youkons.

tion, les reflets du soleil sur les vastes plaines de neige occasionneraient de nombreuses ophthalmies. Ces lunettes reçoivent différentes formes, mais elles sont toutes percées d'une étroite fente par laquelle on peut voir avec une netteté suffisante. Nous portions des verres de couleur pour remédier au même inconvénient.

Pour amuser les enfants, les mères fabriquent des poupées

qui reproduisent assez fidèlement le costume et la tournure des deux sexes. Mais les jouets ne servent pas longtemps; les jeunes Co-Youkons deviennent vite des hommes et des femmes; à dix ans, un garçon possède un fusil et sait en faire usage; une fille de quinze ans a souvent un mari, ou du moins elle dresse ses piéges pour en attraper un.

CHAPITRE XVIII

NOUS REMONTONS L'YOUKON EN CANOT

CHAPITRE XVIII.

NOUS REMONTONS L'YOUKON EN CANOT.

Premières brises du printemps. — Débâcle de l'Youkon. — Préparatifs de voyage. — Nos canots. — Immensité du fleuve. — Navigation périlleuse. — Iles submergées. — Co-Youkouk. — Flottille en écorce de bouleau. — Sachertelontin. — Lagune. — Newicargout. — Expériences minéralogiques faites avec une brosse à dents. — Un docteur indigène. — L'été sera court, profitons-en. — Fauteuil à l'usage des babys.

Bien que la neige couvre le sol et que les rivières soient gelées pendant huit mois de l'année dans le nord de l'Amérique russe, il ne serait pas exact de dire que l'hiver dure tout ce temps. Dès le 5 avril, un dégel avait eu lieu; à la vérité, le froid reprit ensuite avec plus de force, mais il était évident que le printemps approchait. Le 9, les mouches firent leur apparition, la cour du poste devint un marécage; le 10, je vis bourgeonner les saules et les petits arbustes. Alors seulement les Russes parurent s'apercevoir que l'hiver était passé; ils se mirent à débarrasser les toits de la neige qui coulait en ruisseaux sur nos têtes quand nous entrions dans la maison. L'eau envahissait nos chambres; le sol humide semblait transformé en éponge; il fallut creuser un fossé autour des bâtiments, puis un autre autour du fort pour

drainer le terrain. Nous ne pouvions nous empêcher de rire à la vue des mines piteuses que faisaient pendant ces travaux les employés du poste, tirés pour quelques jours de leur douce oisiveté. Voici comment ils procédaient : un Russe jetait quelques pelletées de neige sur un morceau de cuir, que deux de ses compagnons, avec de grands efforts et une fatigue apparente extrême, traînaient ensuite lentement jusqu'au bord de la rivière. On comprend qu'après avoir accompli ce travail d'Hercule, le trio avait besoin de se reposer; il s'asseyait, fumait une pipe tout en causant jusqu'à ce que l'arrivée du bidarchik interrompît la conversation. Nos hommes se levaient pleins de zèle pour se remettre à la besogne, et le commandant, satisfait de voir que la Compagnie avait d'aussi infatigables serviteurs, retournait à sa sieste, ou s'en allait faire une partie de cartes avec son ami Jagor. Les ouvriers, restés seuls, recommençaient leur manége, et déblayaient encore quelques pouces de toiture ou de terrain; puis venait l'heure de prendre le thé : vite, ils jetaient leurs instruments de travail ; un si rude exercice avait excité l'appétit. Chacun économisait ses forces et faisait le moins possible, mais la Compagnie payait ses hommes en proportion exacte de leur mérite.

Le temps devint plus froid à partir du 11 avril jusqu'au 25, il y eut même quelques giboulées de neige : depuis cette époque le thermomètre descendit rarement au-dessous de zéro; la température était donc fort supportable, et comme elle succédait aux rigueurs de l'hiver, elle nous paraissait tout à fait chaude. Le 28, les premières oies arrivèrent du sud; Kouriler était dans une joie extrême. A travers la glace crevassée, déjà fondante du fleuve, il gagna l'île située en face de notre station, où il passa toute la nuit, mais dont il ne revint pas les mains vides.

5 *mai*. — Débâcle complète de la Noulato. Plusieurs jours auparavant, divers signes l'annonçaient, mais l'hiver avait maintenu ses droits; aujourd'hui le dégel est sérieux.

12 *mai.* — La barrière de glace se rompt avec fracas, et les flots de la rivière couvrent, sur la longueur d'une demi-lieue, la surface encore solide de l'Youkon. La pluie joint son action dissolvante aux tièdes effluves du printemps. Tout est désordre et confusion : la glace sale, mêlée de troncs d'arbres et de débris, se crevasse en maint endroit; l'eau se précipite en torrents impétueux. Plusieurs habitants du fort, qui avaient été chasser sur l'île, ont beaucoup de peine à regagner la rive; le bidarchik a couru ce matin un danger sérieux. Il aurait probablement péri si un canot n'avait été à son secours. Beaucoup d'Indiens périssent dans ces débâcles soudaines; quant aux engins de pêche, ils sont toujours emportés par le courant.

Le 12, les moustiques commencent à nous donner avis de leur présence, ce dont nous les dispenserions volontiers; mais le lendemain, nous voyons arriver des hôtes mieux venus : les hirondelles qui se mettent à voler autour du fort, en décrivant dans les airs mille courbes capricieuses. Notre infatigable chasseur Kouriler abat dix oies sauvages; hier, il en a rapporté six. La chaleur est devenue si forte, les rayons du soleil si ardents, que nous nous sentons tous abattus par ce brusque changement de température.

19 *mai.* — L'Youkon s'est débarrassé aujourd'hui du manteau de glace qui le retenait captif; les fragments, détachés, amollis, descendent le cours du fleuve avec une vitesse de cinq ou six nœuds à l'heure. Le dégel se prolonge plusieurs jours, et nos yeux, fatigués de la monotonie de l'hiver, contemplent avec un plaisir inexprimable ce spectacle mouvant. Tantôt les blocs, arrêtés par quelque obstacle, s'entassent les uns sur les autres et forment de blanches montagnes; tantôt, dans leur course impétueuse, ils broient ou entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage; des arbres entiers, des masses de sable arrachées au rivage sont emportés par les eaux, dont le niveau s'élève soudainement de quatorze pieds au-dessus de l'étiage d'hiver. Le 22, le courant charrie

une quantité considérable de glace noirâtre, salie sans doute par le contact de la terre végétale ; le 24, l'Youkon commence à se dégager.

Dire la quantité d'aspects sous lesquels s'est présenté le fleuve serait chose impossible ; quelques blocs étaient transparents, cristallins, ils étincelaient au soleil comme des montagnes de diamants ; d'autres, à demi fondus, n'avaient guère plus de consistance que de la gélatine ; les uns étaient criblés de trous comme l'intérieur d'une ruche, les autres avaient une surface lisse et brillante. Quand un de ces fragments minés par le dégel venait à en rencontrer un autre, il se brisait en mille pièces, avec un bruit assourdissant, pareil à celui d'une centaine de verres et de bouteilles qu'on casserait à la fois. Beaucoup de vase était mêlée à la glace, bien des teintes jaunes ou grisâtres en altéraient la pureté ; les eaux étaient aussi bourbeuses que celles de la Tamise ; mais çà et là, des amas de neige immaculée demeuraient encore sur les banquises en miniature ; la plupart des blocs congelés renfermaient des morceaux de bois, quelquefois même des arbres, que le fleuve avait emportés l'automne précédent, et que les froids avaient emprisonnés dans une rigide couche de glace. Les Russes retirent une grande quantité de ces débris afin de s'en servir comme combustible ; les troncs qui ont une longueur suffisante sont réservés pour la construction.

25 *mai*. — L'activité règne maintenant partout. Les Russes se préparent à leur expédition commerciale du printemps ; Dall et moi, à l'exploration que depuis longtemps nous avons projetée ; M. Dyer se dispose à redescendre l'Youkon jusqu'à son embouchure, où il compte rencontrer un gentleman attaché à la Commission du télégraphe, M. Everest Smith, que le colonel Bulkley a chargé de faire des sondages en cet endroit.

Il a fallu se pourvoir de marchandises et de provisions, les peser, les emballer, s'assurer que les fusils et les pistolets

sont en bon état, fabriquer enfin par douzaines des avirons et des rames.

Les peaux de notre *baidarre* et celles du *baidarke* à trois places de M. Dyer sont tirées de leur logement d'hiver, réparées aux endroits où elles ont subi des avaries, plongées dans l'eau pour reprendre de la souplesse, ensuite huilées avec soin et enduites de graisse le long des coutures. Le 25, tous nos préparatifs sont achevés; la pluie tombe à flots, mais nous sommes si impatients de nous mettre en route que ce contre-temps ne nous arrête pas. A sept heures du matin, M. Dyer monte dans sa petite embarcation avec deux indigènes et commence à descendre le fleuve; une heure après, en compagnie des Russes, nous partons dans la direction opposée. Notre ami le bidarchik Ivan a sous ses ordres huit hommes, tant Moscovites qu'Indiens; sa barque de peaux, construite avec soin et pourvue d'un gouvernail, d'un mât et d'une voile, est fort grande, car elle doit contenir, outre les voyageurs, deux tonnes au moins de provisions et de marchandises. Notre baidarre, beaucoup plus petit, porte cependant cinq personnes, une tente, des couvertures, des ustensiles de cuisine, des fusils, deux sacs de biscuits, cent cinquante livres de farine, et une foule de colis de toutes sortes. L'équipage se compose de Kouriler, qui fait l'office de timonier, et de deux Indiens, l'un appartenant à la tribu des Indgelètes, l'autre à celle des Co-Youkons. Dall et moi, nous tenons les gaffes, tandis que nos hommes rament. Nous avons aussi une voile, mais pas de gouvernail; Kouriler nous dirige avec une pagaie. L'Youkon est encore encombré de blocs de glaces et de morceaux de bois, ce qui rend la navigation fort difficile; nous ne parvenons à nous frayer un passage qu'en nous tenant près de la rive ; il nous faut à chaque instant traverser le fleuve, puis le retraverser encore pour chercher les endroits où l'eau est le plus calme; nous avons beau manœuvrer de notre mieux pour ne pas être entraînés à la dérive pendant cette opération, le courant, malgré nos

efforts, nous ramène souvent à plus d'un mille en arrière. Comment pourrais-je décrire la magnificence de ce fleuve, que nos compagnons comparent au gigantesque Mississipi? les paroles et le pinceau sont également impuissants à en donner une idée. A Noulato, c'est-à-dire à deux cents lieues au-dessus de son embouchure, l'Youkon a, d'une rive à l'autre, près d'une demi-lieue; plus loin, il s'étend pour former des lagunes, larges quelquefois de deux lieues et parsemées d'innombrables îlots. La longueur n'étonne pas moins l'imagination. Les membres de la Commission télégraphique l'ont remonté pendant six cents lieues, et, lorsqu'ils s'arrêtèrent, ils étaient encore loin de sa source; quant à ses affluents, chacun d'eux serait, en Europe, un fleuve considérable. En considérant cet immense cours d'eau, qui arrose des territoires grands comme plusieurs royaumes, je comprenais l'orgueil naïf qu'il inspire aux indigènes de ses bords: — Nous ne sommes pas des sauvages, disaient-ils à l'interprète russe, nous sommes les Indiens de l'Youkon!

A une demi-lieue au-dessus de Noulato, des rochers de granit mêlé de schiste dressent le long du fleuve leurs masses escarpées; des plantes grimpantes et des fougères entourent leur base d'une verte ceinture. Vers midi, nous faisons halte pour prendre le thé. La rive, en pente, est difficile à gravir; nous n'aurions pas choisi ce point de débarquement, mais la nécessité nous l'impose; nous l'escaladons d'un pas agile, le feu est bientôt allumé, Kouriler va puiser de l'eau à une source voisine et nous prenons de bon appétit notre modeste repas.

Non loin de cet endroit, la rivière décrit une courbe profonde; des blocs de glace, des troncs d'arbres, des morceaux de bois de toute dimension flottent à la surface; le courant est rapide, il faut qu'un homme se tienne à l'avant, armé d'une gaffe, pour repousser les obstacles et empêcher des rencontres qui seraient fatales à notre petite embarcation. Le canot des Russes vogue à peu de distance du nôtre; nous



Débâcle du Youkon au printemps.

voyons de gros arbres passer dessous, le faire un instant vaciller, puis le soulever hors de l'eau, quoiqu'il ait huit personnes à bord et pèse au moins trois tonnes; mais les masses flottantes de glace et de bois, entraînées par le courant avec une vitesse de trois lieues à l'heure, acquièrent une force d'impulsion prodigieuse. Si par malheur ces mêmes troncs d'arbres avaient frappé de flanc le canot, ils l'eussent certainement fait chavirer. Souvent il nous arrive de sentir des blocs enfoncés sous l'eau heurter la quille de notre baidarre; c'est là, je puis l'assurer, une sensation fort désagréable. En effet, l'état du fleuve défie les efforts du plus habile nageur; entre nous et une mort certaine, il n'y a donc que l'épaisseur de l'embarcation, c'est-à-dire non pas une planche, mais une mince peau de renne. Un bateau de ce genre a pourtant ses avantages : les canots de cèdre de la Colombie anglaise seraient bientôt mis en pièces, tandis que le baidarre cède à la pression des obstacles, sans pour cela se briser. Cependant, toute médaille a un revers : nous ne tardons pas à nous apercevoir que les coutures qui assujettissent le fond de la barque ont l'inconvénient de se déchirer lorsqu'elles passent sur des troncs d'arbres ou qu'elles rencontrent des pierres dans les endroits où l'eau est peu profonde.

Le fleuve continue d'être tortueux. A un des tournants si difficiles dont je viens de parler, les Russes, après d'inutiles efforts pour lutter contre le courant, déclarent qu'il est impossible d'aller plus loin; la côte étant fort escarpée à cet endroit, ils se laissent aller à la dérive afin de trouver un point plus favorable au débarquement, et ils s'installent sur le rivage pour attendre que l'Youkon soit plus praticable. A cette vue, Kouriler fait une grimace de dédain :

« Voulez-vous aussi, nous demande-t-il, retourner en arrière, ou bien faut-il continuer à marcher? Je crois que sur l'autre bord les eaux sont plus calmes; il y a peut-être un peu de danger à courir, mais nous pourrions traverser le fleuve et risquer l'aventure. »

L'offre a de quoi nous tenter; c'est une occasion brillante de montrer notre courage et de nous relever aux yeux des Russes qui, plusieurs fois, ont paru mettre en doute que des jeunes gens comme Dall et moi eussent assez de fermeté pour accomplir jusqu'au bout le voyage du fort Youkon. Notre amour-propre est piqué au jeu; nous disons à Kouriler d'avancer, tandis que nous-mêmes nous ramons avec ardeur. Plusieurs fois, des masses flottantes rasent notre frêle embarcation, menaçant de l'engloutir sous leurs baisers perfides; plus souvent encore, nous sommes obligés d'aller à la dérive pour livrer passage à un bloc de glace plus gros que les autres. Mais, grâce à l'excellente direction de notre timonier, nous traversons le fleuve sans accident et nous continuons notre route, au grand ébahissement de nos amis les Moscovites, qui, de la rive, suivent toutes les manœuvres. Nos Indiens ne se possèdent pas de joie; ils se répandent en démonstrations bruyantes, ne comprenant pas que nous puissions demeurer calmes après une telle victoire. Cependant, la fatigue commence à se faire sentir, nous avisons sur le rivage une place à peu près sèche, du moins relativement à l'immense marécage produit par la fonte des neiges, et nous y établissons notre campement. Nous sommes sur la rive orientale du fleuve; le sol, fort uni, découvre autour de nous un vaste horizon que borne, dix lieues plus loin, la chaîne neigeuse des montagnes T'Kitske. Fort satisfaits de notre journée, nous nous mettons en devoir de dresser nos tentes, dont nous avons grand besoin, car la pluie tombe sans interruption.

27 *mai.* — Nous avons emporté une corde de halage, mais je ne sais quand nous pourrons nous en servir; les rives sont complétement submergées. Aujourd'hui, du reste, la navigation devient moins difficile; les îles nombreuses éparses dans le lit du fleuve rompent la violence du courant; nous bénissons ces obstacles salutaires, mais le plus souvent nous ne les voyons pas : ils sont enfouis sous les eaux, et c'est à peine

si le sommet de quelques arbres plus élevés que les autres, rasant notre barque, nous signale leur présence. A midi, nous arrivons au confluent de la rivière Co-Youkouk, près du village du même nom. Un de nos bateliers indigènes est de ce pays, nous faisons halte dans sa hutte et nous achetons pour notre déjeuner un magnifique brochet. En revenant au logis avec notre emplette, nous apercevons derrière une des habitations indigènes un cercueil élevé sur des poteaux et entouré d'une palissade; un drapeau se balance au-dessus.

La *sofka* (montagne) Co-Youkouk prolonge ses derniers contre-forts jusqu'à l'Youkon. Dans cette masse granitique, qui a la forme d'une citadelle, les couches géologiques sont disposées perpendiculairement, au lieu de l'être horizontalement comme il arrive d'habitude. A l'endroit où le fleuve vient baigner sa base, les eaux forment un rapide très-dangereux; pour l'éviter, nous traversons de nouveau l'Youkon, qui fait ici un grand coude vers l'est.

Nous passons devant plusieurs campements indiens; bientôt nous sommes escortés par une flottille d'embarcations dont les propriétaires se rendent aux villages de Noucloukayette et de Newicargout. Leurs canots se composent d'une solide charpente de saule recouverte d'écorce de bouleau; ces embarcations ont une longueur qui varie de huit à seize pieds, suivant qu'elles sont destinées à une ou à trois personnes. Les bandes d'écorce sont cousues ensemble à l'aide de minces racines de sapin et calfatées avec de la résine. Quand les sauvages découvrent une voie d'eau, ils descendent au rivage, allument du feu, font chauffer de la résine, dont ils ont toujours une provision, mettent la barque sens dessus dessous et enduisent la couture avec le baume salutaire devenu presque liquide. Ils se servent habituellement d'une pagaie simple; les doubles, pareilles à celles que le Groënlandais emploie pour conduire son *kyack*, sont fort peu en usage. Souvent, dans les bas-fonds, ils n'ont pas du tout recours à la rame,

mais simplement à des pieux, et ils se tiennent debout pour les manœuvrer.

Les Co-Youkons se sont approvisionnés d'un peu de viande. mais ils comptent surtout sur les hasards de la route pour se procurer les vivres dont ils ont besoin. Ils entourent notre camp, jetant sur les bagages des regards avides. Nous feignons de ne pas nous en apercevoir, car nous nous sommes fait une loi de ne rien donner qu'à ceux qui nous rendent des services. Le nombre en est plus grand qu'on ne pourrait croire. Les indigènes que nous avons engagés se fatiguent vite, et nous sommes souvent obligés de prendre des rameurs supplémentaires. En général, les Indiens ne sont pas capables d'un effort prolongé, ils font grand bruit pour quelques ampoules insignifiantes que le maniement inaccoutumé de la rame a produites sur leurs mains. Pourtant nos hommes se comportent mieux que je ne m'y étais attendu; l'Indgelète Mikechker est un garçon plein de bonne volonté, toujours prêt à s'offrir chaque fois qu'il peut être utile. Quelques-uns des Indiens qui voyagent avec nous ont des tentes de coutil qu'ils ont faites eux-mêmes sur le modèle de celles des Russes.

Ivan vient le soir nous apporter quelques œufs de canards sauvages que lui ont vendus les indigènes; c'est un objet de luxe, car on en trouve fort peu dans le pays. Nous campons près des Russes sur la rive orientale du fleuve; la place est passablement humide, mais nous en avons vainement cherché une meilleure.

28 *mai*. — Nous nous mettons en route à une heure du matin; les blocs et les amas de bois continuent à entraver notre marche: trois fois nous sommes obligés de traverser l'Youkon, entre autres sur un point où il a près de trois kilomètres de large. Une légère brise gonfle notre voile, ce qui diminue de beaucoup la fatigue du pagayage. Plusieurs grands peupliers croissent le long du fleuve; ils élèvent fièrement leur tronc élancé, que cache à demi le naissant feuillage; presque tous présentent une particularité curieuse: leur tige,

droite et souple, se courbe vers le sommet, de manière à décrire une sorte d'arc. Nous laissons successivement derrière nous des tombeaux et des campements indiens; quand nous approchons des villages, les Russes annoncent leur arrivée par la décharge d'un fusil à pierre de gros calibre, pareil à ceux dont on se sert dans la pêche à la baleine. Vers deux heures de l'après-midi, nous campons sur une rive escarpée. La pluie tombe dans la soirée, nous la saluons presque avec joie, car elle tient les moustiques à distance.

La journée du 30 se passe à graisser de nouveau le baidarre, qui commence à être imprégné d'eau. Les Russes se livrent à la même opération, et nos amis les Indiens enduisent de résine les jointures de leurs canots d'écorce. Notre chantier de réparation est donc fort étendu; chacun de nous, stimulé par l'exemple, travaille activement, malgré les torrents de pluie qui tombent sans interruption.

31 *mai*. — Nous sommes arrivés ce soir à un village de pêcheurs, nommé Sachertelontin. Ici s'est arrêtée l'exploration de Zagoskin, dont la carte est jusqu'à ce jour le seul document scientifique qui ait paru sur le pays. Je vais donc à mon tour, dans l'intérêt des voyageurs futurs, mesurer approximativement les distances, relever les longitudes et les latitudes. Quoique l'Youkon décrive, jusqu'au fort qui porte son nom, des sinuosités innombrables, il coule néanmoins constamment vers le nord-est; c'est à peine si, dans quelques endroits, il remonte au nord ou se dirige à l'est.

1er *juin*. — Nous voici devant une grande lagune formée par le fleuve; elle est large d'environ deux lieues et longue de trois; des îles verdoyantes la parsèment, ses rives sont hautes, fort abruptes, bordées çà et là de rochers à pic. Le pays offre un aspect d'une grandeur imposante et sauvage; ses immenses solitudes nourrissent peu de gibier; dans l'espace de trois jours, nous n'avons réussi à prendre qu'un héron, deux canards, quelques œufs et un castor. La chair du héron est fort coriace, même pour des dents de voyageurs;

quant à celle du castor, elle a un goût de musc peu appétissant, à l'exception de la queue, qui est véritablement délicieuse, et forme le plus grand régal des trappeurs de l'Youkon.

Les pauvres gens, du reste, ne sont pas difficiles. Lorsque les vivres deviennent rares, ils mangent des martres, des faucons, des hiboux, non que cette chère soit à leur goût, mais ils se soumettent sans se plaindre à la nécessité.

« Nous savoir nous contenter de corbeaux et de corneilles, disent-ils en riant; malgré cela, nous aimer autant autre chose. »

J'ai regret d'ajouter que ce maigre gibier forme la nourriture ordinaire des vieillards. Il est triste, dans ces régions, de voir ses cheveux blanchir et de perdre ses forces; les indigènes ne maltraitent pas leurs parents, lorsque l'âge les rend incapables de rendre des services; ils les abandonnent à leur faiblesse, ce qui équivaut presque à un arrêt de mort.

A l'endroit du fleuve où nous sommes parvenus, la végétation semble prendre une vigueur inaccoutumée, les sapins noirs croissent plus nombreux, et presque tous sont d'une grande hauteur. L'Youkon est couvert d'énormes radeaux qui ne sont pas faits de main d'homme, mais formés par l'assemblage capricieux des troncs d'arbres et des morceaux de bois. La flottille s'avance avec une grande rapidité au milieu du courant; elle glisse légèrement à la surface en suivant une ligne droite; nous l'observons de loin, et nous calculons à quelle distance du canot elle va passer; tout à coup, elle rencontre un tourbillon, tournoie, enfonce, se relève, puis se met à prendre une direction toute différente. Ces amas flottants, qui heurtent l'embarcation, mettent à chaque instant notre vie en danger; par bonheur, Kouriler est un timonier admirable; aucun péril ne trouble son sang-froid, et son attention ne se laisse jamais distraire.

2 *juin*. — De hautes montagnes dessinent au nord-nord-est leurs sommets baignés par les premiers rayons du jour; les naturels donnent à cette chaîne le nom de Suquonyilla. Nous

marchons encore l'espace d'une lieue, et nous nous trouvons au confluent d'un large cours d'eau, le Melozecargout. (Dans le dialecte des Co-Youkons, la terminaison *cargout* signifie petite rivière; mais il faut se rappeler que si le Melozecargout semble étroit, comparé à l'Youkon, cela ne l'empêche pas d'avoir des proportions encore fort imposantes aux yeux d'un Européen.) Près de là, nous rencontrons un objet qui excite vivement notre curiosité : c'est un tronc d'érable; nulle part aux environs nous n'avons aperçu un seul de ces arbres, et les indigènes nous assurent que pour en trouver il faut remonter l'Youkon jusqu'au fort Selkirk; ce morceau de bois a donc parcouru une distance considérable, il arrive peut-être des sources du fleuve.

La température est devenue étouffante, force nous est de suspendre notre marche, pour dormir quelques heures sur le rivage. Nous nous remettons en route le soir, aimant mieux, par cette chaleur torride, voyager la nuit que le jour. Le lendemain matin, nous établissons notre campement près de celui des Russes, en face du confluent de la Newicargout, qui forme l'une des stations les plus importantes du fleuve. Le chef de la tribu vient le soir nous trouver pour nous inviter à nous rendre dans son village, offre que nous nous empressons d'accepter. Traversant un goulet assez étroit sur la rive sud-est de l'Youkon, nous entrons dans une sorte de baie où se déverse la rivière Newicargout. C'est là que se trouve la bourgade; nous la saluons par une décharge de revolvers, de carabines, de fusils, à la grande joie des habitants passionnés pour la détonation des armes à feu, qui sont comme tous les indigènes, et qui nous rendent sans retard le compliment. Notre factotum Kouriler ne se possède plus; enivré par l'odeur de la poudre, il tire sans cesse, si bien que pour mettre un terme à ses prodigalités, nous le menaçons de confisquer ses munitions.

Cent cinquante Indiens environ, parés et peints avec une grande recherche, sont venus dans ce village pour vendre

leurs fourrures; presque tous portent la tunique à double pointe ornée de dessins de perle; ils ont des poires à poudre, des gaînes de couteau, des ceinturons délicatement travaillés. Ils vivent sous des tentes en coutil de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes, ou dans des huttes formées de pieux qui sou-



Poire à poudre et couteaux des Youkons.

tiennent une toiture de rameaux verts, de bandes d'écorce et de peaux. Des feux sont partout allumés pour tenir les moustiques à distance. La température est très-chaude, le thermomètre marque 22 degrés à l'ombre.

Pendant que les Russes font marché avec les indigènes pour

Campement d'été indien à Newicargout, au bord du fleuve Youkon.

des fourrures de castor, de martre, etc., Dall leur achète de la viande séchée, de la graisse et une sorte de pemmican indigène. Nous avons partagé entre nous les soins du voyage : il s'est chargé des approvisionnements ; je dirige nos hommes, je règle les haltes, j'organise les campements. Nous faisons emplette d'un canot supplémentaire, et nous engageons deux Indiens pour le manœuvrer ; il doit servir comme de tender, ou si l'on aime mieux, de magasin, à notre petit convoi. Nous ne sommes pas bien pourvus d'articles d'échange, et il faut que nous en trouvions une assez grande quantité pour payer nos achats, pour faire des présents aux chefs. Nous battons monnaie avec des chemises, des chaussons, des gaînes de couteau, etc.

Le chef de Newicargout me demande ma serviette et mon pain de savon ; je m'empresse de les lui donner, car il nous a été fort utile pour les marchés que nous venons de conclure. Son avidité cependant n'est pas satisfaite : il aperçoit ma brosse à dents et veut aussitôt l'avoir ; comme je n'en ai qu'une seule, je réponds par un refus formel. Ces petits objets ont le privilége d'exciter la convoitise des indigènes, quoiqu'ils en ignorent absolument l'usage. Pendant que j'étais dans le Caribou, un mineur indien profita de mon absence pour s'emparer de ma brosse à dents, avec laquelle il se mit à nettoyer des spécimens de quartz. A mon retour, le trouvant livré à cette occupation, je manifeste d'une manière non équivoque ma mauvaise humeur.

— Il n'y a pas de mal, répond-il, si vous voulez vous en servir je vais vous la rendre.

Je l'assurai que désormais je n'en avais plus besoin.

J'engage donc les voyageurs qui visitent ce pays à veiller avec le plus grand soin sur leur outillage de toilette ou à prendre tous ces brimborions par douzaines.

Pendant la soirée du 4 juin, nous assistons à une scène fort curieuse de médication indigène. Un Co-Youkon, nommé Larrione, a entrepris de guérir un de ses parents, atteint

d'une affection de poitrine. La moitié du village au moins est réunie sur la place autour du malade; un feu à demi éteint, placé au milieu de l'assistance, jette de pâles clartés. A l'arrivée du docteur, ou plutôt du magicien, les naturels se mettent à chanter en chœur, d'une voix basse et triste, une espèce d'invocation. Pendant ce temps, Larrione accomplit un rite compliqué dont, par ménagement pour le lecteur, je me garderai de décrire tous les détails. Grâce à la puissance de ses sortiléges, il réussit à chasser le mauvais esprit du corps du malade; mais le démon veut ressaisir sa proie, le magicien lutte avec son invisible adversaire et fait mine de le jeter dans les flammes; vaincu dans ce combat simulé, il se met à courir çà et là avec des gestes de terreur et de désespoir. C'est lui qui est maintenant possédé par l'esprit des ténèbres; il gesticule avec frénésie, pousse des hurlements, l'écume blanchit ses lèvres, ce qui ne l'empêche pas de mêler un récitatif cadencé aux plaintes du chœur. On eût dit une scène d'évocation des drames de Shakspeare; les lueurs vacillantes du feu, les gigantesques sapins qui, mal éclairés par un faible crépuscule, semblent tendre vers nous leurs bras chargés d'un linceul, tout transporte notre imagination dans un monde étrange et fantastique.

Enfin, la cérémonie prend un caractère moins sombre. Les chants retentissent éclatants et joyeux, le malade est guéri; du moins il ne peut faire autrement sans y mettre beaucoup de mauvaise volonté; il se traîne jusqu'à sa demeure, appuyé sur le bras d'un de ses fils. J'observe attentivement les Indiens, et il me semble reconnaître parmi eux plus d'un incrédule; le sourire moqueur qui se dessine au coin de leur bouche contraste avec l'expression d'enthousiasme fervent des autres spectateurs; évidemment ils n'ajoutent aucune foi aux talents magiques de Larrione et regardent la cérémonie entière comme une jonglerie.

Les Indiens de ce pays ont pendant l'été une figure hâve, un air de lassitude qui fait pitié à voir, mais que leur genre

de vie explique trop bien. Avides de profiter des beaux jours, ils passent leur temps en fêtes continuelles : ce ne sont que danses, régals, réjouissances de toutes sortes; ils boivent et mangent avec excès, s'enrouent à force de chanter, mais dorment fort peu. Il est vrai qu'on ne se sent guère disposé



Chaise en écorce pour enfant.

au sommeil dans une saison où il n'y a pour ainsi dire pas de nuit; peut-être aurions-nous éprouvé nous-mêmes cette influence, si la fatigue du voyage ne nous eût disposés au repos.

Je remarque dans ce village une industrie qui semble particulière aux bords de l'Youkon : les indigènes fabriquent avec de l'écorce de bouleau de petites chaises destinées aux enfants. C'est une espèce de niche douillette, qui serait très-confortable sans une pièce de bois placée en avant et destinée, selon toute apparence, à empêcher les jambes du baby de prendre une position capable de les déformer. Le siége est moelleusement rembourré de mousse; la légèreté de l'appareil permet aux femmes indiennes de le porter sur le dos avec leur progéniture. Je me suis amusé à faire l'esquisse de

cette espèce de fauteuil; je la dédie respectueusement aux mères de famille européennes; si même un hardi fabricant de bercelonnettes veut tenter d'introduire chez nous ce meuble co-youkon, je lui abandonne volontiers mes droits d'importateur. Je ne réserve pas davantage mes priviléges pour l'ornement passé dans le nez du petit Indien; on peut voir qu'il ressemble beaucoup à la parure du même genre dont se montrent si fiers de grands enfants indigènes, hauts de cinq à six pieds. Les Co-Youkons prétendent rendre ainsi leur physionomie plus expressive; si tel est l'avis du lecteur, liberté complète lui est laissée de profiter de l'information.

CHAPITRE XIX

SUITE DE NOTRE VOYAGE EN CANOT

CHAPITRE XIX.

SUITE DE NOTRE VOYAGE EN CANOT.

Rencontre d'un déserteur. — Passion des Indiens pour la musique bruyante. — Halage. — Lagune. — Pyramide de bois flotté. — Noucloukayette. — Réception caractéristique. — Nous nous séparons des Russes. — Coiffure des indigènes. — Rapides. — Les remparts du fleuve. — Chasse à l'élan. — Indiens des possessions anglaises. — La rivière Porcupine. — Le fort Youkon.

5 *juin.* — Nous partons dès cinq heures du matin, et nous continuons notre route jusqu'au moment où la chaleur de midi nous force à nous arrêter. Peu de personnes croiraient qu'ici, sous une latitude presque polaire, nous avons vingt-huit degrés centigrades. Cette température nous paraît d'autant plus accablante qu'elle succède, sans transition aucune, aux froids rigoureux de l'hiver. Si nous n'avions pas tenu à naviguer de conserve avec les trafiquants russes, nous nous serions depuis longtemps décidés à ne voyager que la nuit; mais nos compagnons préfèrent le jour pour des raisons que je ne comprends pas bien.

L'air s'étant rafraîchi dans l'après-midi, nous reprenons notre marche, et bientôt, à notre extrême surprise, nous apercevons sur le rivage un grand feu. Les Indiens en allument rarement d'aussi beaux; ils aiment mieux, même en

hiver, grelotter auprès de quelques chétifs branchages qui brûlent sans donner de chaleur. La flamme brillante qui frappe nos regards révèle sans doute la présence de quelque voyageur blanc. Vivement intrigués, nous débarquons aussitôt, et nous nous trouvons en présence, non pas d'un explorateur comme nous, mais d'un déserteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il descendait le fleuve avec un Indien, quand son canot s'était renversé; tout ce qu'il possédait, y compris sa carabine, était allé au fond de l'eau. Les deux hommes avaient réussi à gagner la rive en s'accrochant à l'embarcation, et ils faisaient tranquillement sécher leurs habits sans trop s'inquiéter de leur situation précaire. Nous leur exprimons notre sympathie, d'abord par de bonnes paroles, puis par le don de quelques vivres. L'Européen, dont le teint, bistré par la longue influence du climat polaire, ne diffère pas beaucoup de celui de son compagnon, dévore les aliments que nous avons placés devant lui, et il déclare que depuis des années il n'a pas fait un repas semblable. Ivan, qui campe près de nous, lui donne une couverture. Nous essayons de lui persuader de venir avec nous au fort Youkon; il le ferait volontiers, sans la crainte d'être puni comme déserteur. Le malheureux, ayant contre le commandant de ce poste un grief réel ou imaginaire, a pris le parti de s'enfuir, et depuis plusieurs années il mène une vie bien rude. Il est encore dans la force de l'âge, quoiqu'il soit resté bien longtemps au service de la grande Compagnie anglaise; mais lorsqu'il y est entré, il sortait à peine de l'enfance[1]. Comme dans sa vie errante il a parcouru toute l'Amérique du Nord, depuis la baie d'Hudson jusqu'au détroit de Behring, il a peut-être trouvé aussi le fameux passage du nord-ouest, si longtemps cherché. Quoi qu'il en soit, notre homme ne s'en inquiète guère, peu soucieux de la science; il n'est poussé par aucun autre mobile que le soin de sa sécurité personnelle.

1. Nous apprîmes plus tard qu'il était parvenu à gagner Saint-Michel, et qu'il s'y était embarqué sur un navire mouillé dans ce port.

6 *juin*. — Après avoir dit adieu au fugitif, nous reprenons notre route dans l'après-midi, et nous continuons à remonter le fleuve jusqu'au lendemain vers quatre heures. Le jour n'est plus maintenant suivi de ténèbres, la nuit n'est pas la nuit; un pâle crépuscule la remplace, les derniers rayons du soleil dorent encore l'horizon au couchant, que déjà l'aube apparaît radieuse du côté opposé. Les Indiens rament courageusement — pour des Indiens —; nous nous efforçons de les tenir en belle humeur, et sachant combien ils sont amoureux d'harmonie, nous leur apprenons une foule d'airs européens. Que l'explorateur futur de ces régions ne s'étonne donc pas d'entendre retentir dans la solitude quelques-uns de nos refrains nationaux. Les Indiens ont la fibre musicale, ils apprennent vite les motifs qui ne sont pas trop compliqués : deux morceaux surtout, un chant de guerre américain et l'hymne *Excelsior*, leur inspirent une admiration sans bornes; le rhythme bruyant de cette dernière composition s'adapte à toute espèce de dialecte, convient à toutes les races, à tous les pays.

Le fleuve s'est maintenant abaissé de plusieurs pieds, le halage devient possible. Nous disposons les cordes et nos Indiens descendent sur la rive. Les uns vont nu-pieds, d'autres portent la chaussure d'été en usage dans le pays, c'est-à-dire de longues bottes en peau de phoque, rendues imperméables par une épaisse couche de graisse. Le travail dont ils sont chargés n'est rien moins qu'agréable; ici la berge offre une boue profonde dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux ; plus loin, des troncs d'arbres et des rochers barrent le passage; nos hommes ont à franchir ces obstacles, tandis que la corde de halage leur meurtrit les épaules et que la violence du courant, qui agit en sens contraire. les oblige aux plus pénibles efforts. Le timonier a, lui aussi, une rude besogne, car il n'est pas facile d'empêcher le canot de toucher la terre ou de donner contre les bas-fonds. Bientôt nous arrivons à une nouvelle lagune formée par le fleuve;

elle remonte vers le nord, et sa longueur est d'environ huit lieues; des rochers escarpés bordent sa rive orientale, des îles nombreuses, dont plusieurs sont fort grandes, s'élèvent de son sein. L'une d'elles est même tellement longue que Dall croit avoir quitté l'Youkon pour entrer dans un de ses affluents, et il veut à toute force nous persuader de retourner en arrière. Enfin, nous arrivons au bout de l'interminable côte, le fleuve déploie de nouveau à nos yeux sa majestueuse largeur; l'île que nous venons de dépasser a une étendue de cinq lieues.

Le 7, nous suivons un rivage marécageux et bas qui ne paraît guère produire autre chose que des moustiques; le 8, dans la matinée, nous arrivons à une grande rivière qui vient de l'ouest se jeter dans l'Youkon, et à laquelle les Indiens ont donné le nom de Towchecargout. Une large pyramide de bois mort, accumulée par les siècles, se dresse à une hauteur de cinquante pieds au confluent des deux cours d'eau. Nous allumons du feu pour prendre notre thé réglementaire, puis nous nous remettons en marche. Une bonne brise du sud-ouest pousse le canot, le fleuve continue à être très-large et tout parsemé d'îles. Le soir, nous voyons miroiter à l'est les eaux de la Tanana; c'est à l'endroit où elle se jette dans l'Youkon que s'élève, sur une langue de terre, le village de Noucloukayette, principale place de commerce du pays. Nous dépassons à dessein la bourgade, car le courant est trop rapide pour nous permettre d'y aborder; arrivés à la distance d'environ une demi-lieue, nous traversons le fleuve en compagnie des Russes et de la flottille de canots indiens; nous n'avons plus qu'à nous laisser aller à la dérive pour débarquer juste devant Noucloukayette. Ivan donne le signal de la décharge d'usage; de notre côté, nous faisons un magnifique feu roulant avec toutes les armes qui se trouvent sous notre main.

Ce village, situé à quatre-vingts lieues de Noulato, est l'endroit le plus éloigné où se soient jamais rendus les trafi-

quants russes. Il y a deux ou trois ans, les employés de la baie d'Hudson, ont descendu le fleuve et se sont rencontrés à Noucloukayette avec leurs concurrents moscovites. On trouve rassemblés ici des Indiens de toutes les tribus, Co-Youkons, Newicargouts, Tananas, voire même des Kotchakoutchins du fort Youkon; cette espèce de foire a réuni souvent plus de six cents indigènes.

C'est parmi les Tananas que se trouve le type Peau-Rouge



Indien Tanana.

le plus pur; ils ont le visage peint de couleurs éclatantes, des plumes ornent leur longue chevelure ; des morceaux d'argile rouge, fixés derrière la tête, retiennent de petites aigrettes; leur court vêtement de cuir, leur pantalon de peau de renne, sont ornés de franges et de perles; ils portent des poires à poudre et des ceintures délicatement travaillées. La

fière stature de ces indigènes me rappelle l'Indien idéal de l'Amérique du Nord, dont j'ai lu de nombreuses descriptions, mais que je n'ai pas encore eu la bonne fortune de rencontrer sur mon chemin.

Avant d'entrer dans le village, il nous faut subir une sorte d'épreuve maçonnique : les naturels veulent s'assurer que nous avons « le cœur fort. » Ils se précipitent à notre rencontre en poussant des cris furieux, en brandissant leurs armes, comme s'ils avaient l'intention de nous livrer un combat à outrance. Arrivés près de nous, ils déchargent en l'air leurs fusils. Nous répondons au compliment de la même façon ; après quoi, le vieux chef que nous avons vu à Noulato s'avance pour nous souhaiter la bienvenue. Cet indigene s'est montré fort hospitalier envers Ketchum et Labarge, lorsque, deux mois auparavant, ils se sont arrêtés dans son village ; aussi nos compagnons lui ont-ils remis pour nous une lettre où ils nous prient de lui faire present de divers objets, entre autres, d'un paquet de poudre. En ce moment, Noucloukayette est totalement dépourvu de vivres ; les Indiens, quoiqu'ils aient l'estomac vide, n'en continuent pas moins à chanter et à danser avec un entrain admirable ; ils savent, du reste, que la saison de la chasse à l'élan approche, et qu'ils pourront se dédommager de la maigre chère à laquelle ils sont maintenant réduits.

9 *juin.* — Nous nous attendions à rencontrer ici un métis, nommé Antoine Houle, qui remplit au fort Youkon l'office d'interprète ; malheureusement pour nous, il a terminé très-promptement ses transactions commerciales, et il a quitté le village avant-hier. Son empressement à s'éloigner de cette terre de disette est facile à comprendre, il n'a pu sans doute se procurer la moindre provision. Dès notre arrivée, nous avons envoyé à sa poursuite un Indien chargé, non de le ramener ici, mais de lui demander simplement de nous attendre pour faire route avec nous ; cet homme vient de nous apprendre qu'il n'a pu réussir à le rejoindre, Houle ayant

trop d'avance sur lui. La véritable raison, c'est que notre messager s'est arrêté en route pour tuer deux élans.

Nous devons aujourd'hui nous séparer de nos amis les Russes. Nous les remercions chaudement de leurs bons offices, et, à trois heures de l'après-midi, nous montons à bord du baidarre. Un de nos rameurs de Newicargout a refusé d'aller plus loin, nous le remplaçons par un indigène de Noucloukayette, vigoureux camarade à la mine ouverte et intelligente, qui, nous assure-t-on, connaît parfaitement la navigation du fleuve. Plusieurs canots nous accompagnent; tous sont pourvus d'un large vase de bois plein de cendres d'où s'échappe une légère fumée; ce procédé a l'avantage d'éloigner les moustiques et de permettre aux voyageurs d'allumer promptement du feu, lorsqu'ils veulent descendre au rivage. Parmi les Indiens qui nous escortent, se trouvent cinq ou six Tananas. Leur mine, en ce moment, j'ai regret de le dire, est assez piteuse; ils se sont dépouillés des grandes plumes qui formaient un orgueilleux panache au-dessus de leur tête, l'humidité a transformé en boue l'argile des aigrettes, et des flocons de duvet se mêlent à la chevelure souillée. La première fois que j'en vis un en cet état, je le supposai atteint de quelque maladie dégoûtante; je lui donnai un morceau de savon, en lui recommandant de ne s'approcher de moi que lorsqu'il serait lavé avec soin. L'Indien prit le savon, en souriant de mon ignorance, et se retira. Il se garda, cela va sans dire, de suivre mon conseil, peut-être même n'avait-il jamais vu de savon.

Immédiatement au-dessus de Noucloukayette, l'Youkon diminue de largeur : des collines boisées, des roches abruptes resserrent son lit. Comme nous ne sommes plus en compagnie des Russes, et que nous pouvons régler la marche à notre gré, nous décidons de voyager exclusivement la nuit, ou pendant le crépuscule qui en tient lieu. Deux hommes manœuvrent le canot d'écorce, nous pouvons au besoin renouveler l'équipage du baidarre, et nous avançons rapide-

ment. Les embarcations de bouleau sont très-faciles à conduire, aussi doit-on les préférer à toutes les autres, du moins pendant l'été ; mais elles seraient trop fragiles au printemps, lorsque le fleuve n'est pas complétement libre.

Les chiens des Indiens qui nous accompagnent font la plus grande partie du voyage par terre, et ce n'est pas pour eux une mince fatigue que tourner autour des roches, dont les rives sont fréquemment hérissées. Quand nous passons d'un bord à l'autre du fleuve, ils nous suivent à la nage, parfois sur un espace d'un quart de lieue à travers de violents rapides. La condition de ces animaux est cependant meilleure que dans les forts, où on les laisse, en été, pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Ici nous les nourrissons toujours, souvent même fort abondamment. Ils nous sont du reste très-utiles, car ils parcourent sans cesse les bois à la poursuite de quelque gibier. Ce soir, ils ont dépisté un jeune élan qu'ils ont tenu en arrêt jusqu'à l'arrivée des Indiens.

Dans la matinée du 10 juin, nous nous apercevons que notre embarcation a une voie d'eau, occasionnée par le frottement contre les rochers. Abordant aussitôt sur la rive, nous découvrons deux larges déchirures béantes. Heureusement les femmes de nos Indiens qui suivent leurs maris, sont toujours prêtes à entreprendre ces radoubages à l'aiguille pour le modeste salaire d'un miroir de deux sous ; nous y ajoutons, comme pourboire, une tasse de thé que nous assaisonnons de débris de biscuits. Je recommande vivement cette ruse innocente aux voyageurs, dont la pacotille est restreinte ou épuisée : le biscuit, qui se gonfle considérablement, acquiert un imposant volume, en même temps qu'il sert à masquer le degré trop faible de l'infusion.

10 *et* 11 *juin*. — Pendant ces deux jours, nous nous sommes fait haler presque constamment. Dans la soirée, nous arrivons aux « rapides. » Les Russes nous avaient fait craindre de rencontrer en cet endroit des difficultés sérieuses, mais nous trouvons leur rapport très-exagéré. Le fleuve est relativement

étroit, une longue île rocheuse, submergée en ce moment, obstrue le passage, le courant est très-fort. Les hommes de halage sont descendus sur les rochers de la rive occidentale; parfois, il nous faut, à bord, reprendre les avirons et pagayer avec une grande vigueur. Un voyageur moins amoureux de la vérité pourrait ici tracer une scène fort émouvante, mais la conscience me force à reconnaître que nous passons sans grande difficulté. Il faut tenir compte cependant de l'étiage du fleuve; Ketchum, l'année précédente a trouvé dix pieds d'eau de plus, en sorte qu'il lui a été impossible de faire haler son embarcation de la rive. Depuis un mois, le niveau a baissé de douze pieds environ.

Les hauteurs qui enserrent les deux rives sont appelées au fort Youkon les « *Remparts,* » à cause des rochers en forme de bastion qui dominent le fleuve.

Les Indiens apportent à Dall une dent fossile d'énorme dimension; il n'est pas douteux que l'on ne puisse faire ici d'intéressantes trouvailles de ce genre.

Une petite rivière, nommée la Klakinikot, vient se jeter dans l'Youkon à six milles environ au-dessus des « rapides. »

Descendus pour camper à quatre heures du matin, nous trouvons sur la rive des groseilles rouges et des groseilles à maquereau. J'avais vu, quelques jours auparavant, de la rhubarbe sauvage, dont les Indiens recueillent des quantités considérables; sous le rapport du goût, elle ne le cède guère à l'espèce cultivée. Des buissons d'églantiers fleuris égayent partout le regard.

12 *juin.* — A quatre heures du matin, nous nous engageons dans une nouvelle gorge, moins resserrée toutefois que les précédentes. A neuf heures du soir, nous découvrons que le canot a encore une avarie et nous nous arrêtons pour la réparer.

Cette partie du fleuve abonde en gibier. L'été, les moustiques infectent les bois, l'élan lui-même ne peut supporter

leurs piqûres. Pour se soustraire aux attaques de cet ennemi acharné, il s'élance vers la rivière, s'y baigne, et quelquefois gagne les îles à la nage[1].

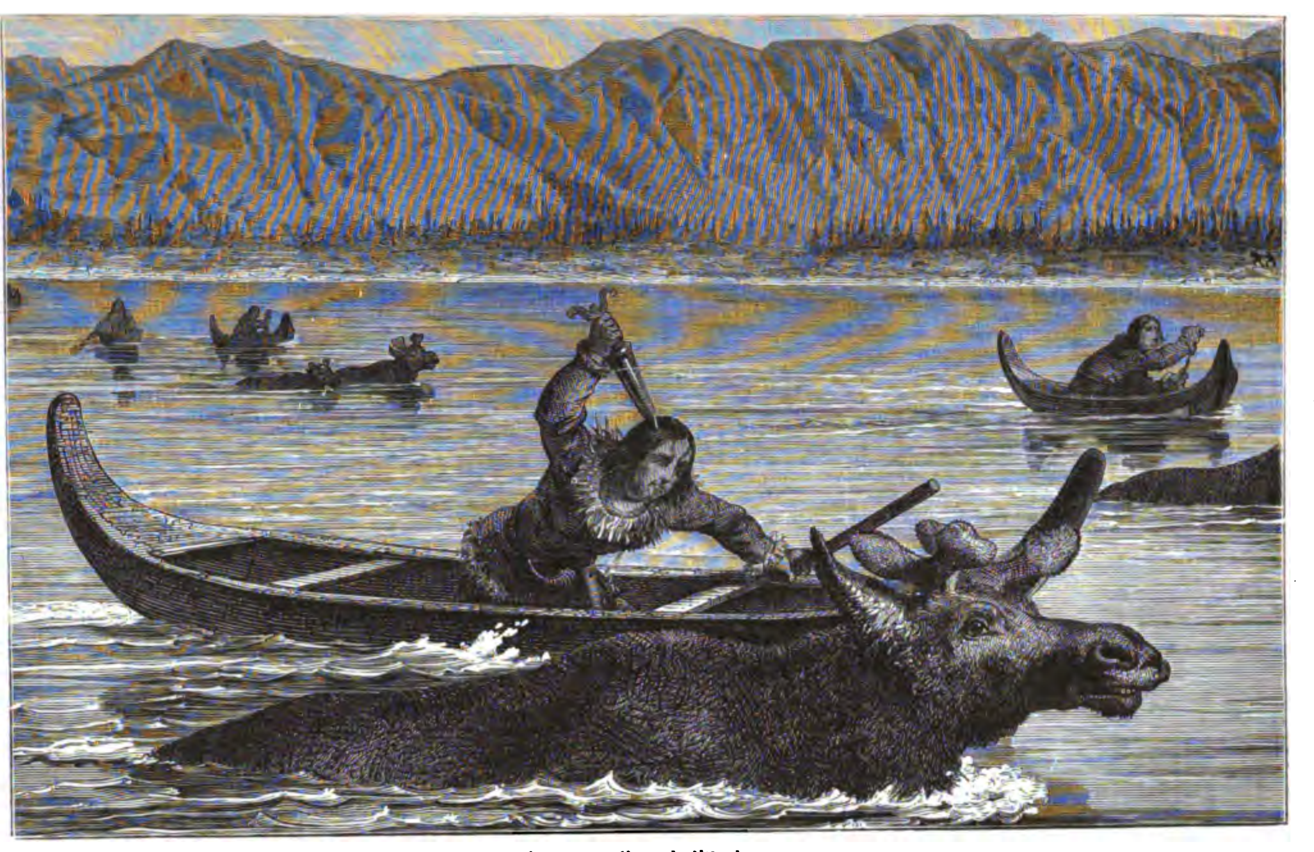
La région où nous sommes est chère au chasseur indien; nulle part, sur le cours du fleuve, on ne trouve autant d'élans; ils sont rares au-dessus de Noucloukayette, et jamais ils ne descendent jusqu'à Noulato. Ils doivent cependant être en grand nombre sur les rives des affluents de l'Youkon et en particulier le long de la Newicargout, car à notre passage près de ce cours d'eau, les indigènes nous ont fourni une provision considérable de chair d'élan. On dit qu'en hiver, les Indiens, chaussés de leurs raquettes, se mettent à poursuivre ces animaux, qui, gênés dans leur course par la neige, se fatiguent vite, et ne tardent pas à se laisser atteindre.

Dans la soirée, les chiens en dépistent un près du rivage, ils s'attachent à ses pas, le poussent vers le fleuve et bientôt c'en est fait de lui. Dans l'eau, il perd presque toute son agilité. Sa chair est excellente, beaucoup plus délicate que celle du daim et même du renne; son mufle, bien accommodé en ragoût, est un mets délicieux; il l'emporte à mon goût sur l'extrémité opposée du castor, la queue, qui est partout très-recherchée.

Sans l'heureuse diversion que la chasse amène de temps à autre, notre voyage sur cette partie du fleuve serait bien monotone.

Le 13 *juin*, les chiens font de nouveau sortir des bois deux élans que nous tuons sans peine. Dans la soirée du 15, au moment où nous nous remettons en route, nous apercevons une femelle suivie de son petit; elle ne paraît nullement se douter de notre présence, malgré le bruit que nous faisons en ramant. D'un bond, je m'élance à terre, et je cherche à lui barrer le passage, mais, plus prompte que moi, elle parvient à gagner la forêt. Le faon est moins agile, je fais feu sur lui,

1. Dans certaines occasions, les Indiens se réunissent pour cerner une île qu'ils savent peuplée de rennes ou d'élans, et ils font une battue en règle.



Chasse aux élans de l'Youkon.

malgré les protestations de ma conscience, et je l'étends à mes pieds. C'est le morceau le plus succulent que nous ayons mangé de notre vie.

Pour économiser leur poudre, les indigènes chassent d'ordinaire l'élan de la manière suivante : quand ils en aperçoi-



Couteau d'Indien Youkon.

vent un dans le fleuve, ils s'approchent sur leurs canots d'écorce, le harcèlent, l'empêchent de gagner la rive ; l'animal est bientôt épuisé, alors ils lui plongent un couteau dans le cœur ou dans les flancs.

Un élan pèse sept cents livres et plus ; on en cite même qui ont atteint un poids de douze cents livres.

Tant que nous sommes restés au milieu des *Remparts*, le halage s'est fait constamment de la rive. Le 15, nous sortons de la gorge, le fleuve s'élargit en formant des lagunes et des

bas-fonds semés d'innombrables îles. Les berges, minées par le courant, surplombent en certains endroits au-dessus des eaux. Il n'est pas rare de trouver des arbres dont les racines sont suspendues en l'air, sans autre point d'appui qu'un peu de terre et de mousse. Aussi en tombe-t-il souvent dans l'Youkon. Il nous est quelquefois assez difficile d'empêcher le canot d'être envahi par l'argile ou le sable qui tombe de la rive. Nos hommes sont obligés de haler dans l'eau, ils s'avancent avec précaution sur les bancs de sable d'une interminable longueur, qui bordent le lit du fleuve. Le baidarre touche le fond et se déchire. Sans cesse, il faut s'arrêter pour le recoudre, ce qui rend le voyage fatigant à l'excès.

19 *et* 20 *juin.* — Les eaux sont alternativement rapides ou fort basses; souvent même elles présentent à la fois les deux inconvénients. Dans la matinée du 20, nous sommes assaillis par un orage formidable, le vent souffle avec fureur, et la pluie nous pénètre jusqu'aux os; nous luttons d'abord vaillamment, mais enfin, exténués de fatigue, nous cédons à la violence de la tempête. Un grand feu allumé sur le rivage nous console bientôt de notre disgrâce; nous séchons nos vêtements, et, confortablement étendus sous la tente, nous retrouvons notre philosophie, que ce contre-temps avait un peu mise en déroute. Les rivières américaines sont souvent dépourvues de bois; ici, au contraire, un steamer trouverait amplement à s'approvisionner, les troncs d'arbres sont amoncelés partout, on n'aurait que la peine de les scier et les fendre.

21 et 22 *juin.* — Nous savons que nous ne pouvons être loin du but de notre exploration, et cette pensée redouble notre courage. Nous sommes maintenant au jour le plus long de l'année; le soleil ne disparaît de l'horizon qu'à onze heures et quelques minutes, et son disque radieux se montre à l'orient un peu avant minuit; ainsi, nous le perdons de vue à peine trois quarts d'heure, tant nous sommes près du cercle polaire.



Le fort Youkon, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson.

A sept heures du matin, nous rencontrons une troupe d'indigènes du haut Youkon, c'est une famille de la tribu des Kotch-à-Koutchins. Ils campent sur le bord du fleuve, au milieu d'une fondrière, et tous sont fort occupés à faire sécher du poisson; ils nous cèdent volontiers une partie de leur pêche en échange de quelques livres de tabac, car la provision qu'ils ont apportée du fort Youkon se trouve épuisée. Ces Indiens paraissent mieux pourvus d'armes à feu que ceux de la colonie russe; ils sont propres, assez bien vêtus, leurs manières annoncent un certain degré de civilisation. Leur chef Sakneota nous offre un quartier d'élan, attention gracieuse à laquelle nous répondons par le présent de quelques bagatelles.

23 *juin.* — Nous avons résolu d'arriver aujourd'hui au fort Youkon, en conséquence nous ne nous laisserons plus arrêter par quoi que ce soit. Au lieu de faire une seule longue halte pour nous reposer et dormir, nous abordons deux fois au rivage, mais nous n'y restons que juste le temps de prendre notre frugal repas.

Nous marchons avec une grande rapidité, sans nous laisser attendrir par les plaintes de nos Indiens, qui sont las et voudraient suspendre leur pénible travail de halage. A midi, nous passons devant la rivière Porcupine, qui vient du nord apporter à l'Youkon le tribut de ses eaux. Une demi-heure encore de pagayage nous amène en vue du fort. L'aspect n'a rien de grandiose, cependant jamais panorama splendide ne fut salué avec plus d'enthousiasme. Nous déchargeons à la fois toutes nos armes, et, du rivage, les employés du poste répondent à notre salut. Kuriler n'a garde de négliger une si belle occasion de brûler de la poudre; il s'en donne à cœur joie, et peu s'en faut qu'il ne nous brise le tympan. Deux jeunes Écossais et un Français métis sont venus sur le rivage pour nous recevoir; ils forment en ce moment toute la garnison du fort, le commandant et la plupart de ses hommes faisant leur tournée annuelle pour acheter des vi-

vres. Une foule d'Indiens campent en dehors des palissades. Nous nous élançons à terre, où nous distribuons force poignées de main à tout le monde, tant aux Européens qu'aux indigènes, bientôt après, nous sommes installés dans une des chambres du fort. Nous avons mis un mois à parcourir deux cents lieues, encore n'avons-nous pris que trois jours de repos.

CHAPITRE XX

LE FORT YOUKON

CHAPITRE XX.

LE FORT YOUKON.

Retour du commandant. — Un missionnaire anglais. — Le Mackenzie et l'Youkon. — Une foire indienne. — Les fourrures. — Un renard mauvais teint. — Influence de la propagande chrétienne. — Nos Compagnons reviennent du haut Youkon. — Traîneaux anglais.

Le commandant Mac Dougall arriva le 6 juin accompagné du révérend Mac Donald, missionnaire de l'Église anglicane. Tous deux nous firent le plus bienveillant accueil, et nous passâmes en leur société des heures fort douces; il nous semblait presque être revenus dans notre pays, maintenant que nous nous trouvions avec des personnes qui parlaient notre langue.

Nos nouveaux amis apportaient des nouvelles relativement récentes du monde civilisé. Plusieurs numéros du *Nor-Wester*, journal publié sur les bords de la rivière Rouge, nous apprirent qu'à la fin de l'année précédente, on avait réussi à poser le câble transatlantique. Ils nous donnaient aussi sur la situation des États d'Europe et d'Amérique des détails, peu importants par eux-mêmes, mais fort intéressants pour des voyageurs perdus comme nous au fond des solitudes.

Rien ne fut négligé pour rendre agréable notre séjour au

fort Youkon. Il y avait abondance de vivres, et l'on nous réservait toujours les meilleurs morceaux. Notre table était donc somptueusement servie, du moins si l'on tient compte du lieu où nous étions. Les provisions que nous avions apportées ne demeurèrent pas non plus inutiles; elles ajoutèrent à nos repas bien des délicatesses, et pourtant, les deux semaines de notre résidence au fort nous permirent d'apprécier combien doit être rude la vie que mènent pendant des années les colons européens. De l'élan bouilli à déjeuner, de l'élan bouilli à dîner, de l'élan bouilli à souper, voilà quel est le fond du régime alimentaire; le poste est tellement inaccessible qu'on y apporte fort peu de provisions. Le commandant et quelques officiers ont, par faveur singulière, une petite ration de farine; quant au thé, on le distribue à tous d'une manière à peu près égale, mais la part de chacun est si mince qu'elle ne dure pas plus de deux ou trois mois; rien ne varie la monotonie insupportable de l'éternel ragoût d'élan. Toutes les denrées du dehors doivent, avant d'arriver ici, passer par chacun des postes qui s'étagent entre l'Amérique russe et la factorerie d'York, dans la Baie d'Hudson. Elles sont transportées d'un fort à l'autre par les employés de la Compagnie; ceux de l'Youkon vont chercher leurs approvisionnements à la maison La Pierre[1], petit établissement situé non loin des sources de la Porcupine, à une distance d'environ deux cents lieues. Il faut vingt jours pour remonter la rivière, et six pour la descendre. Les hommes qui sont chargés de ravitailler la maison La Pierre ont à faire un

1. J'ai mesuré les bateaux employés par le commandant du fort Youkon, pensant que ces renseignements pourraient être utiles à de futures explorations, Les embarcations sont assez grandes pour recevoir une centaine de colis, d'un poids moyen de 90 livres chacun; elles tirent seulement de deux pieds à deux pieds et demi d'eau, et elles ont les dimensions suivantes :

Longueur totale................	41 pieds.
Longueur de la quille..........	29 —
Profondeur.....................	3 pieds 2 pouces.
Largeur........................	9 pieds 6 pouces.

voyage plus pénible, quoique moins long. Une montagne leur barre le chemin, et les marchandises doivent être portées à dos d'homme pendant vingt-cinq lieues, à travers des sentiers souvent étroits et difficiles. La station la plus proche est le fort Mac-Pherson, qui s'élève à dix lieues au-dessus du confluent de la rivière Peel et du Mackenzie. On ne trouve plus ensuite de poste jusqu'au fort Simpson, distant de cinq cents lieues du fort Youkon.

Mackenzie, dans ses voyages, parle de la rivière Porcupine, mais il ne paraît pas l'avoir visitée. Pendant qu'il naviguait sur le fleuve qui porte aujourd'hui son nom, les indigènes lui parlèrent d'un cours d'eau gigantesque, en comparaison duquel celui dont il suivait les bords n'était qu'un petit ruisseau.

— Là se trouvent, lui dirent-ils, des hommes à la mine farouche, à la haute stature; ils sont si méchants qu'un seul de leurs regards suffit à donner la mort, et si voraces qu'ils peuvent, dans un seul repas, manger un castor entier. On les reconnaît aux plumes qui ornent leur chevelure flottante.

Ceux qui donnaient à Mackenzie ces informations ajoutaient que le grand fleuve se jetait dans une mer située bien loin de là. Si l'on considère qu'aux yeux des Indiens, l'Youkon est la continuation de la Porcupine, on trouvera que la description ne manque pas de justesse; quant aux naturels des tribus riveraines, il est à peine besoin de dire que nous aurions éprouvé une amère désillusion si nous nous étions attendus à trouver en eux les magiciens sauvages dépeints à Mackenzie.

Le fort Youkon a été fondé en 1847; les bâtiments actuels ne datent toutefois que de 1864, et ils n'ont été achevés qu'en 1867. L'ancien poste avait été construit à une demi-lieue plus haut sur le fleuve; mais le rivage où il s'élevait, miné par le courant, s'affaissa en partie; la station, menacée par une ruine prochaine, dut émigrer ailleurs. On sait que

ce fort est le plus éloigné des établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; il est situé sur le 66e degré latitude nord, dans un territoire qui fait partie de l'Alaska ; aussi la Compagnie russe-américaine a-t-elle longtemps exigé de sa rivale une forte indemnité pour lui permettre d'étendre son trafic jusqu'aux bords de l'Youkon.

Après avoir été témoins de la misère, et je puis dire aussi, de la malpropreté des forts moscovites, nous éprouvions un indicible plaisir à loger dans une chambre dont les fenêtres étaient garnies de vitres, les murs coquettement blanchis à la chaux, le plancher irréprochable, où tout, en un mot, respirait le confort. Près de l'habitation du commandant et de ses hommes, se trouvent les magasins de provisions, les dépôts de fourrures, les caves où se conservent la glace et la viande.

A la hauteur du fort, l'Youkon se partage en cinq canaux, séparés entre eux par des îles, qui empêchent le regard de s'étendre d'une rive à l'autre. Les eaux du fleuve étaient couvertes d'embarcations, chaque jour arrivaient de nouvelles troupes d'Indiens, et l'on entendait du matin au soir retentir des décharges de mousqueterie, c'était à croire le poste assiégé par une armée formidable. Cinq cents naturels furent bientôt réunis dans la plaine voisine ; ils y dressaient des tentes, des baraques de bois ou des huttes de peaux d'élan ; ces dernières habitations étaient d'ordinaire accouplées deux par deux ; les Indiens plaçaient les portes d'entrée en face l'une de l'autre, et allumaient entre elles un maigre feu destiné aux usages domestiques. Chaque indigène qui se présentait au fort recevait, à titre de don gratuit, une petite provision de tabac ou une pipe de terre ; ceux qui manquaient de vivres pouvaient aussi réclamer une ration quotidienne de chair d'élan. Le commandant Mac Dougall, on le voit, usait avec une grande libéralité des ressources de la station ; il pouvait se permettre ces largesses, car des chasseurs indiens sont attachés au poste, et souvent les canots indigènes y

apportent des provisions considérables de viande séchée ou de gibier frais.

Les naturels du haut Youkon portent un costume tout différent de celui des tribus échelonnées sur la partie inférieure du fleuve; les notables ont des uniformes bizarres et bigarrés, présents de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Je remarquai entre autres un vieux chef kotch-à-koutchin, auquel on avait donné le sobriquet original de « Guêtres-Rouges. » Il se pavanait au milieu des siens, étalant avec orgueil ses épaulettes dorées, ses boutons de cuivre, ses broderies éclatantes; les rubans de toutes couleurs qui pendaient à son chapeau eussent suffi à orner la tête d'un régiment de conscrits. Beaucoup de ces indigènes portaient des capotes de soldat, des chemises, des vestes d'une coupe tout à fait civilisée, qu'ils avaient achetées dans les magasins du fort. Le costume d'hiver est plus simple; il se compose d'une longue robe de peau d'élan, dont la fourrure est tournée à l'envers.

Une foule de tribus différentes avaient envoyé des représentants au fort Youkon. Les Kotch-à-Koutchins (Indiens des basses terres) habitent un territoire voisin. Deux autres peuplades, les An-Koutchins et les Tatanchok-Koutchins viennent d'un pays plus éloigné, situé sur les rives du haut Youkon ou Pelly, ainsi qu'il a longtemps été désigné sur les cartes. Les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, trouvant sans doute les noms indigènes trop difficiles à retenir, les ont remplacés par des épithètes fantaisistes : tels Indiens sont appelés *fils du Bois*, tels autres *fils de la Montagne*, ceux qui habitent les bords de la rivière Porcupine ou Rat, deviennent les *fils du Rat*, ceux de la rivière Birch, *fils du Bouleau*, etc. Des Indiens Tananas s'étaient aussi rendus à cette espèce de foire. Leur vêtement était garni de franges et de perles, beaucoup d'entre eux portaient, suspendue au cartilage du nez, une coquille d'*hya-qua* ou *hy-qua*[1] (*dentalium entalis* ou

1. Voyez dans les *Proceedings of the Zoogical Society of London* de mars

entalis vulgaris). Ces coquilles servent de monnaie chez les indigènes de l'île Vancouver et de la côte occidentale. J'ai vu de riches Co-Youkons en mettre au bord de leurs vêtements et dans leurs cheveux une quantité considérable, et qui devait représenter au moins la valeur de deux cents peaux de martre.

Les deux compagnies de fourrures trafiquent avec les Indiens Tananas, et payent à très-haut prix les marchandises qu'elles leur achètent. Nous n'avons rien pu apprendre de positif sur la grande rivière dont ces indigènes habitent les bords. Toutefois, d'après les indications que j'ai recueillies, sa source ne doit pas être très-éloignée de celle de l'Youkon. L'élargissement du fleuve au-dessous du point où il reçoit le Tanana prouve évidemment que cette rivière doit avoir une très-grande importance.

Les femmes des tribus du haut Youkon sont chargées de beaucoup plus d'ouvrages pénibles que leurs sœurs des côtes de l'Amérique russe. Elles s'habillent plus simplement que les hommes et portent fort peu d'ornements. Parmi celles qui habitent le fort, plusieurs ont des vêtements européens.

Quelques chefs et quelques riches indigènes possèdent, dit-on, des monceaux de perles dont ils ne font pas usage, et qu'ils ont enfouis, comme des avares, dans les bois. Ils les auraient accaparées ainsi, faute de trouver un meilleur emploi de leurs capitaux, après avoir acheté les fusils, couvertures, couteaux, ustensiles dont ils avaient besoin. En général, ils paraissent prospérer sous la protection de la Compagnie de la Baie d'Hudson; on pourrait même dire qu'ils sont

1864 une étude du Dr Baird sur des spécimens de ce coquillage apportés en Angleterre par M. Lord, Esq. « Le *Dentalium*, écrit-il, est en usage parmi les naturels de l'île Vancouver, de la Colombie anglaise et des côtes voisines. Les coquilles les plus longues sont les plus estimées, on les enfile les unes au bout des autres, et quand vingt-six d'entre elles mises bout à bout atteignent six pieds, elles forment un *Hya-qua*, pour employer la langue des indigènes. Un hya-qua vaut un esclave mâle, ou cinquante couvertures, ou bien encore 50 liv. st. Le *dentalium* est ordinairement tiré de la côte occidentale de l'île Vancouver.

mieux traités que les employés anglais. Les Indiens qui, les premiers, apportent des fourrures, peuvent choisir parmi toutes les marchandises que renferme la station; les agents n'ont droit qu'aux provisions de qualité inférieure, très-parcimonieusement mesurés, à un peu de tabac et à quelques vêtements. Je sais que les choses ne se passent pas ainsi dans les postes et les factoreries d'une plus grande importance; mais au fort Youkon, qui pourtant doit être pour la Compagnie une station lucrative, si l'on reçoit des marchandises, de la quincaillerie, des armes à feu, les approvisionnements destinés aux employés sont de l'espèce la plus médiocre.

Le magasin de fourrures présente un spectacle assez curieux : des milliers de peaux de martre sont suspendues aux poutres, d'énormes monceaux de pelleteries communes sont entassées sur le sol. Pendant que nous examinions ces richesses, j'ai entendu raconter une anecdote qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Dans la précipitation des marchés, un agent acheta un renard noir apocryphe; la peau avait été primitivement blanche, mais un Indien rusé l'avait teinte pour la vendre plus avantageusement. On aurait dû passer l'article par profits et pertes. Le gouverneur ne le voulut pas; il déclara l'employé responsable de sa bévue, et la valeur commerciale de la fourrure fut déduite de son mince salaire, en sorte qu'il dut payer plus de livres sterling que l'objet n'avait coûté de shillings lors de l'achat. Si le fait est vrai, il n'a pas besoin de commentaires.

La fourrure du glouton est particulièrement estimée par tous les Indiens, en raison sans doute de la difficulté que l'on éprouve à se la procurer. Ces peaux, presque sans valeur dans le commerce, sont cependant achetées par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui les confie à des agents indigènes chargés de les échanger dans les villages indiens contre des martres et autres pelleteries précieuses. Le Peau-Rouge reçoit pour sa part moitié des bénéfices de cette transaction.

Le tarif établi au fort Youkon est un peu plus élevé que celui des postes russes. Une carabine de la valeur nominale de quarante shillings représente vingt « peaux », selon l'ancienne expression employée dès l'origine par la Compagnie. La peau du castor est prise pour unité monétaire ; elle a une valeur de deux shillings et elle équivaut à deux martres. Si l'on demande aux ouvriers du fort chargés de confectionner les vêtements le prix d'un pantalon :

— Cela vous coûtera six peaux, répondent-ils.

Une paire de mocassins se vend une peau, et tous les objets sont étiquetés de la même façon.

Le révérend Mac-Donald ne pouvait manquer de mettre à profit la réunion d'un si grand nombre d'indigènes dans la station anglaise; il organisa un service divin à leur usage, et leur fit de chaleureuses prédications. Parfois, il s'adressait directement à son auditoire, parfois il employait l'intermédiaire d'Antoine Houle, qui, sachant le français, l'anglais et une foule de dialectes indiens, lui était d'un fort grand secours. Les naturels paraissaient écouter sa parole avec beaucoup d'attention, et se joignaient volontiers à lui pour chanter les hymnes saintes Plusieurs enfants avaient appris du ministre à lire couramment l'anglais, science dont ils se montraient extrêmement fiers. En somme, le zélé pasteur avait dû exercer une influence bienfaisante, quoique assez restreinte. Sa tâche n'était pas facile, les Indiens venus au fort Youkon appartenaient à six ou huit tribus différentes, dont chacune a sa langue particulière; dans la foule recueillie qui l'entourait, combien étaient en état de comprendre ses enseignements? Fort peu, j'en ai peur. Le *chinouk*, il est vrai, permet de communiquer avec les sauvages; mais ce dialecte bâtard ne peut exprimer que les besoins matériels de la vie, il est tout à fait impropre à traduire le langage imagé de la Bible[1]. L'une des principales difficultés qui pa-

1. Dans notre pays nous voyons que le style oriental, les métaphores et les

ralysent les efforts de M. Mac-Donald, c'est que les Indiens sont, pendant la plus grande partie de l'année, dispersés dans le pays à cinquante et cent lieues de distance. Mais si la tâche est laborieuse, le missionnaire est plein d'ardeur et de dévouement ; de plus, il a cet avantage que, jusqu'à présent, aucun marchand de whiskey n'est venu entraver l'œuvre à laquelle il se consacre, et qu'aucune secte rivale n'a troublé l'âme de ses néophytes.

Cet état de choses, si favorable à l'apostolat du digne ministre, ne durera sans doute pas longtemps. Des signes menaçants se sont déjà produits. Les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson ont découvert près du fort Youkon quelques parcelles d'or, mais pas assez pour amener une invasion dans le pays.

Le 29 juin, Ketchum et Labarge revinrent de leur excursion au fort Selkirk. On se rappelle que pendant l'hiver ils avaient quitté Noulato pour se rendre au fort Youkon, en suivant le lit congelé du fleuve. Ce n'était pas sans de grandes souffrances qu'ils avaient accompli ce dessein. Pendant deux mois, ils avaient lutté contre des difficultés de toutes sortes ; des amas de neige fraîchement tombée retardaient leur marche, leurs chiens manquaient de nourriture, et pour comble de malheur le temps avait commencé à s'adoucir avant qu'ils eussent atteint le fort Youkon. La glace s'était fondue en plusieurs endroits, le dégel avait commencé, cependant le rivage était impraticable ; ils avaient dû continuer à s'avancer les pieds dans l'eau, à travers les blocs amollis et tremblants sous leurs pas.

paraboles rendent la Bible assez difficile à comprendre, bien qu'elle nous soit expliquée par des professeurs de notre race, qui sont parfaitement maîtres de notre langue. Le missionnaire, même quand il possède à fond une langue étrangère, s'adresse à des gens qui n'ont avec lui aucune éducation commune et dont les connaissances ne dépassent guerre le milieu où le sort les a fait naître. J'ai cité ailleurs une expression bien simple, « Enfants de la forêt, » qui excitait infailliblement dans une traduction le rire des Indiens. On n'aura pas de peine à comprendre d'après cela comment la poésie pourrait devenir matière à plaisanterie, et sa forme imagée tout à fait inintelligible.

Aussitôt que le fleuve était devenu libre, c'est-à-dire à peu près à l'époque où nous nous mettions en route pour le fort Youkon, nos amis s'étaient dirigés vers le fort Selkirk ou Campbell, station aujourd'hui abandonnée. La Compagnie de la Baie d'Hudson n'avait pu parvenir à organiser les approvisionnements de ce poste ; les Indiens s'y rendaient de très-loin pour vendre leurs fourrures, et lorsqu'ils arrivaient, le commandant n'avait pas la moindre marchandise à échanger avec eux. Désappointés, ils entraient en fureur; plusieurs fois ils menacèrent de massacrer toute la garnison. Quand le poste fut abandonné, ils tournèrent leur rage contre l'édifice et y mirent le feu. Ketchum nous apporta un fragment de pierre noircie qu'il avait détachée des décombres.

Nos compagnons avaient trouvé l'Youkon navigable jusqu'au fort Selkirk ; mais sur presque tout ce parcours, qui n'a pas moins de deux cents lieues, son lit est encaissé au fond de gorges montagneuses d'un aspect sauvage. Le gibier abonde dans le pays ; les Indiens, oublieux de leurs anciennes colères, se montrèrent paisibles, hospitaliers, désireux d'entrer en relation avec les hommes blancs. Ketchum mit vingt-neuf jours à remonter le fleuve; la manœuvre était laborieuse, il était obligé de s'arrêter chaque nuit pour prendre du repos; la descente fut extrêmement rapide, elle n'exigea que quatre jours ; à la vérité, il n'eut pas besoin de camper une seule fois. La direction du fleuve était exactement celle que lui attribue Arrowsmith sur ses cartes. Ketchum me donna deux pommes de pin qu'il avait recueillies près du fort Selkirk; elles appartenaient à l'espèce *pinus contorta*, dont nous n'avions pas rencontré un seul spécimen sur les bords du bas Youkon.

Comme je ne pouvais, faute d'avoir toujours un interprète à ma disposition, m'entretenir avec les indigènes aussi souvent que je l'aurais souhaité, je m'efforçais de suppléer à l'insuffisance de mes renseignements par des conversations fréquentes avec le révérend Mac Donald. Le ministre habitait

depuis longtemps la contrée, je recueillis de sa bouche une foule de faits intéressants. Ainsi, j'appris que les Indiens de la rivière Tchilkat, dont le territoire est situé au sud-ouest de l'Amérique russe, sur le cinquante-neuvième degré de latitude nord, se rendent en quinze ou vingt jours au fort Selkirk. Le fait m'a été confirmé depuis mon retour en Europe par le capitaine Dodd, commandant du *Beaver*, que le gouvernement britannique avait chargé de relever les côtes de la Colombie anglaise. Aucun Européen n'a encore, que je sache, visité le bassin de la rivière Tchilkat; c'était par l'intermédiaire des indigènes que M. Campbell, commandant du fort Selkirk, communiquait avec le *Beaver*, mouillé alors dans le canal de Lynn. L'amiral Collinson, pendant le voyage qu'il fit à bord de l'*Entreprise*, pour aller à la recherche de Franklin, vit une carte fort curieuse grossièrement tracée par les naturels. D'après ce document, une rivière appelée Tchilkat débouche dans le bras occidental du canal de Lynn; les naturels la remontent dans toute sa longueur, puis ils se rendent par terre au lac qui donne naissance à la Lewis, et ils descendent ce cours d'eau jusqu'à son confluent avec l'Youkon. Le voyage de retour, pendant lequel il faut presque toujours lutter contre le courant, exige près de deux mois.

Grâce aux nombreuses voies fluviales du pays, les différentes tribus ont les unes avec les autres des relations fréquentes; les Indiens de la rivière Porcupine, ceux-là mêmes qui viennent vendre leurs fourrures au fort Youkon, communiquent par le Mackenzie avec les naturels de la côte septentrionale. Le journal de l'amiral Collinson renferme le passage suivant, daté de la baie de Camden, le 24 juillet 1854 : « Le retard que nous avions éprouvé fut en somme une circonstance très-heureuse, car il permit à nos amis de l'île Baxter (les Esquimaux) de nous faire une nouvelle visite. Cette fois, ils amenaient avec eux plusieurs étrangers, dont le chef nous remit un billet ainsi conçu : « Les feuilles im-

« primées confiées, le 25 avril 1854, aux Indiens de la rivière « Rat (ou Porcupine) par les officiers du *Plover*, sont arrivées « deux mois plus tard, le 27 juin, au fort Youkon. établisse- « ment de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé sur les « frontières de l'Amérique russe. » Les indigènes de la Porcupine se rendent chaque année sur les côtes de la mer Glaciale pour trafiquer avec les Esquimaux; ce sont, paraît-il, des hommes doux et inoffensifs, toujours prêts à rendre aux blancs les services dont ils sont capables.

Le traîneau en usage au fort Youkon, ainsi que dans les autres postes de la Compagnie anglaise, est le plus simple qui se puisse voir. Il se compose uniquement d'une planche de douze à quinze pieds de longueur, relevée à l'une de ses extrémités en forme de proue. Des courroies empêchent la courbure de se détendre, et quelques cordages retiennent les colis. Ce traîneau convient surtout lorsqu'il s'agit de voyager sur une neige qui n'a pas été durcie. Les raquettes dont on se sert dans les établissements anglais offrent aussi quelque différence avec celles des Russes, elles sont plus courtes et leur extrémité se termine en pointe.

CHAPITRE XXI

DESCENTE DE L'YOUKON

CHAPITRE XXI.

DESCENTE DE L'YOUKON

Nous nous laissons aller au fil de l'eau. — Les saumons de l'Youkon. — Arrivée à Noulato. — Une dose excessive d'acide arsénieux et d'alcool. — Dangereuse libéralité de nos hommes. — Musique indienne. — Anvic. — La mission. — Tremblement de terre. — Andreavski. — Les bouches de l'Youkon. — Pastolik. — Saint-Michel. — Le scorbut. — Arrivée de notre embarcation. — Plover Bay. — Retour à San Francisco.

Notre baidarre ayant été réparé, nous quittâmes le fort Youkon le 8 juillet, pour revenir à Noulato; nous nous étions procuré deux canots d'écorce sur lesquels nous avions transporté une partie des bagages, afin d'alléger l'embarcation principale, et nous étions résolus à voyager nuit et jour. Le révérend Mac-Donald nous souhaita, d'une voix émue, un heureux retour; le commandant, debout sur le rivage, nous suivait des yeux; toutes les bouches à feu du poste avaient été mises en réquisition; leurs voix sonores nous disaient à leur manière combien nous laissions en ce lieu de cœurs sympathiques. Bientôt, les bâtiments du fort disparurent à nos yeux, et le bruit des décharges se perdit dans les airs. Nous n'avions pas beaucoup d'efforts à faire pour la manœuvre: le courant nous portait avec une rapidité moyenne de trente à

trente-cinq lieues par jour; nous avions attaché ensemble les canots, dressé sur tous trois une tente, et, nonchalamment étendus, nous passions le temps à fumer, à deviser ensemble ou à sommeiller, suivant notre humeur. Nos frugals repas se faisaient à bord; deux fois par jour, cependant, nous descendions sur le rivage où nous allumions du feu pour cuire le poisson et préparer le thé; mais ces haltes, les seules que nous nous fussions permises, étaient d'ordinaire fort courtes. A la vitesse de la marche près, notre voyage ressemblait à une partie de plaisir; et lorsque nous nous rappelions la peine que nous avions eue à remonter le fleuve, nous sentions mieux encore la douceur du contraste. Le 10, nous arrivâmes aux rapides qui se trouvent au-dessus de Noucloukayette; le courant avait perdu sa violence, les eaux, abaissées, laissaient apercevoir distinctement une île, ou plutôt un groupe de roches abruptes. Nous atteignîmes le village indien dans la matinée du 11; tout était désert; un profond silence remplaçait le bruit et l'animation dont nous avions naguère été témoins. Les indigènes, ayant terminé leurs échanges, s'étaient séparés; nous en vîmes quelques-uns seulement sur la rive opposée du fleuve, où ils étaient occupés à faire sécher du poisson.

Les saumons de l'Youkon ne sont nullement à dédaigner; une espèce surtout est si succulente que, pour la frire, nous n'avions pas besoin de mettre de graisse dans la poêle. On les prend, sur tout le cours inférieur du fleuve, à l'aide de nasses tendues dans les bas-fonds, de filets à main de forme circulaire et de lances.

A quelque distance de Noucloukayette, nous vîmes s'avancer vers nous, avec autant de précision et de régularité qu'une compagnie de soldats, une flottille entière de barques en écorce de bouleau. A un signal donné, les hommes qui les montaient plongeaient tous à la fois leur filet dans l'eau, et si un gros saumon se débattait entre les mailles quand ils le relevaient, des hourras frénétiques sortaient de toutes les poitrines.

Frappé de l'innocente joie de ces sauvages, qui paraissaient prendre un si grand plaisir à la pêche et à la chasse, je ne pus me défendre de faire des vœux ardents pour qu'ils fussent préservés du contact des Européens, qui ne manqueraient pas de leur inculquer des habitudes et des goûts pernicieux.

On trouve dans le fleuve deux variétés de saumon[1]. La plus grande atteint quelquefois cinq ou six pieds, mais elle n'est pas très-abondante et ne se rencontre guère que dans le Bas-Youkon ou sur la côte. J'ai vu des bottes dont les empeignes étaient faites avec la peau souple de ce poisson. Le 13, nous arrivâmes à Noulato. Nous n'avions pas mis six jours à parcourir les deux cents lieues, qui, lorsque nous avions remonté le fleuve, avaient exigé vingt-six jours de navigation.

En notre absence, un ouvrier avait volé de l'alcool mélangé d'acide arsenieux et destiné à des préparations d'histoire naturelle. Croyant l'eau-de-vie pure, et voulant se faire bien venir des Russes, il leur en donna de larges rasades. On devine le résultat. Les pauvres Moscovites éprouvèrent d'atroces douleurs. Sans l'énorme quantité qu'ils avaient prise, c'en était fait d'eux. L'excès de la dose les sauva.

Avant de quitter Noulato, nous nous procurâmes une barque en peau plus grande que la nôtre, et deux Indiens grossirent le nombre de nos rameurs. A onze heures et demie du soir, le 15 juillet, nous nous remîmes en route, continuant à descendre le grand fleuve, sans nous arrêter pour camper. Le lendemain matin, avant six heures, nous passâmes devant Coltog, point où, dans notre voyage en traîneau, nous avions pour la première fois aperçu l'Youkon. Grâce à notre vigoureux pagayage, ainsi qu'à la rapidité du courant, nous avions fait en sept heures cette première étape de quinze lieues. Les échos de la rive retentissaient des chants de nos Indiens ; nous nous sentions le cœur allègre et *plein de soleil*, une pensée joyeuse remplissait notre esprit ; bientôt nous al-

1. *Le salmo consuetus*, et *le salmo dermatinus*.

lions revoir nos navires. Je ne pus résister au désir de noter l'air indigène que nos bateliers répétaient en chœur. C'est une mélodie fort ancienne, dont les paroles ont été perdues, ou du moins ne sont plus comprises de la génération actuelle.

17 *mai*. — A trois heures du matin, nous laissons derrière nous Yakoutzkelignik, village indien inhabité en ce moment; le même jour, nous passons devant plusieurs bourgades, dont la plus grande, appelée Tchaglouk, est située sur la rive occidentale, en face du confluent de la rivière de même nom. Nous y achetons du saumon frais, et un cygne dont la chair promet d'être excessivement tendre. Le soir, nous arrivons à de prétendus rapides, dont les Russes nous ont fait une peinture inquiétante. Un rocher à pic s'avance dans le fleuve et rend le halage fort difficile, le courant est un peu plus fort qu'ailleurs; quant à des chutes, il n'en existe pas.

18 *juillet*. — Le vent debout s'oppose à notre marche; nous nous arrêtons près du village d'Anvic, à l'embouchure de la rivière de même nom. C'est l'une des bourgades les plus considérables de la partie inférieure du fleuve; nous y voyons des pots et des jarres en argile, de fabrication indigène, qui sont fort bien modelés. Le trafic cependant est nul parmi ces tribus; les naturels ont un aspect misérable, ils sont pauvrement vêtus, leur figure est flétrie par les privations. Comme ils ont avec les trafiquants beaucoup moins de rapports que les Indiens du haut Youkon, ils vendent presque pour rien leur poisson et leurs autres denrées. Cinq aiguilles nous suffisent à payer un saumon de trente livres; le tabac a pour eux un prix plus grand que partout ailleurs.

19 *juillet*. — Vent debout. Nous laissons derrière nous trois villages. C'est dans l'une de ces bourgades, nous disent nos serviteurs indigènes, que sont fabriqués les vases de bois, ou *contogs*, dont il se fait aux environs une consommation si grande. Les Indiens qui se livrent à cette industrie sont connus sous le nom de Primoskes. Le 20, à quatre heures du matin, nous arrivons à la *Missie* ou Mission, établissement

consacré uniquement jadis à l'œuvre pieuse que son nom implique, mais qui allie maintenant les intérêts de la terre à ceux du ciel, car il abrite à la fois un prêtre de l'Église grecque, et des employés de la Compagnie russe-américaine, dont il forme le dernier poste sur le bas Youkon. Le pope est un homme de haute taille, il porte saintement une barbe épaisse et longue qui le fait ressembler à un patriarche ; du reste, autant que j'ai pu m'en convaincre, il a toute l'humeur d'un joyeux compagnon. Le clergé inférieur de l'Église grecque se distingue en général par ses qualités sociables, il n'est nullement l'ennemi de la dive bouteille ; dans la plupart des fêtes auxquelles il m'est arrivé d'assister à Petropaulovski, les personnes qui s'abandonnaient le plus aux joies du festin étaient presque toujours dė débonnaires pasteurs, désireux de montrer à leurs ouailles comment on jouit des dons de la Providence. Une chose qui nous semblait aussi fort étrange, c'était d'entendre les marchands de la ville parler de Mme X..., la femme du pope ; nous savions bien que les prêtres grecs peuvent se marier, mais le fait n'en choquait pas moins notre esprit, et nous regardions toujours avec une curiosité mélangée de surprise la femme et les enfants du saint personnage. Celui de Detropaulovski avait une fille charmante, j'eus quelquefois l'honneur de danser avec elle.

Les Russes ont retiré leurs troupes d'Andreavski et de la redoute Kolmakoff, sur la rivière Koskequim, afin de les concentrer à la Mission. Chaque année, ils partent de ce lieu pour visiter les différentes stations commerciales du pays.

Presque tous sont en ce moment à Saint-Michel ; trois seulement restent pour garder le fort, mais les braves Moscovites n'en pratiquent pas avec moins d'empressement les devoirs de l'hospitalité. On allume le samovar, nous prenons place autour de la table, et le thé circule à la ronde, tandis qu'une conversation animée s'engage entre nous et les Russes. La nuit précédente, un tremblement de terre s'est fait sentir dans le poste russe ; nous nous rappelons que nous-mêmes

avons éprouvé sur le fleuve une assez forte secousse; nous l'avions attribuée au choc d'un tronc d'arbre, nous en apprenons maintenant la véritable cause.

La Mission est construite sur des rochers criblés de trous, comme ceux de Saint-Michel, mais la pierre est d'une nature beaucoup plus friable. Les bâtiments se divisent en deux groupes; l'un comprend la chapelle et deux pavillons latéraux à l'usage exclusif du pope, l'autre se compose de trois maisonnettes de planches, modeste demeure des employés de la Compagnie. Quant à un fort proprement dit, pourvu de bastions et défendu par une palissade, il n'en existe pas. Un village Primoske, fort semblable à celui qui avoisine Sitka, groupe ses maisons tout auprès du poste.

Après avoir passé trois heures en compagnie des Russes et du samovar, nous reprenons notre course; chemin faisant, nous voyons le long du rivage plusieurs huttes et une grande bourgade. Les habitations ne sont pas enfouies sous le sol; elles étalent à l'air libre leurs toitures de peau, et nous saluons au passage les indigènes qui accourent pour nous regarder. Quelques-uns nous apportent du poisson, des canards et des oies sauvages; nous leur donnons en échange un canif et un peu de tabac, ce dont ils se montrent fort satisfaits Rien n'égale la discrétion de ces sauvages, aucun d'eux ne demande le moindre présent. Pourtant ils paraissent fort pauvres; la pêche forme leur unique ressource, et, quoiqu'elle soit abondante, ils ne cherchent pas à en tirer le parti qu'elle pourrait leur offrir. Tout ce qu'ils lui demandent, c'est de fournir à la subsistance de leur femme et de leurs enfants. Ils ne cherchent même pas à varier la monotonie de ce régime en chassant le gros gibier que le pays renferme sans aucun doute, car il est boisé, parsemé de collines, tel en un mot que le renne et l'élan doivent s'y plaire.

Nous suivons depuis Noulato le bord occidental du fleuve. Dans la nuit du 20 au 21, nous nous trouvons enveloppés d'un brouillard tellement épais, que nous ne pouvons plus

même apercevoir les bords du canot; le timonier renonce à diriger la marche, et nous sommes obligés de nous abandonner sans contrôle à l'impulsion du courant. Vers le matin, le ciel s'éclaircit, le soleil verse sur nous ses rayons, la température s'élève; à six heures, un thermomètre placé à l'ombre marque vingt-cinq degrés centigrades. Le rivage ne nous offre que des bois d'un aspect monotone, entrecoupés de fondrières; ce pays n'a rien qui charme le regard, des îles encombrent le fleuve et retardent la navigation, le courant devient paresseux, il ne communique à nos embarcations qu'une vitesse de trois nœuds à l'heure. Au printemps, il a beaucoup plus de rapidité. Un steamer construit à la façon américaine, c'est-à-dire avec très-peu de cale, pourrait s'avancer sur l'Youkon jusqu'à une distance de six cents lieues, et produire dans ces contrées une véritable révolution commerciale. Les spéculateurs de San-Francisco se proposent d'en faire l'expérience. Si le gouvernement de Washington voulait, dans l'intérêt de la science géographique, organiser une expédition de ce genre, il serait facile d'explorer à peu de frais le grand fleuve et tous les territoires qui bordent ses rives.

Le fort d'Andreavski (Andreas Adanotchke), où nous abordons dans la matinée du 22, ne renferme pour toute garnison qu'un blanc et un Indien, qui ont pris possession des bâtiments lorsque la Compagnie s'est décidée à les abandonner. L'Européen semble fort abattu; il a — malheur affreux pour un Russe — complétement épuisé depuis la veille sa provision de thé ! Par bonheur, nous pouvons venir en aide à sa détresse, un paquet des précieuses feuilles ramène la joie dans son cœur, il s'empresse de nous témoigner sa reconnaissance en nous invitant à un repas composé de pain noir et de poisson séché. Le festin est maigre, mais les décors du tableau dont nous formons la scène principale ne manquent pas de grandeur poétique : au loin, l'immense solitude et les flots dorés de l'Youkon; près de nous, l'enceinte de palissa-

des à demi renversée; à nos pieds, deux canots rouillés, hors d'usage, qui peut être ont assisté à plus d'un combat.

L'unique compagnon du Russe, l'indigène qui habite avec lui ce poste désert, consent à nous servir de guide jusqu'à l'embouchure de l'Aphoun, ou bras septentrional de l'Youkon, qui se jette dans la mer de Behring en suivant la direction du nord-nord-ouest; les autres bras inclinent à l'ouest et au sud-ouest. Le 23, vers neuf heures du matin, nous voyons le majestueux cours d'eau s'étendre, puis se diviser en plusieurs ramifications dont nous ne pouvons compter le nombre, mais nous savons qu'il en existe cinq principales, et que les diverses embouchures de l'Youkon occupent sur la côte une étendue d'environ vingt lieues. L'Aphoun se distingue des autres bras du fleuve par la quantité de saules et de grands arbres qui croissent le long de ses rives; il est aussi plus étroit, plus profond et plus rapide. La navigation n'y est pas exempte de difficultés; dans maint endroit ses eaux s'épanchent en de petits canaux qui vont rejoindre d'autres bouches de l'Youkon; les Russes cependant le remontent chaque année avec les sloops grossiers qu'ils appellent *barkass*.

Le fleuve dont nous venons de suivre le cours, porte différents noms, selon les lieux qu'il traverse; pour les Indiens qui habitent près de son embouchure, c'est le Kwitch-pak; pour les tribus dont le territoire est voisin de sa source, c'est l'Youkona ou l'Youkon; le premier terme a été adopté par les Russes, le second, par la Compagnie de la Baie d'Hudson, tous deux signifient également « la grande rivière. »

L'un des bras méridionaux du Kwitch-pak, le Kousilvac, a une profondeur très-variable; en certains endroits, il mesure neuf brasses, en d'autres, deux et demie seulement. Il est donc presque impossible à un vaisseau d'y pénétrer, et, les bouches intermédiaires ayant moins d'eau encore, l'Aphoun paraît être la seule voie navigable. D'innombrables passages rattachent les uns aux autres les différents bras du

fleuve; les glaces entraînées par le courant à l'époque du dégel s'y accumulent et les obstruent jusqu'à la fin de mai. La mer est, aux environs du Kwitch-pak, semée de bancs de sable, ses flots, mélangés à ceux de la grande artère américaine, perdent leur amertume; les *balougas* ou épaulards y sont fort nombreux; les indigènes les chassent dans les eaux basses du fleuve, et, là, les tuent à coups de harpons. Les baleines de la mer de Behring viennent aussi, disent les Indiens, dans l'embouchure du Kwitch-pak lorsqu'elles veulent mettre bas. Les oies et les canards sauvages fourmillent sur le fleuve pendant la belle saison; quelques femelles y couvent et y élèvent leurs petits, mais c'est le petit nombre; les bandes voyageuses ne font dans l'Alaska qu'une courte pause avant de se diriger vers le pôle. M. Everett Smith, marin distingué qui accompagne notre expédition, a tué une centaine de ces oiseaux en trois jours. Leurs œufs abondent tellement que M. Dyer en achète aux Indiens dix pour une aiguille.

23 *juillet.* — Nous sommes arrivés à Pastolik, village situé sur la côte, près de l'embouchure de l'Aphoun, à vingt-cinq lieues de Saint-Michel; pour la première fois, depuis notre départ de Noulato, nous passons la nuit à terre. Cet endroit est renommé pour la fabrication des bottes de peaux; les indigènes font aussi de jolis ouvrages en os sculpté; nous leur en achetons quelques-uns.

Dans la matinée du 24, nous louons un second baidarre, mieux en état d'affronter la mer; après avoir réparti notre équipage sur les deux embarcations, nous partons de conserve. Bientôt nous passons devant le village de Madgemoute de Pigmigtalik. Dans la soirée, nous atteignons le canal ou bras de mer qui sépare l'île Saint-Michel de la terre ferme. Nous avons plusieurs fois recours au halage pendant cette dernière partie de la traversée, et enfin, nous arrivons au fort Saint-Michel, le 25 juillet, à trois heures de l'après-midi.

Nos amis nous font une cordiale et chaude réception. Mais une nouvelle imprévue nous attend! le major Wright est

venu sur la *Clara-Bell* pour nous donner avis de nous tenir prêts à partir immédiatement, le projet du télégraphe étant abandonné.

Pendant l'hiver, les hommes employés à la construction avaient poussé les travaux avec activité; ils ont campé des semaines entières sous de fragiles abris, avec une température de trente-cinq à quarante degrés centigrades au-dessous de zéro. Dans de telles conditions, l'entreprise présentait d'extrêmes difficultés; creuser un trou pour recevoir le poteau télégraphique devenait une opération compliquée, le sol étant aussi dur que le roc, et la neige le recouvrant à une épaisseur de cinq pieds et plus, le pic et la pioche servaient plus souvent que la bêche et la pelle. L'excavation faite, la neige tombait quelquefois pendant la nuit et cachait l'ouverture, ce qui donnait lieu à des incidents comiques; l'un tombait la tête la première dans cette espèce de piége, l'autre glissait et restait à moitié enseveli dans le trou qu'il avait lui-même creusé.

Les haches et les autres outils s'émoussaient presque aussitôt sur le bois ou la terre durcis par le froid; souvent même on les trouvait au matin brisés en mille pièces; cependant les courageux ouvriers ne s'étaient point laissé abattre par ces difficultés sans cesse renaissantes; ils avaient poursuivi leur travail, et achevé une bonne partie de la ligne. Aussi leur désappointement fut extrême quand ils apprirent à Ounalatchlit l'ordre donné par le gouvernement américain de renoncer à l'entreprise; avant de partir, ils attachèrent en signe de deuil un drapeau noir aux poteaux des télégraphes.

Quelques-uns de ces pauvres gens avaient eu les membres gelés, d'autres avaient beaucoup souffert du scorbut. Je citerai, à propos de cette terrible maladie un fait curieux : les hommes cantonnés à Port-Clarence, la plus mal approvisionnée de toutes nos stations, s'étaient vus réduits, pendant de longs mois au régime des indigènes; ils n'avaient eu d'autre nourriture que de la chair de morse et de la graisse de pho-

que, cependant le fléau les avait épargnés, tandis que nos ouvriers du golfe de Norton, qui s'étaient procuré dans les postes russes de la farine et du gibier, avaient été cruellement atteints.

Dans l'automne de 1865, le colonel Bulkley avait visité les côtes du détroit de Behring; il avait trouvé à Port-Clarence, une épaisse végétation de lichen; le sol pourtant n'était dégelé qu'à dix pouces environ au-dessous de la surface, au fond il restait dur comme de la pierre. Les terrains légers qui bordent l'Youkon ne laissent pénétrer que jusqu'à quinze ou dix-huit pouces l'influence de l'atmosphère chaude de l'été, mais sur la côte occidentale du détroit de Behring, les plages nues et rocheuses de la Sibérie dégèlent à une profondeur de trois pieds environ.

Le 18 août, après plus d'une joie trompeuse produite par le passage d'une voile à l'horizon, nous vîmes enfin la *Clara-Bell* entrer dans le port. Le 29 nous étions réunis à Plover-Bay, sur le continent asiatique, où nous attendions l'arrivée du plus grand de nos navires, le *Nightingale*.

Cent vingt hommes, qui avaient passé l'hiver, les uns dans l'Anadyv, les autres dans l'Amérique-Russe, étaient maintenant réunis à Plover-Bay. Le major Wright et le capitaine Norton, de la *Clara-Bell*, méritent de grands éloges pour le zèle avec lequel ils se sont acquittés de la tâche qui leur avait été donnée, de rassembler des quatre points cardinaux ce nombreux personnel. Ils avaient dû se rendre deux fois à la plupart des stations : la première pour prévenir les escouades qui se trouvaient dans l'intérieur des terres; la seconde pour les emmener. De tous les hommes qui avaient hiverné sous ces latitudes arctiques, un seul était mort; un autre, ensorcelé par les charmes d'une aimable *squaw*, s'était exilé volontairement dans la Sibérie orientale.

Le chef de la station de Plover, le capitaine Kelsey, ne négligea rien pour assurer le bien-être de ceux qui lui étaient confiés. Des voiles, des poteaux, des planches, servirent à im-

proviser le long du rivage de confortables habitations, et notre séjour à *Kelseyville*, comme nous appelions notre campement, fut assez agréable pour nous laisser un long souvenir. Le capitaine Redfield, commandant de la *Manuella*, vint mouiller dans le port pendant que nous y étions; après avoir terminé ses transactions avec les indigènes, il voulut donner aux habitants un feu d'artifice. Le temps servit à souhait son dessein; la fête eut lieu par une sereine et splendide soirée, les eaux calmes de la baie, réfléchissant les fusées brillantes et les flammes du Bengale, ajoutaient à l'effet magique de la scène.

A la même époque, quelques-uns de nos hommes trouvèrent un baril d'alcool, qui contenait des préparations d'histoire naturelle appartenant à un de nos collectionneurs de la société Smithsonienne. Ils étaient depuis longtemps privés de boissons réconfortantes, aussi ne résistèrent-ils pas à la tentation, et ils mirent immédiatement le baril en perce. Après s'être largement abreuvés, un peu au détriment de leur raison, ils jugèrent que ce serait dommage de laisser perdre ce qui restait dans la futaille, et comme leur exploit leur avait donné de l'appétit, ils avalèrent, en guise de prunes, les lézards, les poissons et les serpents qui avaient été destinés à un tout autre usage. Mais la science ne tarda pas à être vengée, car cette singulière infusion ne leur réussit nullement; je ne crois pas que jamais ils répètent l'expérience.

Ceux de nos amis qui avaient exploré l'Anadyr, m'apprirent que des tempêtes de neige continuelles avaient rendu leur tâche très-difficile; les flocons, chassés par le vent, se précipitaient avec une telle violence, que les hommes en étaient aveuglés, et qu'il avait fallu tendre des cordes entre des maisons de planches distantes seulement d'une centaine de mètres, sans quoi il fût devenu impossible d'aller de l'une à l'autre. Une de nos barques, la *Golden Gate*, avait péri pendant l'automne de l'année précédente dans cette même baie d'Anadyr. Elle avait eu le malheur de donner contre un banc

de sable ; avant qu'elle pût s'en dégager, une prison de glace l'enfermait de toutes parts. Plus tard, un terrible ouragan se déchaîna dans le golfe, secouant avec fureur la malheureuse embarcation, la heurtant contre les banquises, jusqu'à ce que sa coque fût entièrement brisée. La tempête déchira ses voiles, emporta les provisions qu'elle renfermait ; heureusement, aucun des hommes de l'équipage ne fut tué ni même blessé. Ils n'eurent pas non plus à souffrir de la faim, car les indigènes leur fournirent des vivres en abondance ; ils achetèrent un jour cent cinquante rennes, et, grâce à la rigueur extrême de la température, ils conservèrent pendant plusieurs mois cette énorme quantité de viande. Les Tchouktchis de ces régions possèdent d'immenses troupeaux, ils comptent par milliers le nombre de leurs têtes de bétail.

Le 6 septembre, le colonel Bulkley arriva sur le *Nightingale;* le surlendemain, nous partîmes pour San-Francisco où nous arrivâmes après une traversée de vingt-deux jours.

CHAPITRE XXII

RICHESSE DE L'ALASKA — ORIGINE DES ESQUIMAUX DE L'ALASKA SEPTENTRIONAL ET DU GROËNLAND

CHAPITRE XXII.

RICHESSE DE L'ALASKA. — ORIGINE DES ESQUIMAUX DE L'ALASKA SEPTENTRIONAL ET DU GROENLAND.

Avenir de l'Alaska. — Fourrures et pêcheries. — Les îles Aléoutes. — Volcans. — L'île Bogoslov. — Origine asiatique des Esquimaux. — Les marins Tchouktchis. — Voyages et aventures de deux jonques japonaises. — Analogie des Tchouktchis et des Esquimaux. — Langage. — Communauté des biens. — Le chaman et l'andgekok.

Je ne puis admettre que l'acquisition de l'Amérique russe soit un mauvais marché pour les États-Unis. Le nord du pays restera, peut-être, sans valeur; mais il en est tout autrement des régions centrales; les fourrures y abondent, elles donnent lieu à un commerce qui s'étend chaque jour et dont le monopole doit infailliblement tomber aux mains des Américains. Quant aux districts méridionaux, comme ils offrent la plus grande analogie avec la Colombie anglaise, il est permis de croire qu'ils renferment des richesses minérales non moins grandes; les bois de construction pourraient également être exploités avec profit.

Les pêcheries deviendront sans doute très-importantes. De vastes bancs de morue existent le long des îles Aléoutes et sur d'autres points de la côte. Les saumons sont tellement nombreux dans toutes les rivières qu'on les regarde comme un

aliment grossier, bon seulement pour ceux qui ne peuvent en avoir d'autre. Il serait facile de se procurer des quantités énormes de ce poisson, sans débourser autre chose que le prix de la main-d'œuvre indigène qui se paye fort peu, comme on le sait. Restent les frais de salaison et de transport, mais ils ne sont pas considérables, et, tout compte fait, cette excellente nourriture reviendrait en Europe à très-bon marché. Un marchand de Petropaulovski m'a dit avoir gagné de cette manière 6000 dollars en une seule saison, sans autre fatigue que celle d'une légère surveillance exercée sur les indigènes qui travaillaient pour son compte. Les entreprenants Américains ne sont pas gens à négliger une telle source de profit.

A un autre point de vue, le gouvernement de Washington a encore eu raison d'acheter ce territoire. C'est un acte de justice envers la Russie. Les baleiniers Américains du détroit de Behring et de l'Océan Arctique, ont, depuis vingt ans, fait dans les ports de la côte le commerce des fourrures, et par là considérablement réduit les bénéfices de la Compagnie moscovite. Ils affectaient de n'avoir en vue que la pêche, mais en réalité presque tous étaient des trafiquants. Les Russes se montraient naturellement fort hostiles à ces navires qui venaient mouiller dans leurs ports et leur faire concurrence. Aussi la plupart des baleiniers ne s'aventuraient-ils jamais dans les postes importants, tels que Sitka, Ounalaska, Saint-Paul, Saint-Michel. Aujourd'hui toute la côte leur est ouverte ; de plus, considération importante, les pelleteries, les dents de morse, l'huile animale, entreront désormais exemptes de droit, à San Francisco ou dans tout autre port de l'Union américaine.

L'archipel des Aléoutes, qui comprend quatre groupes d'îles, Fox, Andreanoff, Rat et Blignie[1], forme une partie importante de l'acquisition. Il fut découvert par Behring en 1741 ;

1. Sarytschef, en 1791-1792, a déterminé la position géographique d'une grande partie de ces îles. Le capitaine Cook, Kotzebue, Lütke, etc., ont également apporté leur concours à cette exploration.

presque aussitôt après, c'est-à-dire en 1745, les marchands russes de la Sibérie commencèrent à étendre leur trafic dans ces régions; la spéculation acheva l'œuvre de la science, les explorations commerciales firent connaître les pays nouveaux entrevus par le célèbre navigateur.

Abondantes et riches devaient être sans doute les cargaisons de fourrures rapportées de ces lointains parages, car les négociants russes ne se laissèrent décourager ni par les difficultés, ni par les périls des premières expéditions. Sur les onze voyages entrepris de 1745 à 1778, cinq se terminèrent par des naufrages ou par d'horribles massacres, mais les six autres furent tellement fructueux que le commerce ne se porta pas avec moins d'ardeur vers le sinistre archipel. Les temps sont aujourd'hui bien changés. Ces sauvages qui égorgeaient les Européens servent comme matelots à bord des baleiniers du Pacifique; dernièrement encore, ils étaient regardés comme les sujets de la Compagnie russe-américaine, et tout jeune Aléoutien devait passer à son service trois années. Plusieurs postes, dont le principal était Ounalaska, avaient été fondés dans ces îles pour faciliter le commerce des fourrures.

Outre l'importance des transactions qui ont lieu sur son territoire, l'archipel des Aléoutes mérite, à plus d'un titre, l'attention des voyageurs. Des volcans, éteints ou en activité, se trouvent dans plusieurs de ces îles; des geysers et des sources thermales ont aussi été découverts. Les naturels gardent encore le souvenir de tremblements de terre formidables qui ont bouleversé le pays, et sans doute, comme en Sicile, de larges dépôts de soufre existent dans le voisinage des cratères. Nous croyons devoir indiquer ici les noms des îles qui renferment des volcans; les voici dans l'ordre où elles se présentent, lorsqu'on va de l'est à l'ouest.

Ounimak, où l'on voit le cratère du Chitchaldinskoï vomir des nuages de fumée. Un second volcan se trouve à peu de distance, mais il n'a pas encore reçu de nom.

Akoun. — Sources chaudes, montagne volcanique.

Akoutan. — Cratère en activité.

Oumnack. — Deux volcans, le Vcevidovskoï et le Toulikskoï, existent dans cette île; elle renferme aussi des geysers.

Amoukta. — Volcans éteints.

Segouam. — Sources chaudes, montagnes couronnées de fumée.

Atkha. — Plusieurs volcans, parmi lesquels on distingue le Korovinskoï et le Kloutchevskoï.

Kanaga. — Cratère qui jette encore des cendres.

Tanaga. — Volcans éteints.

Goreloy. — Montagne volcanique du même nom, qui forme le point le plus élevé de l'archipel des Aléoutes.

Semisopochnoi. — Plusieurs volcans.

Il faut ajouter encore à cette liste la petite île de Joan Bogoslov, située à sept ou huit lieues au nord d'Oumnack. Son apparition ne remonte pas au delà du commencement de ce siècle, époque à laquelle un tremblement de terre la fit tout à coup surgir du sein des vagues. Elle a, du nord-ouest au sud-est, une longueur d'une demi-lieue; sa largeur est beaucoup moindre. Le pic abrupt qui forme le centre de l'île a, selon le capitaine Wassilieff, une hauteur de 2240 pieds. Une chaîne de récifs, sans doute d'origine également volcanique, rattache Bogoslov à Oumnack. Les *Mémoires hydrographiques* de Krusenstern contiennent sur la naissance de cette île quelques détails, que le célèbre navigateur avait, en 1817, appris de Baranoff, le fondateur de Sitka. « Le 1er mars 1806, il survint une violente tempête du nord, pendant laquelle on entendit à Ounalaska des grondements sourds, entremêlés à certains intervalles de détonations semblables à des coups de tonnerre. Le troisième jour, la tempête se calma et le ciel redevint clair. On aperçut alors, entre Ounalaska et Oumnack, une flamme éclatante, puis bientôt après, une épaisse fumée qui pendant dix jours consécutifs, s'éleva du sein de la mer. Enfin, surgit une masse blanchâtre qui augmenta rapidement de

largeur et d'élévation. A la fin du mois, le foyer incandescent s'éteignit; l'île, poussée par une éruption sous-marine, continuait toujours à s'étendre. Le 1er juin 1814, un baidarre fut envoyé pour visiter la nouvelle terre. La violence des courants, les dangereux écueils qui bordaient la côte, rendent l'abordage très-dangereux; les explorateurs réussirent pourtant à débarquer; ils trouvèrent le sol sillonné de précipices, et couvert de petites pierres que le volcan rejetait sans interruption. » En 1815, une seconde expédition releva ces mêmes parages; l'île avait changé d'aspect; elle s'était abaissée considérablement, les abîmes s'étaient refermés, toute trace de convulsion avait disparu.

Si le lecteur se rappelle ce que nous avons dit des Tchouktchis, et de l'étendue des transactions indigènes, s'il a présente à l'esprit la description que nous avons faite des tribus de l'Alaska septentrional, il lui sera facile de conclure que nos observations personnelles confirment les théories des voyageurs qui nous ont précédés dans ces régions.

Les savants sont maintenant d'accord sur l'origine asiatique des Esquimaux, même de ceux qui ont émigré jusqu'au Groënland[1]. Quant aux Tchouktchis, quiconque les a vus, ne mettra pas un moment en doute l'extraction mongole de leur race. Un enfant de cette tribu, emmené par le colonel Bulkley de Plover Bay à San Francisco, fut pris en affection par une dame bienfaisante qui le fit élever dans sa famille et habiller à l'européenne. Constamment on le prenait pour un Chinois. Deux de nos marins aléoutes donnaient souvent lieu à semblable méprise.

1. Voyez une étude de M. Markham, *sur les Esquimaux du Groënland*, publiée dans le *Journal de la Société géographique de Londres*, année 1865.

Le commerce qui se fait si régulièrement chaque année entre les tribus par le détroit de Behring montre combien il est vraisemblable que des émigrants Tchouktchis aient établi des colonies sur les côtes septentrionales de l'Amérique. Des canots munis de voiles et capables de recevoir vingt personnes avec leurs bagages se rendent souvent de la Sibérie à l'Alaska. J'ai même vu des embarcations d'une construction plus savante, mais c'étaient probablement des innovations récentes empruntées aux Européens.

Bien des anecdotes, plus ou moins authentiques, circulent au sujet de ces marins indigènes. On raconte, entre autres choses, que les capitaines tchouktchis, fort soigneux de leur cargaison, emploient, pour conjurer les hasards de l'Océan, un genre d'assurance assez original, mais qui, je suppose, soulèverait plus d'une objection parmi nos matelots européens. Un baidarre rempli de marchandises traversait le détroit de Behring, lorsqu'il fut assailli par une tempête ; l'embarcation surchargée allait périr. Que faire ? Jeter aux vagues la précieuse pacotille, le patron ne pouvait s'y résoudre. Il saisit l'un de ses hommes, puis un autre, et les précipita tous jusqu'au dernier dans la mer furieuse. Les complaisantes victimes se soumirent, dit-on, à leur sort avec une résignation toute orientale.

On me permettra de citer ici deux faits, d'une authenticité incontestable, qui jettent une vive lumière sur l'origine des peuplades américaines. Vers l'année 1833, deux jonques japonaises accomplirent, bien contre leur gré cependant, des voyages fort remarquables. L'une poussée par les vents contraires dans la direction de la côte nord-ouest du Pacifique, vint échouer sur le cap Flattery, non loin de l'île Vancouver. Les privations et la maladie avaient considérablement réduit l'équipage ; les hommes qui restaient ressemblaient à des squelettes ; ils réussirent pourtant, malgré leur faiblesse, à gagner la terre, mais ce fut pour trouver sous la main des indigènes une mort plus affreuse encore. Deux seulement

que l'on avait jugés capables de servir comme esclaves, furent épargnés par les sauvages; la Compagnie de la Baie d'Hudson les racheta et les envoya en Angleterre.

La seconde de ces expéditions involontaires eut un sort moins tragique. Elle fut, pendant dix ou onze mois ballottée au caprice des vents, mais les neuf Japonais qui se trouvaient sur la jonque abordèrent sains et saufs aux Sandwich. Les habitants leur firent bon accueil, car ils leur trouvaient avec eux-mêmes de grands points de ressemblance, et apprenant de quel pays venaient ces étrangers, ils s'écrièrent : « Nos pères aussi, sans doute, arrivaient d'Asie quand ils s'établirent dans nos îles. »

De semblables exemples montrent qu'il ne faut pas trop limiter les migrations des indigènes. Une foule de circonstances, le hasard, la nécessité, la faim, la guerre ont entraîné les peuples primitifs loin de leur berceau, et nous ne pouvons assigner à leur marche aucune limite certaine, puisque nous voyons d'ignorants matelots japonais, jetés par une tempête loin de leurs côtes natales, franchir l'Océan sur de fragiles embarcations.

Dans quel siècle, et par quelle route les Tchouktchis, Onkilons et Tongouses, mécontents ou rebelles, se sont-ils rendus dans le Groënland? Ont-ils fait en traîneau ce long pèlerinage? Ont-ils profité de la belle saison pour diriger leurs canots sur les fleuves? Il ne m'appartient pas d'éclaircir ce mystère. De savantes discussions se sont engagées, mais personne, selon mon humble jugement, n'a mieux approfondi le sujet, ne l'a traité plus clairement que M. Markham dans le *Journal de la Société géographique* de Londres. Ce remarquable travail, publié en 1865, établit d'une façon évidente que les émigrations qui peuplèrent l'Amérique septentrionale jusqu'au Groënland ont commencé à l'époque où Togrul Beg, Gengis Khan et d'autres chefs non moins célèbres, bouleversèrent l'Asie par leur ambition. « Les hordes des Tartares, écrit M. Markham, continuèrent pendant une longue suite d'an-

nées, à étendre leurs envahissements. Un petit fils du puissant Gengis, Scheibani, conduisit quinze mille familles dans les solitudes du nord, et leurs descendants, les Yakouts, poussant plus loin encore leurs pérégrinations, arrivèrent à l'embouchure des fleuves qui se déversent dans la mer Glaciale. » Ils trouvèrent les bords de l'Anadyr habités par une race plus ancienne, que peut-être ils détruisirent pour prendre sa place, et dont on retrouve les yourtes en ruines sur toutes les côtes du détroit de Behring, jusqu'au cap Tchelagskoi[1].

M. Markham, partageant en cela l'opinion d'un grand nombre d'éminents géographes[2], pense qu'il existe près du pôle une terre qui rattache la Sibérie au Groënland, ou du moins rapproche ces deux contrées arctiques, et il suppose que les aventureux émigrants ont dû suivre cette route. Un espace de quatre cents lieues sépare, il est vrai, les vestiges de peuplades primitives trouvés au Cap Tchelagskoi, de ceux que l'on a observés dans les îles Parry, mais nous connaissons trop peu les latitudes polaires pour tirer de ce fait rien de concluant.

Quant aux indigènes de l'Alaska septentrional, ils ont sans nul doute traversé la mer à la hauteur du détroit de Behring.

En comparant mes notes et mes dessins avec ceux de mon frère qui, lors de mon voyage dans l'Amérique russe, parcourait lui-même le Groënland, un fait a surtout attiré mon attention, c'est l'analogie de mœurs et de coutumes des Esquimaux et des Malemoutes ou Tchouktchis. Je sais qu'il ne faut pas attacher trop de valeur à quelques ressemblances superficielles. L'alimentation, le costume, les maisons, les outils et les armes de ces tribus ont une étroite parenté, mais la similitude pourrait provenir simplement de la conformité des besoins et du climat. Transportez dans l'Amérique septentrio-

1. De Wrangel, p. 89 et 372.
2. Consulter le mémoire du capitaine Sherard Osborn, dans les *Proceedings* de la *Société géographique* de Londres, mai 1868.

nale une colonie d'Européens, isolez-la de toute influence étrangère, placez-la de telle sorte que les approvisionnements du dehors ne puissent lui parvenir : au bout d'une ou deux générations, ces habitants nouveaux auront adopté la manière de vivre des indigènes. Les explorateurs que l'amour de la science pousse dans ces lointaines contrées, sont eux-mêmes obligés de prendre plus ou moins le costume et le régime alimentaire des naturels, mieux appropriés que les nôtres au climat polaire.

Des analogies de ce genre prouvent donc fort peu de chose; il faut recourir à des signes plus certains, étudier le langage, les traditions, les coutumes antiques, le type des différentes tribus pour établir d'une façon plausible leur communauté d'origine. On assure que le dialecte des Tchouktchis offre une grande ressemblance avec celui des Esquimaux du Groënland. De cela, je ne puis rien dire, mes visites à la côte sibérienne ayant été trop courtes pour me permettre d'étudier la question qui, d'ailleurs, a été amplement discutée déjà par les meilleures autorités géographiques[1]. Je me contente d'appeler l'attention des ethnographes sur la parenté manifeste de l'idiome malemoute (Alaska septentrional) avec la langue des Esquimaux, telle que nous la trouvons dans les vocabulaires qui en ont été publiés à Londres :

	Malemoute.	Esquimau.
Je ou Moi.	Wounga.	Ouanga.
Il.	Ona.	Ouna.
Nous.	Wourgout.	Ouagout.
Vous.	Itlepit.	Iblet. Illipse.
Homme.	Inuet.	Innuit.
Femme.	Atchanouk.	Arnak.
Jour.	Oblouk.	Outlok.
Soleil.	Sickounyouk.	Sekkinek.
Eau.	Imouk.	Imek.

1. Voir l'excellent ouvrage de Hooper, les *Tentes des Touskis*, les relations de Billings, Wrangell, *le Journal de la Société géographique* de Londres (année 1865), un article rédigé par M. Markham, voir aussi l'*Atlas ethnographique* de Balbi.

	Malemoute.	Esquimau.
Neige.	Kanik.	Kannik.
Glace.	Seko.	Sikko.
Tête.	Nikouk.	Niakok.
Visage.	Kinyouk.	Kenak.
Bouche.	Kanouk.	Kannek.
Dents.	Kioutik.	Kigoutit.
Bois.	Kouskouk.	Kessouk.
Canot.	Omeouk-pouk.	Omiak.

Et ainsi d'une foule d'autres mots.

Mais, dira-t-on, s'ils ont la même origine que les tribus de la Sibérie orientale et de l'Alaska, les Esquimaux sont donc une race bien dégénérée? Pourquoi les voyons-nous si petits et si grêles, tandis que les Tchouktchis sont presque tous des hommes de haute taille? Le climat n'explique pas cette différence, car le Groënland n'est pas plus rigoureux que la Sibérie septentrionale. L'objection ne me semble pas insoluble. Qui peut dire combien de souffrances les émigrants ont endurées dans leur voyage à travers les glaces du nord, surtout s'ils ont suivi la route polaire dont parle Markham! Est-il étonnant que les horreurs de la faim, la riguenr excessive du froid, la fatigue d'une marche pénible, tous ces maux ensemble, prolongés peut-être pendant de longues années, aient altéré le type primitif? Mais ils sont restés simples et bienveillants, ennemis des querelles, secourables, malgré leur pauvreté; or, telles sont précisément les qualités qui distinguent, d'après le témoignage unanime des voyageurs, les Tchouktchis et les peuplades de l'Alaska.

Il n'est pas rare de voir les Groënlandais mettre en commun les biens de la tribu. Le chasseur le plus adroit est chargé d'approvisonner le village, et nul, pas même lui, ne s'avise de songer qu'en agissant de la sorte, il fasse une chose très-méritoire. Cette contume se retrouve également, à des degrés divers, parmi les indigènes de l'Alaska septentrional et de l'Youkon; les chefs qui, tous, sont fort exercés à la pêche ou à la chasse, n'ont obtenu et ne conservent leur haute posi-

tion qu'en faisant à la foule de fréquentes distributions de vivres; ils sont souvent plus mal vêtus et plus mal nourris que les moindres habitants de leur village. La générosité parmi eux, est la règle, non l'exception. Ils ne permettront pas qu'une femme ou un enfant souffre du froid et de la faim, tant qu'ils auront à leur donner des aliments et des habits.

Le chaman, prêtre-exorciseur, docteur des Tchouktchis, et des tribus de l'Alaska septentrional ressemble d'une manière frappante à l'*Andgeckok* des Groënlandais, qui possède des pouvoirs semblables, inspire également le respect ou la crainte. Les missionnaires se flattent d'avoir anéanti dans les possessions danoises du nord de l'Amérique la puissance de cette espèce de sorcier, et les apparences justifient leur illusion, mais tout Européen, qui ne cherche pas à s'aveugler sur l'état véritable du pays, sait que la superstition est loin d'être détruite; les indigènes tiennent des conciliabules nocturnes dont ils éloignent soigneusement les étrangers, et dont les pratiques demeurent enveloppées d'un profond mystère. Pourquoi tant de précautions, si ce n'est pour abriter des rites qu'on n'ose plus accomplir au grand jour? L'Andgekok exerce dans ces réunions son office traditionnel; il exorcise les possédés, chasse les maladies, conjure la pluie et la tempête.

Les Esquimaux avaient coutume d'enterrer les morts sous un monceau de pierres, mais, depuis la domination danoise, ils ont adopté les usages des Européens. On ne trouve trace d'aucune pratique semblable ni sur les côtes du golfe de Norton, ni à Port-Clarence, ni sur les bords de l'Youkon; la raison en est simple; des conditions différentes ont dû faire adopter un mode différent de sépulture. Les pierres sont rares dans la plus grande partie de l'Amérique russe, et le sol, gelé en toutes saisons à quelques pouces de profondeur, rend l'inhumation presque impossible; les peuples de l'Alaska septentrional ont, dans cet embarras, imaginé les cercueils aériens dont nous avons parlé.

CHAPITRE XXIII

EXPLORATIONS DE LA COMPAGNIE DU TÉLÉGRAPHE SUR LES CÔTES D'ASIE

CHAPITRE XXIII.

EXPLORATIONS DE LA COMPAGNIE DU TÉLÉGRAPHE SUR LES CÔTES D'ASIE.

Arrivée du major Abasa à Petropaulovski. — Explorations dans le Kamtchatka. — Voyage d'Ukhotok à Ghidjega. — Nikolaievsk. — Excursions à dos de renne. — Les Tongouses. — Ayan. — Okhotsk. Les Tchouktchis. — Anadyrsk.

Notre expédition ne devait pas se borner à explorer l'Alaska et les côtes de la mer de Behring; plusieurs de ses membres firent, en Asie, des voyages fort intéressants que je ne puis me résoudre à passer sous silence, quoique je n'aie aucun droit à les raconter dans tous leurs détails. Je me bornerai à en indiquer les résultats principaux, d'après les renseignements recueillis de la bouche des explorateurs eux-mêmes.

Le major Abasa, officier russe d'un caractère énergique, d'un esprit cultivé, qui a fait aux États-Unis de longs et fréquents voyages, avait, en 1865, été nommé chef des expéditions que la Compagnie télégraphique devait accomplir en Asie. Le 8 août de la même année, il arrivait à Petropaulovski, accompagné de MM. Kennon, Mahood et Bush. Ces deux derniers reçurent immédiatement l'ordre de se rendre par mer au fleuve Amour, pendant que le major, M. Kennon

et un troisième employé se préparèrent à partir pour Ghidjega ou Ghidjinsk, bourgade située dans la partie septentrionale de la mer d'Ochotsk. Ils devaient prendre la voie de terre et suivre les côtes du Kamtchatka.

Le major quitta Pétropaulovski le 25 août. La chaleur était extrême; on n'apercevait plus sur les basses terres aucune trace de neige. Les voyageurs longèrent la rive orientale de la péninsule jusqu'au village de Scharon, où passe la rivière Kamtchatka, tortueux petit cours d'eau que j'ai déjà mentionné en parlant de Behring. La route qu'ils avaient prise traversait des plaines ondulées, couvertes de mousse, de gazon, de broussailles. Les bois, en effet, ne se trouvent que dans la partie septentrionale du pays. Le Kamtchatka offre cette particularité que plus on s'avance vers le nord, plus la végétation devient puissante. Ce fait s'explique par la présence de volcans souterrains qui réchauffent le sol et communiquent à la végétation une vigueur qu'elle n'a pas d'ordinaire sous cette latitude. On a voulu profiter de cette circonstance pour essayer de cultiver le blé, mais il a fallu y renoncer, le grain germait avant le temps, et sa floraison était compromise. En hiver, la neige qui se trouve en contact immédiat avec le sol, ne prend jamais de consistance; elle fond même quelquefois, tandis qu'à un pied au-dessus, elle présente la dureté de la pierre. Cette neige, ainsi minée, s'affaisse souvent quand les voyageurs y mettent le pied, et à chaque instant ils se trouvent comme pris dans des piéges.

Après avoir remonté un certain temps le cours de la Kamtchatka, les explorateurs se dirigèrent à l'ouest, vers le village de Tidjil, sur la côte de la mer d'Okhotsk. Ici la petite troupe rencontra plus d'obstacles. Le pays est semé de rochers qui alternent avec des marécages couverts, même en cette saison, de neige à demi-fondue; les petits chevaux sibériens au pied sûr, aux muscles puissants, qui portaient les bagages avaient grand peine à gravir les blocs abrupts, à se tirer des bourbiers profonds. Quant aux voyageurs, tantôt

ils tombaient dans des fondrières, tantôt ils étaient entraînés par les torrents qu'ils essayaient de traverser à gué, ou bien encore ils glissaient sur les rocs polis et se meurtrissaient les genoux. Enfin, ils atteignirent Tidgil, après avoir fait, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, un trajet de douze cents verstes (trois cents lieues).

De ce village, le major Abasa écrivit à l'*Ispravnik* (gouverneur civil) de Ghidjega, pour lui demander de donner aux habitants de sa juridiction l'ordre de prêter leur assistance aux membres de la Commission télégraphique. Le message fut envoyé à Sessnoi, le dernier village kamtchatdale qui se trouvât sur la route, et de là, porté d'une tribu à l'autre par les indigènes, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à sa destination. Le major avait eu la précaution de faire savoir que tous les naturels qui aideraient à transmettre la missive, recevraient une généreuse récompense; aussi la lettre voyagea-t-elle avec une rapidité surprenante, et, grâce aux soins de l'ispravnik, les explorateurs trouvèrent partout l'aide dont ils avaient besoin.

La petite troupe continua de suivre la côte et arriva sans encombre à Sessnoi. Mais, sachant qu'à partir de ce point la route devient très-difficile, le major divisa ses forces ; il loua un baleinier, et se procura une barque de peau de renne, afin de gagner par mer Ghidjega, pendant que Kennon essayerait de se frayer un passage le long de la côte montagneuse. Ce plan ne réussit pas; la tempête obligea les embarcations à revenir au lieu d'où elles étaient parties, et en même temps des neiges nouvellement tombées rendaient la voie de terre impraticable. Force fut d'attendre que le froid eût solidifié cette couche épaisse et molle. Mais le mode de voyage devait alors changer; les explorateurs employèrent les loisirs que leur faisait la mauvaise saison à confectionner des traîneaux et des raquettes, à se procurer des bêtes de trait. Ce ne fut qu'au prix de beaucoup de peines et de beaucoup d'argent qu'ils purent obtenir ce dernier article ; les Kamt-

chatdales se montrent fort avares de leurs chiens; le major se vit souvent refuser un attelage composé de dix de ces animaux, dont il offrait pourtant la somme exorbitante de 200 roubles d'argent (800 fr.).

Pendant son séjour à Sessnoi, Abasa eut avec les chefs koriaks et tchouktchis plusieurs entrevues intéressantes. On était à l'époque où les indigènes émigrent vers le sud, pour aller chasser la zibeline dans les plaines et les montagnes du Kamtchatka. Ils se réunissent en janvier au village de Tidgil, où ils échangent leurs fourrures contre le thé, le sucre, le café, la poudre, le plomp que leur apportent les trafiquants russes. Le mauvais temps les avait, comme nos Américains, retenus à Sessnoi, et des présents, distribués d'une façon judicieuse, les rendirent communicatifs. L'expédition recueillit de la sorte plusieurs renseignements utiles. Ainsi, les naturels conseillèrent au major de ne pas suivre la côte, mais d'incliner légèrement vers l'est, et de prendre une route, peu connue des blancs, dont ils lui indiquèrent la direction. Tous les préparatifs étant terminés, les explorateurs quittèrent Sessnoi le 20 octobre. Quatre jours de marche pénible à travers les montagnes les conduisirent à Bodkaguernaya; la température descendait chaque nuit à 36 ou 40 cent. au-dessous de zéro, et le vent qui s'engouffrait dans les gorges étroites leur glaçait les membres. Bientôt la chaîne s'abaissa, les voyageurs virent s'étendre devant eux des plaines couvertes de mousse, des coteaux revêtus d'un fouillis de broussailles, du milieu desquelles s'élevait çà et là quelque tige rabougrie qui aspirait à la dignité d'arbre. La campagne avait un aspect désolé; la végétation semblait croître à regret, le silence de la mort régnait partout. Cependant de nombreuses tribus de Koriaks, les unes sédentaires, les autres nomades, habitent le pays. Ces indigènes, d'origine semblable, sont loin d'avoir le même caractère: la vie errante a développé chez les uns les sentiments doux et hospitaliers; les autres au contraire, ceux qui ont des demeures fixes, sont méchants, avares, querel-

leurs. Pour contenir leur humeur turbulente, il faudrait une nombreuse garnison russe; mais l'ispravnik de Ghidjega, dont la juridiction comprend le territoire des Koriaks et le bassin entier de l'Anadyr, n'a sous ses ordres que vingt-cinq Cosaques, et la difficulté des communications ne lui permet pas de visiter la centième partie de cette immense province.

A cent verstes de Bodkaguernaya, les voyageurs rencontrèrent un campement koriak; leurs chiens fatigués commençaient à refuser le service, ils les échangèrent contre des rennes et, poursuivant leur route après une courte halte, ils arrivèrent le 16 novembre à Kammonoi. Les trafiquants russes qui font le commerce des fourrures sur les côtes de la mer de Behring étaient réunis dans ce village; les Koriaks souhaitaient vivement de partir avec eux, mais l'ispravnik leur avait défendu de s'éloigner tant que le major serait sur leur territoire et pourrait avoir besoin de leurs services. L'expédition toutefois ne les retarda pas longtemps; le 22 novembre elle atteignait Ghidjega, où Abasa établissait son quartier général.

Le siége du gouvernement russe dans ces lointains parages est une insignifiante petite bourgade qui renferme à peine trois cents habitants. Ghidjega cependant a plus d'importance qu'on ne serait tenté de le croire au premier coup d'œil; elle est l'un des principaux centres du commerce des pelleteries dans la Sibérie orientale, et le seul entrepôt où le settler russe, le Kamtchatdale à demi civilisé puissent, de quarante lieues à la ronde, venir s'approvisionner de thé, de sucre et de *vodka* (whiskey).

Les arrivages de la brûlante liqueur ont lieu plusieurs fois chaque année. Inutile d'ajouter que le vénérable pope du district s'est établi en permanence dans le village.

Ghidjega est située sur la rivière du même nom, à trois lieues du golfe de Ghidjinsk, prolongement de la mer d'Okhotsk. D'après la description que m'en a faite M. Knox, ce n'est rien moins qu'un paradis terrestre. Le voyageur qui

pendant l'été s'aventure dans ses plaines, rencontre à chaque pas des fondrières tantôt visibles, tantôt cachées, toujours pleines d'eau; chaque touffe de mousse ressemble à une éponge qu'on viendrait de plonger dans un baquet: on ne peut faire la moindre promenade sans revenir trempé jusqu'aux genoux; et, pour comble d'agréments. les véhicules à roues y sont inconnus; on ne trouverait pas trois chevaux dans tout le pays, nul bateau à vapeur n'anime la rivière, et, ajoute gaiement Knox, « les ballons n'y sont pas encore introduits. »

Après avoir envoyé Kennon et Dodd dans l'Anadyrsk, pour rejoindre Mac Crea et combiner leurs explorations avec les siennes, le major Abasa tourna ses regards vers la région peu connue comprise entre Ghidjega et la ville d'Okhstsk. Les relations entre les deux places sont fort limitées. La malle-poste qui, une fois l'an, transporte les dépêches, une douzaine de traîneaux chargés de marchandises que font venir les négociants russes, voilà les seuls convois européens qui traversent le pays; aussi ne faut-il songer à y trouver aucune route tracée; les voyageurs n'ont pour s'orienter que la position des cours d'eau, des montagnes et des forêts. Quelquefois des brumes épaisses ou des rafales de neiges cachent au voyageur les signes qui pourraient le guider, et le retiennent pendant des jours entiers, voire même pendant des semaines, sur le point où elles l'ont surpris. Aussi les habitants ne connaissent-ils guère le pays à quatre ou cinq lieues de leurs demeures. La population sédentaire des villages qui parsèment la côte se compose de Russes, de Koriaks et d'Iakoutes. Quelques tribus nomades de la famille des Tongouses parcourent les forêts et les montagnes, depuis la Kolima jusqu'au bas Amour. Ces peuplades ne se servent pas de traîneaux, elles effectuent leurs migrations à dos de rennes; mais la pauvreté ne leur permet pas d'élever ces animaux en nombre suffisant pour répondre même à leurs plus impérieux besoins. Chez les Koriaks, au contraire, on trouve une certaine richesse; quelques-uns possèdent jusqu'à deux mille rennes.

Les Tongouses ont toujours refusé de faire connaître aux Russes les meilleures routes à suivre dans leur pays; lorsqu'ils ont à guider un Européen, ils se gardent de prendre les sentiers fréquentés par la tribu, et toutes les questions qu'on leur adresse à ce sujet n'obtiennent que des réponses évasives. Abasa réussit à nouer avec eux des relations amicales, mais il ne put les faire sortir de leur réserve. Les indigènes voyaient avec un extrême déplaisir l'établissement d'une ligne télégraphique qui, pensaient-ils, éloignerait le gibier de leur territoire; à cela le major répondait que ce dommage passager tournerait au contraire à leur profit, car ils pourraient se procurer des provisions de toutes sortes dans les postes que la Compagnie établirait parmi eux. Le mauvais vouloir des naturels ne se manifestait du reste que d'une façon tout à fait négative; ils se bornaient à n'aider en rien les constructeurs de la ligne.

Le 22 février 1866, Mahood et Bush, qui étaient partis pour le fleuve Amour, arrivèrent à Okhotsk après avoir accompli l'exploration dont ils étaient chargés. Ils avaient, à l'embouchure de la rivière, visité la ville nouvelle de Nicolaïevsk, avec ses chantiers, ses fonderies, ses magasins, ses machines, et tous les accessoires obligés d'une station navale. Quant aux maisons, elles sont d'une simplicité primitive; la plupart sont faites de troncs d'arbres que souvent on ne se donne pas même la peine d'équarrir. Celles qui avoisinent le fleuve, quoique également construites en bois, sont plus régulières; les rues, larges d'abord, donnent de la ville l'idée la plus avantageuse, mais elles promettent plus qu'elles ne tiennent. La première partie est fort belle; la seconde, passable; la troisième, pleine d'immondices; la quatrième, un vrai cloaque.

Le commandant des districts maritimes de la Sibérie orientale, M. Fulyhelm, avait donné à nos collègues toute l'assistance qui était en son pouvoir; néanmoins leur voyage de l'Amour à Okhotsk avait été des plus pénibles, à raison de la

nature accidentée du terrain. Le capitaine Mahood surtout eut beaucoup à souffrir; le service télégraphique exigeant une route plus directe que celle qui est ordinairement suivie par les Russes, il dut se frayer un sentier à travers des districts inconnus, dans des régions déclarées inaccessibles par les naturels eux-mêmes. Le gouverneur avait donné aux Tongouses, dont les premiers villages se trouvent à une trentaine de lieues vers le nord, l'ordre de fournir des rennes à l'expédition. Vingt de ces animaux furent amenés au lac Orelle, non loin du fleuve Amour, où les explorateurs s'étaient rendus en quittant Nicolaïevsk. Douze bêtes de somme suffirent pour les bagages, les autres servirent de montures aux voyageurs. C'est le renne qui dans ce pays remplace le cheval; un simple coussin sert de selle, il se met sur le garrot, car les reins ne sont pas assez forts pour porter le poids d'un homme. Comme on n'a jamais d'étrier, il est très-difficile de se maintenir en équilibre, malgré l'allure pacifique du coursier sibérien; un cavalier doit se résigner à faire bien des chutes avant d'avoir acquis l'expérience de ce mode d'équitation. Le renne est dirigé au moyen d'un licou et d'une seule guide. Le bât est toujours placé sur les épaules de l'animal qui porte ainsi des fardeaux de soixante à cent livres. Un Tongouse, monté sur un renne, en conduit une file de dix à douze, attachés les uns à la suite des autres.

Entre l'Amour et l'Okhotsk, il n'existe pas et il n'y a jamais eu la moindre trace de route; les guides choisissent le chemin qui leur semble le meilleur. Les rennes sont aussi propres à traverser les forêts ou les montagnes que les vastes steppes stériles. Quand on rencontre des rivières, on les passe à gué si elles sont basses; dans des radeaux si elles ont trop de profondeur; on n'a pas à s'inquiéter des rennes, ils suivent à la nage. Leur entretien ne donne pas plus de souci. Les lichens dont ils aiment à se nourrir croissent presque partout; de sorte qu'il suffit au voyageur de les laisser paître en liberté pendant la nuit. En hiver, la terre durcie par la

gelée offre une prise ferme aux pieds des montures; aussi les voyages sont-ils beaucoup plus difficiles en été que pendant les froids.

J'ai eu entre les mains le journal du capitaine Mahood; il y est souvent question de rivières passées, de montagnes gravies, de forêts traversées, de *tundras* ou steppes stériles parcourues; plusieurs fois, cet officier vit sa marche arrêtée pendant de longs jours faute de pouvoir se procurer la quantité de rennes dont il avait besoin, ou bien encore ses guides désertaient, et il fallait aller fort loin pour s'en procurer d'autres.

Les explorateurs devaient passer par Ayau; la Compagnie russe américaine avait eu longtemps, dans cette localité, un poste pour le commerce des fourrures, mais elle s'était résolue à l'abandonner, les profits ne couvrant pas les frais occasionnés par l'entretien d'une station aussi lointaine. Un agent et un employé restaient seuls dans le fort; tous deux se montrèrent disposés à venir en aide aux officiers de l'expédition; par leurs soins, le *staroste* de Nelkau fut averti de tenir prêts des hommes et des rennes pour conduire les voyageurs à Okhotsk.

Cette ville a bien perdu de son ancienne importance depuis la fondation de Nicolaïevsk, la meilleure station navale de la côte. On n'y compte pas aujourd'hui plus de cinq cents habitants, y compris les chiens, dont le nombre dépasse celui de la population bipède.

La troisième et dernière excursion entreprise par la commission télégraphique fut celle que MM. Mac Crea et Arnold accomplirent en 1865-1866. Chargés d'explorer le bassin de l'Anadyr jusqu'à Ghidjega et Anadyrsk, ils établirent un campement provisoire à l'embouchure du fleuve et s'occupèrent sans retard des préparatifs de leur voyage. Vers le 1er novembre, la neige avait pris assez de consistance pour qu'il fût possible d'employer les traîneaux; le capitaine Mac Crea s'était flatté de se mettre immédiatement en route, mais

lorsqu'il voulut acheter des rennes, une difficulté inattendue l'arrêta. Si les Tchouktchis consentent à tuer les rennes et à vendre leur chair, une singulière superstition les empêche d'en faire commerce tant qu'ils sont vivants; nos explorateurs ne purent réussir à s'en procurer un seul. Ils étaient donc fort embarrassés, quand un chef, dont ils avaient gagné l'amitié par des présents, leur proposa de les conduire au village d'Anadyrsk, où une partie de la tribu devait passer l'hiver. Après différents pourparlers, Mac Crea et Arnold furent présentés au chef des chefs, le *Grand Daim*, qui les invita gracieusement à se joindre aux Tchouktchis. Comme ils n'avaient aucun autre moyen de faire le voyage, ils acceptèrent l'offre; quelques jours plus tard, ils se mettaient en route avec leurs compagnons indigènes. La marche fut lente, — trois lieues au plus par jour, — car le temps a peu de valeur aux yeux des Tchouktchis; ils ne comprennent même pas qu'un homme puisse jamais se presser. On mit six semaines pour se rendre à la bourgade d'Anadyrsk, puis six semaines encore pour atteindre le campement du Grand Daim, en tout trois mois que Mac Crea et Arnold passèrent en compagnie des Tchouktchis. Ils furent bien traités par les indigènes, mais le genre de vie qu'ils étaient obligés de partager n'était pas très-confortable, ni la cuisine fort au goût de leurs palais européens.

Le nom d'Anadyrsk s'applique à deux grands villages situés à cinq lieues l'un de l'autre, et à trois autres plus petits qui se trouvent dans les environs; pour distinguer les deux bourgades principales, on ajoute à la première le nom *Crepass* (forteresse), et à la seconde, qui est plus haut sur le cours du fleuve, celui de Markova. Ce fut dans cette dernière localité que le capitaine Mac Crea rejoignit deux de ses collègues, qui, ayant remonté directement le fleuve, étaient arrivés longtemps avant lui au rendez-vous convenu. Au delà d'Anadyrsk, le pays se couvre de forêts épaisses.

On se rappelle que Kennon et Dodd devaient se diriger

vers les mêmes régions Partis de Ghidjega, ils avaient découvert un cours d'eau, qui prend sa source dans les montagnes près de la rivière Pendjinsk, et forme un des tributaires les plus importants de l'Anadyr; ils lui donnèrent le nom de Myan.

CHAPITRE XXIV

CALIFORNIE

CHAPITRE XXIV.

CALIFORNIE.

La Californie en 1849 et en 1868. — Progrès de l'agriculture. — Produits viticoles. — Climat. — San Francisco. — Prospérité générale. — Rareté de la main-d'œuvre. — Une servante moderne. — Fécondité de la terre. — Carte d'hôtel. — Hôpital pour les ivrognes. — Journaux. — John Chinaman en Californie. — Les chignons.

Une des plus riches et des plus fertiles contrées du globe, la Californie, languissait il y a vingt ans dans un oubli profond; elle n'avait pour habitants qu'un petit nombre de colons espagnols et un nombre plus petit encore d'Américains, perdus pour ainsi dire dans ses vastes solitudes. Aujourd'hui, elle compte une population de cinq cent mille âmes, et ses bras toujours ouverts reçoivent chaque jour une foule d'émigrants.

Ce fut la fièvre de l'or qui, en 1849[1], fit sortir de son engourdissement cette magnifique contrée. L'aimant universel qui agit sur tous les hommes avait attiré en Californie des milliers de mineurs; une fois enrichis, ils regardèrent autour

1. La découverte du premier gisement date de 1848; elle fut faite par un homme attaché au service du capitaine Sutter, colon suisse qui habitait la Californie depuis 1839.

d'eux, et s'apercevant que la terre était belle et fertile, ils adoptèrent cette patrie nouvelle. Peu de personnes peuvent habiter ce pays sans s'y attacher, il n'est même pas rare de voir ceux qui, après un long séjour, le quittent pour retourner à leur foyer natal, revenir bientôt en déclarant qu'il n'existe nulle part sous le soleil un sol aussi privilégié.

Tout le monde en Europe croit connaître parfaitement la Californie; on a lu les livres et les journaux qui ont raconté la découverte de ses gisements d'or, dépeint la population d'aventuriers que la renommée de ses richesses avait attirés de tous les points du globe; on sait de quels désordres elle fut le théâtre, et quels prix fabuleux y atteignent les choses les plus indispensables à la vie; enfin on a entendu parler de ses merveilles naturelles, de ses geysers, de sa grande vallée Yosemite, des arbres géants de Calaveras et de Mariposa. Chacun admet que c'est un pays fertile, mais peu de personnes se font une juste idée de son avenir agricole et commercial.

Quoique les mines d'or, d'argent, de mercure, de houille donnent à ceux qui les exploitent d'amples profits et créent des richesses énormes, la culture du sol promet d'ouvrir à la Californie une source de prospérité plus féconde et plus durable encore. Il suffit d'ensemencer une seule fois pour avoir deux moissons; la seconde, qui n'a rien coûté, est à peu de chose près aussi productive que la première. Déjà, on récolte une si grande quantité de blé qu'on en exporte en Europe et dans les États de l'Atlantique, où les froments californiens sont venus faire concurrence à ceux de Richmond. Les statistiques de 1866 évaluent à 14 millions de *bushels*[1] la production du blé; celle de l'orge atteint un chiffre presque aussi élevé. La culture de la vigne devient rapidement l'une des industries principales du pays. La Californie livre dès à présent à la consommation 3 400 000 gallons[2] de vin. Dans un pays si

1. Le bushel équivaut en Amérique à 35 litres 234.
2. Le gallon vaut 3 litres 785.

jeune, la fabrication est naturellement fort peu perfectionnée; cependant quelques-uns des crus pourraient soutenir la comparaison avec ceux de France ou d'Allemagne, ce qui n'empêche pas, dit-on, les Californiens d'expédier leurs produits à New-York ou à Boston, et de boire de préférence des vins étrangers. Ceci du reste s'applique seulement à San Francisco, les districts vinicoles qui s'enrichissent avec leurs produits les apprécient davantage. La production de l'eau-de-vie de marc a été entreprise également sur une grande échelle. On exporte aussi des quantités considérables de raisins, de figues, de prunes, de pêches et de pommes tapées. Le climat de la Californie permet aux variétés de raisins les plus délicates, ainsi qu'à l'olive, à l'orange, à l'amande, de mûrir en pleine terre. Dans la basse Californie, dont la température est presque tropicale, la culture du café, du cacao, des bananes a été entreprise avec succès. Les habitants de cette partie du pays lisent les journaux le matin en prenant leur bain dans la rivière. Les serviettes y sont un luxe inutile, car la chaleur du soleil produit une évaporation immédiate. Si on laisse des chandelles à l'air, en quelques heures la graisse s'en détache, et il n'en reste rien que les mèches; aussi les conserve-t-on dans de la glace, jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Les boissons abondent, et le whiskey coûte moins cher que l'eau.

De 1862 à 1867, j'ai visité San Francisco à plusieurs reprises, j'y ai trouvé chaque fois des changements marqués et rapides. L'ancien village de baraques et de tentes est aujourd'hui une belle cité de 1 400 000 âmes. Beaucoup de ses rues rappellent celles de Paris, ses édifices publics feraient envie à bien des villes, enfin ses hôtels sont mieux tenus et mieux meublés que ceux de New-York, ce qui n'est pas peu dire. Des docks et une jetée sont maintenant en voie de construction.

Les Californiens ont jusqu'ici opposé une invincible résistance à l'introduction des greenbacks ou papier-monnaie,

ces *emplâtres de moribond*, comme ils les appellent avec dédain; quiconque prétend payer ses dettes en obligeant ses créanciers à recevoir au taux nominal ces billets dépréciés, devient aussitôt la fable des journaux, et toutes les voix s'élèvent pour le flétrir. Comme il doit arriver dans un pays qui possède des gisements aussi riches, les pièces d'or californiennes sont les plus belles du monde entier; mais c'est en vain qu'on chercherait à San Francisco la moindre monnaie de cuivre; il n'existe pas de numéraire au-dessous de dix cents (60 c.). Dans les premières années qui suivirent la découverte des mines, on fabriqua des espèces métalliques d'une valeur considérable; une entre autres, qui avait la forme d'un lingot octogone, assez semblable au module japonais, représentait cinquante dollars (270 fr.); les pièces étaient faites avec tant de négligence que souvent elles renfermaient un dollar ou deux de trop; des juifs économes virent avec indignation ce gaspillage; pour ramener à des proportions normales la monnaie obèse, ils la limèrent, et, comme on pense bien, gardèrent les rognures; le procédé par malheur fut appliqué avec peu de ménagement ou renouvelé plusieurs fois, de telle sorte que les pièces finirent par ne plus valoir que quarante dollars. Les Californiens, faute de pouvoir déjouer la fraude, prirent le parti de renoncer à ce numéraire.

La seule ville de l'Union américaine dont le rapide accroissement soit comparable à celui de San Francisco, est Chicago, dans l'Illinois. On sait que cette dernière cité, obscur village il y a trente ans, est aujourd'hui la brillante métropole des États du centre, l'entrepôt du commerce des prairies. La capitale californienne joue sur les côtes du Pacifique le rôle de New-York sur le rivage de l'Atlantique; sa population est déjà aussi considérable que l'était en 1820, deux cents ans après sa fondation, celle du grand foyer commercial de l'État.

S'il existait un galvanisme capable de rendre une apparence de vie aux ports du Mexique voisins de la Californie.

ou si Victoria (de l'île Vancouver) se trouvait au milieu d'un pays fertile, San Francisco pourrait voir son essor arrêté par une rivalité dangereuse ; mais, dans l'état actuel des choses, cette ville doit monopoliser le commerce de toute la côte occidentale. En outre elle forme la tête de ce gigantesque *Pacific railway* qui va donner une impulsion nouvelle aux transactions de l'Amérique et de l'Europe avec l'Orient. Une ligne de paquebots magnifiques rattache déjà Fr'isco, ainsi que les Californiens appellent par tendresse leur capitale, aux principaux ports de la Chine et du Japon.

Du premier coup d'œil le voyageur s'aperçoit qu'il est dans un pays riche et prospère. Est-il un autre coin du monde où l'on puisse voir un homme de peine, un ouvrier des docks, manger des sandwichs, et fumer des cigares de 60 centimes ? Est-il ailleurs un pays où l'on ne soit jamais exposé aux importunités des vagabonds? La mendicité n'est pas interdite, elle n'existe pas. San Francisco, il est vrai, se rappelle encore ce saltimbanque qui s'intitulait l'*empereur Norton*, et qui, vêtu d'un uniforme fantaisiste, débitait de pompeuses proclamations, après lesquelles il se recommandait à la générosité de ceux qu'avaient amusés ses folies. Les Californiens ont vu aussi une géante mexicaine qui, fumant une cigarette ou mordant un fruit, tendait la main pour recevoir l'aumône ; mais cette mendicité en haillons, ces femmes aux traits hâves, ces vieillards décharnés que, dans les villes de l'ancien monde, on rencontre partout, San Francisco ne les connaît pas. Nulle de ces créatures perdues qui sont la honte de l'humanité ne poursuit le passant de ses honteuses obsessions; il en existe sans doute, mais elles ne sont pas réduites à ce degré d'abaissement, si ce n'est dans le quartier habité par les marins.

Les servantes gagnent encore vingt-cinq dollars (135 fr.) par mois, et ce sont elles qui imposent à leurs maîtresses les conditions des services très-limités qu'elles consentent à rendre. Le moindre garçon de ferme a trente dollars par mois,

sans compter, bien entendu, la table et le logement que celui qui l'emploie doit lui fournir; quant aux ouvriers, pour peu qu'ils connaissent leur état, ils reçoivent un salaire de quatre dollars par jour.

Les femmes se trouvant encore en petit nombre à San Francisco, leur travail est fort apprécié; aussi ne serais-je pas éloigné d'ajouter foi à l'anecdote suivante, extraite d'un journal de Californie:

« Un riche citoyen de San Francisco venait de voir sa dernière servante quitter la maison. Dans cet embarras, sa femme le pria de se rendre chez *une jeune dame* qui, par la voix d'un journal, avait annoncé l'intention d'entrer au service d'une « famille respectable » et qui, disait-elle, présenterait les meilleures garanties, » pourvu qu'on pût lui en offrir de pareilles. » Notre chef de famille alla donc chez l'intéressante personne; il était déjà préparé à voir un curieux échantillon de la gent domestique, mais la réalité dépassa son attente. La dame habitait dans un quartier aristocratique un appartement de la dernière élégance; sa toilette et son costume résumaient tout ce que l'art de la couturière, du coiffeur, du bijoutier, du parfumeur ont inventé de plus délicat et de plus coquet. Quelques minutes de conversation suffirent à prouver au visiteur qu'il s'était entièrement mépris sur l'état des choses; le subalterne dont il s'agissait d'accepter ou de refuser les offres, c'était lui, non la grande dame qui, nonchalamment assise dans un fauteuil, ne répondait à aucune de ses questions, mais, au contraire, l'interrogeait avec le ton dédaigneux d'un marchand de chevaux examinant une bête fourbue.

— Où demeurez-vous ? dit-elle enfin.

— Près de la Mission Dolorès [1], madame.

— C'est bien loin de Montgomery-Street; trop loin, j'en ai

1. C'est le quartier situé autour de la mission de San Francisco, qui fut fondée par les Espagnols en 1775. L'ancienne église existe encore et renferme une grande quantité de curieux manuscrits.

peur, pour que je me décide à y demeurer. Combien avez-vous d'enfants?

— Nous en avons quatre, madame.

— Quatre! c'est beaucoup trop.

— Je le comprends, madame, dit le visiteur d une voix humble et soumise, tandis qu'il prenait son chapeau ; je le comprends, mais ne pourriez-vous pas en tolérer deux ou trois?

— Peut-être en effet y consentirais-je; par malheur vous en avez quatre.

— C'est vrai, madame; cependant plutôt que de vous causer du déplaisir et de renoncer à vos précieux services, ma femme, j'en suis sûr, se résoudrait à en noyer un ou deux.

— Vous m'insultez, monsieur; sortez de ma présence, s'écria la dame en se levant et en montrant la porte avec un geste plein de dignité.

L'habitant de San Francisco se retira l'oreille basse; jamais il ne s'était senti aussi petit, aussi misérable; cette épreuve suffit à le dégoûter pour jamais de chercher des servantes. »

Si le fait n'est pas vrai, il est au moins vraisemblable. Ceux qui veulent avoir des domestiques humbles et soumis, pleins de respect pour leurs maîtres et sachant se tenir à leur place, ceux-là n'ont que faire de venir à San Francisco, je leur conseille de rester où ils sont. Dans les maisons fort riches, un ou deux Chinois remplacent les servantes; quelques personnes, par grand hasard, réussissent à se procurer l'aide de quelque Mary ou Kathleen irlandaise, mais il est presque impossible de rencontrer une Américaine qui consente à s'engager en qualité de domestique.

Les Californiens appellent de tous leurs vœux l'immigration européenne; une foule de travaux urgents sont retardés faute de bras. Le colon qui arriverait dans le pays avec un petit capital, ne tarderait pas à devenir un riche propriétaire

foncier; il trouverait un État dont le climat ressemble à celui de l'Italie ou du midi de la France, dont le sol produit en abondance de magnifiques céréales, des légumes exquis et des fruits savoureux. Les marchés de San Francisco regorgent d'une foule de denrées regardées ailleurs comme des objets de luxe; saumon, gibier, melons. pêches, raisins, poires, toutes ces délicatesses qui font venir l'eau à la bouche d'un épicurien s'y vendent à un bon marché fabuleux, surtout si l'on songe au peu de valeur de l'argent dans ce pays. Le saumon coûte de huit à dix *cents* la livre (60 cent.), et le chasselas cinq *cents* (30 cent.), encore faut-il qu'il soit de qualité supérieure. Aux gourmets plus raffinés encore, la Californie offre l'esturgeon, ce mets « digne des rois » auxquels pour ma part je l'abandonne bien volontiers, n'ayant jamais pu y prendre goût.

Les hôtels de San Francisco combinent dans un harmonieux ensemble les différentes cuisines de Paris, de Londres, de New-York, de la Nouvelle-Orléans. L'étranger qui habite ces somptueux édifices peut — jusqu'à ce que la dyspepsie l'oblige à la tempérance — se régaler à un même repas de bouillie de maïs, de miel, de gâteaux de sarrasin, de pain de froment, d'omelettes françaises et espagnoles, de boulettes de poisson, de terrines de toutes sortes, d'huîtres, de morue, de salade de pommes de terre, de patates, de rôti d'élan, de cailles californiennes, de pâtés de volaille, de crèmes et de glaces; quant aux fruits, entassés sur les tables, ils restent pendant tout le jour à la disposition des allants et venants. Or, pour avoir cette chère copieuse et une chambre confortable, le voyageur ne paye que trois dollars par jour, et même, s'il doit faire un séjour prolongé, les conditions sont encore plus avantageuses, on ne lui demande que soixante dollars par mois, c'est-à-dire un tiers de moins que dans les hôtels de New-York. Le service n'est jamais à sa charge, je ne lui conseillerais même pas d'offrir un pourboire au garçon, il risquerait fort d'offenser ce citoyen et de s'attirer un coup de

poing vigoureux; il serait probablement mieux accueilli s'il lui proposait de trinquer avec lui en buvant du champagne.

Bien que San Francisco soit rempli d'estaminets, de cafés, de tavernes, on rencontre très-peu de gens ivres. Ce phénomène doit sans doute être attribué à l'habitude qu'ont prise les Américains d'avaler à petits coups les vins et les liqueurs. Il existe néanmoins dans la ville, comme dans plusieurs cités de l'Est, un établissement d'une espèce singulière et caractéristique : c'est un *hôpital pour les ivrognes.* L'institution a pour but principal de ramener à la sobriété les malheureux qui sont susceptibles de guérison. Nous avons en Angleterre un asile pour les « chiens errants, » mais nous ne sommes pas si compatissants pour les hommes.

San Francisco possède une vingtaine de journaux, dont huit quotidiens et une douzaine hebdomadaires [1]. L'une de ces feuilles a introduit une innovation dans ses colonnes : c'est la publication des divorces à côté des naissances, mariages et morts. Nul n'a songé à réclamer; le relâchement du lien matrimonial paraît accommoder assez les Californiens. On m'a parlé aussi d'un recueil fénian imprimé avec de l'encre verte, mais je n'ai pas réussi à le découvrir.

Les Chinois, qui sont très-nombreux, donnent à la ville un cachet particulier. Partout on rencontre *John Chinaman;* il est domestique, cuisinier, garçon de ferme, mineur, manœuvre, terrassier dans les chemins de fer. Plusieurs milliers de ces émigrants sont employés à la construction du chemin de fer du Pacifique. Pendant le percement du grand tunnel du *Sommet* (à travers les montagnes de la Sierra Nevada), il y eut une grève dans les mines voisines, et des ouvriers du Cornouailles vinrent offrir leurs services à la Compagnie. Ils se

1. L'*Alta California*, le *Bulletin*, le *Sacramento Union* sont des feuilles d'un mérite exceptionnel; en outre, la qualité du papier, la beauté des caractères lui donnent un inconstestable avantage sur les gazettes de New-York et de Boston. Une nouvelle revue, l'*Overland Monthly*, dont l'aspect a beaucoup de ressemblance avec l'*Atlantic Monthly*, a commencé à paraître en 1868. Elle est écrite avec une verve véritable.

mirent à l'œuvre à côté des Chinois, mais on reconnut que ces derniers pouvaient faire plus de travail, qu'ils résistaient mieux à la fatigue et à l'air vicié des souterrains. Au bout de quelque temps les Cornouaillais se retirèrent laissant ce pénible labeur aux fils du Céleste-Empire. Le Chinois du reste entreprend toute espèce de besogne, pourvu qu'elle lui rapporte un modeste salaire; il est habituellement chargé des travaux de blanchissage, et c'est un spectacle curieux, quoique peu fait pour charmer les gens délicats, que de le voir, debout auprès d'un fourneau plein de charbon allumé, préluder au repassage des fines batistes et des robes de mousseline en remplissant sa bouche d'une eau qu'il fait ensuite jaillir en pluie à travers ses deuts serrées sur le délicat tissu. Des noms chinois, Dji-Ou, Hop-Tchang, Coum-Sing et une foule d'autres, s'étalent sur les enseignes, dans toutes les rues de second ordre. Mais le quartier qui est exclusivement affecté aux fils de l'Empire du Milieu offre un aspect tout à fait oriental, avec ses bizarres petites boutiques, ses restaurants, ses blanchisseries ; sur dix personnes que l'on y rencontre, neuf viennent de la « terre des fleurs, » on se croirait transporté à Canton ou à Pékin.

Ce faubourg chinois de San Francisco renferme plusieurs salles de bal et deux théâtres où se jouent des drames interminables; car l'auteur ne craint pas de prendre à son berceau le héros dont il glorifie les exploits, et de raconter avec les plus minutieux détails tous les incidents de sa vie, aussi les représentations durent-elles plusieurs soirées. Les maisons de jeu ajoutent aux attraits ordinaires de ce genre d'établissements, la triple séduction de l'opium, des femmes et du vin. La police a quelque peine à maintenir dans ces repaires une apparence d'ordre; les émigrants du Céleste-Empire s'y livrent parfois à une turbulence qui n'a rien d'éthéré. On dit que l'usage de l'opium est plus répandu parmi eux à San Francisco que dans leur pays même, et cela me paraît fort probable. On se procure le dangereux narcot que plus

facilement en Californie qu'à Pékin; en outre, John Chinaman, transplanté sur une terre étrangère, séparé de sa famille et de ses amis, se trouve conduit à chercher, dans des distractions trop souvent malsaines, l'oubli de son isolement.

Ce sont des compagnies, fondées en Chine par de riches mandarins, qui se chargent d'ordinaire de transporter en Amérique les pauvres diables que la misère pousse à chercher loin de leur pays des moyens d'existence; les sociétés avancent les frais du voyage, mais elles se font rembourser avec usure; tout émigrant, à son arrivée en Californie, est soumis à une sorte de servage jusqu'à ce qu'il se soit acquitté de sa dette.

De son côté, le gouvernement américain pressure les malheureux Chinois, une taxe de quatre dollars par mois est prélevée sur chacun d'eux, et quoiqu'ils rendent d'éminents services au pays, on ne fait certes rien pour que le séjour leur en soit agréable. Le blanc pauvre les regarde comme des intrus, dont la présence amène l'abaissement des salaires; en conséquence, il ne leur ménage pas les persécutions. L'aventurier qui ne s'est pas enrichi dans les mines, se dédommage de son insuccès en exploitant sans scrupule cette caste de parias; toute fraude est légitime contre les Chinois, les tribunaux n'interviennent jamais. Muni d'un registre et d'un encrier de corne, comme les collecteurs de l'État, l'escroc se présente chez sa dupe et lui réclame la taxe légale, que, bien entendu, il garde pour lui. Le Peau Rouge même considère comme sa proie le misérable étranger; chaque fois qu'il peut le surprendre, il le met à mort pour s'emparer de ses dépouilles, sachant bien que son crime restera impuni.

Malgré ces injustices et ces violences, l'immigration continue, on rencontre le Chinois dans les villes, on le rencontre dans les districts miniers, partout enfin où il espère trouver du travail. Il suspend ses bagages aux deux extrémités d'un long bâton, et seul, à pied, il traverse les solitudes. Les far-

deaux qu'il charge ainsi sur ses épaules sont parfois d'une pesanteur incroyable. J'ai vu des émigrants qui emportaient avec eux un grand sac de riz, un paquet de vêtements, un pic, une pelle, et plusieurs ustensiles culinaires. D'autres poussent la prévoyance jusqu'à emmener toute une basse cour : poules, coqs et poussins sont renfermés dans une cage ; nos Chinois, mieux avisés que les Européens, qui se contentent de haricots, de lard et de thé, ont de la sorte pendant tout le voyage des œufs frais et des poulets au riz ; de plus ils sont fort habiles à découvrir les oignons sauvages et les racines qui peuvent varier la monotonie du régime alimentaire.

En 1865, une centaine de Chinois furent amenés à Victoria, dans l'île Vancouver ; à peine étaient-ils débarqués que déjà ils avaient reconnu la plage, s'étaient avancés dans les bois et avaient ramassé, celui-ci des coquillages, celui-là des herbes marines ou des baies, qui furent ensuite accommodés de différentes façons par ces industrieux cuisiniers.

Mais, quoique John Chinaman sache tirer le meilleur parti de la situation qui lui est faite en Californie, quoiqu'il consente à y vivre et même à y mourir, il ne veut pas que sa dépouille repose sur la terre étrangère. Chaque vaisseau en partance pour Hong-Kong et Shang-Hai emmène une cargaison de cercueils. Les Chinois les plus riches sont embaumés, ou bien leur cadavre est conservé dans de l'alcool.

Quelques-uns de ces émigrants ont fondé d'importantes maisons commerciales; ils forment parmi leurs compatriotes une sorte d'aristocratie marchande qui parfois se réunit pour donner des fêtes splendides. Au mois de juin 1866, pendant que les ministres des États-Unis, chargés de représenter leur pays à Canton et à Yeddo, attendaient à San Francisco le navire qui devait les transporter à leur destination, un banquet magnifique fut donné en leur honneur par la société chinoise. Le menu du repas comprenait des potages aux nids d'hirondelle, des ailerons de requin, des gâteaux au

géranium et à la violette, du vin à la rose; sur la table figuraient aussi les mets recherchés de notre cuisine, arrosés par un nombre illimité de bouteilles de champagne. On porta au ministre qui se rendait en Chine un toast d'un style tout à fait oriental : « Nous souhaitons à Votre Excellence dix mille plaisirs exquis, et un heureux voyage à l'Empire des Fleurs. »

Les riches marchands chinois s'habillent souvent à l'européenne; dans ce cas, ils enroulent leur queue pour former sur la nuque des nœuds élégants. Mais rien au monde ne les déciderait à se défaire d'un appendice qui leur paraît une des premières conditions de la beauté. Quand leurs cheveux sont trop courts ou trop rares, ils y suppléent par des chignons postiches. J'ai entendu parler d'une mode à peu près semblable qui aurait été adoptée par les jolies Européennes; je n'ai pas besoin de dire que je n'en ai pas cru un mot.

CHAPITRE XXV

LA CALIFORNIE

CHAPITRE XXV.

LA CALIFORNIE (SUITE).

La société à San Francisco. — Singulières locutions. — Comment les Californiens observent le dimanche. — Rues à pic. — Heureux développement des mollets. — Tremblements de terre. — Maisons voyageuses. — Pompiers. — Wells Fargo's Express Company.

Bien qu'encore un peu « mélangée, » la société de San Francisco est peut-être plus cordiale, plus gaie, plus sincère qu'ailleurs. Les Californiens ont en aversion le ton et les airs des grands personnages ; ils appellent cela « faire jabot, » et conseillent à ceux qui seraient tentés de prendre ces manières passées de mode, d'aller étaler ailleurs leur sottise importante. Si on leur demande quel est leur caractère : « Oh ! répondent-ils, nous sommes d'humeur joyeuse, et nous aimons à rire, » affirmation qu'ils ne manquent pas de fortifier par l'inévitable *you bet* (vous pariez), formule qui joue dans leur conversation un rôle à peu près semblable à celui de *vous savez*, chez les Belges. Ils parlent du reste un anglais extrêmement fantaisiste, et emploient une foule d'expressions tout à fait inconnues au bord de la Tamise. Quelques-unes sont empruntées au langage des mineurs. Une affaire promet-elle de beaux bénéfices : « Nous avons là un

riche filon, » dit le Californien. Une autre a-t-elle échoué : « Nous avons trouvé le roc, et pas de minerai, c'était un *bilk.* » Ce dernier mot remplace à San Francisco le *humbug* des États de l'Est. Et ainsi de mainte autre tournure de phrase, qui transporte dans la langue habituelle les termes usités pour désigner l'apparence des métaux, le rendement des mines, etc.

Les hommes ont l'habitude de se raser fréquemment, aussi la ville est-elle pleine de boutiques de barbiers, salles hospitalières où l'on peut à la fois faire tailler ses favoris et cirer ses bottes. La modeste nature des services que ces établissements rendent au public ne les empêche pas de déployer un luxe extraordinaire. La ville de San Francisco laisse sous ce rapport bien loin derrière elle toutes les cités de l'Union américaine. Ces magnificences se reflètent naturellement dans le langage ; pas de taverne qui ne s'appelle « un salon, » pas de boutique qui ne soit un « magasin. » On a trouvé aussi que les termes ordinaires peignent mal l'abondance des dîners californiens; on a donc imaginé d'appliquer aux repas le mot *square*, fort étonné de se trouver en cette compagnie et de désigner une chère copieuse, tandis que jusqu'alors il n'avait éveillé d'autre image que celle d'une place ou d'un carré.

Des expressions tirées de l'espagnol ajoutent encore à la confusion du dialecte, ou plutôt du patois californien. Par exemple le verbe *corral*, qui signifie enfermer du bétail dans un enclos, est employé en toute occasion, à tort et à travers. Un officier de police *corrals* un délinquant, à table, un glouton *corrals* les règles du savoir vivre, un agent de change *corrals* les fonds d'une société.

Mais pour rendre justice aux Californiens, il faut reconnaître que les gens bien élevés évitent d'employer ces expressions. Cependant quelques-unes de celles que j'ai citées sont d'un usage assez général.

Un habitant de San Francisco découvrirait sans nul doute à Londres quelque chose d'aussi insolite dans un jargon qui,

loin d'être le monopole des classes inférieures, fait à chaque instant invasion dans la conversation des jeunes gens à la mode, et même, hélas! dans celle des élégantes ladies. On devine que je veux parler de la langue du sport.

Les choses ont beaucoup changé depuis l'époque où un mineur aurait fait dix lieues pour apercevoir un joli minois, et où les bureaux des paquebots affichaient des avis ainsi conçus : « quatre dames ont retenu leurs places pour le prochain départ, » comme une amorce qui devait infailliblement attirer des voyageurs. Cependant le beau sexe fait toujours prime; dans aucun autre lieu du monde il n'occupe une place plus haute sur l'échelle sociale. Cette situation exceptionnelle doit inévitablement surexciter l'extravagance et la vanité. Je tiens de bonne source qu'il n'est peut-être pas en Amérique de ville où les dames puissent être « cotées aussi cher »; elles sont resplendissantes de diamants et de dentelles quand elles vont au spectacle, au concert ou au bal. Mais ces excentricités, ces défauts ne sont qu'à la surface de San Francisco; ils n'empêchent pas la société de compter dans son sein une foule de femmes vertueuses, également dignes de respect par l'intelligence et par le cœur. A ces qualités morales, les jeunes Californiennes joindront un autre mérite; c'est à elles que reviendra incontestablement la palme de la beauté dans un pays célèbre pourtant par les charmes de ses filles; leurs mères, de leur côté, garderont dans la maturité de l'âge une fraîcheur et un épanouissement inconnus dans les États de l'Atlantique.

De temps à autre, il est vrai, on rencontre de riches habitants qui, aux premiers jours de la colonisation, ont épousé, faute de mieux, leur blanchisseuse ou leur cuisinière; les hommes ont en général un meilleur ton, des manières plus distinguées que les femmes; je crois néanmoins que les salons de San Francisco soutiendraient avantageusement la comparaison avec ceux de New-York où l'aristocratie de la bière et du pétrole commence à tenir une place démesurée. Dans les

districts de la campagne, il n'est pas rare de rencontrer de gracieuses maîtresses de maison qui, après avoir pendant le jour surveillé la laiterie, présidé aux travaux du jardinage, viennent le soir charmer leurs hôtes par d'excellente musique ou causer avec eux littérature et poésie.

Les modes de Paris dominent à San Francisco; quand on se promène dans Montgomery-Street, on se croirait transporté sur le boulevard des Italiens; une chose néanmoins surprend l'étranger : c'est de voir, par les plus belles après-midi, les dames déployer un luxe de fourrures qui semble fort insolite sous un ciel si chaud; mais la température est extrêmement variable, presque chaque soir, surtout en été, un vent très-froid souffle sur la ville; aussi quelques personnes préfèrent-elles l'hiver, où ces brusques changements se font moins sentir. Le climat de San Francisco n'est pas, à beaucoup près, aussi agréable que celui du reste de la Californie, circonstance qui, sans doute, doit être attribuée au voisinage immédiat de la mer.

La ville prend le dimanche un aspect tout à fait étranger, du moins pour des yeux anglais. Des ascensions de ballons, des spectacles, des parodies où les combats de taureaux sont représentés d'une façon grotesque, attirent la foule dans les établissements publics; des jongleurs paradent sur toutes les places, chacun veut s'amuser, c'est le jour des parties de plaisir. Depuis quelques années cependant, le dimanche tend à prendre des allures moins dissipées, moins contraires au puritanisme traditionnel des États de l'Atlantique. Si l'on compte le nombre des églises ou chapelles épiscopales, presbytériennes, méthodistes, congrégationnalistes, unitairiennes, qui se trouvent à San Francisco, on aura même une haute idée de la ferveur religieuse des habitants. Le catholicisme réunit un plus grand nombre de fidèles qu'aucune des sectes protestantes; on rencontre aussi beaucoup de juifs; leurs synagogues figurent parmi les plus beaux édifices du pays.

Les habitants demandent à leurs clergymen un esprit libéral, une haute culture intellectuelle et un véritable talent oratoire. Les membres des différentes communions vivent ensemble dans une paix profonde; on rencontre des catholiques chez les méthodistes, des épiscopaliens chez les baptistes, tous paraissent les meilleurs amis du monde. Une autre particularité curieuse, c'est la liberté avec laquelle on s'exprime sur le compte des pasteurs dans les familles et dans la presse Un auteur américain, dont j'ai le livre sous les yeux, parle des débuts du ministre d'une congrégation presbytérienne, comme il pourrait le faire s'il s'agissait d'un acteur qui ait nouvellement paru sur la scène, et il ajoute « que le révérend Dr songe moins à soigner son éloquence qu'à rechercher les maisons où l'on donne de bons dîners. » Le seul reproche que l'on puisse adresser aux prédicateurs de la Californie, et l'on serait en droit de l'étendre à ceux de l'Union américaine tout entière, c'est de mêler trop souvent la politique à la religion, fait étrange dans un pays où l'Église est complétement séparée de l'État.

L'emplacement de *Golden City* (la ville d'or) a été choisi à cause de l'excellent port que la côte offre en cet endroit. L'avantage d'une telle position est immense, mais c'est à peu près le seul titre par lequel se recommande San Francisco. La ville est bâtie sur le sable; en quelque lieu qu'on se rende, on est pris aux yeux et à la gorge par une poussière fine et pénétrante; le sable apparaît dans les enclos qui attendent les constructions, il se montre le long des rues populeuses dont on répare les trottoirs de pierre ou d'asphalte; aussi San Francisco, malgré tous les soins de ses habitants, peut à bon droit figurer parmi les plus poudreuses cités du globe. Les voies principales ont été nivelées, mais les faubourgs grimpent capricieusement sur les flancs des collines, sans qu'on ait pris la moindre précaution pour adoucir la pente. Il semble même qu'on ait voulu rendre l'ascension plus laborieuse; les rues des quartiers éloignés sont pavées en bois,

de sorte qu'il est difficile de ne pas glisser surtout par la pluie. Dans certains quartiers les maisons paraissent mal affermies sur leurs bases, et l'on ne peut s'empêcher de songer sans épouvante aux terribles ravages qu'un tremblement de terre ferait au milieu d'édifices si peu stables. Les habitants s'efforcent d'adoucir les pentes des rues, mais pendant cette transformation il arrive souvent que d'anciennes constructions restent suspendues à cinquante ou cent pieds au-dessus de la nouvelle voie; les propriétaires dont antérieurement les portes étaient au niveau de la chaussée doivent maintenant gravir une série d'escaliers en zigzag pour rentrer chez eux.

Cet exercice produit d'excellents effets sur les jambes des colons; nulle part les mollets des enfants ne sont mieux développés. Comme les dames de San Francisco ne poussent pas la pruderie aussi loin que leurs sœurs de la Nouvelle-Angleterre, et qu'elles ne cachent pas sous des housses les pieds des pianos et des tables, j'ai cru pouvoir un jour hasarder cette remarque devant mon hôtesse, qui n'y a répondu que par un sourire.

Puisque j'ai prononcé tout à l'heure le mot de tremblement de terre, je dirai que San Francisco a été plusieurs fois alarmé par des secousses qui, en maint endroit, ont lézardé les murailles et jeté bas les cheminées. Le 21 octobre 1868, un grand nombre de maisons et d'édifices ont été fortement endommagés. Je dois ajouter que le plus grand nombre de ces constructions se trouvaient à l'une des extrémités de la ville, sur des terrains exhaussés à l'aide de décombres ou de sables, et par conséquent peu propres à des fondations solides. Du reste, on n'a pas eu beaucoup de morts à déplorer. Les terribles tremblements de terre du Pérou sont présents à l'esprit de tous. Mais la violence des désordres souterrains sur les côtes occidentales paraît décroître à mesure que l'on s'avance vers le nord. J'ai vérifié ce fait en Californie, sur l'île Vancouver et dans l'Amérique russe.

Des secousses se sont fait sentir presque simultanément à San Francisco, dans l'Orégon, dans la Colombie anglaise et aux îles Sandwich. En 1865, au moment même où la Californie était consternée par le plus violent tremblement de terre qu'elle eût jamais éprouvé, l'un des deux pics du mont Baker, situé sur le territoire de Washington, s'écroula en partie, et le volcan vomit des torrents de vapeur et de fumée. M. Colman, de Victoria (Vancouver), l'un des plus vaillants champions du *Club Alpestre*, de Londres, a fait d'une façon très-brillante, au mois d'août de l'année dernière, l'ascension de ce sommet presque inaccessible. Accompagné de MM. Tennant, Ogilvy et Stratton, il partit de Whatcom, dans le territoire de Washington, et remonta en canot les rivières Lummi et Nootsac, sur une longueur de vingt-cinq lieues; il fit ensuite six lieues environ à travers les forêts inextricables qui s'étendent à la base de la montagne. Quand il fut arrivé à la limite des neiges, les guides indigènes refusèrent d'aller plus loin; l'intrépide explorateur dut continuer sans eux l'excursion. D'après ses calculs, le Baker a une hauteur de onze mille quatre cent neuf pieds, le cratère est large de trois cents pieds environ.

Malgré les craintes que les tremblements de terre ont causées aux habitants de San Francisco, le prix des immeubles, déjà très-élevé, tend à monter encore. Il en résulte une excessive cherté des loyers; en outre, les dépenses de tenue de maison étant considérables, en raison de la difficulté que l'on éprouve à se faire servir, un grand nombre de familles de la classe moyenne se sont décidées à vivre à l'hôtel. Il faut être très-riche pour se donner le luxe de demeurer chez soi; mais comme les fortunes y sont considérables, cet état de choses n'empêche pas San Francisco d'être entouré de villas, de cottages, de magnifiques résidences et de parcs splendides. A mesure que la ville prolonge et embellit ses voies principales, les maisons de planches qui les déparaient encore sont transportées à l'extrémité des faubourgs sur des chariots larges et

bas que traînent quinze à vingt chevaux. Ce déménagement n'empêche pas la famille d'occuper le logis, et, tandis que l'habitation mobile traverse les rues, on voit la fumée en sortir par un tuyau de poêle ou une cheminée de cuisine. Meubles et tapis restent à leur place habituelle, on change de quartier sans changer de domicile. La baraque ambulante d'un marchand forain attire plus en Angleterre l'attention des curieux que cette maison roulante ne le fait en Californie. C'est du reste un spectacle auquel sont accoutumés les habitants de toutes les villes de l'Ouest; souvent le chalet doit parcourir un trajet fort long; dans l'intervalle des étapes, il est déposé pour la nuit sur une place ou au coin d'une rue.

Pendant les premiers jours de la colonisation, presque tout San Francisco était construit en bois; des incendies dévastaient fréquemment la ville, et des mains criminelles venant encore accroître le mal, la ville fut trois fois presque totalement détruite. Aujourd'hui encore, les faubourgs ne renferment guère que des habitations de planches, aussi les pompiers jouent-ils un rôle considérable; leurs appareils, peints de vives couleurs, incrustés de plaques de cuivre et d'argent, se distinguent entre tous ceux des cités américaines qui, cependant, sont remarquables par leur luxe et leur perfection.

Les compagnies de pompiers que nous avons en Europe ne peuvent donner aucune idée de celles que San-Francisco avait à l'origine. Les trois quarts des habitants, à commencer par les plus notables, s'étaient volontairement enrôlés pour combattre le fléau des incendies; on tenait à honneur de faire partie de ces associations, ceux qui les commandaient devenaient des personnages. Mais à mesure que la ville s'étendit, ces corps si honorablement composés dégénérèrent, des aventuriers y furent admis, et des rivalités, des luttes incessantes se produisirent. Souvent il arriva que deux compagnies, se rencontrant devant une maison livrée aux flammes, combattirent l'une contre l'autre à coups de revolvers et de couteaux, plus empressées de vider leur querelle que d'éteindre le feu.

Il fallut prendre des mesures pour faire cesser un pareil désordre. Un corps de pompiers, payé par l'État, fut organisé à San Francisco, et il fonctionne de la manière la plus satisfaisante. Dès qu'un incendie s'est déclaré, ce qui arrive fort souvent, une cloche d'alarme retentit dans la ville; le nombre de coups indique le quartier où l'on doit porter les secours.

Les négociants forment la classe principale de la société; à force d'intelligence et d'audace, ils ont obtenu des résultats surprenants. L'entreprise qui excite le plus l'admiration de l'étranger est la *Wells Fargo's Express Company*. Elle transporte les lettres, les espèces, la poudre d'or, les paquets; elle est honnête, expéditive, et réalise des profits énormes. Un publiciste américain a pu dire avec vérité que les trois éléments essentiels d'une ville minière du Pacifique « sont une salle de billard, un restaurant, un bureau de la *Wells Fargo's Express*. » Cette compagnie apporte les marchandises, fait les affaires de banque, et jouit auprès du public d'une faveur si grande qu'on la préfère à l'administration des postes pour la transmission des lettres et des dépêches; elle appose d'abord son timbre particulier, puis celui de l'État. En 1864, elle en acheta au gouvernement 2 625 000, d'une valeur de trois *cents*[1] et au-dessus. Nul doute que depuis cette époque les affaires de la Compagnie n'aient pris une nouvelle extension. Ses messagers, armés jusqu'aux dents, l'oreille et les yeux au guet, parcourent les solitudes, traversent les districts où ne règne aucune loi; on les rencontre dans tous les villages de l'intérieur, on les voit sur tous les steamers de la côte.

Cette esquisse, tout incomplète qu'elle est, suffit à montrer

1. Le timbre de trois *cents* (18c) fait aux États-Unis le même office que celui d'un *penny* en Angleterre, de 20 c. en France; les lettres sur lesquelles on l'a placé peuvent circuler d'une extrémité du pays à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique, c'est-à-dire franchir au besoin, pour ce prix modique, une distance de *mille lieues*. Il est vrai que cette médaille a son revers; les lettres ne sont pas distribuées à domicile, il faut les aller chercher au bureau de poste.

que les éléments de progrès et de civilisation sont réunis sur les rives du Pacifique. San Francisco possède, sous un petit volume, une somme immense d'énergie; on y vit plus en une semaine qu'ailleurs en une année. Mais l'activité n'est pas son seul mérite. Nulle part on ne trouve un plus grand nombre d'hommes généreux, dévoués, pleins de foi dans l'avenir, presque tous ont eu à passer bien des mauvais jours et se sont fortifiés par l'épreuve. Pour moi, qui ai joui si souvent de leur cordiale hospitalité, je ne saurais mieux terminer ce chapitre qu'en disant du fond du cœur : « Puissent-ils prospérer et s'étendre ! »

CHAPITRE XXVI

L'ÉMIGRATION EN CALIFORNIE

CHAPITRE XXVI.

L'ÉMIGRATION EN CALIFORNIE.

Anciens préjugés des Américains contre la Californie. — Lignes de paquebots. — Étendue des terres à concéder. — Salaires. — Table des températures. — Vignobles. — Éducation. — Écoles. — Placement des capitaux.

Nul de ceux qui ont visité la Californie ne contestera qu'il soit désirable d'y vivre; cependant, les Américains ont longtemps mis en doute la valeur de ce beau pays. Une des feuilles les plus accréditées de San Francisco le constatait l'année dernière en ces termes : « La plupart des mineurs qui, de 1849 à 1855, revinrent habiter les États de l'Est, après s'être enrichis dans les gisements aurifères, dépeignirent la Californie comme un désert stérile en hiver, inondé par les pluies en été, brûlé par le soleil, et tout à fait impropre à la culture. Cette opinion était alors à peu près générale, il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'on n'avait pas encore essayé de cultiver le sol.

« Ce fut en 1854 que nos premières pêches parurent sur le marché ; mais l'homme qui, à cette époque, aurait osé prédire que nos fruits ne tarderaient pas à l'emporter sur tous ceux des États de l'Ouest et que nos raisins seraient sans rivaux

dans le monde entier, cet homme-là, dis-je, eût couru grand risque de passer pour un fou. Il y a quatre ans, nous étions encore obligés de faire venir du dehors de grandes quantités de farine, de lard, de saindoux, de beurre, de fèves, etc. On reconnaissait qu'il serait avantageux de produire toutes ces denrées, mais on croyait que notre sol s'y refusait absolument. Les hommes s'arrachent avec peine à l'influence des premières impressions, ils se dépouillent difficilement de leurs préjugés. Le paradis lui-même, s'il se présentait aux yeux des Esquimaux revêtu du manteau de verdure et des guirlandes de fleurs qui charmèrent le Dante, recevrait un médiocre accueil; l'habitant du pôle lui reprocherait de ne pas connaître les longues nuits, les banquises, les déserts de glace et de neige. L'absence totale de pluie depuis mai jusqu'à novembre déconcertait complétement le fermier de l'Ouest qui ne croyait pas pouvoir, dans de telles circonstances, faire croître son grain, son chanvre et ses légumes. C'est ce qui explique comment la Californie a été si défavorablement jugée pendant les dix premières années qui suivirent la découverte des mines. »

Tout est bien changé aujourd'hui. Quand je quittai le pays en novembre dernier (1867), plusieurs lignes de steamers rattachaient San Francisco à New-York : deux paquebots, *la Malle* et *l'Opposition*, suivaient la voie de Panama, un troisième prenait par le Nicaragua. Il y avait en outre un service régulier de diligences à travers le continent; enfin, on poursuivait avec l'ardeur que chacun sait l'achèvement du *Pacific Railway*. Malgré les avantages offerts aux émigrants, la population totale de la Californie, de l'Orégon, de la Névada et du territoire de Washington ne dépasse guère un million d'âmes. Ces colons, formant à peine le tiers de la population de Londres, sont disséminés sur des territoires plus grands que l'Allemagne entière qui nourrit soixante millions d'âmes.

L'excessive cherté des voyages en Californie[1] est une des

1. Les tarifs varient beaucoup. De San Francisco à New-York, une cabine

principales causes qui entravent l'accroissement de la population des deux côtés de l'isthme de Panama ; les paquebots sont organisés avec un luxe extrême, et les prix répondent à la richesse de l'aménagement. On a proposé d'établir un service supplémentaire de bâtiments à hélices pour transporter les colons et les marchandises. Si ce projet recevait une prompte réalisation, et si le chemin de fer de Panama réduisait son tarif exorbitant, — vingt-cinq dollars (125 fr.) pour une distance de seize lieues, — l'émigration prendrait plus facilement le chemin des États du Pacifique.

A la fin de l'automne dernier, quelques Sudistes, révoltés de voir les nègres exercer la suprématie dans les États où régnaient autrefois les planteurs, conçurent le dessein de s'établir en Californie, et ils écrivirent au maire de San Francisco pour lui demander à ce sujet quelques renseignements.

Ils voulaient savoir d'abord s'il restait des terres à vendre aux colons. Voici la réponse qui leur fut adressée, telle que nous la trouvons reproduite dans les journaux de cette époque :

« Des districts d'une immense étendue sont encore entre les mains des officiers du gouvernement fédéral, qui les cède aux émigrants à raison d'un dollar l'acre, payé en or. Quant à ceux qui ne pourraient pas faire cette dépense, ils ne doivent pas s'en effrayer ; les arpenteurs de l'État n'ont jusqu'à présent planté leur théodolite qu'aux environs des grands centres, des rivières navigables, des tronçons de chemins de fer, des campements de mineurs ; mais il existe maint endroit fertile où de petites colonies pourraient s'établir et défricher la terre, sans avoir rien à payer, du moins au commencement. Lorsque l'employé du cadastre arriverait enfin dans ces districts reculés et leur réclamerait le dollar par acre qu'exige l'État,

de première classe se paye de 75 à 300 dollars. Quand le chemin de fer du Pacifique sera terminé, il y aura sans doute une baisse considérable sur les prix des paquebots.

ils auraient depuis longtemps, grâce à l'abondance des récoltes, réalisé une somme bien supérieure.

« Mais, si l'on possède un petit capital, il est préférable de se fixer dans une partie du territoire qui offre plus de débouchés et des communications plus faciles. Ainsi, la vallée de San Joaquin, qui est située à vingt lieues seulement de la ville de Stockton, réunit toutes les conditions que peut souhaiter un émigrant. Plusieurs rivières navigables la rattachent au Sacramento, elle a un sol extrêmement riche, et se prêterait également à la culture du blé ou à l'élève du bétail. Sa longueur est de trente lieues, sa largeur de dix, elle pourrait recevoir cent mille settlers.

« La vallée du Sacramento n'offre pas moins d'avantages, surtout dans la partie qui avoisine la source de la rivière. Enfin, dans les districts situés au sud de San Francisco, celui de Monterey, par exemple, des domaines fort vastes, qui appartiennent à d'anciennes familles espagnoles, peuvent être achetés à des conditions très-favorables; les propriétaires actuels ne les vendraient guère plus d'un dollar l'acre, ou les affermeraient en se contentant, pour toute redevance, du quart des revenus. La principale dépense que devrait faire l'émigrant serait d'enclore la plantation d'une haie.

« En beaucoup d'endroits, les settlers espagnols ont des domaines de quarante à cinquante mille acres, que rien ne sépare ni ne divise, et sur lesquels d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons errent à l'aventure, sans que l'indolent propriétaire en prenne grand souci. La foule pressée de l'immigration tirera ces riches districts de leur engourdissement, ils ne tarderont pas à être renouvelés par l'activité américaine. Plus loin encore au sud, près de Los Angeles, les terres les plus fertiles pourraient être achetées aux colons espagnols moyennant un dollar l'acre, ou même moins. Le défrichement serait facile, car il y a très-peu d'arbres.

« Pour surmonter les premières difficultés que présente l'exploitation du sol, plusieurs familles feraient bien de se

réunir, elles formeraient un village, ou une compagnie, se partageraient la terre et se prêteraient une mutuelle assistance. Ce système coopératif donnerait, nous en sommes convaincus, les meilleurs résultats. »

Une autre question qui n'intéresse pas moins les émigrants, c'est celle du travail. Les termes dans lesquels le maire de San Francisco expose la situation du pays sous ce rapport, me semblent si explicites, si exempts de toute exagération, que je crois devoir les rapporter textuellement :

« Nous appelons de tous nos vœux les émigrants, mais loin de nous la pensée de vouloir tromper personne. Il est superflu de répéter que la culture de notre sol et l'exploitation de nos mines peuvent occuper des millions de bras ; une seule chose présente quelque difficulté, c'est de pourvoir aux besoins des nouveaux arrivants, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un travail qui leur convienne. Beaucoup de personnes s'imaginent n'avoir qu'à se rendre aux districts miniers pour faire une ample récolte d'or ; elles se bercent de la flatteuse espérance de revenir, dès qu'elles auront mis la main sur un riche filon, jouir dans leur pays d'une fortune rapidement acquise. Que les émigrants se gardent d'illusions semblables, s'ils ne veulent faire fausse route. Les *mineurs* seuls, et les mineurs expérimentés, peuvent exploiter avec succès les *mines* californiennes.

« Quand, il y a vingt ans, on découvrit nos premiers gisements aurifères, des étrangers de toutes conditions accoururent et la plupart s'enrichirent. Il en fut ainsi pendant plusieurs années, mais aujourd'hui les Chinois font concurrence au travail des blancs. Enrôlés en compagnies, que dirigent des chefs habiles, ils savent exploiter les mines d'une manière admirable ; ils sont laborieux, se contentent de faibles salaires, et peuvent glaner de quoi vivre, même dans les sables qui ont déjà fait la fortune des premiers chercheurs d'or. On ne trouve maintenant presque plus de minerai à fleur de terre, il faut creuser, quelquefois à des

centaines de pieds pour atteindre des filons abondants. Le métal se rencontre dans les blocs de quartz ; des escouades d'ouvriers se relayent toutes les huit heures, de sorte que le travail n'est jamais interrompu. Pour exécuter cette rude tâche, le mineur reçoit quatre dollars par jour; mais tout se paye fort cher dans le voisinage; le moindre tavernier exige huit ou dix dollars par semaine pour la table et le logement.

« Le *Pacific Railroad* emploie aussi beaucoup de Chinois ; ces émigrants accomplissent, sous la direction de contre-maîtres américains, les travaux de mécanique ou de terrassement ; pour la modeste paye d'un dollar par jour, ils taillent le roc, posent les rails, élèvent les viaducs. Les blancs seraient mieux traités ; on leur offre la nourriture en plus du salaire, mais ils refusent de telles conditions. Il n'est pas en Californie d'ouvrier qui gagne moins d'un dollar et demi ou deux par jour ; et nous ne parlons pas des artisans habiles, des charpentiers, des maçons, des serruriers, des mécaniciens, des fondeurs, des cordonniers, des tailleurs, etc. ; ce genre de main-d'œuvre se paye de trois à cinq dollars dans toutes les villes du Pacifique. Quant aux gens qu'une éducation prétendue libérale a détournés de tout travail sérieux, qui croient pouvoir gagner beaucoup en faisant peu de chose, nous ne leur conseillons pas de venir ici ; nous avons déjà trop de ces inutiles.

« On demandera peut-être quelle classe d'hommes est particulièrement capable de réussir en Californie. A cette question la réponse est fort simple. Toute espèce d'émigrants, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, trouveront à s'employer avantageusement, pourvu qu'ils aient la ferme résolution de travailler.

« Les ouvriers que nous employons ici gagnent deux fois plus que ceux de New-York, quatre fois plus que ceux de l'Angleterre ou de l'Allemagne. L'alimentation est moins chère qu'on ne serait porté à le croire ; la farine de froment coûte moitié moins qu'à Liverpool ; le thé, le sucre, le café sont aux

mêmes prix que dans la Grande-Bretagne et les États de l'Atlantique; pour les loyers et les vêtements, la dépense est à peu près la même qu'à New-York, c'est-à-dire le double environ de celle qu'on ferait à Londres.

« Nos mines d'or et d'argent produisent chaque année de cinquante à soixante millions de dollars.

« L'agriculture ne tardera pas à donner un revenu égal; l'exportation du froment et de la farine s'est élevée depuis la dernière récolte à neuf millions de dollars, et nos ports regorgent de vaisseaux qui viennent prendre des chargements de céréales, de laines, de cuirs, etc.

« Jamais on n'a senti plus vivement le besoin d'attirer des ouvriers intelligents pour développer les richesses du pays; quant aux salaires, ils s'élèvent, pour les manœuvres, à deux dollars; pour les bons ouvriers, à trois, quatre ou même cinq dollars. Les servantes gagnent de quinze à vingt-cinq dollars par mois, les garçons de ferme, trente dollars; ils sont en outre logés et nourris[1]. »

La culture de la vigne, qui est appelée à un grand avenir, a jusqu'ici été entravée par plusieurs obstacles : le prix élevé de la main-d'œuvre, la cherté des fûts, etc.; mais elle est favorisée par le sol et le climat, l'esprit d'entreprise commence à se diriger vers elle, nul doute qu'elle ne se développe rapidement.

La Californie offre des températures fort différentes et doit par conséquent produire des raisins d'espèces variées. Il peut donc n'être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur le tableau suivant que nous empruntons à l'*Alta California*, et qui donne la température des principales localités, en y ajoutant, comme point de comparaison, celles de quelques vignobles français. Les chiffres représentent la chaleur moyenne en degrés centigrades.

1. Si le lecteur désire avoir des renseignements plus détaillés, il peut consulter avec fruit les *Resources of California* de Hittell et la *Natural wealth of California*, de Cronize.

DISTRICTS.		JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	MOYENNE.
Dijon		1	2	9	10	15	19	21	22	16	12	6	2	11
Bordeaux		5	6	10	13	15	19	23	23	19	15	9	6	14
Marseille		6	6	9	13	17	21	24	22	20	15	10	8	15
CALIFORNIE.	Los Angeles	11	13	15	»	»	23	24	24	24	20	15	15	»
	San Diego	10	12	14	16	16	20	22	23	21	18	14	10	16
	Monterey	11	10	10	11	14	14	15	16	15	15	12	10	13
	San Francisco	9	10	11	13	13	14	14	15	15	14	12	10	13
	Humboldt-Bay	4	6	8	12	12	15	14	15	14	12	9	7	14
	Fort Yuma	13	14	15	23	25	30	33	32	30	25	18	13	23
	Fort Miller	7	11	13	17	20	28	32	29	25	20	13	9	19
	Sacramento	7	9	10	15	20	22	23	23	19	23	11	7	15
	Grass Walley	—2	2	3	6	10	11	17	15	12	12	6	2	8
	Sonoma	6	8	10	6	16	22	19	19	20	19	15	8	9
	Meadow Valley	1	0	5	»	16	19	21	20	14	11	7	0	»

Les localités dont les noms figurent sur ce tableau sont situées les unes au nord, les autres au sud de la Californie. Les observations relatives à la température de Sonoma ont été recueillies par mon ami le major Snyder, qui possède dans ce pays un magnifique domaine et récolte des vins dignes d'être comparés aux meilleurs crus de la Bourgogne. Un autre Américain, M. Craig, a réussi à faire de très-bonne eau-de-vie de marc. Le temps est loin où le commodore Wilkes déclarait la Californie incapable de produire autre chose que « de la piquette détestable. » Ceux qui regardent cet État comme un pays enfant seraient bien surpris s'ils voyaient les pressoirs perfectionnés, les caves, les chaix de Sonoma et de Los Angeles. La plupart des vignobles sont dans la vallée ; mais les versants des coteaux seront cultivés tôt ou tard. Les plants comprennent toutes les variétés, principalement celles d'Europe.

Los Angeles, ou pour parler plus exactement, Pueblo de los Angelos, « la demeure des anges, » est aussi le séjour d'un grand nombre de vignerons, qui ne sont peut-être pas des anges, mais à tout le moins des compagnons aimables et joyeux. Ce district, qui est situé sur la côte sud, a la réputation de posséder les meilleurs crus de toute la Californie, Sonoma tient le second rang, Santa-Clara le troisième. Les raisins d'espèce indigène (Delaware, Clinton, Perkins, etc.) ne sont pas très-estimés ; le Catawa seul fait exception à cette règle. Quand ils sont plantés depuis cinq ans, les vignobles donnent des récoltes admirables ; on m'a montré un cep de la variété Isabelle qui, dans sa quatrième année, avait produit 1500 grappes pesant 420 livres. Dans son ouvrage sur les *Ressources de la Californie*, Hittell raconte un fait plus étonnant encore. En 1765, une dame de Mexico qui habitait le comté de Santa-Barbara, la señora Dominguez, fut appelée à Monterey par des affaires de famille. Au moment où elle se mettait en route pour retourner chez elle, il lui vint la fantaisie de prendre, en guise de cravache, une bouture de vi-

gne. Elle n'avait pas fait dix lieues, qu'elle vit la branche se couvrir de bourgeons; dès lors, elle en eut grand soin, et, arrivée à sa maison de Montecito, elle s'empressa de la planter. Le tronc de ce cep mesure aujourd'hui 16 pouces de diamètre, le feuillage abrite une tonnelle qui a 114 pieds de long sur 78 de large; quant à la récolte, elle s'élève chaque année à trois ou quatre pièces.

Le houblon et le tabac sont aussi cultivés avec succès; on essaye d'introduire le coton, et des expériences, faites dans le but d'acclimater les vers à soie, ont donné des résultats très-satisfaisants.

On conçoit qu'en présence de tant de travaux qui les sollicitent, les Californiens souhaitent l'arrivée de nombreux immigrants; mais de tous les ouvriers dont les bras prêteraient aux habitants un utile concours, les cultivateurs sont, sans contredit, ceux qui réussiraient le mieux à se faire une position honorable et avantageuse. Une foule de petits fermiers qui végètent en Europe, pourraient, avec un faible capital, devenir, sur les bords du Pacifique, propriétaires de domaines considérables. Après le travail de la terre, viennent le commerce et l'industrie. Quiconque a une profession spéciale est sûr d'y trouver l'emploi de son activité; les mécaniciens surtout seraient accueillis avec faveur et obtiendraient de très-hauts salaires. Les Anglais rencontreraient en Californie un grand nombre de compatriotes, et nulle raison ne peut les détourner de s'y établir. Aucun de ceux qui feront cette tentative ne me reprochera certainement de la lui avoir conseillée. Enfin, des hommes versés dans la culture de la vigne, des Français, des Allemands, des Hongrois rendraient de grands services au pays; jusqu'à présent, ce genre de travail est abandonné aux Chinois, mais il faudrait, pour les diriger, des surveillants européens.

Quant à l'éducation, chose si importante pour l'homme qui amène avec lui sa famille, la Californie offre, sous ce rapport, tout autant de ressources que le reste de l'Union amé-

ricaine. Outre les pensions et colléges dirigés par des particuliers, on y trouve des *écoles communes* parfaitement organisées, où presque toujours les enfants des riches sont instruits à côté de ceux des pauvres. A San Francisco, 9000 élèves fréquentent ces établissements; celui de *Lincoln*, dont l'architecture est fort remarquable, en reçoit à lui seul un millier. L'instruction est donnée par 180 professeurs qui, pour la plupart, viennent de Boston, l'Athènes du Nouveau-Monde. Contrairement à l'usage généralement adopté en Amérique, les instituteurs des deux sexes sont assez bien rétribués. Ce sont habituellement des personnes très-honorables, très-instruites. Dans les grands centres, elles sont uniquement chargées de l'éducation des jeunes enfants; mais dans les campagnes, on leur laisse la direction complète des écoles, et souvent elles réussissent mieux que les hommes. La tâche est cependant fort pénible, comme le montre l'air de fatigue et d'épuisement qu'elles ont presque toutes; aussi éprouvais-je un grand plaisir lorsque j'apprenais le mariage de l'une d'entre elles, ce qui n'est pas rare. Il faut reconnaître à l'honneur de la Californie que ces jeunes filles, parfois un peu « bas bleus » mais en somme aimables et intelligentes, sont en général fort recherchées. Si le système d'éducation américain était introduit en Angleterre, les institutrices y acquerraient bien vite, je n'en doute pas, la même considération.

La valeur des terrains situés au centre de San Francisco s'est énormément accrue depuis quelques années. Dans les faubourgs, il se trouve néanmoins encore de vastes espaces que l'on pourrait acquérir à d'assez bonnes conditions. Le prix d'un lot suffisant pour une maison de grandeur moyenne est de deux à trois cents dollars. Il s'est formé ici, comme en Angleterre, des sociétés qui achètent les terrains et y élèvent des constructions, puis les revendent aux particuliers; les payements se font par à-comptes mensuels qui ne dépassent pas beaucoup le taux d'un loyer ordinaire, mais il faut se souvenir que ce taux est très-élevé en Californie.

L'espace sur lequel San Francisco peut se déployer en face de la mer n'a pas plus de trois lieues de long ; les maisons élevées sur cette ligne ont beaucoup de valeur et sont appelées à en acquérir encore bien davantage. Les San Franciscains croient que, possédant le meilleur port de la côte et formant le centre industriel et commercial du pays, ils doivent un jour rivaliser avec New-York. La ville continuera de se développer du côté où elle a déjà commencé de s'étendre. Ceux qui pourront acheter des terrains dans la partie la plus reculée des faubourgs, et attendre dix ou quinze ans, feront assurément une très-belle affaire. Un des meilleurs emplacements de la ville avait été, dans les premiers temps de la colonisation américaine, vendu à un matelot qui, peu après, partit pour un assez long voyage; à son retour, il fut tout étonné d'apprendre qu'il était devenu un riche propriétaire. Le champ de sable qu'il avait acheté dans un jour d'ivresse, et dont le lendemain il n'aurait pas donné dix pence, forme aujourd'hui le cœur de la cité, il est couvert de beaux bâtiments, au milieu desquels se trouve une place plantée d'arbres. Les immeubles ont constamment augmenté de valeur à New-York; ils suivront la même marche ascendante à San Francisco, quoi qu'en puissent présager les oiseaux de mauvais augure.

L'anecdote suivante, empruntée à un journal américain, est de nature à encourager les esprits hésitants et timides :

« Un terrain d'une longueur de cent pieds sur une largeur de vingt-cinq, situé à New-York dans l'avenue de Broadway, avait été vendu cent mille dollars. De prudents capitalistes, réunis dans un café, s'entretenaient ensemble de l'affaire, et tous s'écriaient que l'acheteur avait fait un marché de dupe, que jamais il ne trouverait de l'immeuble le prix qu'il en avait donné. « En êtes-vous bien sûrs? leur dit un vieux gent-
« leman qui, d'une table voisine, les avait entendus expri-
« mer cette opinion. J'ai vu vendre ce terrain alors que pas
« une maison ne s'élevait aux alentours; il fut adjugé à
« trois cents dollars. Depuis, il a changé de mains bien des

CÔTES NORD-OU



« fois; il augmentait de prix à mesure que la ville prenait de « l'accroissement, il a été payé deux mille, puis dix mille, « trente mille, soixante mille dollars; il est aujourd'hui à « cent mille, et toujours l'acheteur a été traité de fou. »

Ces quelques pages auront, j'en ai la confiance, suffi à montrer que les côtes du Pacifique offrent un large champ à l'homme de science et d'étude, à l'artiste, au voyageur, aussi bien qu'au capitaliste, à l'agriculteur, à l'ouvrier. Quand Londres ne se trouvera plus qu'à seize jours de San Francisco, et New-York à une semaine seulement, — ce qui se réalisera dès que le chemin de fer du Pacifique sera terminé[1], — nous pourrons raisonnablement espérer de voir ces riches régions connues et appréciées comme elles méritent de l'être.

1. L'inauguration a eu lieu le 10 mai 1869.

FIN

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART.

CHAPITRE II.

LES GLACIERS DU CANAL DE BUTE.

CHAPITRE III.

UNE TRAGÉDIE DANS LES GLACIERS.

CHAPITRE IV.

L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE VANCOUVER.

CHAPITRE V.

L'INTÉRIEUR DE L'ILE VANCOUVER. (SUITE.)

CHAPITRE VI.

LE TERRITOIRE D'ALASKA.

CHAPITRE VII.

VISITE A LA CAPITALE DE L'ALASKA.

CHAPITRE VIII.

VOYAGE AU NORD DU PACIFIQUE (1865).

CHAPITRE IX.

PÉTROPAULOVSKI.

CHAPITRE X.

VOYAGE AU NORD DU PACIFIQUE (1866).

CHAPITRE XI.

LA RIVIÈRE ANADYR ET PLOVER BAY.
SIBÉRIE ORIENTALE.

CHAPITRE XII.

ÉTABLISSEMENTS RUSSES ET VILLAGES INDIENS
DU GOLFE DE NORTON.

CHAPITRE XIII.

OUNALATCHLIT. — LE GOLFE DE NORTON.

CHAPITRE XIV.

EXPLORATION DU FLEUVE YOUKON. — VOYAGE EN TRAÎNEAU SUR L'OUNALATCHLIT.

CHAPITRE XV.

VOYAGE EN TRAÎNEAU DANS LE BASSIN DE L'YOUKON.

CHAPITRE XVI.

SÉJOUR A NOULATO.

CHAPITRE XVII.

LES INDIENS CO-YOUKONS.

CHAPITRE XVIII.

NOUS REMONTONS L'YOUKON EN CANOT.

CHAPITRE XIX.

SUITE DE NOTRE VOYAGE EN CANOT.

CHAPITRE XX.

LE FORT YOUKON.

CHAPITRE XXI.

DESCENTE DE L'YOUKON.

CHAPITRE XXII.

RICHESSE DE L'ALASKA. — ORIGINE DES ESQUIMAUX DE L'ALASKA SEPTENTRIONAL ET DU GROËNLAND.

CHAPITRE XXIII.

EXPLORATIONS DE LA COMPAGNIE DU TÉLÉGRAPHE SUR LES CÔTES D'ASIE.

CHAPITRE XXIV.

CALIFORNIE.

CHAPITRE XXV.

LA CALIFORNIE. (SUITE.)

CHAPITRE XXVI.

L'ÉMIGRATION EN CALIFORNIE.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

11422 — Paris, typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.


Digitized by Google

